

Les écrits de Saint Antoine Daveluy

IRFA Archive 5C-MAR/074 et 5C-MAR/074 (Volume 8 et une dernière partie de Volume 6)

Lettres envoyées à sa famille après son entrée en Corée.
Transcrites par Père Didier t'Serstevens

1. 27 octobre 1845. A ses Parents. 4
2. Fin Octobre 1845. A ses Parents. 8
3. 4 Novembre 1845. A ses frères et sœurs. 10
4. 11 Juillet 1846. A ses Parents. 12
5. 27 Août 1846. A ses Parents. 14
6. 5 Septembre 1847. A sa sœur Pauline Daveluy. 20
7. Octobre 1847. A ses Parents. 21
8. Octobre 1847. A son frère Isidore. 28
9. Août 1848. A ses Frères et Sœurs. 30
10. Septembre 1848. A ses Parents. 35
11. 15 octobre 1849. A sa Grand-mère Larsène à Arras 41
12. le 6 Novembre 1849. A ses Frères et Sœurs. 42
13. le 11 novembre 1849. A ses Parents. 44
14. Septembre 1850. A sa Grand'mère Laroche. 46
15. Septembre 1850. A sa sœur Pauline. 47
16. Septembre 1850. A sa soeur Adélaïde Daveluy. 48
17. Septembre 1850. A son frère Isidore Daveluy. 49
18. Fin septembre 1850. A ses Parents. 50
19. Oct. 1851. A ses Frères et Sœurs. 54
20. Octobre 1851. A ses Parents. 56
21. 17 Octobre 1852. A ses Parents. 59
22. 18 Sept 1853. A ses Parents. 62
23. 22 septembre 1853. A son frère Isidore Daveluy 66
24. Fin Octobre 1853. A sa sœur Pauline Daveluy. 67
25. 25 janvier 1854. A ses Parents. 69
26. Octobre 1854. A ses Frères et Sœurs. 70
27. Novembre 1854. A ses Parents. 72
28. 17 Février 1855. A ses Parents. 74
29. 2 Novembre 1855. A ses Parents. 76
30. fin Janvier 1856. A ses Parents 79
31. Fin Janvier 1856. A sa sœur Pauline Daveluy. 81
32. Janvier 1856. A son frère Isidore Daveluy. 82
33. Novembre 1856. A ses Frères et Sœurs 83
34. Novembre 1856. A ses Parents. 86
35. Novembre 1856. A sa soeur Pauline Daveluy. 89
36. Novembre 1856. A sa sœur Pauline Daveluy. 90
37. Octobre 1857. A son frère Isidore Daveluy. 91
38. Octobre 1857. A sa sœur Thérèse Daveluy. 92
39. Octobre 1857. A ses Parents. 93
40. Septembre 1858. A ses Parents. 96

41. Septembre 1858. A ses Sœurs Religieuses. 100
42. Septembre 1858. A son frère Isidore Daveluy. 105
43. Fin Janvier 1859. A ses Parents. 106
44. Aout 1859. A sa sœur Pauline Daveluy. 108
45. fin Aout 1859. A son frere Isidore Daveluy. 110
46. Fin septembre 1859. A ses Parents. 112
47. Fin Octobre 1860. A sa sœur Pauline Daveluy. 115
48. 2 Novembre 1860. A son frère Isidore Daveluy. 117
49. 11 Novembre 1860. A ses Parents. 119
50. 24 Janvier 1861. A ses Parents. 124
51. Septembre 1861. A son frère Isidore Daveluy. 126
52. 10 Octobre 1861. A ses Parents. 127
53. Octobre 1861. A sa sœur Pauline Daveluy. 131
54. Octobre 1862. A ses Parents. 133
55. Octobre 1862. A sa sœur Pauline Daveluy. 140
56. Octobre 1862. A son frère Isidore Daveluy. 142
57. 18 février 1863. A ses Parents. 144
58. 13 septembre 1863. A ses Parents. 146
59. Septembre 1863. A sa sœur Pauline Daveluy. 151
60. Septembre 1863. A son frère M. l'Abbé Isidore Daveluy. 153
61. Octobre 1864. A ses Parents. 154
62. 7 Octobre 1864. A son frere M. l'Abbé Isidore Daveluy. 160
63. 10 Octobre 1864. A ses Parents. 162
64. Octobre 1864. A sa sœur Pauline Daveluy. 163
65. 20 Avril 1865. A ses Parents. 165
66. 14 Octobre 1865. A sa sœur Pauline Daveluy. 166
67. 15 Octobre 1865. A sa sœur Adélaïde Daveluy. 168
68. 15 Octobre 1865. A son frere M. l'Abbé Isidore Daveluy. 170
69. 16 Octobre 1865. A ses Parents. 171
- Lettres à sa tante 174
- Marie "Céline" Daveluy (1790-1863) (Madame Joseph Dubois) 174
1. 14 Juin 1843 174
2. 11 février 1844 175
3. 11 juillet 1844 176
4. Décembre 1844 178
5. 27 août 1845 180
6. octobre 1847 181
7. Septembre 1848. 183
8. 21 septembre 1849 185
9. Septembre 1850 186
10. 17 octobre 1851 187
11. 16 septembre 1853 189
12. 1^{er} novembre 1854 191
13. Novembre 1855 192
14. 4 novembre 1856 194
15. 5 Octobre 1857 196
16. Septembre 1858 198
17. Fin août 1859 200

La famille de Mgr Daveluy

Marie-Nicolas-Antoine Daveluy naquit à Amiens le Lundi-Saint 16 mars 1818, à dix heures du matin. Il était le premier fils de Marie-Pierre-Isidore-Nicolas Daveluy, maire d'Amiens (1787-1870) et de Marie-Anne-Thérèse Laroche (1795-1874). Il était le fils l'aîné de quatorze enfants, sept filles et sept garçons. Dans cette famille picarde très pieuse, trois filles devinrent religieuses et deux garçons furent prêtre ou évêque.

F Thérèse DAVELUY 1815-1856 sœur du Sacré Coeur

F Pauline DAVELUY 1816-1884 mère Marie Borgia des Sacrés-Coeurs

M Saint Antoine DAVELUY,

M Joseph DAVELUY 1820-1821

F Marie Collette Joséphine DAVELUY 1822/1823-1868

F Caroline DAVELUY 1823-1887

M Xavier DAVELUY 1825-1894

F Agathe DAVELUY 1826-1910

M Louis DAVELUY 1828-1862

F Marie DAVELUY 1830-1830

F Adélaïde DAVELUY, 1832-1918 Mère Marie Emmanuelle DAVELUY Religieuse de Louvencourt

M Marie Alfred Alphonse DAVELUY 1834-1883

M Isidore DAVELUY, 1837-1921 Chanoine de la cathédrale Notre Dame d'Amiens

M François Marie Charles DAVELUY 1842-1845

La famille Daveluy était honorablement connue à Amiens depuis de longues années ; non seulement sa probité commerciale, mais aussi les vertus chrétiennes et les mœurs patriarcales, dont tous ses membres donnaient l'exemple, lui avaient mérité l'estime, nous dirions mieux, la vénération de tous ses concitoyens.

Marie-Pauline Daveluy, en religion mère Marie Borgia des Sacrés-Coeurs, devint supérieure générale des religieuses des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. Née en 1816, Pauline était la seconde des quatorze enfants de sa famille. « Lorsque M. Salmon fut, en 1874, chargé d'écrire la vie de Mgr Daveluy, Mère Marie-Borgia, plus que tout autre, inspira et éclaira ce travail, grâce aux documents rassemblés par sa tendresse de sœur et aux souvenirs si exacts et si présents de leur commune jeunesse. »

Fr. Daveluy écrivit un bon nombre de lettres à sa tante Marie "Céline" Daveluy (1790-1863) qui épousa le 4 mai, 1808, à Amiens, Joseph Marie Ghislain DUBOIS de HOVES de FOSSEUX, (1779 – 1851) administrateur de l'hospice de Paris, négociant. Les copies de ces lettres se trouvent à la fin du Volume 6 de l'Archive Daveluy. Ces lettres suivent ici les lettres écrites à la famille immédiate (Volume 8)

La plupart des lettres porte en tête la devise : « Qui a Jésus a tout ! » et la mention « Corée » que nous avons laissée tomber. Celui qui a fait la transcription indique avec *** des endroits où le texte est illisible. Nous n'avons pas cru nécessaire de corriger l'orthographe mais nous avons parfois cru bon de développer les abréviations.

1. 27 octobre 1845. A ses Parents.

Kontong en Corée

Mes bien chers Parents,

Enfin cependant je suis en Corée, Dieu soit béni. Après bien des misères & des épreuves nous avons débarqué à un port tout autre que celui où nous eussions voulu aller, la Providence a voulu par là nous sauver des dangers qui nous attendaient à la capitale. Tout tourne à bien pour ses amis et j'ose presque espérer être du nombre. J'ai dû écrire à nos Messieurs de Paris les détails de cette longue et aventureuse navigation, ne pouvant les recopier pour vous, je prie Mr Baran à qui la lettre est adressée, puis Mr Jurines de vous en faire parvenir une copie. J'aime mieux consacrer quelques instants à vous donner quelques autres détails.

Il faut encore dire un mot de la Chine, c'est à dire des navires chinois. Nous avons été quelques jours (comme vous le verrez ailleurs) sur un navire chinois dont le Capitaine et tous les matelots, sauf trois ou quatre, sont chrétiens. Ces navires sont assez grands et arrangés commodément pour ceux qui y habitent, cependant à raison de certaines dispositions peu ingénieuses, ils ne portent pas autant de marchandises qu'ils sembleraient pouvoir le faire. Nous étions fort bien sur ce navire et tous les bons matelots nous édifiaient beaucoup, ils ne rougissaient pas de faire en public leurs prières soir & matin, ils récitent encore d'autres prières dans la journée puis le chapelet ; quand on est en route ils prient assis au pied du mat dont ils doivent faire les manœuvres, au signal donné la manœuvre se fait puis on continue la prière. Le Dimanche ils avaient pour habitude de faire le chemin de la croix, le capitaine présidait lui-même et lisait les prières.

J'eus le bonheur de dire plusieurs fois la Ste Messe plusieurs fois, sur ce navire et chaque fois tous y assistèrent bien dévotement ayant le capitaine à leur tête. Dieu nous réservait des consolations pour le jour de la Nativité. La veille nous arrivâmes à Tsum-ming pour jeter l'ancre. Nous aperçûmes un navire chrétien, aussitôt on se salue par le tam-tam et quelques sauts de joie, c'est toute une fête. Bientôt après deux autres navires chrétiens arrivent, la même chose se répète, on se met près les uns des autres, et tout quatre grands navires chinois et la barque Coréenne. Ayant appris la présence des prêtres à bord, ils voulurent tous profiter de la bonne occasion. Un prêtre Lazariste qui était sur ce navire pouvait seul entendre leur langage, il passa toute la nuit à les confesser. Il était édifiant de voir ces bons chinois passer leur nuit en préparation et s'inquiétant fort peu de dormir. Le lendemain dès le grand matin, commencèrent les Messes ; il y en eut quatre. Je communiai à l'avance quelques Coréens pour leur faire retourner au navire, car ces braves gens comptant sur la Providence n'avaient laissé personne à la garde du navire. Puis à 6h. Mgr Ferréol célébra la Ste Messe et communia tous les chinois et les Coréens au nombre d'environ quarante. L'équipage du navire où nous étions n'était pas de ce nombre, ils avaient cédé la place aux étrangers et le temps manquant ils firent leurs dévotions seulement quelques jours plus tard. Vous comprenez quelle doit être notre joie, et notre consolation de célébrer ainsi le jour de la Nativité, c'était pour compenser un peu les retards occasionnés par les mauvais temps et les vents contraires.

Les Chinois ne naviguent pas mal, leurs grands navires vont assez bien et même vont mieux que les navires Européens à contre-vent. Cela tient en grande partie à la nature de leurs voiles. Tous ces navires sont plats en dessous, ainsi que les navires Coréens. Ce fut du reste fort heureux car plusieurs fois étant à l'ancre nous nous trouvâmes entièrement sur la terre à la marée basse et grâce à la construction du navire il n'y avait pas d'inconvénient.

Il était curieux de nous voir sortir du port, il y avait entre cent et cent cinquante navires partant pour le même lieu. Mon bâtiment se mettait-il à la voile tous les autres suivaient nous

allions ainsi par flottes. Le temps devenait-il mauvais, tous sans exception retournaient au port, nous avons fait ce manège cinq ou six fois, non sans rire de voir tous ces navires à la suite comme un troupeau de moutons. Deux fois nous rencontrâmes des navires chinois que l'on nous a dit être montés par des voleurs et qui semblaient jeter des yeux de concupiscence sur notre pauvre petite barque Coréenne, mais nous les effrayâmes par quelques coups de fusils ; du reste nous étions bien armés en fusils & pistolets, sans compter les nombreux escadrons de cavalerie & d'artillerie que portait notre navire et qui de dépit sans doute de ne pas rencontrer l'ennemi, se ruèrent sur nous avec un acharnement sans pareil et nous forcèrent de leur déclarer la guerre sans quartier. Vous verrez dans l'autre lettre tous les dangers que nous avons courus presque tous ceux dont parle St Paul dans sa 2^o aux Corinthiens, heureusement nous avons fait de nombreuses provisions, car nous n'aurions jamais pensé être six semaines en route. Pendant tout ce temps & toutes ces misères j'ai joui d'une excellente santé et jusqu'alors je ne souffre pas de la nourriture Coréenne, toutefois je sens bien que la nourriture de ces pays n'a pas la vertu des nourritures de France et les forces ne vont pas en augmentant, mais peu importe, pourvu que la santé soit bonne, et il y aura toujours assez de force pour travailler à la gloire de Dieu.

Vous n'attendez pas de moi aujourd'hui sans doute de grands détails sur la Corée, que peut savoir un pauvre missionnaire arrivant à peine à sa destination. Cependant pour satisfaire votre curiosité je vous dirai quelques mots sur ce que j'ai vu. Les Coréens des deux sexes se rapprochent plus de la forme Européenne que les Chinois. Ce n'est plus ce type spécial qui caractérise le chinois, beaucoup de Coréens ne diffèrent guère du français, cependant en général ils ont le nez court, la tête & la figure arrondie et les yeux un peu différents de nous. Les hommes ont peu de barbe, généralement beaucoup n'en ont pas, ils relèvent les cheveux au milieu de la tête et en forment un chignon à peu près comme les femmes en France, mais un peu plus sur le devant, ils mettent par-dessus une espèce de filet en crin qui retient les cheveux trop courts et ne laisse pas d'avoir une certaine élégance. Avant le mariage les jeunes gens laissent pendre tous leurs cheveux et les tressent en queue à peu près comme les chinois. Les femmes Coréennes n'ont pas le caprice des petits pieds comme les chinoises, elles laissent agir la nature. Leurs mœurs se rapprochent plus des mœurs Européennes, elles ne sont pas toujours renfermées prisonnières.

Les habits Coréens sont comme ceux de tous ces peuples, extrêmement larges. Le corps passerait facilement dans chaque jambe du pantalon ; les formes ne sont pas très-gracieuses mais on s'y fait. Pour sortir il faut avoir je ne sais combien d'habits, une paire de bas, deux pantalons, des guêtres, deux chemises, et par-dessus deux ou trois espèces de redingotes en toile selon les conditions & la solennité. Par-dessus tout cela il faut toujours un énorme chapeau en crin, large de deux pieds et demi au moins, je penche pour trois pieds, mais n'ayant pas de mesure je crains d'être taxé d'exagération. Bref pour entrer dans les chambres il faut presque toujours pencher la tête, pour diminuer sa largeur. Les souliers sont en ficelle ou en paille et bien peu commodes pour la marche outre qu'ils atténuent peu la force des cailloux. Les grands à la Capitale portent des souliers en drap ou en peau. Dans les chambres on ne porte jamais de souliers, et même les Coréens les ôtent pour faire un pas dans la chambre et ressortir de suite.

Le papier Coréen est remarquable par sa force et sa grandeur de ses formats. J'en ai vu qui équivalait à de la toile ; on ne put le déchirer, il est composé de filaments très solides. Les Coréens en usent comme de verre pour leurs portes et en vendent beaucoup pour cet usage dans le nord de la Chine. Ils l'enduisent d'huile et en font une matière presque équivalente à nos légères toiles cirées, pour les parquets. C'est d'un grand usage.

Leurs maisons sont presque toujours de terre et très basses, il faut se baisser pour y entrer et la porte couverte de papier sert de fenêtre en même temps, ils font la cuisine à un des

bouts extérieurs de la maison et font en dessous de la maison des espèces de conduits pour la fumée, par ce moyen toutes leurs chambres sont chauffées, pour nous c'est peu sain et en été peu agréable. Ma chambre a environ 7 pieds de long, sept de large, 6 pieds et demi de haut et 5 et demi sur les côtés, il y a deux portes vitrées, c.à.d. couvertes de papier, elles servent de fenêtres, elles ont deux pieds ou deux pieds et demi de haut, sur 18 pouces de large. La terre me sert de plancher, on a recouvert de papier toutes les murailles par honneur pour le père et aussi parce que ma chambre sert de chapelle. La première fois que j'y célébrai la Ste Messe je ne pus m'empêcher de penser au cantique : Dans cette étable que Jésus est charmant. Toutefois ma chambre vaut cent fois l'étable de Bethléem. J'ai des nattes bien propres pour dormir et m'asseoir pendant le jour, peu à peu mes jambes se feront à cette posture, dans les premiers temps on est un peu fatigué.

Les braves gens chez qui je suis sont des chrétiens des environs de la capitale que la persécution a fait fuir, ils sont venus dans ce coin retiré et cultivent la terre, leur principale ressource est le tabac qu'ils vendent & soutiennent ainsi leur existence, il y a dans cette province-ci beaucoup de chrétiens dans cette position. J'aurai pour les trouver bien des montagnes à escalader et des lieux retirés à parcourir, je serai d'autant plus tranquille. Ici il y a sept familles et trente ou trente-deux personnes, mon arrivée les a ravis de joie, ils n'espéraient pas voir un prêtre cette année, tous les jours la plupart assistent à la Messe que je dis de grand matin et m'édifient beaucoup ; ils accourent souvent aussi pour assister à mes repas et s'amuse à m'entendre bégayer quelques mots de leur langue. Je m'en amuse bien aussi, je n'ai pas eu la pensée de m'ennuyer depuis que je suis seul, j'apprends la langue à force, le bon Dieu me tient compagnie, jamais je n'ai été plus content ; je ne puis l'expliquer que par ces grâces privilégiées dont Dieu veut bien nous combler. J'espère après deux mois pouvoir commencer quelque ministère, en attendant je ne bouge pas.

Vous me croyez peut-être bien malheureux pour la nourriture. Détrompez-vous, on me donne du riz délicieux, bientôt j'ai peur de commettre des péchés de gourmandise et puis il y a du poulet, du bœuf, que sais-je ? Dernièrement un brave homme a tué un pigeon délicieux & me l'a offert. J'ai de très-bons fruits, une espèce de grosse prune très-bonne, des poires presque Européennes, des petites prunes pas mauvaises, des marrons qui cuits sont des marrons Européens **** qui sont de bonnes amandes et plusieurs autres fruits. La Corée en est assez bien fournie, dit-on ; et je le crois facilement, puisqu'il y en a déjà tant dans mon trou.

Les Coréens vivent de riz mais ont aussi du blé, une espèce de maïs, une espèce de millet & passablement de légumes. J'ai vu dans ma route des oiseaux qui ne diffèrent pas je crois de la pie, c'est une belle espèce, puis une autre qui pour le vol, le cri & le plumage doit être une perdrix, mes braves gens en travaillant emportent leur fusil et se procurent ainsi quelques pièces de gibier. Les fusils coréens sont bien supérieurs aux fusils chinois, le canon est parfaitement confectionné et d'une grande solidité, mais la batterie n'est pas fameuse, ils usent d'une longue mèche que l'on attache au chien et qui tombe sur la poudre, quand on tire, ce n'est pas très commode.

Que vous dire de plus, mes chers Parents, je n'en sais guère davantage, je pense souvent à nos réunions spirituelles, elles font ma consolation et puis j'aime à croire que vous me verrez avec plaisir dans ce pays malgré les dangers continuels, il n'y a pas de persécution, mais si notre présence vient à être connue, il est sur qu'on nous cherchera, probablement qu'on nous trouvera, Dieu seul sait où la chose se terminerait. En attendant, sachez que malgré cela je suis bien portant, content & fort gai, je m'amuse avec mes braves gens comme je puis, mais n'ai aucun souci. Veuillez me rappeler au souvenir de tous nos parents & amis, je ne puis écrire cette fois à Arras, Dourans, Paris, Autun comme je l'aurais désiré ; M^{gr} me propose d'envoyer mes lettres, et puis si j'ai un instant je veux écrire à quelques personnes qui n'ont pas eu de mes nouvelles avant mon départ pour la Corée. Adieu donc, embrassez tous mes frères & sœurs

bien tendrement, s'ils pensent à moi je désire que ce soit pour leur bien à tous, oh ! tâchons de nous revoir tous là-haut, puisque cette vie est si courte et si misérable. Adieu bien chers Parents, de loin comme de près je pense à vous, je prie pour vous et conservez en sûrs les sentiments d'un fils tout dévoué.

Votre fils

A. Daveluy missionnaire apostolique

2. Fin Octobre 1845. A ses Parents.

Mes bien chers Parents

Je suis donc en Corée. La manière toute chrétienne dont vous envisagez ma position ne me permet pas de vous cacher tout ce qu'elle a de critique, à l'envisager humainement. Notre présence ici est ignorée non seulement du gouvernement et des payens mais aussi du grand nombre des chrétiens, nous ne nous ferons connaître qu'après avoir appris la langue et lorsque nous pourrons administrer. Mais alors il sera très difficile de rester inconnus, et si le gouvernement en a bruit, aucun doute qu'il fera des perquisitions et dès lors il est probable qu'il pourra nous trouver, les Coréens sont très habiles dans l'art de trouver ceux qu'ils cherchent. Que nous arriverait-il alors, Dieu seul le sait... Pour nous, vous le savez, quelque jours de souffrances seraient bien compensés par le bonheur de confesser Jésus-Christ et si Dieu permettait que la palme nous soit accordée nous serions trop heureux, vous le seriez aussi je n'en doute pas.

Voilà je ne vous dissimule rien. Toutefois Dieu nous a protégé d'une manière si providentielle dans le voyage et dans tout ce qui a eu rapport à notre entrée que nous pouvons surnaturellement espérer échapper aux recherches des tyrans – il semble qu'il veuille accorder quelques secours aux pauvres chrétiens de ce pays. Voilà les choses telles qu'elles sont. Maintenant Monseigneur ne pense pas pouvoir envoyer de courrier en Chine avant un an, n'attendez donc pas de mes nouvelles de sitôt. S'il y a des occasions j'en profiterai toujours. Je dois rester dans le sud de la Corée où il y a beaucoup de chrétiens. Je penserai toujours à vous et à tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi et tacherai de ne pas oublier nos jours de réunions si doux et si consolants pour des cœurs chrétiens.

En priant pour moi songez toujours que Dieu veille sur les missionnaires d'une manière spéciale, déjà j'ai éprouvé d'une manière bien sensible les effets de sa bonté puisqu'au milieu de toute nos misères j'ai joui d'une excellente santé. Je me fais très bien aux nourritures coréennes et à toute la manière de vivre et puis je n'ai pas l'ombre de souci, pas d'ennuis, de découragement, je suis toujours calme, gai, content, heureux. C'est le commencement des grâces signalées dont Dieu veut bien nous entourer. Sous sa garde que puis-je craindre, je ne changerai pas mon état pour tout au monde. Aux yeux de la foi tout est donc très bien. Maintenant j'ai deux choses à conter et je vais vous les communiquer.

J'ai conservé pour les quatre cousins avec lesquels j'ai fait mes études une affection toute particulière, et je désire vivement tout ce qui pourrait les contenir dans une bonne route.

Que je vive ou que je meure soit de mort naturelle ou pour foi, je pense que peut-être le souvenir de notre amitié sincère et de la position où je me suis engagé pourra leur rappeler de bonnes pensées, je désire donc donner à chacun d'eux un crucifix qu'ils puissent conserver dans toute position. Mon père voudra donc bien choisir pour eux à Paris un crucifix que je désire assez beau, à raison de la position où ils seront peut-être. J'y mettrai volontiers de 30 à 40fr, s'il le faut – et vous y consacriez cette année le revenu de la petite rente que j'ai, dont mon père a conservé le capital.

Le Crucifix étant chose principale dans notre religion, j'ai pensai aussi qu'il valait mieux que chacun de mes frères et sœurs en eût un comme souvenir de moi. Il inspire des pensées que nul autre ne saurait donner. Je voudrais donc que l'année prochaine, par exemple, avec le même revenu on acheta pour ceux qui n'en ont pas des crucifix dans le genre ^{de celui} de Joséphine. Il est bien vrai que ceux-là auront deux choses au lieu d'une, j'espère que personne ne sera jaloux, un crucifix me paraît de plus en plus le vrai souvenir qu'un missionnaire doit laisser. Ce ne sera pas argent perdu, peut-être quelque pensée de salut viendront par ce moyen et mon but est rempli.

Cette seconde commission n'est pas pressée, voilà pourquoi je parle de l'année prochaine : mais je ne sais si je pourrai par la suite écrire encore.

Maintenant permettez-moi de vous parler du cas où ma vie ne devrait pas se prolonger longtemps. Si vous apprenez ma mort, je désire que pendant cinq années vous envoyiez à Paris pour la Mission de Corée le revenu de la rente susdite.

Et si vous voulez y joindre pendant le même espace de temps une petite offrande aux missions pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'aurait faite, je crois que l'emploi le plus utile serait de l'envoyer à Paris pour le baptême des enfans infidèles dans la Province du Sutchuen en Chine.

Je désigne ce lieu parce que dans ce pays on ne peut, à raison des persécutions en baptiser beaucoup, tandis qu'au Sut-Chuen, cent ou cent cinquante francs par exemple, peuvent à raison de leur organisation, procurer le baptême à plusieurs centaines, peut-être à mille enfans. Tout ce dernier article ne concerne que le cas où Dieu m'aurait appelé à lui. – J'ai fini, mes Chers Parents, vous voyez que je vous parle sans détours, votre religion me le permet, tout à la gloire de Dieu.

Adieu de nouveau, avec Jésus et Marie nous serons toujours heureux, et nous pourrons un jour nous réunir, alors plus de séparation. Je suis pour la vie et ultrà votre fils très respectueux et tout dévoué.

A. Daveluy missionnaire apostolique en Corée.

Sûr de faire plaisir à mon père je joins ici quelques notes sur la langue Coréenne. J'ai vu dans bien des livres que la langue Coréenne diffère de la langue Chinoise s'écrivait cependant avec les mêmes caractères, ceci n'est pas vrai

Elle a ses caractères particuliers. La langue Coréenne parlée est très différente du Chinois, elle a comme nos langues des déclinaisons et conjugaisons, plus ou moins régulières ou irrégulières et ne semble pas pauvre, sans pouvoir entièrement affirmer cette dernière partie. Voilà de grandes différences avec le Chinois qui ne connaît ni conjugaisons ni déclinaisons. S'il y a bien des mots Coréens qui se rapprochent du Chinois on devrait peut-être plutôt l'attribuer aux rapports des deux peuples qu'à une origine commune.

Quant à l'écriture, elle est alphabétique entièrement, bien différente du Chinois. Je joins ici l'alphabet et les premières prononciations écrites par mon catéchiste, c'est par là que tous commencent et celui qui prononce bien cette page peut prononcer à peu près tous les mots, je l'ai répétée bien des fois. Les Coréens comme les Chinois écrivent de haut en bas et de droite à gauche, cependant quelques-uns m'a-t-on dit écrivent de gauche à droite, mais toujours de haut en bas.

Ce qui m'a fait penser que la langue Coréenne s'écrivait avec les caractères chinois, c'est l'estime que les Coréens ont pour le Chinois, il est de bon ton de savoir lire, écrire et parler le Chinois. Un homme en charge ne peut s'en dispenser, les actes publics s'écrivent en Chinois habituellement, m'a-t-on dit ; ils prononcent cette langue un peu différemment des Chinois mais peuvent en être compris, du reste la langue Coréenne est seule en usage pour les conversations.

Ainsi ce sont deux langues et deux écritures tout à fait différentes.

Je ne veux pas raisonner sur cette langue, ce serait folie de ma part ne la connaissant pas, mais ce que j'en dis ici est chose si connue et si facile que malgré mon peu de savoir je puis l'affirmer-.

3. 4 Novembre 1845. A ses frères et sœurs.

C'est ma fête s'écrie Caroline !

Bonjour aussi pour vous, Mes bien Chères frères et sœurs, si toutefois cette lettre peut rejoindre les autres et ne perd pas la bonne occasion. Bonjour dans cette solennité de famille ; car ce matin je n'ai pas oublié mes promesses. Jusqu'alors tout a été en règle. Quand je n'ai pas pu célébrer le jour même par Ex. à Ste Thérèse, ç'a été partie remise, mais non perdue. Ainsi ai-je fait aussi pour la famille de Fossex le 14 ; Mais pour la famille de Paris, Dieu permit que tout fut prêt et j'ai célébré in pompibus le jour désigné ! Oh ! que tous ces jours de Sainte réunion me sont chères. Qu'ils nous aideront tous ce me semble, à confirmer à jamais les liens de famille et ceux de la Charité ! par suite, ils nous aideront à nous retrouver tous ensemble où vous savez.

Figurez-vous donc combien je suis heureux. Je suis ici dans une espèce d'hermitage, à peu près le cher Bergicourt. Choisissez la dernière chaumière de ce beau pays et vous aurez sans doute mieux que moi. Mais en revanche c'est le séjour de la paix intérieure et extérieure. Je ne vois que mes bons chrétiens que je considère comme mes enfants et ils m'aiment aussi comme leur père. Leur bonheur est tout simple toutes leurs joies et leur plaisir sont innocents, comment ne serai-je pas heureux. Si à Bergicourt on nous toisait à plaisir par Ex. lorsque nous allions en promenade, ici c'est bien autre chose, il semble que chacun veuille tirer mon portrait, tous m'examinent ; si mon intéressante personne a des défauts et Dieu seul en sait le nombre, ils doivent bien les connaître, peut-être savent-ils déjà le nombre de poils dont mon illustre menton se couronne petit à petit. Car ici barbe et cheveux, pousse à son gré et semblable aux Nazaréens, si je ne me trompe, jamais le ciseau ne vient même effleurer l'épiderme de notre tête.

Avec cela ils m'intéressent beaucoup : me regarder écrire, manger, promener est pour eux une occupation délicieuse, et pour moi elle a bien ses charmes. Je les aime tant. Sont-ils autour de moi, je tâche de les égayer et leurs cœurs purs ne sont pas difficiles à dilater, sans peine leur visage s'épanouit. Mon jargon ou plutôt les mots crochus ou écorchés sont pour eux une grande récréation, pour moi un vrai sujet de distraction. Ai-je réussi à bien dire ***** heureux, même votre serviteur. Et puis vous voudriez me croire dans la peine ou tristesse : elle a fui loin de nos montagnes. Un chrétien des environs se présente, vite il faut cacher le contrebandier, telle est la consigne.

Mais quelques uns plus malins ou mieux servis par la Providence parviennent bien à connaître ma présence. Comment pourrai je m'en attrister, il m'est si doux de vois de nouveaux enfants, ***** admis à me visiter et puis vous dire leur joie, leur bonheur en sachant qu'après tant d'années enfin ils ont des pères, ne serait pas chose facile. Tous les jours cette joie se répand et bientôt peut-être tous les chrétiens le sauront. Mais aussi tous les jours approche le moment où je ferai sonner la trompette du départ pour me mettre en campagne et alors quelque soit le pauvre prêtre qui **** ***** Je m'imagine que tous les escadrons des puissances de ténèbres seront un peu effrayés et j'ai bonne intention pour leur en faire voir des belles avec la grâce de Dieu et le secours de Marie. Cette bonne mère est toujours à mes côtés, si je vous écris c'est sous ses yeux, si je dors, si je mange, elle me regarde et vous assure elle a bien soin de moi. Qu'il y a donc de douceur dans son service et son Amour ; ne nous éloignons jamais de ce cœur tout aimant et la joie ne nous quittera pas.

Vous aurez vu ailleurs notre beau voyage et avec nous vous aurez ***** les ***** de Jésus et de Marie. Maintenant plus de vent, de vagues etc. toujours à essayer de parler ou à écrire à la faveur de mes deux magnifiques portes vitrées, faciles toutefois à réparer quand un je ne sais quoi à trouvé bon de les percer. Comme hier par exemple. Voilà mon Bergicourt et

les bons Coréens sans doute par un instinct naturel ont bien soin de ne pas fermer trop hermétiquement leur cases, l'asphyxie serait à craindre quand par exemple je fais monter en l'air quelque tourbillons de fumée tabachique, mais rassurez vous leur instinct y a pourvu. S'il n'y a ni cheminée, ni fenêtre, ni ***** ***** il y a d'autres moyens de laisser entrer l'air et le vent, tout est bien prévu. Ainsi soyez tranquilles. Pourvu qu'une pluie importune ne vienne faire des vitres une espèce de ***** , nous sommes très bien et alors même nous ***** très-bien, il y a toujours à la maison des vitres de réserve.

Ah ! qu'elle est donc gentille ma petite demeure de laquelle sont éloignés et les soucis et les peines et où mes oreilles n'ont pas besoin de s'élargir avec effort pour laisser passer les ** ***** ; Si j'entends qq. chose c'est souvent le son des voix qui s'a***** au ciel pour lui demander **** ***** heureux et le bénir de nous avoir amené ici. Pas de dispute, pas de bruit sauf les plus ou moins beaux cri des gros et petits chiens, des oiseaux, des insectes et la compagnie incessante de certains personnages plus amis de l'homme que l'homme ne les aime, mais après huit jours on y est accoutumé.

Voici venir quelque peu de froid, en hyver on met des habits ouatés, car ici c'est toujours toile ou soie. Avec la ouate on rend la toile chaude ou bien on met un pantalon et une veste de plus. Les fourrures servent aussi, ~~et~~ je ne sais si elles sont communes. Je suis bien aise d'avoir un peu d'hyver depuis deux ans je n'en ai pas eu et c'est une bonne chose.

Que vous dire de plus, mes bons amissionnaire Que je vous reste attaché ? Mais qui de vous en doute ? Que je me porte à merveille, frais comme un pinçon, gai comme le plus gai, tout est donc bien. Tachons de penser souvent à tout ce que nous avons dit ou écrit : je conserve qq unes de vos lettres à chacun où je **** avec délices vos bonnes intentions **** vos résolutions. Oh ! ne les oubliez pas. Vous savez qu'il faut nous réunir tous. Un seul de moins serait un grand vide. Oh nous éloignons cette pensée. Chacun dans son état servira le bon Dieu de tout son cœur, nous ne chercherons pas les richesses, honneurs, plaisirs si fades, si dangereux et ajoutons, toujours accompagné de grands soucis, remercions Dieu de notre petite position. Servons-Le comme il le désire, vous trouvez par sa grâce dans votre petit intérieur cette joie, ce bonheur dont il veut bien me combler ici et qui vaut à mes yeux, cent fois toutes les joies du monde. Ainsi à Dieu et à Marie pour toujours, nous nous aimons encore autant, peut-être plus, que ce soit pour la gloire de Dieu et notre bonheur véritable. Tout à vous à jamais, votre frère et meilleur ami.

A. Daveluy Missionnaire apostolique

Fait en notre palais quasi épiscopal le 4 nov. 1845 Adieu

4. 11 Juillet 1846. A ses Parents.

De ma forteresse d'Eurikool

Mes bien chers Parents,

Je vous adresse ces quelques lignes d'un lieu que j'honore du nom de forteresse par ce que le danger y est moindre que partout ailleurs. Toutefois il y a grande chance pour que le lapin soit pris sous peu. La persécution a éclaté : le P. André, prêtre indigène, est pris comme je le rapporte dans une lettre à M. Barran. Il vous sera facile d'en avoir connaissance. Je ne répète pas ici. Les grands chasseurs et tous les bons chiens se sont mis en campagne. On nous dit dénoncés, toutefois il reste encore un doute ; mais de doute aura bientôt disparu : vingt chrétiens sont pris déjà à la Capitale, Six ou Sept en province. Or il faudrait un miracle pour qu'il n'y ait pas de dénonciation. Nous attendons, Mgr est venu me rejoindre dans le château-fort. C'est un vrai bonheur : Déjà nous avons passés quelque jours ensemble il y a deux mois : notre entrevue avait restauré le corps, l'âme et le Cœur. J'avais vidé là mon sac à malice etc. ... J'ai encore une bonne occasion. Je vais en profiter ; car depuis cette époque que de boue, d'écorchures, de larges blessures même.

Quoi qu'il en soit nous sommes en bonne santé, et dans la joie. Il est triste de voir mes pauvres chrétiens saisis, battus et de nouveau dispersés, nous nous attendons à être de la partie, d'un jour à l'autre, à Dieu d'en disposer. Ce serait un beau jour que la nature redoute, mais la grâce aura j'espère le dessus. Soyez bien tranquilles sur mon sort. Je ne me repens certes pas d'être venu dans le pays : probablement mon séjour y aura été bien court ; mais n'importe si telle est la volonté de Dieu. Les soucis et l'ennui n'ont pas de place ici, on se cache, on dort les trois quarts du jour, on sort le soir : c'est une vie monotone, mais Mgr est si aimable dans la conversation, il aime à se divertir tant soit peu, j'en profite pour ne pas rester en arrière, nous avons bien du plaisir en attendant les grands jours, alors ce sera rouge, mais les choses n'en iront que mieux : Je m'en promets de belles et j'espère bien gagner la partie sur le tyrans. J'aurai toujours près de moi la bonne Marie qui fait encore ma consolation. Aimons-la donc tous : elle est si bonne.

Pour me rendre ici, j'ai fait trente lieues à pieds par la pluie, la boue, les rizières et des chaleurs très fortes. C'est à ravir les plus indifférents. Un jour 16 fut ** ****/ l'expédition fut à la Don Quichotte. On tombe dans l'eau, on perd la route, on passe les torrents à dos d'homme, on improvise l'art du batelier pour traverser les rivières, on arrive enfin dans un état de gueux, toutefois on fait toujours le grand Seigneur et les payens vous comblent de soins et de respect : Voilà un plaisir, une récréation. N'est-ce pas charmant, digne d'envie. Je veux dire quand c'est pour le nom de Jésus-Christ et le salut du monde. Consolez-vous, je passe aux yeux des payens pour un des plus nobles sires de la Corée et on ne se trompe pas. Dans ma dernière campagne mon passage faisait impression partout : aussi faut-il dire que je m'étais mus sur mes trente et uns, toujours la toile grise bien entendu, mais il y a manière de se ficeller. Que de respect de la part des païens. Que de profondes salutations et parfois quel empressement à me servir ! N'est ce pas la farce ?

Je me suis battu avec le diable tous les jours en duel et en bataille rangée. En duel je reçois toujours des blessures, il ne m'a pas tué toutefois grâce à Dieu ; mais en bataille rangée quand il s'agit de mes chrétiens, je lui envoie de fameux boulets et fais large brèche à son armée. Il a dû faire de fières grimaces à la vue du ^{grand} nombre de baptêmes que j'ai administrés. Je me moques bien de lui. Il est probable que tout mon ministère en pays païen se bornera aux trois mille et quelques cents chrétiens que j'ai visités, si telle est la volonté de Dieu. Quel regret pourrions-nous en avoir. Priez bien pour tous ceux que nous n'avons pu visiter même une petite

fois. Notre présence ne leur aura pas été inutile, ils auront vécu six mois dans la ferveur, appris toute la doctrine, instruit leurs enfants : C'est déjà beaucoup, mais si nous avions pu laver un peu le fond du sac, c'eût été moins pénible de les quitter. Voilà donc les nobles et glorieuses campagnes arrêtées pour le moment, peut-être terminées. Je ne parlerai pas de ces combats journaliers contre les races trotte et croque-menu ou autres envoyés de Liliput. Là je tue, j'assomme, j'assassine. Je fais plus que Samson, je tue dix mille à l'exemple de David, mais les combattants renaissent de leurs cendres. C'est un vrai bonheur.

Priez bien pour moi. Si je meurs il y a bien à laver, à purifier et quelque soit la manière dont je reçoive mes passeports, on ne peut supposer que la porte du paradis d'ouvre immédiatement. Priez donc beaucoup. Si je vis, il y aura bien des difficultés à traverser, des souffrances : venez donc à mon secours.

Adieu, mes bien Chers Parents, un souvenir respectueux et amical à tous les parents depuis ma bonne grand' Maman, jusqu'au parents éloignés. Je n'oublie personne : je crois en avoir donné des preuves autrefois. Aux amis aussi Amiens, Paris, Roye, Querrieux etc. Que j'ai encore des satisfactions en me les rappelant. Adieu dans le Saint Cœur de Jésus et de Marie. Nous saurons supporter Croix et Souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Fidélité de tous au ^{grand} rendez-vous. Je tâcherai de n'y pas manquer. Un adieu tout spécial à mes frères et sœurs. Je les ai aimés bien vivement, mais en Dieu je les aimerai toujours. Je penserai toujours à eux. Je les confie de nouveau à Jésus, notre maître, à Marie, reine des Martyrs, notre bonne Mère ; nous nous reverrons un jour n'est ce pas ?

Votre tout dévoué et respectueux fils

A. Daveluy missionnaire apostolique

5. 27 Août 1846. A ses Parents.

D'une forteresse bien munie

Mes bien chers parents,

Après avoir écrit un volume entier à Mr Jurines ; (notes sur la Corée que je vous permets de lire si vous en avez la patience) je veux causer un peu avec vous. Voilà presque un an que nous avons débarqué sur le sol Coréen et toutefois petit bonhomme vit encore. L'eusses-tu cru ? ou l'eussiez-vous jamais cru. Oui il vit encore et par la grâce de Dieu fort gaiement, sans parler des jours où il y a un peu de vache enragée à digérer ; quoiqu'il en soit, ne pouvant vous parler que de moi, puisque je ne sais plus si l'Europe est ou non rentrée sous terre : je vais vous dire ma vie depuis un an. Notez qu'aucune lettre d'Europe n'est parvenue en Corée depuis notre entrée. Nos courriers envoyés en Chine ont seulement rapporté pour Mgr deux ou trois lettres de Leaotong ; de Macao, d'Europe pas un mot.

Vous avez peut-être reçu quelques épîtres datées de l'endroit où je faisais apprentissage de la langue Coréenne. Elles vous ont donné peu de détails, voici la suite.

Toute la journée suant sang et eau pour apprendre le jargon Coréen, j'ai réussi non sans peine, à comprendre tant soit peu après deux mois, et à pouvoir confesser. Pour m'y préparer, je donnais tous le soir entrée libre à tous les individus masculins de la chrétienté. Chacun disait à son gré les fautes qui lui venaient à l'esprit, j'interrogeais, je blaguais, l'interprète jouait un grand rôle. Mais enfin cela m'a réussi. J'ai pu comprendre à peu près les principaux détails de la Confession. Pour le jour de St François Xavier ; il y eut deux ou trois Communions, et le jour de l'immaculée Conception 15 personnes recevaient ce sacrement. Quelle joie !

Vous avez peut-être plaint ma position, mais elle n'est pas si misérable. On vit, pas fort à l'aise, non pas dans des boîtes à coton, non pas dans les plaisirs et la bonne chair, mais enfin on vit et sans s'ennuyer et le bon Dieu ne permet que j'ai le moindre regret d'être venu.

J'entends bien, il est vrai, M^{elle} Agathe gémir sur mes pauvres diners. Pas si pauvres s'il vous plaît. Tout est servi à la fois, mais on pourrait y voir au besoin deux ou trois services. Le 1^{er} contiendrait un bouillon soit de bœuf, soit de poulet, soit d'herbes marines ; le 2^{me} un picotin de riz, le 3^{me} du faisan, oui du faisan. S'il vous plaît et bien souvent même pendant l'hiver. A son défaut la cuisse de poulet figure sur une sous-coupe, ou au moins quelques lambeaux de cet animal. Joignez à cela eau de sel, vinaigre, trente-six je ne sais quoi assez mauvais, en guise de hors-d'œuvre, et vous saurez ce que sont mes diners. Et le vin, généreux ou plus souvent avare ! J'en bois de tous les coteaux et chaque coteau à son goût, et couleur particulière. Eau de chaux, eau de lessive, eau boueuse, bois de brésil, vous voyez qu'il y a du choix. Aussi comme je me régale. Puis enfin des fruits, plus ou moins mangeables, mais peu à peu on s'y fait, avec tout cela je me porte pas mal, je travaille rudement et ne suis pas mort. Mon carême se passa bien, je le fis complet, hors les jours de grande courses, car alors je ne jeunais pas. Le poisson est si délicieusement arrangé que je vécus pendant ces dix semaines uniquement de riz. Ajoutez quelques œufs à midi de temps en temps, car il n'y en avait pas toujours. Et bien ! je ne m'en suis porté que mieux. Avant le Carême un peu fatigué, après Pâques tout avait disparu, du reste il y a des grâces d'état, je fais parfois de fameuses courses, j'ai toujours la force d'arriver au bout. Souvent aussi fatigué pour 3 ou 4 lieues que pour dix, mais enfin Dieu envoie des forces pour la course à faire. C'est le principal.

Et mes habits ! Vous les croyez bien pauvres, misérables, non certes ! Dans mes palais je revêts toujours des habits blancs, aussi resplendissants que ceux de Caroline au jour futur de ses noces. C'est fringant. En voyage, je suis noble mais noble en deuil. En conséquence je

revêts des habits de toile grise, à peu près comme ceux dont on use pour la course en sac. C'est noble ! que voulez-vous ! Un homme en deuil n'est plus du monde, il doit pleurer, gémir, se cacher. Voilà ce que nous sommes censés faire. Du reste nous ne portons le deuil qu'en voyage afin d'avoir le grand chapeau de paille qui couvre le visage et puis les costumes des gens en deuil nous favorisent.

Il y a encore un article : qui fait mal au cœur à Madame Thérèse car pour avoir rasé ses cheveux, elle n'a pas perdu toute malice. Elle voudrait savoir comment M^r l'abbé un peu bavard de son naturel fait pour vivre sans causer. Eh bien ! Rassurez-vous, il y a remède à tout, il est vrai que je ne me sentais guère vocation pour la vie des trappistes, mais ma langue n'est pas si longue que veut bien le croire la bonne Sœur. Et du reste voici le moyen et le remède. On parle et cause sans se déconcerter, les assistants comprennent ou ne comprennent pas. Par ce moyen on apprend bien vite. On en reste au même point, l'effet est à peu près le même.

Mais enfin je me mets en campagne. C'est le 1^{er} janvier 1846, je dis en campagne je devrais dire en montagne. Car de ce jour je ne les ai plus quittées. La neige couvrait tout, mais pas à une profondeur de 10 pieds. Ce que j'eus de plus profond fut jusqu'au haut des cuisses, en traversant une montagne peu longue. Du reste il fallait grimper habituellement avec la neige jusqu'à mi-jambe, suivant à défaut de chemins les traces des tigres mais ne les rencontrant pas. Ne me parlez pas de cheval dans de pareils chemins il ferait de belles cabrioles sur ce montagnes. Capable d'effrayer maître Xavier en personne. Arrivé en haut, volontiers on se coucherait sur l'admirable tapis blanc si la prudence le permettait. C'est du reste moins la hauteur que la raideur qui fatigue. Après la neige, on eût l'avantage de voyager dans l'eau et cela pieds nus ! Car les souliers de paille sont équivalents à ceux de Adam, j'en use une paire par jour, on les remplace pour quatre ou cinq sous. Des bas j'en fais grande consommation aussi, dix ou 20 alors les remplacent. Pour mes autres habits, j'y regarde peu, plus ils seront usés, meilleurs ils seront. Aussi dans les commencements je les usais le plus possible. Je parle de mes habits de voyage. C.à.d. de farce et de carnaval.

Voulez-vous une idée de ma vie en visite de Chrétiens. Quand le père est attendu, dans une chrétienté, on y fait grands préparatifs. Une maison sert de chapelle, le mur d'entre deux est abattue, les deux appartements n'en forment plus qu'un. Du papier blanc est collé tout autour de l'autel. Cet autel est une table en bois reposant sur quatre pieds ; quelquefois on met deux petits arbres en travers de la chambre et fichés dans le mur de boue, ils soutiennent l'autel. Voilà tout l'ornement de la Cathédrale où des Collégiales. C'est bien pauvre. Le Père apporte quelques tentures en toile et, il se célèbre le plus grand des mystères. Dans les pays richement préparés, il y a un fauteuil mais des plus distingués. Ils sont tous plus pittoresques les uns que les autres et dans le dernier goût, je pourrais en enrichir l'exposition des beaux-arts. Ils sont ronds, carrés, triangulaires ; crochus, solides ou non l'homme le plus difficile trouverait dans la variété de quoi se satisfaire.

La première chose pour un Coréen c'est de voir le père, on accourt pour examiner cet extraordinaire personnage, toiser son long nez ; et puis recevoir sa bénédiction. Ils écoutent mon jargon et n'y comprennent goutte mais n'importe ; quand ils ont bien vus je les congédie, la première scène est finie, on baisse la toile qui sépare la chapelle par le milieu et j'ai une petite chambre quasi palatiale. Pendant le repas libre à eux encore de m'examiner et ils n'y manquent pas. Puis il faut confesser et le soir il y a toujours des cérémonies. Puis la nuit on dort si l'on peut, car pour eux c'est grande fête. Ils jasant toute la nuit ou à peu près. Dès le matin la messe les attire tous, ils se pressent comme des harengs, sauf à renverser les murs. Ce qui n'est pas arrivé. Une cérémonie admirable, c'est le baptême et le Supplément des cérémonies pour les enfants : 10, 15, 20 et tous à la fois, quel ramage. Isidore ne pourrait faire dominer sa grosse voix. Puis quand il faut les toucher, quels cris : on sort de là les nerfs agacés et la tête fendue. Cela vaut la fêrule et plus.

Quand il y a un peu de temps, on jase ; j'espère par là apprendre quelques mots mais la chose va bien lentement, puis les chrétiens fort curieux, demandent à voir mes effets. Quelquefois j'y consens : on étale ce qu'en style de famille on appelle, je crois, les petits trésors. Agathe expliquera la chose, ici ce sont quelques Saintes reliques, les images de mon bréviaire, je ne montre pas les paquets ; les chrétiens voudraient tout.

Quand il n'y a rien de plus, il y a bien un peu de fatigue, mais on en sort. Quand j'ai sommeil le jour je dors pour réparer la nuit ; le sommeil vient-il deux ou trois fois, je le prends au passage. Mais quand il y a des malades c'est plus fatiguant. On arrive le soir après longue route et il vous faut repartir le lendemain pour Six ou huit lieues par montagnes et routes royales. Les Coréens ne savent jamais s'il y a danger, ils vous effrayent pour des bobos et pour malades graves, ils ne vous pressent pas. C'est le beau côté.

En hyver j'avais toujours des habits ouatés, bien larges, de vrais casernes, elles étaient habitées par nombreuse cavalerie, car les Coréens qui pour le père donneraient tout ne sont pas avares de ces cadeaux là et j'en suis toujours bien fournie, je fais la chasse journallement, mais sans diminuer l'armée. Aussi Gustave apprendra avec plaisir la réalisation parfaite de ses souhaits. Mille amis, ou ennemis si vous voulez, chatouillent journallement mes mollets fort peu engraisés. Que le bon ami toutefois dorme en paix, je lui pardonne cette célèbre malédiction, surtout s'il veut bien prier quelquefois la Sainte Vierge pour moi. Du reste mes mollets ont bien raison de ne pas s'engraisser, je ne sais qu'en faire. Quand il faut s'asseoir à la Coréenne je ne sais qu'en faire puis parvenir à les placer convenablement, ils sont trop vieux et trop raides pour se plier et me servir de chaise. A voir les jambes de tous ces peuples, on croirait qu'il y a de l'élastique à la place des os : ils les tournent et retournent à volonté comme les danseurs de corde.

Dans ce noble pays nous voyageons en plein jour, tête levée ou baissée selon les circonstances, mais passant pour très-nobles on nous regarde avec crainte et respect, jamais on ne pense à nous adresser la parole. Du reste il y a toujours avec nous un ou plusieurs chrétiens qui au besoin feraient bonne police. Un jour que l'on m'avait déposé au coin d'une ville assis sur une litière, un payen curieux vint pour s'asseoir auprès de mon noble individu ; on lui dit de se mettre au large, les profanes n'ayant pas un accès si libre, il se met donc à fumer la pipe et m'examinait en dessous : mon gendarme lui demande qui il est, où il va, pourquoi il est en courses etc. etc. Tout cela d'un ton doctoral, le pauvre diable effrayé décampa bien vite, il craignit que le noble ne le fit suivre et ne lui suscita querelle.

Si l'on croit un pas un peu dangereux, on se met sur un plus haut pied, et on vous respecte davantage, pas le moindre soupçon. M^{gr} fit ainsi cinquante lieues mangeant et couchant chez les payens, il était sur un ton de prince, et personne n'y fit attention. Quand je vois ainsi les payens me donner des marques de respect et n'oser bouger en ma présence, je ris de bon cœur en me cachant sous mon grand chapeau. C'est de la farce, mais de la Sainte farce. Les satellites eux-mêmes sont sur leur gardes en me voyant approcher, ils ne sont pas fiers vis-à-vis des nobles. Je rencontrais une fois un mauvais sujet, ancien satellite, et qui connaît les demeures et les secrets des Chrétiens. Il a la bonté de vivre habituellement à leurs dépens, et par suite ne veut pas les trahir. Aucunement sur mes gardes et marchant tête levée, je ne me doutais de rien, mais le gaillard me considérait du coin de l'œil. Rentré chez lui il fait part aux chrétiens de sa rencontre, il me dépeint moi et les miens, puis ajoute : Cette figure là n'est pas Coréenne, vous devez savoir quel est cet homme ? Les chrétiens me firent avertir aussitôt, mais il n'y a pas de danger. Mon catéchiste en me rendant compte de cela disait de moi, de pareils nez il n'en est pas sous le Ciel Coréen. En effet je suis trop bien né pour être Coréen.

Tous les jours il y a des alertes, mais ce sont contes sur contes, aussi n'y fait-on pas attention, on dort fort tranquillement. Le jour où le lapin sera saisi il sera de bonne prise, mais en attendant faisons du bon temps, je veux dire vivons sans soucis. Les Coréens forgent tant

d'histoire qu'il ne faut jamais les croire avant preuve. C'est un principe reçu chez nous et nous vivons dans la sécurité. Il est donc bien à plaindre ce pauvre abbé, ou vraiment bien à plaindre, je conseille à toute la petite famille de pleurer tant de bon et de bien grosses larmes. Pendant ce temps je rirai de toutes mes forces. Et puis du reste entre les mains de la providence ne devons-nous pas reposer en paix, pas un cheveu ne tombera de ma tête sans sa permission. Pourquoi s'inquiéter ?

Au mois de mai le bon Dieu me préparait une agréable surprise. Mgr jusque là enfermé dans la Capitale, descendit dans mes parages pour se mettre lui aussi en Campagne. Après sept mois de séparation, nous nous revîmes. Vous dire la joie, le bonheur des deux, ne serait pas chose facile. Sept mois sans voir un Européen, sans pouvoir se communiquer les pensées, certes c'était chose rare autrefois. M^{gr} arriva sur les 9 heures du soir, bien entendu cette nuit se passa en causerie, toutefois entre 2 et 3 heures on essaya de fermer l'œil mais à 4 heures il fallait préparer la Sainte messe. Tout le jour c'était plaisir, c'était pour les chrétiens un bonheur de nous voir réunis, tant nous étions heureux. Pendant quelques jours nous restâmes ici, faisant à deux la besogne d'un seul et nous reposant ensuite, quels jours charmants ! Monseigneur est avec moi avec toute la franchise et l'amitié possible. Aucun gêne, aucune contrainte. C'est une vraie jouissance. Là on se refait le corps, l'esprit et on rend la vie à l'âme. Depuis cinq mois la lessive intérieure n'avait pu se faire. Nous nous consolâmes de l'absence de Mr Maistre attendu avec tant d'impatience et arrêté à la frontière de Chine, comme vous l'aurez su ailleurs. Son entrée nous eût bien consolé, et soulagé etc. mais le bon Dieu voulût nous envoyer encore cette épreuve.

Après quelques jours je partis pour une province du sud, mais sur le trente-deux, j'avais deux chevaux, l'un pour mon catéchiste que j'ennoblis et qui était censé un jeune homme de ma suite, l'autre pour ma personne. Cinq ou six serviteurs formaient ma suite. Vous ne vous figurez pas un voyage de noble à cheval. Un individu de forme humaine traîne sa bête dont les harnais sont des plus pittoresques. Un bât est mis sur le dos du cheval, puis des deux côtés on attache les ballots, de sorte que le tout présente une plate-forme sur laquelle on jette sa majesté comme un paquet de sottise ; là chacun s'arrange à sa façon, on s'assoie comme dans les chambres, ou bien on laisse pendre les jambes de chaque côté du col du cheval. J'avais des palefreniers distingués, ils tiraient ma bête absolument comme on tire une vache ou une chèvre, et leur rare talent fit rire une fois à mes dépens. Toutefois ils firent bonne contenance. En vrai noble je ne descendis pas devant un mandarin qui passa, on fit valser les plébéiens, et à chaque village mes gens faisaient un tapage d'enfer pour rehausser ma noblesse. Tout se passa à merveille ; pour mon épreuve on me fit faire environ dix-sept lieues sur cet animal, j'étais harassé, heureusement la pluie vint et me donna un jour de repos avant de continuer. J'arrivais dans un pays assez joli ; c'était une belle époque, les bois avaient repris leur verdure, les fruits commençaient à paraître, les oiseaux me réjouissaient par leur ramage varié. Ce fut pour moi un vrai divertissement ; et que dire du ramage des mouches dont je comptais une fois plus de trois mille dans ma petite chambrette. C'est commode.

Pour vous peindre une matinée de dimanche en été je pourrais prendre pour modèle un grand village chrétien de cette province jusqu'à midi on chaume, et ensuite il est permis de travailler. Ne pouvant dans les chaleurs rester dans les maisons, chacun s'établit sous son grand hangar quelquefois plusieurs se réunissent et là on récite le rosaire, ou le chemin de la Croix ou autre prière ; c'est très pittoresque et fort édifiant. Pour moi ce spectacle me fit grande impression, un jour que je rentrais dans ce village chaque maison m'offrait la vue de chrétiens en prières. Mais au moindre signal tout change, les chiens viennent à aboyer. Vite on est sur ses gardes, quel est le personnage arrivant ? Est-ce un chrétien, les visages s'épanouissent. C'est un frère, bonne nouvelle. Est-ce un payen ? le ton devient grave, on quitte tout exercice de piété ; on fait mine d'occupation jusqu'à son départ. Ici c'est une distinction majeure, vous

demandez qui est cet homme ? il n'y a que deux réponses : chrétien ou payen. C'est tout dire.

Dans cette course je vis plusieurs nouveaux chrétiens. L'un d'eux ancien satellite de mandarin, m'avoua en avoir arrêté plus d'un. Alors il les croyait de mauvais sujets, aujourd'hui, il est bien fervent. Un autre a servi pendant plusieurs années dans un temple d'idoles, la grâce l'en a arraché.

Je vis encore un noble, vrai noble mais bien pauvre ; dans sa famille on déteste les chrétiens : il faisait de même, mais la grâce le poursuivant il se sentit peu satisfait du culte des idoles. Il va aux informations, passe trois mois chez les prêtres des idoles, lit leurs livres, tout cela sans trouver ce qu'il cherche, il n'y voit que vide et absurdité. Il veut savoir aussi ce qu'est la religion proscrite, et s'informe quelque peu. Le courage des martyrs l'étonne, la beauté de la morale excite son admiration, tant de nobles Coréens qui ont tout quitté pour la religion le fait réfléchir, tout ceci ne lui paraît pas détestable et digne de mépris. Il veut connaître plus à fond et pour cela va planter sa tente dans un pays qui passe pour chrétien. A son arrivée tout tremble, on ne veut lui parler ; c'est un noble, assurément il veut persécuter. Il demande des livres de religion ; on répond qu'on ne sait quels livres il veut, il a beau faire des protestations, tant de fois on a été trompé, on ne le croit pas. Enfin désespérant de parvenir à son but, il accompagne un jour un chrétien au marché un chrétien, puis au retour il s'assoie près de la route et demande explication de la religion. On ne répond pas, il presse, il revient à la charge et à la fin on consent à lui donner des livres, il les étudie, trouve la religion bonne et se convertit. Dès lors il quitta sa famille entièrement, perdit ses biens et alla s'établir à la sourdine dans un pays chrétien, il paraît avoir la foi vive, je lui conférai le baptême et lui donnai quelques ugiams, son épouse étant malade. Pour concevoir toutes les difficultés que firent les chrétiens, il faut savoir que parler religion, surtout à un noble, c'est risquer sa tête, il vous dénonce, vient la persécution et toutes ses suites. J'en pourrai citer bien d'autres, je me borne.

Quand nos chrétiens font leurs prières et surtout le Dimanche, ils se préparent dans chaque maison un petit oratoire. S'il y a moyen. Il consiste en un morceau de soie ou de toile à fleurs que l'on met contre le mur. Sur cette tenture on attache Croix, Médailles et images, chacun selon sa richesse, et souvent on ajoute un petit Cierge allumé que l'on a fait bénir au passage du père. Là on prie bien dévotement. Cela vaut une chapelle. Chacun fait comme il peut. C'est ainsi que moi-même pendant la Semaine Sainte je dus faire les choses à peu près. Pas de tombeau bien entendu, je fis une espèce d'adoration de la Croix, puis le Samedi-Saint toutes les cérémonies. Je fis préparer un beau Cierge pascal d'un pied de longueur, n'ayant pas d'encens, je fis en bois les grains d'encens, tout alla aussi bien. J'emportai ensuite avec moi mon beau cierge et quand après quinze jours il eut disparu de la terre des vivants, je n'eus plus de Cierge Pascal, mais nul remède, la rubrique eut beau réclamer, je la renvoyai aux Kalendes Grecques ou au Samedi Saint 1847. Les cris cessèrent.)

En voilà bien assez, je ne vois dans ma lettre rien de bien intéressant mais que voulez-vous ? on attend toujours du merveilleux, et il y en a bien peu, ou plutôt il n'y en a pas. Toutefois j'ai voulu vous donner cette preuve de souvenir, heureux si elle peut vous être agréable.

Je n'oublie pas les jours de rendez-vous particuliers ou généraux.

Je pense souvent à vous devant Dieu. C'est là où les cœurs restent unis et inséparables, je ne pense pas faire cette fois de lettre particulière, car en eussé-je le temps, je n'en ai pas le courage. Aucune des lettres que je fais n'arriveront selon toute apparence, elles seront la proie des satellites avant ou après moi ; cela n'engage pas beaucoup, mais veuillez assurer toute la famille de mon souvenir continu. Si Dieu nous donne la paix j'écrirai.

Agréez l'assurance de l'affection respectueuse et sincère de votre fils.

A. Daveluy missionnaire apostolique de la Société des Missions étrangères.

P.S. 1846. La persécution a diminué après le martyre du P. André prêtre indigène, et de huit autres chrétiens, nous essayons donc d'envoyer nos lettres mais on veut les paquets petits, force à moi de ne pas écrire aux différents parents et mais auxquels j'aurais voulu adresser quelques mots. J'envoie une lettre à Mr Yuvines, une à Mr Baran, vous pourrez sans doute vous les procurer, impossible d'en ajouter d'autres. Mes respects et amitiés partout : vous savez que rien n'est oublié. J'ai manqué le plus beau coup que je puisse avoir : le roi ignore notre présence, nous n'aurons pas le petit coup à présent. Sans doute je ne suis pas digne ; par la suite nous ne savons s'il faut espérer ou désespérer, à la grâce de Dieu, j'aurais bien voulu écrire à mes frères et sœurs. Impossible, qu'ils pensent à moi, ils connaissent mon cœur, nous nous comprendrons sans parole. J'avais écrit une lettre à Thérèse, dans la persécution elle a été égarée et puis d'ailleurs on m'accuse déjà d'avoir trop écrit.

Les courriers font à regret le voyage, ils exigent peu de papier à raison des dangers, il faut être raisonnable. Pour le cas où je ne serais pas mort, il faut bien demander quelques objets pour nos pauvres chrétiens qui ont encore perdu dans cette persécution. Vous pouvez consacrer à cet achat tout ou partie de l'argent que vous m'envoyez chaque année. Demandes : Images sur toile, pour scapulaires, deux mille. Petites statues cuivre de Marie immaculée, environ un pouce ou deux de hauteur avec ou sans piédestal, nombre indéterminé, pour une centaine de francs. Petites chapelles de Marie, ou du Crucifix ouvrantes et fermantes à volonté, en os ou en cuivre. Environ soixante ou soixante-dix. Six douzaines de chapelets un peu bien jolie chainette, mais pas de verre, médailles à discrétion, quelques grandes seraient bien reçues. Images colorées, pas trop communes. id. encadrement dorés et mauresques. id. lithographies noires. Toutes ces images doivent être des plus modestes. Ste Barbe, les apôtres, les Saints les plus connus, mystères de Jésus et Marie, pas d'emblèmes, pas de Saints peu connus. Faire connaître le prix de chaque chose. 3 pinces à chapelets, 2 boussoles ayant en même temps cadran solaires. Une vingtaine de couteaux fermants à une ou deux lames, deux ou trois à cinq ou six lames de diverses espèces. Ces 20 couteaux doivent être passables, mais pas riches. Des Crucifix, tous ayant le Crucifix ressortant et pas seulement imprimé, de 8 à 12 sols, on peut avoir bien quelque uns plus petits, quelque uns plus beaux. Je répète ce que j'ai dit, déjà. En fait d'images quelque modèles bien choisis suffisent, on en envoie un certain nombre, les principaux patrons sont très recherchés. Ste Agathe, thérèse, Lucie, cécile, catherine, françois, antoine, Joseph, elisabeth, françoise, un peu de toutes grandeurs.

Il y a une petite image de Notre-Dame des sept douleurs, devant laquelle ceux qui récitent ave maria gagnent 1080 jours d'indulgence. Cette image ne se vend pas, mais se distribue gratis, ces deux points sont inscrits sur l'image, d'où il serait facile de la reconnaître. Je pense qu'à la trappe, ou à St Acheul, ou au St esprit à Paris on pourrait en avoir. Si vous pouvez découvrir ce précieux dépôt, demandez en un grand nombre pour notre mission de Corée. quelque centaines, voire même quelque milliers ne sont pas capables de nous effrayer. Mais en tous cas tâchez d'en avoir quelque unes.

6. 5 Septembre 1847. A sa sœur Pauline Daveluy.

Que deviens-tu, ma bonne sœur, que fais-tu maintenant. J'ai reçu toutes tes lettres où tu me confies tes peines ; j'y prends bien part je t'assure, le bon Dieu veut t'éprouver et peut-être le fera-t-il encore longtemps. D'après ce que tu me marques il ne permet pas que tu rentres en Communauté ; si telle est sa volonté manifestée par tes supérieurs ou confesseur, il faut ma chère sœur lui en faire généreusement le sacrifice, et puis tâcher de n'y plus penser ; ces pensées te tracassent, font perdre du temps, nuisent à ta santé et ne peuvent avoir aucun bon résultat. Que je prie souvent pour toi ! chère sœur mais as-tu donc oublié que Dieu éprouve toujours ceux qu'il aime, que les élus doivent être marqués au sceau de la Croix ; tu envies souvent mon sort ; il est vrai Dieu en soit loué, plus heureux que toi, mes désirs ont été remplis, mais si Dieu continue à m'aimer la voie de la croix n'est pas fermée – et puis pour te dire toute ma pensée, je ne sais quel sentiment me pousse depuis plusieurs années à penser que tu resteras à la maison paternelle, où selon moi tu peux faire un grand bien, sans parler des œuvres auxquelles peut-être peu à peu tu pourras te livrer. Et ce bien sera peut-être plus grand que celui qu'opérait tes travaux dans une communauté. Si dès à présent tu ne vois rien de tout cela, avec un peu de patience tu pourras le sentir par toi-même. Dans une paroisse, des communautés sont un précieux trésor, mais de quel prix ne sont pas les laïcs pieux et s'occupant de bonnes œuvres. Un Jésuite peut-être ne le sentira pas, mais interroge un curé et tu sauras ce que peut faire de bien une personne dans la position où tu sembles destinée à rester. En tout donc chère sœur générosité et puis laisse agir la Providence qui a une vue plus longue que nous, nous aime plus que nous-mêmes, et dirige tout pour notre salut. C'est ainsi qu'à Macao je me plains de l'inaction de huit mois, aveugle que j'étais ! le bon Dieu me réservait une portion choisie. Abandonnons-nous, **** toujours entre ses bras ! et tachons de faire pour notre salut et celui des autres le bien qui se présente dans la position où il nous laisse ou nous conduit.

Du reste je bénis Dieu de tout ce qui se passe. Voilà notre chère Caroline établie et en bonne voie de salut ; ses dispositions ont été bien consolantes pour nos parents et pour moi aussi chère sœur, le bon Dieu ne s'est pas servi de toi pour y contribuer quelque petit peu, est-ce donc un temps perdu. Et les autres feront de même, j'en ai la douce confiance. Tu me parles de ta manière d'agir envers chacun elle me paraît bonne, approuvable et de nature à obtenir les effets désirés, continues chère sœur et ne penses jamais que tu serais plus agréable à Dieu et plus utile à sa gloire dans une position autre que celle où lui-même t'a placée comme par la main. Prions bien et Notre Seigneur et notre bonne Mère, offrons lui nos peines et nos épreuves pour obtenir ce que nous désirons ; et puis confions Lui tout succès ; notre temps ne sera pas perdu. Tu penseras bien aussi à moi, Chère amie, ici on vit des provisions faites en France, on n'a plus rien de nouveau, plus de retraites, plus de discours, plus rien, et toutefois Jésus et Marie nous resteront j'espère, mais souvent cachés et comme éloignés, les secours spirituels des amis d'Europe sont donc bien nécessaires.

Adieu, tout à toi, tu le sais, qui en douterait.

ton frère

A. Daveluy Missionnaire apostolique

7. Octobre 1847. A ses Parents.

Mes bien Chers Parents,

Enfin, Enfin, Enfin est arrivé en gros ce que j'attendais depuis si longtemps ce fut au commencement de Mai ; un homme arrive de la Capitale. le courrier de Peking est-il de retour, lui dis-je aussitôt ? oui depuis quelques jours. Mon cœur battait bien fort, y a-t-il des lettres ? L'Evêque en a reçu beaucoup. – Et pour moi ? je l'ignore, j'apporte un paquet de la part de l'Evêque. J'ouvre ce paquet jugez si le cœur battait bien fort, un paquet de lettres se rencontre, mais d'où vient-il ? Enfin tout est ouvert, j'ai reconnu l'écriture de mon père, de ma mère, de tant de personnes qui me sont chères. Il faut avouer ma faiblesse, quelques larmes de joie s'échappèrent de mes yeux et ceci se passait dans la maison du père du courrier de Péking qui lui aussi pleura sachant son fils revenu sain et sauf. Dieu soit donc béni ! J'ai reçu vos lettres depuis la fin Mars 1845 jusqu'au 1^{er} Août 1846 inclusivement. En tout plus de 80 lettres, de trente mains différentes, quelle satisfaction. Un paquet a dû être perdu ou égaré, car je n'ai vu aucune lettre des Ursulines, et elles me sont annoncées ailleurs. Un jour peut-être ce paquet reviendra au bercail, comme la brebis infidèle.

Et puis dans la famille les choses vont toujours à peu près, je ne cesse de prier, mais que puis-je hélas ! si vous connaissiez tout. C'est à vous de prier pour moi, ici seul, sans secours, sans encouragement, la pauvre âme est bien sèche : si en France vous disiez un ave Maria pour le salut de mon âme, ici il faut en dire dix, et ce sera peu. Le tout soit dit sans détriment de la confiance en Dieu et en sa bonne mère. Combien j'ai remercié Dieu de l'alliance de Caroline au M^r De Brandt, j'en suis heureux, certain que les choses iront bien et puis cette famille cadrerait si bien avec la nôtre. Heureux début, présage espérons les des grâces dont Dieu ne cessera de combler ceux qui s'efforcent de le servir. Vous aurez été heureux en ce jour, Chers Parents, et j'ai partagé votre satisfaction. Caroline m'a écrit depuis deux lettres qui m'ont fait le plus grand plaisir. Espérons que tout continuera bien et en tout louons et remercions le Seigneur qui seul peut nous rendre heureux.

Vous attendiez sans doute de moi quelques nouvelles, mais que puis-je encore dire ? Si vous avez lu mes lettres ou plutôt mes volumes envoyés l'année dernière, j'ai épuisé toute matière. Un volume à Mr Barran, un fort volume à m^r Juvine puis une lettre ou deux à votre adresse. On s'attend toujours à voir des merveilles des pays lointain et il n'y a rien que de commun, notre vie est chaque jour la répétition du précédent à la différence d'un peu plus ou moins de sommeil ou d'appétit, ou si vous voulez que le mauvais bouillon d'un pays est remplacé par un plus mauvais encore. Voilà toute notre vie. Les merveilles se rencontreraient dans la perfection de l'art culinaire, ou dans la perspicacité des intelligences coréennes, témoin un chrétien rencontré par Monseigneur qui ne connaît en Dieu que deux personnes, son intelligence ne lui permettant pas de compter jusqu'à trois, sa vie se passera sans doute sans l'Esprit Saint. Témoin un autre chrétien, baptisé depuis longtemps qui sur mon interrogation me dit qu'il y avait trois Dieux et le soutint mordicus ; quelque temps après un autre disait voulant sans doute compléter ce système nouveau de polythéisme me fit sa profession de foi en neuf personnes. Tout cadre parfaitement vous le voyez. D'autres interrogés sur la personne qui réside dans l'Eucharistie vous répondront franchement que c'est le prêtre

Pauvre peuple, véritable merveille en ignorance, n'ayant fait qu'entrevoir les pasteurs et que nous ne pouvons encore bien instruire, à cause du peu de prêtres et depuis ils n'entendent pas le langage des étrangers parlant leur propre langage. Encore ici merveille nouvelle. La prononciation de la langue coréenne est d'une difficulté rare. Nos anciens confrères après deux et trois ans d'étude et de ministère n'étaient compris dans la prédication que d'un très petit nombre.

Encore aujourd'hui Mgr et moi après bientôt deux ans ne pouvons nous faire comprendre excepté pour les confessions et le nécessaire, en prédication il n'y a pas **** - Si vous changez tant soit peu leur prononciation, autant vaut leur parler français ou turc ; Faut-il l'attribuer à leur langage en lui-même, ou à leur mauvaise oreille ou à la profondeur de leur intelligence, je vous en laisse juges, j'ignore ; je trouverai bien encore des merveilles dans leur habileté pour mal combiner une affaire, pour perdre le peu d'argent qu'ils ont, pour rendre brillant de crasse tout ce qu'ils approchent etc. etc. ... Mais trêve de merveille, nous passerons bientôt pour être dans le premier pays du monde. Au surplus si l'administration des Annales n'a pas été trop avare, vous aurez vu les plus belles merveilles de la Corée dans la relation détaillée des martyrs de 1839 envoyée par Monseigneur l'année passée et qui vraiment a des pages bien belles. Année glorieuse, mais de bien grandes douleurs où la famine jointe aux persécuteurs aurait dû détruire tout nos chrétiens si Dieu de sa main puissante ne s'était réservé un petit troupeau.

Tous les jours encore j'apprends quelques détails d'impérissable mémoire pour nos chrétiens. On se demande encore comment grand nombre d'entre eux ont pu ne pas mourir de faim. Là où le payen trouvait quelques ressources, chez les riches, les mandarins etc.... le chrétien repoussé était obligé de fuir et les herbes et les racines devenaient sa seule nourriture. Les nobles surtout offraient un spectacle bien affreux, élevés dès l'enfance dans l'abondance et souvent la fainéantise, ou s'occupant uniquement de lettres Chinoises, leur corps, leurs habitudes ne leur permettaient pas le travail ; plus que les autres, persécutés ; plus que les autres ils souffrirent de la faim. J'en connais hommes et femmes, qui pendant plusieurs mois ne vécurent que de glands et de racines, tous les jours attendant la dernière heure. L'un d'eux me rapportât qu'après un long séjour dans les montagnes inhabitées, il pensa à retourner chez un cousin payen. N'ayant pas d'habits, il dut s'y présenter dans le costume habituel c'est-à-dire pantalon et reste de mauvaise paille pourrie. Son cousin à cette vue recula d'horreur et ne consentit à lui parler qu'après lui avoir fait revêtir des habillements humains. Or ce pauvre empaillé appartient à une famille très riche. Avec la mère tous les enfants se convertirent, ils commenceront par faire restitution de vingt mille francs pour des prêts exorbitants, puis la persécution venant plusieurs furent pris, les autres en fuite, tout le bien dissipé. Les trois fils qui survécurent à la persécution de 1839 mènent depuis cette époque une vie des plus misérables. Au point que l'un d'eux après la persécution de 1846 voulant déloger vendit sa maison et quelques vases de cuisine pour la somme de trente-cinq sous. Quel richard. Avec lui il emporta ses habillements qui couvraient son corps, et voilà tout. Tous les nobles à peu près en sont là. C'est chez eux que sont les fortes dettes. Non accoutumés à la fatigue, leur travail ne peut suffire au soutien de leur famille. Je pourrai citer encore celui qui me donne l'hospitalité depuis un mois.

Quand les gendarmes sont lancés ils ont une puissance sans borne, ils saisissent, battent et tuent à volonté, puis ils pillent tout ce qui se rencontre. Pour découvrir les chrétiens, tous les stratagèmes sont employés. On en a vu qui le soir dans les auberges semblaient regarder autour d'eux s'ils n'étaient pas examinés, puis ensuite faisaient le signe de la croix, puis un murmure de prière afin que si quelque chrétien se trouvait là, il vint le trouver croyant rencontrer un frère et à la place se jetait dans la gueule du lion. Leur rage n'épargne même pas les jeunes enfants, un homme et une femme qui, à la même époque ne voulant pas apostasier ont été bien cruellement torturés ; dix mois après à mon passage ils n'étaient pas encore bien remissionnaire. Autant je blamais et punis les apostats, autant je louais les braves triomphateurs et quelle fut leur joie, leur bonheur, je dirai leur gloire, quand aux yeux des autres chrétiens applaudissant je remis à chacun d'eux une belle image en mémoire de leur belle conduite.

Dirai-je aussi un mot des insultes. Les gendarmes assez bien instruits de la religion par les livres saisis, puis les interrogatoires, demandaient aux chrétiens s'ils étaient baptisés ?

Est-ce par l'Evêque ou par tel ou tel père ? Dans ce cas tu n'as que peu de force, on te battra peu. Mais à d'autres : Es-tu confirmé ? sur la réponse affirmative eh bien dans ce cas tu es un soldat vigoureux, nous te battons plus avant l'apostasie, et ils redoublaient les coups. Si le malheureux apostasiait des cris, des injures, des sarcasmes. Après la confirmation tu as apostasié encore, tu es un lâche indigne du nom de chrétien. Voilà comme ils se riaient des chrétiens et par mille autres paroles insultantes.

L'année dernière .46 la persécution ayant été moins forte et moins longue nous ne vîmes qu'une partie des atrocités de 1839, mais les satellites sont encore aussi bons et assurément l'occasion seule leur a manqué. Je me rappelle un fait providentiel. Un vieillard de 70 ans que je baptisai dans la ferveur au mois de Juin 46, voyant, dix jours seulement après son baptême l'arrivée de nombreux satellite, n'eut rien de plus pressé que d'apostasier. Non content de cela et de peut que cela ne suffit pour éviter ou la mort ou les coups, il se mit sur le devant de la maison et pendant que les satellites battaient ceux qui n'avait pu fuir, il ne cessa de vomir contre Dieu, Marie et la religion les plus horribles blasphèmes jusqu'au départ des satellites. Depuis ce moment c'est un démon, il ne veut plus de la religion, si son épouse veut ou lire des livres de religion ou prier, il la bat violemment mais sans succès ; Quand il sut l'arrivée du Père, il s'absenta donnant à sa femme ces avertissements : « Le Père va venir, confesse toi bien, reçois le bon Dieu et à mon retour je te ferai mourir, tu seras martyr et iras au Ciel, je ne veux pas d'une femme chrétienne», il ***** aussi son fils pour le faire renoncer à sa religion. – Qui m'a instruit de la religion : lui répond le fils, c'est toi ; pour moi je la trouve bonne et ne veux pas l'abandonner. Il n'y a pas jusqu'au petit fils âgé de 8 ans qui interrogé sur ce qu'il pensait de son Grand père répondit d'un ton amer et violent : il a renoncé à la religion, il blasphème etc... maintenant c'est un mauvais homme, il faut qu'il revienne » Ce pauvre vieillard ayant perdu quelqu'argent dans la persécution la tête lui en a tourné à moitié, il est bien endurcis, je crains qu'il ne revienne pas, priez pour lui. Je regarde tout ceci comme une punition du bon Dieu pour cette atroce apostasie au sitôt après son baptême. A côté de ce tableau je pourrais mettre quelques traits consolants.

C'est un vieux de 71 ans qui nous est arrivé à la dernière heure. Depuis trois ans seulement il est chrétien, sa journée se passe en prières, lectures pieuses, œuvres de pénitence. Il ne craint pas de se déclarer chrétien, si l'occasion se présente. Le carême dernier il fut un grand nombre de pénitences pour se préparer à la mort, tous les jours jeunant (chose difficile dans ce pays) tous les jours récitant le chemin de la croix et autres piétés. Le soir il prenait une botte de paille et allait coucher dehors sur la montagne. Plusieurs fois son fils voulut modérer cette ardeur imprudente, ce fut inutile « Jésus a tant souffert pour moi, disait-il, ne puis-je pas souffrir un peu pour l'amour de Jésus » tout son carême se passa de la sorte et quand il vint quelque temps après pour recevoir le sacrement annuel, ses paroles, son maintien sa foi, tout m'édifia souverainement.

Un autre, noble d'origine, quitte sa famille et se retire dans la montagne pour se faire chrétien. Pendant la famine, il y a huit ans ayant quitté son pays, il passa deux ou trois ans en pays lointain. De retour il voit quelques ***** parmi ses connaissances ou autres personnes du pays. Il s'informe d'eux et apprend que comme chrétiens ils avaient été pris et mis à mort. Cette pensée le frappe, il y a donc quelque chose de grand dans cette religion qui met les hommes au dessus de la mort. Il va dans la montagne pour chercher des chrétiens et après s'être instruit, s'y retire lui-même avec sa famille. En vain ses autres parents le *****ent pour le faire sortir de l'affreux endroit où il est ; si on lui demande s'il a embrassé la religion, il ne craint pas de l'avouer, a prêché plusieurs de ses proches dont quelques-uns ne sont pas éloignés de se faire chrétiens. Le pauvre homme a une maison ouverte à tous les vents, misérable abri en hiver ! La première année ayant continuellement travaillé à sa culture et après bien des fatigues, il récolta en tout pour une quinzaine de francs. J'ai baptisé toute la famille après la persécution,

l'année dernière.

Après avoir visité tous les pays non éloignés au commencement de 1847, je devais partir pour visiter les plus éloignés environ cinq cents Chrétiens, répartis dans des lieux bien séparés. – Ce voyage présentait bien des dangers devant toujours manger et coucher dans les auberges. A cette époque Dieu nous éprouvé encore. Des affaires civiles assez graves firent couvrir les routes de satellites et d'espions et il fallu nous cacher encore et rester inactifs pendant un mois lequel écoulé on ne me permit pas de partir pour cette expédition. Quelle ***** pour ces pauvres gens – huit ans ils ont attendu les pères et quand ils sont venus, de nouveaux obstacles empêchent de le voir. Aussitôt un grand nombre accourut où je me trouvais. Des femmes avec enfants à la mamelle, des vieillards, des jeunes personnes ne craignirent pas de faire des routes de deux, quatre, six et même huit journées pour venir chercher les sacrements, et cela par la neige, le froid et les montagnes. Arrivés près de moi ils étaient bien fatigués ; souvent, les femmes surtout, leurs pieds étaient enflés, écorchés mais n'importe, arrivés près du père toute douleur cessait, ils tombaient à mes pieds fondant en larmes, recouvraient la paix de leur conscience, puis recommençaient leur longues routes avec joie. Beaucoup étaient nouveaux chrétiens n'ayant pas vu les anciens pères. Ainsi vinrent deux cents et quelques personnes. Jugez quelles émotions pour moi, il y avait et des peines et des consolations, ainsi partout se partage la vie de l'homme.

Ici par exemple, souvent les fidèles d'Europe se figurent que tous nos chrétiens sont des saints, que tout est dans une ferveur extrême, qu'il n'y a pas de misères. Quelle fausse idée ! les chrétiens et les missionnaires aussi sont hommes et sujets à misère, et si l'on veut considérer que les chrétiens de ces pays-ci ont été payens c.à.d. sujet à de grands vices, qu'ils vivent parmi des payens c.à.d. ayant encore sous les yeux ces vices et ces habitudes, qu'ils ont peu d'instruction, presque aucun sacrement, c.à.d. peu de secours dans la tentation, si l'on considère ces choses on pourra juger que tout n'est pas beau, et qu'en Corée comme en France il y aura probablement peu d'élus. Si nos lettres ne sont pas remplies de ces détails, misérables et désolants pour le cœur du prêtre, c'est qu'il n'y aurait pour vous aucun sujet d'édification, il vaut mieux vous faire part de nos quelques consolations, il y aura pour le missionnaire plus de joie et pour vous plus d'édification spirituelle, vous louerez Dieu, vous le remercerez, mais surtout n'oubliez jamais nos pauvres pécheurs, nos infidèles et les pasteurs qui sont au travail.

En pays payen il y a bien des désirs, quelques uns même s'instruisent et pratiquent sans que nous puissions y aller. C'est ainsi qu'il y a près d'ici un pays où se trouvent treize nouveaux chrétiens, ils sont répartis dans quatre ou cinq maisons et pratiquent à l'insu des proches et du mari, pour le moment on ne peut parler mais peu à peu le mari sera aussi des nôtres, c'est ainsi que se prennent les poissons en Corée. Des payens désirant se convertir le nombre est grand, la peur les retient ; l'an passé les navires Français s'étant retirés sans rien faire plusieurs payens murmurèrent. Et pourquoi ne nous font-ils pas donner la liberté de religion disaient-ils ? L'un d'eux me fit offrir l'argent nécessaire pour armer un petit navire et aller surement aux navires les exhorter à cette œuvre. Et si l'on pouvait prêcher, quelle moisson selon toute probabilité. Si une occasion favorable et exempte de danger se présente, il est rare que nos chrétiens ne fassent pas quelque conquête.

Ainsi il y a 15 mois un satellite de mandarin se convertit, il quitte la ville et se retire dans les montagnes. Quelques mois plus tard il rencontre des parents et amis ; on le questionne sur sa folle conduite, pourquoi aller dans la montagne etc. ... serais-tu chrétien ? oui dit-il je le suis, puis se met à leur prêcher la religion, ils demandent des livres, avouent que la religion est une bonne chose, trente personnes ont entendu la bonne nouvelle, et presque tous dans quelques mois seront sans doute des nôtres. Une autre fois un autre chrétien parti secrètement avec sa famille retourne chez un de ses oncles, mêmes questions, mêmes réponses, treize personnes ont conçu de bons désirs et si la peur de la persécution, de la perte des biens ne les retenait,

tous ces payens se convertiraient. Toutefois je ne les compte pas comme catéchumènes, mais ils font l'espoir de la recrue des années prochaines. Voilà une partie de nos joies, elles sont dans l'espérance de l'avenir, l'espérance est la vie de l'homme, dit-on. Combien plus la vie du missionnaire à force d'attendre, peut-être viendra-t-il quelque chose. D'ailleurs le fruit n'est pas entièrement nul, entre ma première et ma seconde visite, cinquante nouveaux chrétiens sont venus recruter nos rangs et ma seconde visite n'est qu'à moitié, puissé-je en trouver autant dans la seconde moitié ; et cela notez le, alors qu'il est impossible de prêcher des personnes inconnues, et cela l'an passé c.à.d. année de persécution, passagère il est vrai (3 ou 4 mois) mais le bruit de la mort des martyrs n'est inconnu d'aucun payen. C'est une chose qui se redit de bouche en bouche et jette la terreur partout.

Dans tout cela le missionnaire est entièrement nul, il est toujours caché, le sacrifice que nous offrons chaque matin est notre seule coopération dans la conversion des payens, la grâce fait tout à elle seule, et si quelque fois elle se sert des hommes ce sont nos chrétiens, quelque fois les plus idiots qui sont à l'œuvre, le missionnaire ne peut que prier et administrer les convertis. Vous dirai-je un mot de la fureur avec laquelle les objets de religion sont recherchés par nos chrétiens. Quand nous partimes de la Chine, plusieurs de ceux qui étaient venus nous chercher eurent provision d'objets de piété ; à notre arrivée chaque chrétien eu donné tout son avoir pour les posséder, et quand tout fut épuisé ce furent des murmures, des plaintes, presque la guerre. Si je donne un de ces petits objets la joie est à son comble dans toute la famille et plusieurs jours on le considère dans tous les sens. Un bon vieux de 75 ans, rompu et maladif, auquel j'ai donné l'extrême onction l'hiver passé, ne rêve que chapelets, crucifix, médailles, etc.

Malheureusement il est dans une grande pauvreté ; tous les jours quand la force ne manque pas, il fait des souliers de paille, comme il n'entend rien au métier chaque paire lui rapporte un sou qu'il dépose précieusement dans un petit sac en attendant que le magot lui permette d'acheter un nouvel objet ; et n'eut-il plus un liard pour acheter des vivres, jamais il ne permet de toucher à ce précieux trésor. Vous voyez que ces objets sont bien prisés, non seulement pour leur beauté mais aussi pour les indulgences dont le Coréen est friand au dernier point. L'an passé au sortir de la persécution Mgr voulant consacrer plus que jamais à Marie ce malheureux pays érigea dans une pauvre cabane la confrérie du St Cœur de Marie, la plupart de nos néophytes s'empressent de se faire inscrire pour participer aux grâces sans nombre qui découlent sur les associés. Après six mois je retournais dans cette pauvre cabane et le dimanche nous fîmes le petit exercice habituel. Quelles douces impressions quand entendant les prières de nos chrétiens en langue coréenne, je pensais à ce concours de toutes les langues réunies pour la louange de Marie et opérer la conversion des pécheurs. Veuillez cette bonne mère nous faire part de ces bienfaits sans nombre qu'elle a répandu sur tant de pays, à cet effet je requiers les prières de tous les associés et de toutes les bonnes âmes.

Hors les lettres, je n'ai pu rien recevoir de ce que vous m'avez envoyé, rien ne peut pénétrer ici et les voies de communication se resserrent de plus en plus. L'année dernière deux mandarins extraordinaires furent envoyés à la frontière pour surveiller les chrétiens. Notre courrier qui apportait quelques petits objets fut heureusement averti en quittant la frontière de Chine. Bien vite il retourne à Pien-men, y dépose ces objets et ne garde que les lettres, heureuse pensée car chaque paquet était contre la coutume, déposé dans une salle et ouvert en grand, tout était scrupuleusement visité, les objets eussent été pris et la persécution s'en fut suivie. Nos lettres passèrent inaperçues grâce à la providence. C'est donc à Macao que sont ces objets en attendant occasion favorable. Si vous m'en envoyez encore, ne choisissez rien de trop commun, quelques beaux objets, je veux dire assez bien, des images un peu bien coloriées ; le trop commun est ici méprisé quoique bien reçu faute de mieux. Ainsi ce sera une règle générale. Pas de chapelets ou bien des beaux, des croix dont le crucifix ressorte et ne soit pas seulement

frappé, ainsi nos chrétiens seront satisfaits.

Adieu bien chers Parents, priez pour moi comme je le fais tous les jours pour vous, , l'union aux pieds de Jésus et Marie donne des forces ; Veuillez croire au respectueux et vif attachement de votre fils dévoué.

A. Daveluy. Missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères

P.S. Rien de particulier à vous communiquer, les choses sont toujours à peu près ; nous n'avons pas de persécution, peut-être la venue des navires français puis leur départ la fera naître, mais rien de clair ; Jusqu'alors serions-nous connus de qq. payens, nous ne sommes pas recherchés. Si cette lettre vous parvient avant d'avoir passé par notre maison de Paris, je vous prie de la communiquer à Mr Barran, notre procureur ; ce sont les seules nouvelles que j'écris cette fois.

Je suis toujours fidèle à nos pieux rendez-vous, je bénis Dieu de tout ce qui se passe, je prie pour toute la famille, surtout pour ceux qui en ont le plus besoin. Dieu veuille exaucer mes vœux. J'écris cette fois à beaucoup de personnes, quelque unes ne recevront pas aujourd'hui de réponse, j'en ai déjà trop écrite, mais toutefois je ne les oublie pas. e.g. Guerrieux, l'abbé de Brandt etc. etc. Rappelez moi au souvenir de tous ceux qui pensent à moi, et dites leur que mes memento ont une étendue incroyable.

J'ai été fatigué cette année pour ne pouvoir manger une maladie s'en est suivie, elle doit être passée maintenant, car depuis longtemps elle n'a plus reparu, bénissons Dieu de tout, j'ai recommencé l'administration. Tout à vous.

Rubrique des pleurs et gémissements de la Noblesse Coréenne. Quand un noble coréen a perdu un proche parent, il n'est pas libre de pleurer à sa façon et comme il l'entend, la rubrique assigne le temps, le lieu, la manière et le nombre d'années que le noble doit employer à pleurer, le tout sous peine de perdre la face c.à.d. l'honneur. Il y a pour cela un livre de rubriques que peut-être un jour nous aurons par curiosité. Voici ce que je tiens de nobles personnages.

Pour bien pleurer père et mère il faut préparer un appartement ad hoc – il est bien orné- il y a un autel où se trouve très longtemps le cadavre du défunt : c'est là que l'on doit aller pour pleurer. mais avant d'y entrer il faut faire toilette. Elle consiste dans une grande redingote de toile grise, nécessairement rapiécée. A peine, dit-on, peut-elle porter le nom d'habit. C'est affreux – on prend une ceinture de la grosseur du poignet, partie en paille partie en fil et on s'en ceint les reins. Ensuite on se coiffe. Le filet en toile grise, le bonnet de même matière – autour de la tête un beau ruban de la grosseur d'une noix, partie en paille, partie en fil. Les deux extrémités doivent retomber des deux côtés de la tête sur le devant. Puis un autre ruban tout en fil monte sur la tête transversalement. Bas et souliers spéciaux. Dans cet accoutrement on peut aller pleurer. Ajoutez un bâton, espèce de massue. Les pleurs ont lieu habituellement quatre fois le jour, le matin en se levant, puis avant les repas. A ce moment solennel on apporte une petite table chargée de nourriture, elles sont toutes déposées sur l'autel. Dès lors le pleureur, c.à.d. le parent se met en position, courbé et appuyé sur son bâton il entonne les gémissements funèbres. La rubrique prévoyant que souvent les larmes manqueraient à l'appel, a désigné des mots que l'on doit prononcer sans cesse. Pour père et mère ces mots ont ai ko, on les répète d'un ton lugubre. Pour autres parents ces mots sont oi... La chanson dure environ quart d'heure ou demi-heure. Puis la comédie terminée on se retire, ôte ses vêtements, on emporte les nourritures et libre au noble de prendre son repas. Voilà la pratique journalière. Plus on pleure plus on gagne dans l'estime publique et d'après ce principe je présume que la réputation doit être en proportion du volume de la voix car forte voix sera entendue de loin et donnera haute opinion du noble.

Le 1^{er} et le 15 de chaque mois, on invite parents et la musique devient sonore.

Un noble doit aller souvent à la tombe de père et mère, c'est de rigueur si elle n'est

pas trop éloignée- y passer le jour, c'est grand. Quelque fois on y passe la nuit. On m'assure que plusieurs font bâtir petite maison près de la tombe et y restent. A n'en pas douter tels personnages doivent avoir place dans le calendrier.

Toutes ces singeries durant trois ans et quelque mois pour père et mère, et le reste en rapport. Vous comprenez que les larmes ne doivent pas couler tout ce temps, trois fois par jour à heure fixe, à moins donc que le vénérable défunt donne le don des larmes à l'entrée de l'appartement des pleurs. Au surplus sans doute il y a grâce d'état.

P.S. Je trouve cette note dans mes papiers je l'envoie telle qu'elle, c'est le fond des choses sans style ni rien. Si elle vous intéresse vous la lisez, je n'ai pas le temps de la mettre sous forme présentable.

8. Octobre 1847. A son frère Isidore.

Avant de sortir de France, Mon cher petit frère, j'aurais voulu t'écrire aussi une petite lettre ; ne l'ayant pas pu faire je ne veux que tu y perdes, elle t'arrivera après un long voyage, elle est écrite à quinze ou seize cents lieues de la maison que tu habites, c'est-à-dire d'un lieu cent fois plus éloigné d'Amiens que Duisans, mais tout cela ne t'empêchera pas de la recevoir avec plaisir. J'ai appris que tu avais été bien content de recevoir un petit crucifix que je t'ai envoyé de Paris. Je te l'ai donné afin que tu le gardes toujours ; et que tu te rappelles mieux ton frère parti au bout du monde. J'espère que tu iras de temps en temps faire une petite prière devant ce crucifix, tu demanderas là au bon Dieu la grâce d'être bien sage, d'être toujours bien docile à tout ce qu'on te dira et surtout la grâce de ne pas offenser le bon Dieu. Ensuite tu le prieras aussi de temps en temps pour moi devant cette croix, tu lui demanderas qu'il veuille bien m'accorder sa grâce et son secours et m'accompagner toujours quand je serai au milieu des payens et de tous ces peuples qui ne le connaissent pas et puis enfin tu demandera aussi de temps en temps que le bon Dieu veuille bien convertir tous ces peuples qui sans cela ne pourraient pas aller dans le Ciel dont on t'a déjà parlé bien des fois. Taches de bien apprendre toutes tes leçons de catéchisme. J'espère que lorsqu'on m'écrira, maman pourra me dire qu'elle est bien contente de toi et que tu aimes bien le bon Dieu et la S^{te} Vierge ; je vous ai envoyé à tous une médaille de la Sainte Vierge afin que vous l'aimiez bien tous, et si tu l'aimes bien tu sera toujours content, elle t'accordera tout ce que tu lui demanderas.

Priez pour moi de temps en temps, je pense souvent à toi, je demande au bon Dieu qu'il te fasse grandir en sagesse. C'est ce que j'apprendrai avec le plus grand plaisir. Je t'embrasse de tout mon cœur et je te charge d'embrasser pour moi tous les autres.

Ton frère qui t'aime bien.

A. Daveluy missionnaire apostolique

Avril 1844 à bord de l'Archimède

Je trouve cette belle feuille de papier Chinois, ce sera pour Isidore, Es-tu toujours bien sage, mon cher petit frère, n'es-tu pas un peu trop éveillé ; j'espère que maman est contente de toi. On m'a écrit que tu priais le bon Dieu pour moi. Je t'en remercie ; pries aussi la Sainte Vierge, tu as une belle médaille, embrasses la souvent pour bien aimer la S^{te} Vierge. Amuses-toi, cours, sautes, chantes tout à l'aise mais souviens-toi de travailler quand maman le dit et d'être toujours obéissant. Par ce moyen le bon Dieu t'aimera comme son enfant et aussi la S^{te} Vierge. Penses quelque fois à moi, je t'aime beaucoup et je t'embrasse bien tendrement.

ton frère

A. Daveluy missionnaire apostolique

P.S. Si tu as été bien sage je te charge d'embrasser tout le monde pour moi à commencer par papa et maman que tu embrasseras sur les deux joues, et pour que tu ne sois pas jaloux c'est Alphonse qui t'embrassera de ma part.

(Octobre 1847)

Je veux aussi Mon bien cher Isidore t'adresser quelques petites lignes. Te voilà donc en pension comme un grand jeune homme, que fais-tu dans ta pension, t'amuses-tu ou t'ennuies-tu ? Je crois que tu aimes bien les récréations et les congés, car lors de mon départ, alors que tu étais haut comme une botte de cavalier, tu étais fort pour le jeu, les courses et tout divertissement. Ce n'est pas un mal, souvent celui qui joue bien travaille bien. Taches de bien faire les deux et le bon Dieu t'aimera toujours beaucoup et puis n'oublies pas la Ste Vierge qui

est notre bonne Mère à tous. Par là tu seras heureux ; il faut tacher avec son secours d'être toujours bien sage, de vaincre ses défauts et plus tard tu seras bien content.

As-tu envie de venir me voir ? Sais-tu bien que tu ne me reconnaitrais pas, avec mes grands habits, mon énorme chapeau et tout le costume singulier et grotesque de ces pays, tu aurais beau regarder, tu ne saurais pas qui je suis. Ici ce qui frappe le plus c'est la longueur de mon nez ; il n'est pourtant pas fameux, mais en Corée c'est un colosse. Du reste je ne montre pas à tout le monde mon visage, quand un payen vient au devant de moi je mets sur la figure une toile grise et on ne peut rien voir.

Pries bien pour moi, Mon bon ami, afin que le bon Dieu me protège et bénisse mes travaux pour la conversion des Coréens. Je ne t'oublierai pas non plus et c'est par là que je te prouverai la sincère et bien vive affection de ton frère

A. Daveluy Missionnaire apostolique

9. Août 1848. A ses Frères et Sœurs.

Province Tsong-Triang en Corée,

Mes bien chers Frères et Sœurs.

L'année dernière j'ai adressé à chacun de vous un tout petit mot qui a du vous parvenir sain et sauf à la garde du grand pilote, mais ces petits mots tout décousus et partagée en dix ou douze ne vous paraissent-ils bien secs, bien ardu, j'allais dire bien ennuyeux, aujourd'hui j'ai la pensée de réunir ici dans une seule lettre ceux que j'aime à penser ne former qu'un cœur et que une âme, et tacher la bride à mon imagination je vous tracerai in globo comme elles se présenteront quelques épisodes de mon existence. Le tableau sera sans couleur tout noir mais que faire à cela ? Tous les jours je vieillis, l'imagination n'est plus de saison, bientôt je serai au rang des perruques et d'ailleurs le joli, les pittoresques, le grandiose surtout n'est pas à l'ordre du jour, tout est commun, très commun dans mes parages. L'an passé s'il m'en souvient bien je vous écrivis au moment où je venais de secouer les restes d'une petite maladie passable, par la grâce de Dieu elle a disparu entièrement et cette année rien ne s'est présenté de fort malencontreux. Peut-être il ne vous sera pas indifférent de connaître comment les choses se passent de ce côté du continent en pareilles circonstances. Ici où nos personnes sont d'autant plus chère qu'elles sont rares, il y a des choses bien bizarres.

Vers le printemps '47 mes forces diminuant et la bête menaçant de faire une petite chûte, on me pressa de toute part de prendre des remèdes confortants et préservatifs ; à force d'instances je dûs mettre de côté la répugnance et le conseil des doctes assemblés décida qu'il fallait pour le Père tout ce qu'il y avait de bon et de confortable. Il fallut baisser pavillon. Les uns voulaient me faire prendre le fameux Gin-Seng dont la réputation a passé jusqu'en Europe, mais sur mon refus formel de prendre cette plante généralement nuisible aux Européens il fallut suivre le parti opinant pour la corne de cerf. Vous riez et toutefois le fait est vrai, la corne de cerf est un remède très confortant, quelques-uns diront délicieux. Bref un exprès est envoyé et on apporte, à prix d'or, quelques paquets de la drogue en question, accompagnée de ses frères, sœurs, cousins, cousines, que sais-je ? et même les entêtés y mirent à mon insçu un peu du fameux Gin-Seng. Je pris donc innocemment le délicieux breuvage, assurément le nectar Coréen et je le pris en bonne dose. Tout allait bien et je me croyais quitte, quand un feu intérieur allumé par le Gin-Seng avalé sans le savoir, vint me consumer de toutes parts. C'était le moment des chaleurs. Impossible d'y tenir, le jour la nuit tout était feu, j'avalais le feu, je rendais le feu, la fièvre se met de la partie la nourriture refuse de passer.

Et voilà !!! Dans cette circonstance plusieurs jugèrent la chose grave et il fallût faire venir de fort loin quelques chrétiens, homme de l'art qui pussent sauver mes jours. Des courriers envoyés m'en amenèrent un après cinq jours, c'est un noble gentilhomme, stylé à la Coréenne et qui passe pour capable ; mais après sept ou huit jours arriva un bon vieux, l'un des plus fameux purgons du royaume dont le genre grave et pédant a dû faire trembler le pauvre martyr. Les drogues ne manquèrent pas, tout ce qu'il y a de plus amer, de plus affreux fût réuni pour ma personne ; il fallut tout boire, on me barbouille la figure et les bras avec je ne sais quelle dégoûtante compote. Bref jamais je n'avais même vu de loin de pareilles saletés et toutefois gloire soit rendue aux purgons, la drogue eût son effet l'incendie fut éteint et peu à peu il me fut donné de reprendre mon état naturel. Le tout fut payé bonne, toutefois remarquez que pour me rendre malade il m'en coûta deux fois autant que pour me guérir. Voilà le genre de ce pays qu'en pensez-vous ? Pode passar, dirait un Portugais – et chacun de vanter ses exploits ; les Purgons appuyant sur la gravité de la maladie ; d'autres, inter quoi égo, sur le dégoûtant des drogues ; ils vantaient leur talent et moi mon habileté à faire descendre de pareils

hôtes dans l'estomac, j'ai vraiment bien ri (après coup s'entend) et maintenant je prie Dieu de ne plus me faire tomber entre les mains de ces Empiriques ; j'aime mieux encore perdre mon écuelle de riz que tous ces ragoûts délicieux. Mais y pensons-nous ? Je suis honteux, quelle tirade sur les purges, les purgations et consorts, taisons-nous vite car cette année je n'ai pas même goûté les drogues.

Deux mois après cette épisode romanesque, ou romantique je m'embarquai pour une grande expédition. Restait à visiter la partie dispersée des chrétiens. Jusqu'alors les occupations et les troubles du royaume avaient empêché cette excursion lointaine. Vers décembre 1847 Monseigneur monta vers le nord pour chercher quelques petites chrétientés dispersées, son voyage au milieu des neiges et des montagnes fut heureux. Je ne puis en parler en grand. Pendant ce temps je poussais au midi de la Corée ou dispersées de côté et d'autres environ cinq cent brebis m'attendaient : Mon cœur était gros depuis deux ans en Corée et plusieurs chrétientés non encore visitées, aussi fallut-il passer pardessus les représentations de quelques méticuleux qui voulaient encore remettre le départ sous différents prétextes de sécurité. A peine en route il nous fallut recevoir gratis pro Deo une pluie battante qui arrangea fort peu mes suivants à pieds ; pour moi monté sur un cheval fringant et enfoncé dans un manteau de papier huilé je n'étais qu'à moitié mouillé ; bientôt la route devint affreuse, il fallut traverser un long pays au milieu des rizières, barbotant à qui mieux mieux et emportant chacun provision de boue ; il fallut renoncer au cheval et barboter aussi.

Sur ce voici que se présente à traverser un large fleuve où la marée remontait dans toute sa force, il y avait environ trois ly à faire contre marée, les bateliers effrayés par la pluie, la boue, la marée refusent de venir, il faut employer la force ; heureusement j'avais nombreux accompagnement ; on crie, on menace et ne gagnant rien on empoigne un des bateliers et commence à le battre. Alors ils consentirent à nous passer et après un long travail nous arrivâmes de l'autre côté mais dans un accoutrement grotesque, mouillés et couverts de boue, toutefois n'ayant rien perdu de notre noblesse et passant partout pour tels. Dès ce jour et par la suite nous fîmes à chaque auberge décamper les gens de la maison pour prendre leurs appartements. Quelquefois ces pauvres gens eurent bien froid couchant dehors avec leurs enfants, je les plaignais intérieurement mais que faire ? C'est le seul moyen d'éviter les mauvaises rencontres et de ne pas se faire reconnaître, en conséquence nous agîmes toujours en vrais cerbères, parlant d'un ton sévère menaçant souvent et selon la coutume des nobles Coréens ne nous laissant pas marcher sur le pied.

La province par laquelle je débutais fut celle de Tsella, la province Sud-ouest de Corée ; les gens de cette province ont le caractère défiant, soupçonneux et peu social. La noblesse habitant peu dans cette province, on n'est pas accoutumé à voir des gens un peu hupés ; De là notre passage ne pût se faire sans bruit, chacun sortait pour voir notre équipage, dans les auberges femmes et enfants venaient regarder par les trous quand nous étions dans les appartements, malgré cela rien de grave ne nous arriva. Nous craignons surtout mon costume de deuil fort compromis dans cette province à la grande persécution. Dieu nous tira de tous les mauvais pas. Trois seulement furent un peu glissants. D'abord lorsque percés par la pluie il nous fallut passer tout un jour et une nuit dans une auberge où se trouvait un mauvais sujet qui nous a fièrement examiné, il a même dit quelques paroles assez vilaines, mes gens étaient assez embarrassés sur ce qu'il y avait à faire, on prit avec raison je crois le parti de patienter, mes domestiques se mirent à fumer la pipe et l'un d'eux conteur de profession commença ses contes, histoires, épisodes et pendant trois ou quatre heures on ne pensa plus à nous. La pluie ayant un peu cessé nous filâmes légèrement et on disparût.

Une autre fois conduit par une mauvaise étoile mes gens s'adressèrent à une auberge tenue par un ancien satellite connu pour sa haine contre la religion et par ses vexations contre les chrétiens. Il avait joué un rôle actif dans la grande persécution, et au courant de toutes nos

ruses et par malheur connaissait un de mes domestiques, à peine entré, ce domestique apercevant le maître d'hôtel palit, mais reculer était se compromettre directement. Dieu permit que ce tigre eût un bandeau sur les yeux, il ne reconnût pas mon servent, sans cela le danger était grand, d'autant que nous étions dans une ville, où une saisie serait promptement exécutée. Enfin je ne sais pourquoi nous nous adressâmes encore une fois par ignorance dans une auberge où le P. Chastan fut reconnu en 1838 ou 39 et fut assez importuné. Mon costume, mon accompagnement, tout était semblable, et le malin lièvre me reconnut du premier coup. Sans doute il n'est pas mauvais, il se contenta de nous dire quelques paroles plaisantes et nous filâmes tranquillement. Voilà les seuls dangers positifs que j'aie courus, je ne parle pas des dangers des routes au milieu des glaces, des neiges, des montagnes escarpées, quelque fois c'est plutôt un rocher qu'un chemin, il faut des chevaux bien habiles pour en sortir, ils risquent à chaque pas de périr. Je me rappelle une fois où il me fallût faire descendre mon cheval sur de grosses pierres couvertes de glace, le saut était de plus de deux pieds et aucune pierre sur laquelle les deux jambes du cheval pussent reposer à la fois, mes gens l'ont moitié tiré moitié porté, pour moi j'ignore comment il a pu s'en tirer, nous autres piétons avons fait la dégringolade comme les petits enfants, et tout cela est dans les montagnes alors qu'il n'y a pas moyen de passer ailleurs ni de tourner.

J'étais en route depuis environ dix jours, mes gens déjà n'en pouvaient plus, Fatigués, écorchés, ayant perdu appétit, quand le démon sans aucun doute fait parvenir à nos oreilles les bruits les plus fâcheux. D'une part la persécution avait commencé dans le nord par l'arrestation des chrétiens de leur pays divers, et de l'autre mon passage dans les pays du Sud était signalé de poste en poste par un traître chrétien ! Que faire ? avoir tant attendu et après deux ans d'attente alors que je suis aux portes de chaque pays retournerais-je sur mes pas ? C'était bien dût. D'autre part devrai-je m'enfoncer de plus en plus dans des pays où les chrétiens n'existent pour ainsi dire pas au risque d'être immédiatement saisi ? Jugez de ma position

Je fus trois jours dans cette cruelle perplexité et certes ces jours ne furent pas les plus heureux de ma vie. Je priai beaucoup, je demandai à Marie d'être mon guide et de ne pas me laisser intimider et confiant au secours de Dieu, je poursuivis contre l'avis de mes serviteurs. Mon passage il est vrai était annoncé à quelques païens, mon costume, mon cortège, la route que je suivais, tout était dévoilé par un nouveau chrétien et plusieurs païens avaient été dans un pays où j'étais attendu pour intimider et extorquer de l'argent. On les battit et ne leur donna rien ; ils menacèrent et envoyèrent d'autres païens qui ne furent pas plus heureux ; Tout cela était vrai ; mais j'ai cru y voir une simple affaire d'argent ; l'autorité n'était pas encore avertie je partis donc malgré mes gens et si quelqu'un avait paru je l'eusse fait garrotté en attendant que parvenu loin il ne puisse plus me rejoindre. Dieu bénit ma résolution et rien de fâcheux n'arriva plus tard aussi ces bruits de persécution ne se confirmèrent pas, oh ! combien je bénis alors la Providence de ne pas être retourné sur mes pas, trois cent chrétiens n'eussent pas vu le prêtre encore cette fois.

Du reste le pays que je parcourus dans cette province n'a rien d'extraordinaire si ce n'est que l'on voulût appeler de ce nom les bornes qui sur les routes royales indiquent les distances. Rien de plus grossier que ces figures soi disant humaines, aillées sur une poutre de bois. La figure seule est tracés, mais à coups de hache, les yeux, le nez, la bouche le tout ressort à faire peur et peut-être que quelques uns de nos français craindraient de passer auprès de tels monstre. Leur vraie place serait je crois dans une foire au logis des figures grotesques et sans doute elles surpasseraient toute l'industrie française en ce genre. Vous dirais-je qu'un certain jour harassé de fatigues après une longue route nous espérions avoir fait beaucoup de chemin. Un de ces montres se rencontra et accusa pour la journée une lieue de moins que nous ne pensions. Mes gens entrant dans une sainte colère contre cette monstrueuse figure et n'apercevant aucun témoin l'assommèrent de pierres et sans doute quelqu'un des promontoires

ressortant sur la figure aura disparu sous les coups. Je pouffais de rire à voir leur acharnement, pour eux ils retrouvèrent des forces dans cet acte de vengeance et me suivirent plus gaiement. Ne retrouverait-on pas de pareilles farces dans le collégien français, l'homme est le même partout.

Après environ 25 jours de course dans cette province, je passais à la province Sud Est Kieng-Sang. Là tout est différent, c'est le pays de la noblesse, on est plus respecté, la route devient plus sûre et si je ne craignais un faux jugement j'appellerai cette province l'Auvergne de la Corée ; il y a dans beaucoup de ses habitants un caractère de simplicité charmante. Mais là encore, montagnes, rochers, neiges rien ne manque et cette dernière ne recule même pas devant les pays que je crois au 33 de latitude. Un jour ce fut charmant, j'allais dire grandiose. Figurez-vous une route d'environ six lieues entre deux chaînes de montagnes. **** * escarpé, la neige recouvre quelques buissons semés çà et là, une roche sévère fait le fond du tableau ; la route n'est qu'une série de roches de pierre que l'on parcourt à grand peine et non sans avoir le cœur gros, tout est glace et vous glace d'effroi. Mais d'autre part la vue est bien réjouie par mille tableaux d'une charmante aspérité. Ici c'est un léger ruisseau qui route légèrement sous la glace son petit filet d'eau, plus loin il a grossi et se forme en torrent dont les eaux bouillonnantes font ressentir les échos des Rochers. Au milieu de ces eaux sont des pierres ou roches de toute grandeur qui forment autant d'îles, étonnent le spectateur et multiplient les cascades à l'infini ; tout cela se parcourt au milieu du silence le plus complet, on n'entend que quelques cris d'admiration ou bien les cris redoublés des serviteurs portant ou relevant tout à tout une pauvre bête qui n'en peut plus, oui c'est une belle horreur, un horrible beauté et là au milieu des montagnes, des rochers, des cascades et des glaces on retrouve tout ce que la nature au jour de sa plus horrible fécondité a pu semer sur la terre, sa féconde aspérité semble y être épuisée et voilà, Dieu nous soutenant de son bras puissant le voyage se passait gaiement et sans accident.

Ces pays chrétiens se visitaient peu à peu, les pauvres gens renouvelaient chaque fois ces scènes touchantes que je ne puis répéter ici. Tout en un mot nous faisait bénir la Providence qui prend soin de ses enfants en quelque lieu éloigné qu'ils se trouvent. Une chose toutefois nous navra de douleur. Mon cheval harassé de fatigue au milieu de ces courses, commença à boiter et une plaie se formait à la jambe. Restait un pays à cinq journées de chemin de nous, et une fois parcourus six autres journées de route étaient nécessaires pour retrouver habitation chrétienne. Les pauvres chrétiens de ce pays vinrent à ma rencontre, le voyage fut décidé impossible avec ma bête, je donnai ordre de louer ou acheter immédiatement une autre monture, ce fut inutile on ne trouva ni à louer ni à acheter et les larmes aux yeux il nous fallut tourner bride vers le nord ; attendant une autre occasion pour visiter ce pays d'espérance, je dis pays d'espérance car là se trouvent réunis des nouveaux chrétiens dont le nombre augmente chaque jour et d'une manière aussi consolante qu'admirable.

Un jour cependant j'irai et déjà mes ordres sont donnés pour préparer deux bons chevaux. Encore un peu de temps et je me mets en route, d'ici là il y aura une dizaine de journées de route et deux pays chrétiens. Jusque là je ne suis pas tranquille, je rêve de ce pays, je leur envoie des objets de religion, je prie pour eux. C'est ainsi que l'an passé au moment où je tournais bride, abandonnant cette route j'envoyai à la fois quarante objets de piété dont dix fort beaux. Les pauvres gens au retour de leurs compagnons venus à ma rencontre se réunirent tous dans la maison du catéchiste et la tête appuyée sur l'autel déjà préparé ils poussèrent de longs gémissements puis recevant mes petits objets, ils les baisaient mais leurs larmes ne se séchaient pas. Ils attendent, ils prient, oh ! quand donc serai-je au milieu d'eux.

Voilà mon expédition de l'an passé, pendant laquelle Isidore même ne fut pas oublié. Un jour surtout j'aurais voulu n'être qu'à quelques journées de vous. Je rencontrai dans un pays chrétien un cheval, mais un tout petit cheval, vrai cheval de joujou. De ma vie je n'en avais vu

de pareil, haut comme un gros chien mais d'ailleurs gentil à croquer. Isidore eût été enchanté. Mes serviteurs voulurent le monter, nous partîmes l'ayant à notre suite, mais quand on voulut l'enfourcher il fait le fringant et envoyé le cavalier à deux pas, trois écuyers firent leurs efforts sans gagner autre chose que de voir leurs bustes fort bien empreints dans la neige. Enfin on le dompta et il suivit ; mais le pauvre caniche (c'était un cheval toutefois) au bout de deux lieues n'en pouvant plus fut renvoyé à son logis au grand regret de mes gens qui s'en étaient amusés à merveille. Voilà des récréations direz-vous ; oui, on les prend quand elles se présentent et cela fait digérer le mauvais temps.

Que vous dire encore ? J'avais fini les voyages lointains, j'étais près des chrétientés rapprochées quand nous eûmes encore une partie de plaisir, les chrétiens voulant nous éviter deux ou trois lieues de détour, nous prîmes la route d'une haute montagne pour la franchir. La route était praticable au dire des guides. Arrivés au village païen contre cette montagne on nous demanda où nous allions de ce pas et sur notre réponse que nous voulions grimper la montagne on sourit en disant : Sans doute vous voulez porter le cheval à dos. La suite prouva qu'ils avaient raison, mais à nous impossible de reculer. Il fallut donc avancer, mais la montagne était affreuse, mon cheval suait, soufflais était rendu, à chaque pas il fallait le faire reposer, puis je le fis débarrasser du bagage. Nous avançons peu à peu quand se présente un endroit que je ne puis comparer qu'à des ruines de mur de rempart, nous le grimpâmes à quatre pattes, mais le cheval ? En faisant un détour on sortit encore de là et nous voilà en haut.

Le soir commençais, après un peu de repos je donne le signal du départ, c'était un précipice couvert de glace et de neige, hommes et cheval refusaient d'avancer, heureusement des chrétiens nous arrivèrent. Deux se mirent à la tête du cheval et deux à la queue. Ceux-ci se pendant à la queue retenaient le cheval de toutes leurs forces tandis que les deux premiers tiraient et moi je considérais pouffant de rire, malgré la crainte de perdre mon cheval ; ce fut une scène des plus comiques, ceux-même qui risquaient de tomber et d'être écrasés riaient à gorge déployée, partout ce sont des merveilles. Vraiment jamais scène de carnaval ne fut plus comique et plus amusante. La comédie dura quelque temps et tous demandant grâce nous nous assîmes dans la neige pour respirer librement, cette fois encore Dieu nous protégea bien fortement, sans cela j'ignore si nous en serions sortis sans accident. Chacun se vanta d'avoir une expédition à la Don Quichotte mais nous ne recommencerons plus.

Toutefois peu de jours après une autre montagne plus haute encore mais moins escarpée se présentant, je fis encore une ascension remarquable. Porté sur une chaise à porteurs par je ne sais combien d'hommes nous escaladions comme par enchantement, mais comme la route n'existait, à vrai dire pas, les gens tombaient admirablement, le grand nombre empêchait de s'en apercevoir, on avançait toujours. Je nommai cette montagne la montagne de la lune parce qu'arrivé à son sommet et retrouvant la neige qui depuis quinze jours avait disparu partout, je me crus transporté dans un autre hémisphère. Toutefois nous n'étions pas aux Alpes.

Je finis ce bavardage importun, je compte que vous êtes tous fidèles à nos petits rendez-vous, pour moi je n'y manque pas. C'est là notre consolation à tous n'est-ce pas ? Dans les Saints Cœurs de Jésus et Marie les distances disparaissent et se fondent. Soyons y toujours pour jouir de la paix et du bonheur. Priez bien pour moi car si vous saviez, come j'en ai bien besoin. Adieu, pour cette fois, lisez ou ne lisez pas cette blague, toutefois elle vous prouvera que je pense à vous, que je vous aime encore, que malgré les occupations je tâche de vous faire plaisir en un mot que je suis encore votre frère qui vous aime beaucoup et désire votre salut à tous. Adieu donc de nouveau

Tout à vous en Notre Seigneur

Votre frère dévoué

_A Daveluy Missionnaire apostolique

10. Septembre 1848. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Encore une année s'est écoulée sans voir de trop vilains événements, jusqu'ici on a du moins la vie sauve, et pas de persécution directe. J'ai reçu vos lettres en Février, notre courrier n'ayant pas été à Peking, mais seulement à la frontière revint de suite et avança de deux ou trois mois cette satisfaction. Plusieurs lettres arriérées sont arrivées et le tout jusqu'en Janvier 1847 inclusivement. Plus une lettre de ma tante Céline Mars -47, puis une autre de M Barran Juin -47. Voilà tout ce que j'ai reçu et les autres me viendront dans six mois, si Dieu nous prête aide et secours. J'ai appris par cette voie le mariage de Joseph Line, j'espère qu'il est dans les vues de Dieu et que ce sera encore un mariage chrétien ; plus la naissance d'un petit neveu, Albert, et je bénis Dieu de ce qu'il continue à répandre ses faveurs sur toute la famille. Venons aux nouvelles.

La plus grande et la plus importante de toutes les nouvelles, c'est qu'il n'y en a pas. Tout est fade comme un morceau de liège, toutefois disons quelque chose sauf à ennuyer le monde. L'an passé les Français revinrent sur nos côtes, mais par une fatalité sans exemple, deux navires, firent naufrage à la fois et on se retira sans dire mot.

Dans ce pays on est fort vexé de voir sans cesse des navires étrangers. Je dis sans cesse, car les Français étant venus deux fois, il n'est plus question pendant toute l'année de navires étrangers. On les annonce par dizaines, toute la marine française est sur les côtes. Cette fois encore après le départ des navires, on fit entendre de vilains bruits. Ils furent plus violents que l'an passé, des pétitions très formelles pour saisir et exterminer jusqu'au dernier chrétien furent adressées au roi et on vit de si près la persécution que Mgr dans les environs de la capitale fut obligé de cesser l'administration et se cacha quelque temps. Le temps n'était pas arrivé, Dieu comprima les efforts des impies et cela n'eut pas de suite ; toutefois la haine des chrétiens augmenta chez les gens en place, un village chrétien fut entièrement pillé par les satellites et les voisins sans aucun ordre du mandarin. M^{gr} ayant été vu par les payens dans l'administration des sacrements, il y eut dénonciation à l'autorité, les chrétiens appelés répondirent adroitement et grâces sans doute au caractère pacifique du mandarin, il accepta les réponses.

Dans la Province on ne parlait que d'étrangers et de chrétiens, c'est encore maintenant une affaire majeure dans le pays, tous s'en occupent. Les uns pour détester les uns et les autres et ce sont surtout les gens en place ; les autres parlent d'une manière indifférente de tout et verraient de bon œil liberté de religion et accueil des étrangers. Mais tous blâment les Français de leur conduite ambigüe et non franche ; s'ils veulent la liberté qu'ils parlent donc hautement et franchement ; s'ils ne la veulent pas quelles grimaces et quelles déclarations viennent-ils faire sur nos côtes. Tous rient et se moquent de cette politique avortée. On appelle en riant les navires étrangers des ****- mandarin. La raison est que la coutume du pays veut que le mandarin vis-à-vis l'arrondissement duquel les navires jettent l'ancre, soit immédiatement destitué ; d'où jusqu'ici la venue des navires n'a eu d'autre effet direct que de faire destituer tous ceux qui en ont donné la nouvelle. On fait des cancanes de toute espèce et on commence à croire que leurs paroles sont de pures farces. De tout cela donc, nous ne retirons aucun bien nous en avons moins de tranquillité. N'ayant vu personne cette année, je pense que les Français ne reparaitront plus et vraiment s'ils ne veulent pas agir un peu fortement ce sera un grand bien qu'on n'entende plus parler d'eux, car il est pénible et honteux de se voir et de s'entendre moqué et injurié, même par le peuple coréen.

Le roi actuel ne fait prévoir rien de bon tant pour la religion que pour le civil. Il ne connaît que ses caprices et ses passions. Le jeu et la débauche, les dépenses folles voilà tout ce qu'il sait faire, et pour se contenter, il ne craint pas de fouler aux pieds les coutumes du pays. Si quelque parent ou ministre se mêle de faire quelque représentation, il est fortement puni ;

comme il arriva à un parent du roi il y a peu de temps, il est exilé pour cette seule faute et plusieurs pensent qu'il finira par perdre la vie. Depuis peu de temps on a vu éloigner des affaires plusieurs personnages modérés pour les remplacer par des gens brutaux, ennemis de la religion et dernièrement encore un homme atroce, dit-on, exilé depuis vingt ans, vient d'être rappelé ; les coréens en frémissent et regardent ce seul acte comme la marque d'un roi très mauvais. Aussi tous, nobles et peuples, sont mécontents de leur roi, les uns désirent du changement, les autres qui le vénéraient peut-être, craignent d'y perdre les places dont ils jouissent, tout est en mauvais état, les places sont vendues d'une manière scandaleuse, qu'arrivera-t-il de tout cela ? Dieu seul le sait, mais humainement parlant il n'est pas permis de rien espérer de bon.

Tout le monde, payens et chrétiens, s'attendent à une persécution dont la moindre circonstance peut être le signal. On se rappelle en frémissant la grande tourmente d'il y a dix ans. Les chrétiens tremblant ne savent quelle mesure prendre pour l'éviter ou la fuir et les payens qui ont le désir de se convertir s'arrêtent intimidés. Tant que durera cette crise et même tant qu'il n'y aura pas un peu de liberté nous ne pouvons nous attendre qu'à peu de conversions. Il est dur de se voir proscrit et poursuivi, de perdre ses biens et son honneur, de perdre ses parents et amis et devant ces considérations beaucoup reculent ; on avait un peu espéré de l'intervention française, cela avait remué bien des cœurs, mais aujourd'hui on est tombé dans le désespoir, que de larmes on coulé au départ des Français, et le courage a desséché dans tous les cœurs. De là le nombre des conversions annuelles n'est pas considérable, un petit nombre seulement marchant pardessus tout commencent tout de bon. Le nombre des hésitants, de ceux qui remettent la partie à des temps plus heureux est beaucoup plus considérable. Nous avons eu l'an passé encore passablement de baptisés, mais le nombre des nouveaux convertis a dépassé deux cents. M^{gr} et moi qui sommes sur les lieux et voyons tous les obstacles, avons reçu ce nombre avec une grande joie, et nous craignons que chaque année le terrain ne produise pas autant. Pour vous, accoutumés à voir dans les Annales des pays où les conversions se comptent par mille, vous nous regarderez d'un œil de pitié ; ah ! du moins que cette pitié vous excite à prier Dieu pour ce pauvre pays.

Pour les anciens chrétiens, j'ai visité depuis ma dernière tous ceux confiés à mes soins et la troisième administration générale de mon district est maintenant à moitié ; c'est que la persécution et les troubles du royaume ne m'ont pas permis chaque année de visiter toute ma famille. Vous me demandez ce qu'il y a de nouveau chez mes chrétiens. Eh ! bien ! il y a comme en France chez les uns plus de ferveur et chez les autres peut-être moins, toutefois à parler en général il y a une grande amélioration. L'instruction est moins négligée, les enfants plus soignés. Malheureusement jusqu'ici nous ne sommes aucunement compris dans la prédication et nous ne pouvons pas agir par nous-mêmes, cette langue coréenne a des tournures et une prononciation désespérantes.

Je désire, sans oser l'espérer, que d'autres confrères aient le talent de se faire bien comprendre, mais pour moi je ne le puis. Bien des abus aussi ont disparu : pendant sept ans de veuvage de nos chrétiens, il y avait bien des misères, bien des plaies se trouvent aujourd'hui pansées et la chrétienté est consolidée. Cependant nous ne pouvons encore annoncer rien de bien merveilleux ni de bien stable. Nos chrétiens sont faibles, ils ne sont pas des saints et ont besoin d'être fortement soutenus, cependant si Dieu nous permet de travailler quelques années et surtout s'il nous envoie quelques collaborateurs, nous pouvons espérer de voir notre mission sur le pied de toutes les autres et peut-être même ne le céderait elle à aucune autre. En attendant nous sommes obligés d'avouer que c'est un pays où tout est à faire, tout à créer, et les ressources ne se présentent pas en proportion. La disette de chrétiens un peu capables se fait surtout sentir, on les compte facilement, à peine pouvons-nous avoir des servants pour nous accompagner. Ceci vous paraît singulier mais toutefois c'est une vérité et on ne croirait pas que le premier domestique venu ne peut nous conduire, il faut des gens capables, stylés etc. et ces gens là

manquent totalement dans la chrétienté ; sans un homme de ce genre vous ne pourriez pas même mettre le pied dans une auberge, dès lors comment aller un peu loin, puis les moindres routes présentent des dangers très grands.

En un mot, il est certain que dans ce pays, il n'y a pas d'autre moyen de voyager que d'avoir un compagnon comme il faut. Dieu veuille nous en envoyer quelques-uns. Et puis des catéchistes ! Figurez-vous donc nos gros paysans de France transformés en catéchistes et prédicateurs et vous aurez une faible idée de nos catéchistes. Quelques-uns sortent de cette classe mais le nombre en est bien petit. Pour le moment on peut dire que les conversions se font peu dans la classe instruite, ce que nous avons de chrétiens un peu bien, sont presque tous des vieux chrétiens et chaque persécution en enlève quelques uns qui ne se remplacent pas. Ceux qui viennent recruter nos rangs sont de braves gens, plus propres que les riches au royaume de Dieu, dit l'Évangile. Ils sont plus simples et la foi leur est donnée plus facilement. Malgré les conversions de chaque année et les naissances journalières il y a peu d'augmentation de chrétiens, au total ; cela peut tenir à bien des causes, mais probablement la grande quantité d'enfants qui meurent en bas âge y est pour beaucoup. Il y a encore souvent de vieux chrétiens qui entrent au bercail.

Il y a un an je vis une bonne vieille qui depuis 30 ou 40 ans était chrétienne dans l'âme, mais par je ne sais quelle circonstance ayant été séparée des chrétiens et ne pouvant les retrouver, elle ne put jamais satisfaire entièrement son désir d'être chrétienne. Elle ne pouvait que soupirer devant Dieu. Pendant le séjour de nos anciens confrères elle ne sut rien ; le bruit seul de leur mort parvint jusqu'à elle et d'ailleurs elle ne connaissait aucun chrétien. Enfin la providence permit qu'elle rencontra des chrétiens et apprit la présence des Prêtres. Aussitôt elle vint avec ses enfants planter sa tente en pays chrétien, je la rencontrai environ dix jours après son arrivée, mais sa complète ignorance m'empêcha de lui donner le baptême. Je l'engageai à s'instruire au plutôt et quelques mois après j'appris qu'elle était morte, ayant reçu le baptême à l'heure de la mort. Ces exemples de Providence spéciale ne sont pas rares. Que de chrétiens de cœur sont encore ainsi dispersés depuis un nombre plus ou moins considérable d'années. Dans ces temps reculés, les chrétiens n'ayant pas de prêtres pour centre, se voyaient peu et n'avaient pas de réunion.

On m'en citait quelques-uns il y a peu de temps qui dispersés par une persécution se trouvaient réunis deux ou trois maisons sans pouvoir relier communication avec aucun autre chrétien. Désespérés de cet état d'isolement, l'un d'eux part un jour à la découverte et sous le manteau de marchand ambulant et de mendiant, il parcourt grand nombre de pays partout faisant petit commerce et demandant du pain. En le recevant il faisait son signe de croix. Dieu bénit ses efforts. Il s'adressa une fois à un chrétien qui remarquant son signe de croix, l'engagea à entrer. On pousse la conversation, et peu-à-peu on s'avoue chrétien de part et d'autre. Jugez de son bonheur, il n'a rien de plus pressé que de retourner à son logis pour rendre tous ses amis participant de sa joie, ils communiquèrent dès lors et pratiquèrent le principal de la Religion, autant qu'on pouvait le faire dans ces temps d'ignorance.

Mais combien aussi ne parviennent pas à renouer ces communications et soupirent en vain après la connaissance distincte de la Religion, et de ses préceptes, ils ignorent probablement même le principal et la forme du baptême ; c'est ainsi que l'hiver passé une chrétienne ainsi perdue chez les payens, sur le point de perdre un enfant en bas âge, pleurait de ne pas pouvoir lui donner le baptême, mais elle ignorait en quoi il consistait, seulement sa mère lui avait parlé de la religion pendant sa vie, lui avait enseigné les vérités du Ciel et de l'Enfer et montré le baptême comme nécessaire pour aller au ciel, elle soupirait donc et pleurait de ne pouvoir ouvrir la porte du Ciel à son pauvre enfant, il mourut ainsi sans que personne pût le secourir. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que le frère de cette personne perdu lui aussi chez les payens connut providentiellement quelques chrétiens et se mit à pratiquer, il a été notre

domestique pendant cet été et a du aller avertir sa sœur de la Bonne Nouvelle.

Or tout cela se passe dans la capitale où les chrétiens ne se connaissent pas du tout les uns les autres. Ils se cachent le mieux possible pour éviter les dénonciations pendant les persécutions et quelque fois toute communication se trouve rompue malgré eux. C'est ainsi que maintenant si deux chrétiens mourraient plusieurs centaines de chrétiens de la Capitale ne sauraient plus comment renouer communication. Terrible position et toutefois il est certain que sans ces précautions, ils n'échapperont pas à la persécution car à ce moment tous les chrétiens connus de la capitale sont trahis et dénoncés ; les supplices terribles que subissent les prisonniers leur font avouer à peu-près tout ce que l'on veut, il est rare qu'ils y résistent. J'ai dit plusieurs fois que les plus malheureux des chrétiens sont les nobles : ne sachant pas travailler et dès l'enfance ne s'occupant que de lettres, ils ne peuvent ni vivre ni nourrir leur famille.

Ceci tient à une coutume de ces pays. Les nobles seuls peuvent parvenir aux places ou du moins aux places un peu distinguées. Tous s'y préparent dès l'enfance pour l'étude des caractères et vont ensuite subir des examens d'où dépendent, ou plutôt d'où devraient dépendre les nominations ; car maintenant on ne fait plus guères attention aux examens. Pendant tout ce temps on vit d'emprunt, les dettes s'accumulent, d'années en année, si on parvient à avoir un mandarin dans la famille ou proche parent, les dettes se payeront, que si on ne réussit pas le tout est remboursable au jugement dernier. Malgré ces emprunts qui ne s'obtiennent pas facilement, chaque noble vit dans une misère incroyable, il n'y a jamais chez eux ni argent ni grain, leur existence est un problème et cependant ils ne meurent pas.

Nos chrétiens n'ayant aucune ressource auprès des mandarins payens sont toujours dans cet état misérable, jusqu'à ce que dépouillant la honte ils se fassent cultivateurs, mais alors encore ne sachant pas le métier et n'ayant pas de force ils ne peuvent suffire à leur entretien. Ils ont tout cela de commun avec les payens, seulement chez ces derniers, il y a espoir d'obtenir quelque charge et si cela réussit, tous les parents tombent aussitôt sur le dos du pauvre mandarin pour avoir du bene sonoribus (argent de bonne qualité) et celui-ci ne peut refuser. Par cela seul qu'il est mandarin il faut qu'il soutienne toute la famille, et bien loin, de sorte que dans les places ordinaires il n'y a pas moyen d'enrichir sa famille, on la fait seulement vivre. Que si l'argent n'est pas donné avec assez de facilité les plus affamés emploient des moyens sûrs pour obtenir. Ils se présentent chez un des receveurs du mandarin dans les endroits où celui-ci n'est pas et demandent de l'argent. Le pauvre homme répond toujours qu'il n'en a pas, on crie, on menace, on fait le manège deux ou trois fois ; que si le receveur n'ouvre pas la bourse, on revient enfin avec deux ou trois esclaves, on empoigne le pauvre gérant, lui lie les main et l'attache ainsi au plafond par les poignets ; s'il ne consent pas à donner on le bat, il faut bien finir par payer. Plus tard le mandarin sait tout, mais il ne peut rien dire, il se tait et continue à envoyer chaque année de l'argent à ses parents plus ou moins proches. Tel est l'usage et dans l'espoir d'obtenir quelque chose par quelqu'un de ces moyens, vous voyez tous les nobles étudier les caractères, refuser de rien faire et mourir de faim, accablés d'ailleurs sous le poids des dettes.

Cet été un de ces malheureux dans la maison duquel vit un chrétien, ne mangeait pas de riz plus que tous les trois ou quatre jours, il vivait d'air et sa pauvre femme après ses couches passa trois jours sans pouvoir goûter le riz. N'est-ce pas déchirant ; et ces pauvres diables n'ont même pas la consolation d'offrir leur peine à Dieu qu'ils ne connaissent pas et à s'en servir pour expier leurs péchés. Voilà une des vanités sous la calotte des Cieux. Deux époques surtout en Corée, présentent des tableaux affreux de famine domestique et cela chaque année sans distinction de payens ou chrétiens. D'abord au printemps, au moment où l'on attend la récolte d'une espèce de seigle qui se fait au cinquième mois environ ; l'argent ne s'empruntant qu'à des taux très élevés, dès que l'on voit le grain un peu grand on vit d'espérance, tous les jours

on espère qu'il sera mur et en attendant on vit dans l'état le plus misérable, quelques herbes, un peu d'eau de sel, vraiment c'est à faire couler les larmes. Ce grain récolté se mange pendant quelques mois puis vers la huitième lune alors qu'on attend la récolte du millet, même tableau se représente et je l'ai vu bien des fois chez nos chrétiens sans pouvoir y remédier. Il va sans dire que les gens à l'aise ne sont pas dans cette position. Cette année la crise fut encore plus forte, à cause de la mauvaise récolte de l'an passé, le grain est monté au prix double des années précédentes, ce fut presque une petite famine, et le bruit de guerre avec les Etrangers faisait que personne ne voulait prêter son argent, même à gros intérêt, heureusement cette année la moisson paraît devoir être bonne.

J'ai dit plus haut que la population chrétienne n'augmente pas sans doute à cause de la grande quantité d'enfants qui meurent en bas âge. Il y a ici pour les enfants et autres beaucoup de maladies qui sont de vrais fléaux. La plus forte peut-être est la petite vérole elle sévit indistinctement sur tous les individus et dans le royaume il serait facile de compter ceux qui n'ont pas eu cette maladie, supposé qu'il y en ait. Or cette petite vérole a une force et un venin épouvantable. J'ai vu souvent des pays chrétiens où elle sévissait, c'est affreux. Tous les enfants sont pris et ont le corps garni de ces croutes dégoûtantes. Les maisons en sont infectées et plusieurs fois je ne pouvais supporter l'air de ces chambres. Si quelqu'un l'a évité en bas âge, il ne l'échappera pas longues années et le danger est plus grand. Or plus de la moitié des enfants meurent de cette maladie. Quand elle est mauvaise comme en certaines années presque aucun n'en échappe. Un chrétien droguiste nous dit que sur soixante pour lesquels il donna des remèdes en un village, deux seuls purent survivre. Quand elle sévit à la capitale, ce qui a lieu une fois ou deux l'année, les victimes se comptent par mille, et c'est partout la même proportion. Une autre maladie que je ne puis traduire en français et fort commune aussi fait de son côté grand nombre de victimes chez les enfants, de là jugez du nombre de ceux qui peuvent grandir et je n'ai pas parlé des avortements qui sont si fréquents chez les Coréennes.

Parmi les maladies qui attaquent les adultes, celle que l'on redoute le plus est une espèce de maladie contagieuse espèce de peste que j'ai vue souvent parce que les cas en sont très fréquents. Elle vous met à bout en peu de jours, et si la sueur ne peut percer, la mort est inévitable. Plusieurs fois l'année elle sévit un peu de tous côtés et chaque fois nombre considérable de personnes sont emportées. (Ces lignes étaient écrites, quand changeant de pays, j'appris que cette maladie sévissant dans un village de trois ou quatre cents personnes, soixante furent emportées en un mois.) Puis les indigestions, tout le monde à peu près y est sujet ; les nourritures bouchent toute voie, on ne peut les faire ni descendre ni remonter, en un rien de temps on étouffe. Il n'est pas rare m'assure-t-on que l'on en meure ces indigestions attaquent les gens en pleine santé. J'ai été plusieurs fois sur le point de donner l'extrême onction dans ce cas que j'ai vu assez fréquemment ; enfin le haut-mal est assez fréquent aussi dans ce pays et parmi nos chrétiens il n'en manque pas ; il est vrai qu'il n'emporte pas les gens brusquement mais il ne les fait pas vivre plus longtemps.

J'ajoute que dans un tiers d'une des plus belles provinces de la Corée et dans la partie la plus fertile, les eaux donnent une maladie qui dessèche, détruit les forces et vous enlève en quelques années. En outre les eaux que l'on dit bonnes causent journellement des fièvres intermittentes qui pendant trois ans généralement vous attaquent plusieurs fois l'année. Ceux qui y résistent, y ont perdu une grande partie de leurs forces et leurs jours doivent en être abrégés. Le nombre des morts n'est pas très grand, cependant ils ne sont pas rares. Dirai-je encore qu'un enfant dont la mère meurt avant qu'il n'ait atteint deux ou trois ans survivra rarement et si elle meurt dans les premiers mois après ses couches, l'enfant est perdu sans ressources. Il n'y a dans ce pays aucun moyen pour nourrir les enfants, ils ne prennent absolument que le sein de leur mère, hors de là la mort.

D'après cela vous devez juger si la mortalité est grande dans ce pays. Que la

population augmente ou diminue dans ce pays c'est ce que j'ignore, mais parmi les chrétiens je ne crois pas qu'elle augmente et ces raisons me portent à croire qu'elle n'augmente pas beaucoup en général. Je pense maintenant pouvoir expliquer par là comment en dix ans nos chrétiens n'ont pas augmenté en nombre malgré les conversions dont le nombre total irait peut-être à mille et quelques. Les naissances loin de laisser accroître la chrétienté n'ont pas même pu compenser les vides produits par la mort. Ceci du reste n'est qu'une conjecture et n'ayant aucun chiffre à apporter à l'appui de mon dire, je ne puis le donner comme certain.)

Mais je m'aperçois que ma lettre a pris un développement auquel j'étais loin de m'attendre. Je n'avais rien à dire et probablement ce sont toutes fadaïses. Quoiqu'il en soit elle vous fera plaisir j'espère. Je pense à nos rendez-vous devant Dieu, c'est là ma consolation et je pense que cela nous doit faire bien à tous. Je prie sans cesse afin que tous les membres de notre famille se conservent et pensent toujours que les choses de ce monde ne sont pas notre dernière fin. Adieu, mes bien chers Parents, inutile ce vous dire de ne pas m'oublier devant Dieu, je connais trop votre cœur et vos sentiments pour appuyer la dessus. Croyez que je ne change pas non plus et que mes sentiments seront toujours ceux d'un fils bien dévoué et très respectueux.

A. Daveluy Missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères

Je n'oublie pas tous mes parents et amis, veuillez me rappeler à leur souvenir : les familles Degone, Deshayes. M.M. Canoples brasseur, cachelens, Mr Le Curé, etc, et puis nos communautés d'Amiens sur lesquelles je compte pour me soutenir dans la voie périlleuse où je suis. Oh ! qu'il est bon de penser que tous les cœurs sont réunis dans le cœur de Marie et soupirent ensemble pour s'obtenir la ferveur et la persévérance.

13 Octobre. Rien de nouveau, je roule de nouveau ma bosse par montagnes et vallées, je retrouve mes chrétiens tels qu'ils étaient l'an passé. Nous n'avons pas encore la persécution, Dieu veuille nous soutenir. J'ai encore quelques nouveaux chrétiens et le cœur fut plusieurs fois dans la consolation. Il y a des choses curieuses sous le soleil. Ainsi un chrétien for lâche et peu dévot convertit admirablement toute sa famille dont chaque année je baptise quelque branche et tous sauf le convertissant sont très fervents. Il faut croire qu'il donne tout et ne garde rien. Ainsi encore une jeune fille qu'un malheureux chrétien prit pour concubine, trouva la vérité dans ce commerce détestable. Je les ai séparés, la fille est maintenant mariée et s'instruit. Quelle singularité et comme le diable est joué. J'avais mille choses à dire, je ne le puis, je dors et les courriers partent demain matin. Adieu. Je n'en puis plus.

11. 15 octobre 1849. A sa Grand-mère Larsène à Arras

Ma chère Grand' maman.

Avant de me remettre en course pour la visite des chrétiens, aujourd'hui jour de la fête des trois Thérèse, je veux vous adresser quelques petits mots. Inutile de dire que fidèle à mes engagements la Messe de ce jour a été en l'honneur de la grande Sainte et pour les Thérèse, et quand je devrais oublier les autres rendez-vous, celui-ci ne peut passer inaperçu, depuis l'enfance jusqu'aujourd'hui ce jour ayant été fêté chaque année. Mais ici tout se fait sans pompe et à la dérobée, le cœur seul est en joie.

Chaque année, la réception de mes lettres et comme une surprise, quand l'une arrive on ignore si elle aura des suivantes ; La chose est vraie et toutefois nous avons encore passé une année assez tranquille. Des recherches faites secrètement pour découvrir au juste notre présence, n'ont rien révélé de positif, on se doute seulement du fait ; j'ai failli rencontrer en grand les émissaires, Dieu semble avoir retardé leur marche de deux heures pour me laisse le passage libre, voilà donc encore sa Providence bien marquée sur nous. Ainsi va la vie, quelque temps caché, quelque temps en campagne, au résumé l'administration se fait toujours chaque année, ou du moins à peu près complète. Quelles actions de grâce ne devons-nous pas rendre à Dieu ! voilà quatre ans que nous vivons dans ce pauvre pays, faisant notre possible pour gagner et sauver quelques âmes, et chose étonnante s'il y a des fatigues et des indispositions les choses sont toujours arrangées de façon que les chrétiens n'en souffrent pas et puissent recevoir les Sacrements.

C'est seulement pour nous rappeler qu'à chaque instant nous pouvons mourir, même sans persécution. Vous qui n'avez plus les soucis et les embarras du monde, et qui n'avez plus de pensée que pour les choses éternelles, Veuillez bien nous intéresser à mes travaux et prier Dieu qu'il éclaire ces pauvres gens. Chaque année quelques centaines se convertissent, mais qu'est ce que cela auprès des millions qui tombent en enfer, et puis tous nos chrétiens ne sont pas des Saints. Il faut prier tant pour la persévérance des bons que pour le retour des brebis éloignées, et vous aurez bien à faire si vous voulez gagner jusqu'à la dernière âme. Je compte beaucoup sur vos prières, sur celles des bonnes âmes et Communautés qui ont à cœur la gloire de Dieu. Surtout demandez que je ne dévie pas, que mon âme se conforte et se sanctifie, c'est bien la le principal, et la plus grande marque d'affection que vous puissiez me donner. Ainsi donc par la suite comme par le passé, réunis dans les Cœurs de Jésus et Marie, nous le prions ~~tous~~ avant tout de ne pas manquer à la grande réunion. Par là je veux vous prouver le respectueux et tendre attachement que conserve toujours votre très obéissant petit fils.

A. Daveluy Missionnaire apostolique

12. le 6 Novembre 1849. A ses Frères et Sœurs.

Mes bien Chers frères et sœurs,

J'entends bien vos murmures et vos plaintes, Vous voudriez chacun une jolie lettre de quatre ou cinq pages, bien écrite, bien intéressante. Mais comment satisfaire à ce désir. Je n'en ai ni la force ni les moyens. Ayez pitié, vous crierai-je, d'un malheureux et ne l'assommez pas. Au fait, voilà où j'en suis, sur le point de partir, ayant peu de choses à communiquer, peu de faits à noter, plusieurs lettres à faire. Il faut donc mieux réunir quelques mots moins ridicules.

Reprenons les faits de l'an passé. Après les lettres que j'envoyai l'année dernière, je fis tous mes préparatifs pour un long voyage dans le Sud, tout sur le plus noble ton. Des bruits peu rassurants qui se répandaient de toutes parts, m'arrêtèrent quelque temps, Mais enfin croyant tout rentré dans l'ordre je pars tranquille comme Baptiste. Je premier jour je vais coucher dans une ville chez un chrétien prisonnier pour cause de religion. Puis le lendemain, de grand matin, je continue ma route. Quelques heures après mon départ les satellites du roi envoyés dans les provinces arrivent dans cette ville ; ils vont se loger à l'auberge où le matin mes chevaux se trouvaient encore. Puis se rendant chez un satellite de la ville régissant à peu près l'arrondissement et dans nos secrets, ils lui disent positivement. Nous venons pour chercher les étrangers, D'après des informations bien précises, il doit y en avoir dans cet arrondissement. Livre nous les de suite. Celui-ci sourit ; et répondant habilement congédie les gendarmes et m'envoie de suite un exprès pour me faire tenir sur mes gardes. Grande fut ma surprise. Il fallut aller chercher refuge chez un chrétien dont plusieurs parents ne pratiquent pas, et attendre le dénouement. Après vingt jours, on scelle de nouveau les chevaux, mais pour aller en pays moins lointain. C'était une partie nouvelle pour moi, administrée jusqu'alors par Monseigneur. Dieu me protégea bien.

Peu de jours après mon départ de la maison de refuge, un de leurs proches parents payens vint passer chez eux plusieurs jours. J'aurais eu bien de la peine à l'éviter. Puis encore, arrivant dans un autre pays où je devais passer deux jours, le hasard permit qu'un proche parent payen vint de loin pour passer quelques jours. La bonne Vierge l'envoya par bonheur à la Préfecture, et le mandarin pour je ne sais quelle raison, eut le bon esprit de le déposer au cachot. Deux jours après je pars, même jour, celui-ci obtient sa délivrance et vient à l'appartement que j'occupais. Voilà comme Dieu nous protège. Mais voilà que se présentent ces belles routes et ces grandes montagnes dont j'ai fait cent fois les descriptions, tout cela va jusqu'au ciel, et aide à arroser de mes sueurs cette terre payenne. Mais hélas ! mes sueurs ne suffisent pas pour la féconder. On monte, on grimpe, on escalade, ah ! quelles belles parties ! Une fois qu'un vent du nord nous glaçait tous il fallut courir, oui courir comme des écoliers du matin au soir, et cela par une grâce d'état, car alors qu'il m'est difficile de faire trois ou quatre lieues dans les jours ordinaires, je trouvai cette fois la force de parvenir à une douzaine de lieues. Mais tous mes gens étaient coupés en deux par le froid, trois en furent malades, un autre perdit l'usage d'une oreille pour deux jours et moi le plus faible de tous, j'ai tenu bon. Voilà comme Dieu me gâte aux jours difficiles.

Quelque temps après survint une autre aventure. Dans un jour où la neige couvrait tout, et rendait les chemins glissants, il fallait passer un de ces ponts magnifiques formés par un arbre. J'étais à cheval et on jugea que le passage était praticable, Par malheur, le pauvre rossinante glissa et tomba avec mon individu, le conducteur et le suivant au beau milieu de la rivière. Heureusement l'eau n'était pas profonde, mais il fallut encore courir une lieue avec nos habits mouillés pour attendre un pays chrétien, et nous étions gelés. La chose n'eut pas de suite, personne ne fut gravement malade. Vous voudriez peut-être me plaindre, Mais ces jours-là sont les plus beaux, il n'y a pas moyen, il faut prendre les choses du bon côté et rire ; il est censé

que c'est pour rompre la monotonie. Du reste, vous verrez par d'autres lettres qu'il n'y a vraiment rien de grave et que notre position est à peu près tenable. La Providence seule nous soutient et nous conduit et peut-être nos jours pourront-ils se prolonger un peu.

Je reçois du reste, chaque année plusieurs de vos lettres. Je sais que Dieu vous protège aussi, il arrange tout pour le mieux. J'ai appris et les grands vœux de Thérèse et les deux mariages si heureux de mes sœurs, et la naissance de mes deux neveux, et l'établissement de mes frères à Paris sans savoir pourtant où ils en sont dans cette nouvelle position. Tout va donc bien. Ceux qu'on appelait les petits deviennent grands, et avec la grâce de Dieu tous seront bons enfants et bons chrétiens. Je pense bien souvent à eux. Je demande toujours à Dieu qu'il vous garde et vous conserve, et que tous puissent faire partie de la grande réunion. Continuez à me donner de vos nouvelles. Quelques petites lettres de temps en temps font tant de plaisir quand elles me parviennent ! Et puis ce qui n'arrive pas de suite n'est que retardé ; on les reçoit les années suivantes. Ainsi pas de découragement, toujours confiant en Dieu, croyez que nous pourrons vivre et envoyez-moi quelques petits mots. Dites-moi sans crainte tous ce qui vous concerne, cela m'intéressera toujours, c'est précisément ce que je désire savoir ; tout ce qui se passe chez vous, est intéressant. Pour moi, je vous écrirai toujours ou en particulier ou en général. Je voudrais pouvoir vous intéresser davantage. Mais figurez-vous bien qu'il n'y a rien d'extraordinaire à dire, c'est très commun, rien que de très-commun, pas de faits remarquables. J'ai dit il y a quelques années, tout ce qu'il y avait à dire, tout cela était pour vous un peu neuf. Mais aujourd'hui que dire encore ? Que je passe mes jours tels quels, que jusqu'à présent il n'y a rien de grave, que nos chrétiens sont toujours à peu près ce qu'ils étaient, avec cependant une petite augmentation. Hier nous comptions que depuis notre arrivée il y avait un surplus d'un millier. Pour nous c'est beaucoup. Compterez-vous de même ? Chaque année quelques centaines viennent, et il n'y a guère de défections. Remerciez Dieu avec nous et surtout demandez-lui qu'il veuille bien jeter un œil favorable sur ce pays, et convertir en masse ce pauvre peuple. Ah ! qu'il y aurait à faire si le régime de la terreur n'existait pas ; si Dieu permettait un peu de liberté. Nous connaissons bien des payens qui ont la foi, mais une foi morte, ils désirent se sauver, et n'ayant pas la force de rompre avec le monde, de supporter les persécutions et peut-être la mort, ils attendent des temps plus heureux, ils espèrent que le moment deviendra favorable ; et si le temps ne vient pas, ils restent avec l'espoir de recevoir le baptême à l'heure de la mort. Hier encore une femme noble est morte de cette façon, ayant reçu le baptême, Dieu lui fasse miséricorde.

Je quitte, mes bons amis, je finis cette petite épître dans l'attente de celles que vous m'avez écrites et que peut-être je recevrai dans deux ou trois mois.

Adieu, prions toujours les uns pour les autres, ne manquons pas aux réunions et soyons surtout toujours unis. Que ce soit une même âme, un même cœur.

Tout à vous en Notre-Seigneur

Votre frère tout dévoué

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

13. le 11 novembre 1849. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Avez-vous reçu mes lettres de l'année 48. J'en ai envoyé quelques unes un peu dans toutes les classes de mes connaissances ; depuis j'ai reçu de vous quelques lettres arriérées, plus lettres de 47, celles de Janvier 48, puis enfin une de ma tante Céline qui a eu selon l'usage, l'habileté de se faufiller et de passer seule jusqu'à nos frontières. Vous voyez que tout arrive ou arrivera, tôt ou tard. Les miennes, grâce à Dieu vous arrivent encore plus fidèlement, mais aujourd'hui que les révolutions bouleversent tout, quel ***** faire pour l'avenir. Les correspondances pourront elles avoir lieu, que penser ; que dire ? Rien, sinon de se remettre entre les mains de la Providence et d'attendre de sa bonté tout ce qui doit nous arriver, qui de nous sera plus sur le volcan, qui de nous sera le plus inquiet je ne pourrais le dire.

Pour ce qui me regarde, les choses ne vont pas trop mal, voilà plus de quatre ans que nous sommes dans ce pays, que l'on regardait comme inhabitable, et vraiment nous pourrions peut-être y faire de vieux os, si l'on ne peut pas trop vite de sa belle mort. Qu'il n'y ait pas un Judas et peut-être la persécution se fera attendre longtemps. Tout est entre les mains de Dieu, mais au fond il y a espoir de vivre sans être clairement connu. Ainsi rassurez-vous sur mon compte. J'ai dit plusieurs fois que beaucoup de mandarins sont fatigués de la persécution et craignent de la susciter. Chaque année il y en a des preuves. Vers la fin de l'année dernière nous fumes dénoncés directement pas un mauvais sujet, ***** de profession. Il nous connaît parfaitement, nous vu souvent chez des parents, qui tous sont chrétiens, jusqu'à sa femme et ses enfants. Ayant eu je ne sais quelle tentation, il tourna casque et dénonça ses parents au mandarin comme recevant les Européens. Le mandarin craignant d'entendre de pareilles paroles, le fit battre en lui reprochant sa mauvaise conduite et son mauvais cœur. L'autre de répondre que si on ne le croit pas sur parole, il s'engage à livrer le prêtre quand ils viendront faire l'administration du pays, pour réponse on redouble les coups et force fut de se taire.

Depuis cette époque il dit toujours qu'il nous saisira et attendait le moment ; heureusement il n'est pas assez malin. J'ai été dans ce pays, j'y ai passé quatre jours, administré plus de deux cent cinquante chrétiens, et il n'a rien su, rien vu. Aussi rien de grave, rien de dangereux. Un mauvais mandarin, en pareille circonstance nous eut suscité bien des misères et tracassé bien des chrétiens. Il n'est pas le seul de cet avis, plusieurs faits moins graves ***que compromettants se sont passé sans suite. De la nous concluons que notre existence se consolide, ou du moins ne court pas de plus grands dangers de jour en jour, nous espérons tant soit peu que Dieu veut protéger nos chrétiens, et le changement à notre égard de beaucoup de payens, leur retour à des pensées moins mauvaises sur nos intentions, la diminution des préventions contre la religion que nous prêchons, tout nous fait croire que peut-être il y aura moyen de vivre, peut-être Dieu veut préparer les esprit pour le jour de la délivrance et de la liberté qui tôt ou tard doit venir ici, comme ailleurs. Espérons, mais pas trop, de peur de nous décourager ensuite.

Un grand événement a eu lieu cette année dans le royaume : j'ai parlé souvent du jeune roi, impie, débauché qui gouvernait la Corée, vendant les places et s'attirant la haine de tous ses sujets. Usé par les débauches il mourut cet été. Quel coup de foudre. Il n'avait pas d'enfant, pas de proches parents. La province fut dans un émoi difficile à décrire, on craignait la guerre civile et ses horreurs, les bruits les plus sinistres circulaient de toutes parts. Au fait les choses se passèrent assez tranquillement. Un jeune homme de dix huit ans, parent éloigné du roi défunt qui l'avait emprisonné depuis nombre d'années par crainte d'être supplanté, fut tiré de la prison pour monter sur le trône. Il est dit-on et toute sa famille, sans éducation, toutefois le peuple augure mieux de son règne que du précédent, il est moins débauché et moins avare, mais

comment prévoir l'avenir ; quelques uns craignent qu'il ne soit supplanté. Pour nous il nous est impossible de prévoir de ses sentiments sur la religion et sur nous en particulier ; Il faut attendre l'occasion, pour qu'il manifeste ses pensées. Mais on peut dire comme très probable, qu'il doit partager à peu près les sentiments des rois ses prédécesseurs. Par suite de ce nouvel avènement tout le gouvernement est changé, il y a en politique un renversement complet, attendons avant de rien prévenir.

La mort du roi est dans ce pays un événement majeur. Tout le peuple doit le pleurer bon gré, mal gré. A la Capitale on se **** près du palais pour pousser les hurlements lamentables. En province les principaux de chaque arrondissement se rendent à jour fixe près du mandarin de la ville, et pleurent avec lui le roi défunt, puis saluent d'une gémulation son âme ou son ombre. Le reste du peuple s'assemble par village au même jour, puis se retirant un peu à l'écart ou sur la montagne, on pousse les gémissements en usage dans les funérailles. Chaque citoyen doit porter le deuil, qui est de deux ans complets. Pendant cet intervalle toute couleur est prohibée. Chapeau blanc, habits blancs ou gris, guêtres grises, ceinture grise, le tout est exactement porté. Pendant cinq mois, c'est-à-dire jusqu'à l'enterrement du défunt, défendu de manger de la viande, on en vend plus, il faut bon gré, mal gré faire abstinence (par une exception jusqu'alors sans exemple, le nouveau roi donna dispense de l'abstinence de viande à cause des chaleurs et des travaux de l'été, nous en fûmes fort satisfait,) on prétend même que dans une des provinces la coutume est de faire abstinence, pendant les deux ans de deuil. On défend aussi pendant ces cinq mois les réjouissances publiques. Chants etc. Tout cela est loi de l'Etat, et y manquer serait faute grave et très punie.)

Voilà l'usage de ce pays. J'omets différents détails non moins intéressants la fatigue me force à être bref, et puis il faut partir pour faire une campagne à l'Est du pays. Je vais revoir des chrétiens visités par moi l'an passé et peut être encore une chrétienté non encore visitée jusqu'ici. Là encore quelques nouveaux chrétiens m'attendent. Plaise à Dieu que le nombre en soit considérable, mais je n'ose l'espérer. Vous savez que nous avons la consolation chaque année de donner un certain nombre de baptêmes, peu il est vrai, mais partout, dit l'Evangile, le nombre des élus est petit. Je voudrais pouvoir vous entretenir plus longtemps, je vous dirais comment Monseigneur en descendant vers le Sud, s'est rendu pour quelques jours dans ma pauvre cabane où un seul appartement réunit pour le moment l'Evêque et le prêtre, c.à.d. tout le clergé du royaume. Inutile de dire que ces jours sont des jours de jouissance, vous vous figurez aisément la joie de rencontrer dans ces contrées un évêque qui est à la fois confrère et ami, ou plutôt qui veut bien se mettre sur ce pied. Vous développer cette joie, serait pour un temps de repos la matière de plusieurs pages. Aujourd'hui il faut couper court et vous dire adieu. J'envoie encore quelques lettres, moins que je ne l'aurais voulu, mais comment faire toujours selon son désir. Celles qui ne pourront partir cette année seront remises à l'année prochaine. Adieu mes biens chers Parents, veuillez bien vous charger de mes ~~amitiés~~ respects et amitiés pour toute la famille, amis, ecclésiastiques, Curés, etc.. .. Je n'ai plus de mémoire que pour ces choses là ; mais aussi celle là ne se perdra pas. Recevez aussi pour vous l'assurance du respectueux et sincère attachement de votre fils

A. Daveluy Missionnaire Apostolique de la Société des Missions Etrangères

14. Septembre 1850. A sa Grand'mère Laroche.

Ma chère Grand Maman

Encore cette année j'ai pu recevoir de vos nouvelles et je vois avec peine que les infirmités vont en croissant. Il faut toujours en cela voir la volonté de Dieu, et penser qu'il se sert de ce moyen pour expier ici bas les restes des fautes et vous faire éviter un long purgatoire. S'il en est ainsi ne devons nous pas le remercier. Sachant du reste que dans la main de Dieu les biens et les maux se tournent toujours à notre avantage.

Vous avez été bien sensible à la perte de ma tante Baudalet ; outre que c'est un moment toujours pénible à la nature, elle était si bonne et si aimée de tous qu'il est impossible de ne pas la regretter. Notre consolation et notre espérance toutefois reposent sur des bases trop solides pour pleurer à la manière de ceux qui n'ont pas la foi. Sa vie toute chrétienne, sa piété si bien établie, la manière lente dont Dieu la prépara au dernier moment, nous donnent toutes les garanties que l'on peut désirer. Mais connaissant la justice de Dieu, je n'ai pas manqué d'offrir le St Sacrifice pour le repos de son âme, sans parler des memento particuliers quand je puis offrir le St Sacrifice. J'ai été cet hiver deux mois sans pouvoir célébrer la Ste Messe par suite de maladie. Je l'offris pour la 1^{ère} fois le jour de St Joseph, sans toutefois le pouvoir faire tous les jours. Maintenant j'ai pris le dessus et je n'ai plus de chance de vous précéder dans la grande réunion. Priez bien pour moi, ma chère grand maman. Dieu qui nous a envoyé nous soutient sans doute de son bras tout puissant, mais qu'il faut de grâces pour faire son salut. Dans ces pays où tous les secours religieux manquent, c'est la famine continuelle ; c'est à vous surtout qui n'avez plus aucun des embarras du monde à nous procurer un peu de nourriture Spirituelle afin que nos travaux ne tournent pas à notre détriment.

Je voudrais pouvoir vous annoncer des merveilles, malheureusement il n'y en a pas, Dieu n'a pas encore permis que la voie s'ouvre en grand. Nous nous contentons de glaner chaque année quelques âmes privilégiées et de conforter la chrétienté ; tout cela en attendant mieux ; humainement parlant ce mieux ne doit pas venir de sitôt ; mais qui connaît les desseins de Dieu ; C'est déjà un miracle que la tranquillité dont nous jouissons depuis quatre ans, qui sait si Dieu n'achèvera pas son œuvre. Il a permis cette année que le P. Thomas prêtre Coréen entra sans exciter aucun bruit et certes ce n'est pas une petite grâce. Sa première course eut lieu vers ma couchette pour me donner l'Extrême-onction, puis il fit de suite l'administration que les forces ne me permettaient pas de faire. Il faut être à notre place pour sentir l'importance et le prix de ce renfort. Remerciez donc le bon Dieu de tout votre cœur. J'ai peu de choses à dire ; je les renferme dans une lettre peu longue aussi adressée à mes parents. Je vous quitte donc, encore, les rendez-vous ne sont pas oubliés ; ceux-là, la force et la consolation de l'âme.

Recommandez-moi s'il vous plait aux prières de votre communauté, je ne l'oublie pas de mon côté.

Votre très dévoué et obéissant petit fils

A. Daveluy

Missionnaire Apostolique

15. Septembre 1850. A sa sœur Pauline.

J'ai encore reçu les lettres de cette année, Ma chère Pauline, et ce serait bien mal à nous de nous plaindre, aucune année ne s'est passée sans que j'aye reçu de vos nouvelles et si quelques lettres ont été égarées c'est bien le petit nombre. Toutes vos lettres me parlent des malheurs de la France et vraiment pourrait-on ne pas en parler, pauvre patrie ! faut-il qu'elle se laisse ainsi aveugler pour se détruire de ses propres mains, je la plains, je prie pour elle ; mais que deviendra-t-elle à la fin ?

Je conçois qu'avec cela vous soyiez dans la crainte, dans la gêne et qu'il n'y ait moyen de rien arranger, mais ayons confiance Dieu envoie des épreuves à ses élus et n'aura-t-il pas un regard de pitié pour vous tous. Mais aussi je partage vos peines, vos craintes, vos espérances, et peut-être en ce moment suis-je le plus tranquille de toute la famille.

Nous n'avons pas de très mauvais jours. Le gouvernement ne pense guère aux chrétiens, et quoique pauvre, la récolte étant toujours bonne depuis un certain nombre d'années, ils ne vivent pas trop mal et par suite nous pouvons nous même y tenir. Si je considère le civil, il n'est pas très beau. Tout le monde s'attend à de grands événements, il y a des prédictions sinistres et les choses tournent un peu au changement. Une secousse serait difficile à passer, mais si Dieu le permet nous n'avons rien à perdre et peut-être à gagner. Aussi je ne me tracasse pas de cela. On dit même qu'il y a une prédiction ancienne, écrite sur un livre qu'on cache, annonçant que la religion de l'Ouest envahira le royaume, mais tu comprends que ceci n'est pas entièrement digne de foi, les Coréens sont si blasés sur la tromperie et la blague. Quoiqu'il en soit ceci ne nous est pas défavorable et les esprits sont plutôt ralliés qu'éloignés de la religion. Malgré cela je ne puis annoncer de grands progrès, on peut dire que nous restons à peu près dans le même état, mais sans rien perdre ; nous n'avons passé aucune année sans avoir à inscrire plusieurs centaines de néophytes et d'autre part aucune défection n'a lieu ; je dis aucune car en cinq ans on compterait au plus dix personnes ; Il y a bien du froid, des misères, des vices mais hors le temps de persécutions, nous chrétiens n'abandonnent pas.

Tu verras dans mes lettres le peu de détail que j'ai pu recueillir, autant vaut dire rien ; je me traîne le moins mal possible, tachant de me rendre utile à ces braves gens, ma vie est très uniforme, rien de merveilleux, de digne d'attention. A la distance de 8.000 lieues nos vies ont assez de ressemblance, nous occupant de l'œuvre de Dieu sans bruit ni tapage. Continues à t'abandonner entre les mains de Dieu et à suivre ses mouvements, je n'ai rien de spécial à te marquer, surtout arrivons chacun par la route qui nous est tracée au grand but de l'éternité. Les épreuves ne seront pas au dessus de nos forces ; notre bonheur, notre union est dans la prière, prière des uns pour les autres, prières pour les pécheurs et les dévoyés, prières pour la gloire de Dieu et l'extension de la religion, là nous trouverons l'aliment de nos âmes et de quoi passer sans trop de chutes les quelques années qui nous sont accordées.

Adieu Chère Sœur, je ne puis écrire beaucoup à chacun mais rappelle toi le passé et nous serons encore censés causer.

Tout à toi

A. Daveluy missionnaire Apostolique

16. Septembre 1850. A sa soeur Adélaïde Daveluy.

Ma bien chère Soeur

Quand je commence une épître à ton adresse je me figure toujours à la petite Adélaïde que je quittai il y a quelques années. Mais il paraît que ce n'est plus cela, je m'adresse maintenant à une grande sortie de pension et qui fait l'ornement de la maison rue St Leu. Et vraiment tout cela me pousse vers les vieux ans et quand je ne verrai pas sur moi-même des marques d'un âge avancé je serais forcé d'y penser en vous voyant tous grandir et vous répandre par toute la terre presque comme les quatre fleuves du paradis terrestre. La lettre que je reçus de toi en dernier lieu m'a fait un sensible plaisir, je vois que tu as pris à cœur ce qui peut faire ton bonheur dès même ici bas. Je pense que tu conserveras toujours les bonnes impressions puisées au Sacré Cœur et rien n'est plus facile que de les développer ; tu es pour cela dans une position bien favorable, ne perds pas de si belles occasions. Et puis, que fais-je moi de vous prêcher, toutes mes paroles n'ont aucune force auprès des prédications vivantes dont vous êtes entourée. Voici que de toutes parts les fléaux envoyés par la main de Dieu ont embouché la trompette et retentissent aux oreilles même des sourds. Sans être bien âgée tu comprends facilement ce que Dieu demande, ce qu'il exige et il n'est pas jusqu'à nous, jettés au bout du monde qui ne devions nous unir pour apaiser la colère de Dieu et obtenir des jours plus heureux. Dans ces parages nous sommes assez tranquilles et pouvons sans grand danger nous livrer au ministère. Je voudrais pouvoir t'annoncer par mille les conversions de ce peuple, malheureusement cette année je ne pourrais pas encore vous communiquer une si belle nouvelle. Priez bien afin que Dieu hâte pour ces parages les jours de salut. En attendant nous faisons le métier de glaneurs et chaque année récoltons une petite moisson avec la permission de Dieu. Qu'elle soit doublée, triplée, millionnée, c'est le vœu de mon cœur et le but de tes efforts ;

Tout à toi ton frère.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

17. Septembre 1850. A son frère Isidore Daveluy.

Et pour Isidore n'y aurait-il pas un petit mot ? Oui certes il aura sa part, je l'aime trop pour ne pas lui dire un petit bonjour, d'autant plus que maintenant ce n'est plus un enfant. J'ai appris que tu avais fait ta première communion et que tu t'y étais préparé avec soin et désir d'en profiter. Je désire que ce grand acte reste toujours gravé dans ton cœur et que jamais tu n'en perdes le souvenir. Avec l'âge tu deviens, je pense, un jeune homme raisonnable, désireux de faire ta route dans le monde et ton salut dans l'éternité. Profites des années de collège, c'est un temps précieux et qu'il ne faut pas perdre – de là dépend ton avenir et ton bonheur, surtout pense que c'est le moment de s'attacher inviolablement au bon Dieu. Tu as pour cela tous les secours nécessaires, mets les à profit ; les bons exemples, les bons conseils ne te manquent pas ; il suffit de les suivre fidèlement. Jusqu'alors j'ai reçu de toi de bonnes nouvelles, il en sera de même par la suite. Je n'en doute pas connaissant ton bon cœur.

Je ne te donnerai pas de grands détails sur ma vie, le temps et la force me manquent. Qu'il te suffise de savoir que je suis assez tranquille et que pour le moment on ne cherche pas trop à se saisir de moi. Du reste malgré des doutes et des conjectures on n'a pas encore de preuves bien certaines qu'il y a des étrangers dans le pays. Ainsi tu pourras dormir tranquille et si je dois mourir ce sera plutôt de maladie que par le sabre ou la hache du bourreau. Penses souvent à moi dans tes prières ou quand tu as le bonheur de faire la communion ; de mon côté je ne t'oublie pas. Je vous mets tous sur la patène quand je dis la Ste Messe, si j'avais un peu plus de crédit auprès de Dieu vous seriez tous de petits saints.

Fais toujours des efforts pour satisfaire tes maîtres et nos bons parents, c'est le moyen de devenir par la suite bon enfant, bon citoyen, bon chrétien.

Adieu, Mon bon ami, crois à toute la tendresse de l'affection que je t'ai voué et qui ne cessera jamais.

Ton frère

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

18. Fin septembre 1850. A ses Parents.

Mes biens chers Parents,

Encore une année s'est écoulée et Dieu permet que je sois encore en vie. J'ai reçu comme les années précédentes un certain nombre de lettres de la famille et des amis ; vous savez combien ces moments là me sont agréables, et je suis bien sensible au bon souvenir que tous les membres de la famille veulent bien conserver de moi. Votre désir vous fait souvent attendre de mes nouvelles, mais je dois vous répéter qu'il nous est impossible d'en envoyer plus d'une fois l'an. C'est la seule occasion que nous ayons et si elle manquait, l'année se passerait nécessairement sans envoi. Remercions Dieu de ce que jusqu'alors chaque année les a apportées si fidèlement. Car pour quelques petits paquets égarés il ne faut pas en parler : cela suit nécessairement de la distance et de la difficulté des communications. Je n'ai pas été aussi heureux pour les envois. Jusqu'alors nous n'avons pu rien recevoir. J'ai appris l'arrivée à Hong-kong de plusieurs paquets envoyés par vous, le tout y est encore en bon état, attendant que nous puissions les faire entrer ; sauf cependant quelque petites images que j'ai reçues en guise de lettre. Nous espérons le printemps prochain recevoir le tout par une voie extraordinaire. Reste à savoir si l'affaire réussira.

Nous attendons à ce moment là quelques confrères, que Dieu veuille avoir pitié de ce pays, et permettre leur entrée, ce serait pour nous un renfort bien utile et bien désiré. Nous pouvons toutefois recevoir presque chaque année un peu d'argent et malgré les pertes éprouvées lors de la persécution nous ne nous sommes pas trouvés à court. Ainsi donc le corps n'a pas eu à souffrir de pénurie. Dieu permet aussi par un effet de sa bonté pour nous, que depuis dix ans la famine, si ordinaire dans ce pays, ait à peu près disparue. Cette année encore la récolte sera passable et le peuple pourra vivre aisément. Plût à Dieu qu'il ne fut de même de l'âme ; mais hélas ! s'il faut d'abord parler de soi, il faut avouer qu'elle est bien sèche dans ces états d'isolement continuel et sans le secours de tout ce qui peut conforter et mettre en ferveur. Nos chrétiens se soutiennent mais il y a nécessairement beaucoup de misères causées par le peu de soins que nous pouvons leur donner. On ne peut pas les voir plus d'une fois l'an, et d'ailleurs les instructions ne peuvent leur être données en abondance. Ils sont donc à peu près livrés à eux-mêmes au milieu d'un peuple payen et vicieux. Quand à ces derniers, nous sommes toujours au même point, la crainte retient une multitude de ceux qui ont aperçu la lumière et peu se convertissent. Le nombre ne dépasse pas celui des convertis de l'an passé, mais la parole de Dieu s'est fait entendre un peu de côté et d'autre. Généralement elle est bien reçue, la foi naît tant soit peu et les événements que l'on craint sont le seul empêchement qui en retient un grand nombre. Quand donc sera-t-on libre de faire le bien et de remplir les devoirs de l'homme. Nous comptons toujours pour hâter ce moment sur les prières des bonnes âmes et de tous ceux qui ont à cœur la gloire de Dieu et le salut de leurs frères.

Nous n'avons eu rien de marquant depuis un an. Si vous avez reçu mes dernières, vous avez su et la mort du jeune débauché qui était sur le trône, et l'avènement d'un jeune homme de 18 à 19 ans. Cousin du roi défunt. On ne peut encore prévoir ce qu'il sera ni pour le royaume ni pour les chrétiens. Tout à fait étranger aux affaires avant son avènement au trône, il n'a fait que suivre ce que lui a insinué la vieille reine Min. Il ne peut encore gouverner par lui-même. Les uns en disent du bien, les autres se le croient stupide, rien ne peut encore se décider. Tout cela vient des différents partis qui composent la noblesse, la suite seule pourra le faire connaître. Le royaume se trouve dans une position assez singulière. Il y a une grande agitation des esprits causée par des mécontentements, les bruits de guerre civile et ou étrangère et puis aussi par des prophéties qui, dit-on doivent avoir leur accomplissement sous peu. Ce peuple a aussi sa Sibylle, un certain livre très ancien, qu'on ne peut ni prouver parce que la police saisit ceux qui le

lisaient. Ce livre, dis-je, est d'après les Coréens la prédiction de tout ce qui arrive de très important dans le royaume. Ils croient tout ce qui y est enfermé et prétendent que le passé a toujours justifié les paroles du livre. Je suis moins crédule, mais quoi qu'il en soit, le livre prophétique vrai ou faux, réel ou supposé, annonce de grands événements, il prédit la guerre, quelques uns disent même la ruine du royaume et l'établissement de la religion de l'occident. Tout cela coïncidant avec l'apparition des navires étrangers depuis quelques années, est plus que suffisant pour semer parmi le peuple un malaise intérieur et des craintes assez fortes. Malgré cela je pense que de grands événements ne sont pas encore à la veille d'éclater et que tout passera comme l'an quarante en France.

Par suite de ces craintes un certain nombre de riches et de gens élevés transportent leurs tentes dans les montagnes pour se mettre eux et leur fortune à l'abri de la guerre. L'un d'eux étant venu planter sa tente non loin d'un pays chrétien eut occasion d'entendre la bonne nouvelle. Les chrétiens furent incendiés sans qu'on sut d'où cela venait : huit maisons furent brûlées ; au lieu de s'injurier les uns les autres et de se fâcher contre les prétendus imprudences, comme cela a lieu souvent, ils supportèrent leur perte avec résignation et se consolant mutuellement restèrent bien unis et en bonne intelligence. Le noble admirant cette fraternité en demanda la cause. Comme c'était un brave homme on lui répondit que la religion leur donnait assez de force pour supporter cette épreuve. Puis venant aux détails, on l'instruisit de tout, il trouva la doctrine bonne et à envie de l'embrasser. Un grand empêchement restait c'est la présence dans sa maison des tablettes des ancêtres. Or pour s'en défaire il profita d'un moment où personne n'était chez lui, il envoya à dessein ses esclaves en commission, et étant seul il met le feu à l'appartement des tablettes, sa maison brûle aussi, mais ayant pris des précautions la maison des esclaves reste intacte. Ainsi se débarrassa-t-il de ces tablettes et il dit commencer à pratiquer tout de bon au mois d'octobre. Dieu veuille le conforter et le faire persévérer. Dans ces bonnes dispositions, c'est ce que la suite nous découvrira. Il y a bien à faire, car tous ses parents sont lancés dans le monde. Cependant la grâce peut tout et on espère qu'il ne changera pas de sentiments. Après avoir terminé mes lettres l'année dernière, je me mis en Campagne selon la coutume ; mais Dieu me réservait une épreuve. Dans le

Quelle consolation ! Que Dieu nous conserve un secours si précieux. Avec cet aide nous sommes un peu plus à l'aise. Monseigneur craignant que l'administration ne me nuisît et par manière de repos m'a chargé de donner des leçons de latin à quelques petits bons hommes qui ne vont pas vite en besogne. Est-ce la faute du maître ou des élèves. Je ne sais. Peut-être les deux y sont pour quelque chose. En conséquence je suis avec quelques uns, et je dois me rendre sous peu là où j'ai fait préparer une maison qui servira à nos quartiers d'hiver. C'est très grand, deux chambres, plus les maisons voisines qui feront un peu de besogne pour nous. Je vais être là comme un prince en attendant, si Dieu le permet, que des circonstances ou des bruits fâcheux me fassent lever le talon et déguerpir avec ou sans trompette selon les exigences du temps. Ainsi vous me saurez à la tête du premier établissement catholique et littéraire du royaume de Corée. Quel beau titre, ne serez-vous pas fière de cela, surtout en pensant qu'à défaut de concurrent j'ai été nommé forcément supérieur de l'établissement, professeur de latin, et enseignant par-dessus le marché toutes les parties des sciences à moi connues ou inconnues. Si Dieu nous prête vie, nous verrons des merveilles. Le pire de tout, c'est que les Coréens n'ont pas à un haut degré la vertu de persévérance, et les élèves que j'avais un peu dégrossis les années passées pendant quelques mois d'été, se retirent l'un après l'autre, aimant mieux s'établir dans le monde. J'en ai perdu un le printemps dont le départ m'a fait bien de la peine. Que faire sinon de recourir à Dieu de plus en plus. J'aime à croire qu'un bon vieux de quarante ans, qui se donne au travail avec un zèle admirable sera plus solide et ne fuira pas comme les jeunes gens. En tout cas, si tout disparaît sans beaucoup de fruits, nous pourrions dire avoir fait tous nos efforts, le reste ne dépend que de Dieu, à lui d'en disposer selon son bon plaisir.

Je ne dois pas passer sous silence un fait qui tient du merveilleux. j'ai quelque fois parlé dans mes lettres de la puissance des nobles Coréens, en voici encore une preuve, mais une preuve démontrant en même temps la protection dont Dieu nous entoure. Or donc quelques jours avant Pâques, Monseigneur envoyait des effets à quelques lieues du pays où se trouvait sa grandeur. Les chrétiens comme cela arrive souvent, emballent les effets d'une manière grotesque et capable d'attirer l'attention des passants. Arrivés près d'une auberge où se trouvaient des satellites ils déposent les fardeaux pour se reposer et rafraichir le gosier. A la forme singulière de leur bagage chacun fait des questions sur le contenu. Les chrétiens répondant assez maladroitement, les satellites s'avancent et disent vouloir visiter. La peur saisit nos pauvres gens et impossible d'ailleurs de résister n'ayant pas la force en main. Les paquets sont ouverts et de suite apparaissent des objets européens et de religion. La bonne trouvaille pour les gendarmes du pays, il y avait aussi de l'argent. Le pillage commence, un des chrétiens cependant veut tenir bon et défendre les effets, mais battu de toutes parts il est obligé de céder. Les passants s'agroupaient et chacun de faire main basse sur ce qui lui convient. Mais voici un autre acteur arrivant sur la scène. C'est un noble payen logé près de là qui voyant le tumulte et le pillage envoie immédiatement son esclave pour se saisir de tout et pour battre satellites et populace. Il arrive donc, arrache les effets des mains des ravisseurs, bat les satellites, les met en fuite et dépose une grande partie des effets chez le noble. Un chrétien suivait et se dit propriétaire. Le noble voit tous les objets et voit de suite qu'il a affaire à des chrétiens. Il traite fort bien le pauvre malheureux, le fait tirer à part et arranger de nouveau son paquet. Puis apprenant que telles ou telles choses ont été enlevées, il envoie son esclave encore à la poursuite et la verge en main fait rendre l'argent et les effets enlevés. Toutefois une petite partie n'a pu être retrouvée. Le chrétien partit donc tranquille et sous la protection d'un payen. N'est-ce pas un miracle, les satellites avaient déjà l'eau à la bouche, un seul noble les écrase et sauve la Chrétienté ! Cependant un des porteurs fuyard était retourné avertir Mgr des événements. Sans balancer tous les effets de religion sont cachés immédiatement et Mgr part à travers les montagnes pour éviter la gendarmerie, Sa grandeur était déjà loin quand un autre courrier vint annoncer que tout était fini. Il fallut faire route et contre route, mais le danger passé donnait des forces. Jamais il ne fut plus question de rien. Quelles actions de grâces à rendre à Dieu. Voilà comment il se sert de tout quand il protège ses enfants.

Pour moi je n'ai su la chose qu'après coup et lorsque tout était passé. Voila une belle histoire, vraiment les affaires naissent quand on y pense le moins. Il y a bien eu encore des petits bruits, des paroles peu rassurantes etc. etc. mais rien qui soit digne de mention.

J'ai vu par vos lettres reçues en Janvier (j'ai reçu jusqu'en Nov. 1848) que la France est bien éprouvée, et au moment où je vous écris qui sait où en sont les choses. Pauvre patrie, mais surtout qu'il me tarde de savoir où en est le Souverain Pontife. Dieu a ses desseins ; puissent les grands coups de la droite du Très-Haut faire rentrer en eux-mêmes tant de gens qui ont encore la foi, mais se laissent trop facilement entraîner. Dieu nous a tous bien protégés dans le moment du péril et j'aime à croire que cette protection durera encore. Gloire surtout au Saint Archevêque martyr, c'est un protecteur de plus dans le Ciel, puisqu'il voulait bien porter intérêt à toute notre famille. Avec tout cela il pourrait bien se faire que je sois plus tranquille dans ce pays barbare, que vous ne l'êtes au milieu des grands génies civilisateurs. Et si par hasard les beaux jours venaient à luire sur ces parages, en quittant vos contrées... ce serait curieux toutefois ne nous flattons pas. Nous pourrions avoir un peu de tranquillité, on pourra bien ne pas s'occuper de nous ; mais donner la liberté c'est trop fort, c'est une chose trop en dehors de toute prévision pour que l'on puisse véritablement y penser. A Dieu sans doute tout est facile, prions que du moins le nombre des élus croisse dans ces pays où la lumière de la foi n'a jamais brillé en grand.

Si je voulais citer toutes les personnes auxquelles je pense souvent devant Dieu, il

faudrait une fameuse liste, les communautés y ont une bonne part, puis tous les parents même éloignés, faut-il citer entr'autres, M.M Canaple, l'Abbé de Gove, l'abbé de Brandt, notre vénérable Curé de St Leu etc. etc. etc. J'espère qu'il y a aussi en France de bonnes âmes qui voudront bien venir au secours de mon âme et prier Dieu pour moi.

Je finis cette épître, mes chers parents, en vous renouvelant l'assurance du respect et du dévouement de votre très obéissant fils.

A. Daveluy

Missionnaire Apostolique

Si on pouvait se procurer une ou deux reliques de la vraie Croix, bien authentiques, je veux dire, ayant le cachet de l'Evêque, ce serait ici bien reçu. En même temps une dizaine de ^{jolis} petits reliquaires en argent, seraient-ils vides, nos chrétiens les aiment beaucoup. Les Coréens prétendent que toutes les taches de fruits etc sur les habits s'enlèvent facilement en composant l'eau de lessive avec les cendres de l'arbre qui porte ce fruit. Es-ce une invention ? Est-ce une fausseté ? à vous de voir si cela peut vous satisfaire.

19. Oct. 1851. A ses Frères et Sœurs.

Ville Capitale de Corée

Mes bien Chers Frères et Sœurs,

L'année dernière j'ai écrit à chacun de vous en particulier des lettres de versements, les avez-vous reçues, je l'ignore. Cette fois ne pouvant le faire à chacun je reprends le système des généralités, qui au résumé semble valoir mieux que rien. Malgré tout ce que vous dites ou pensez souvent à faux de la perte de beaucoup de lettres à moi adressées, j'ai eu encore le bonheur d'en recevoir deux de chacun vers le mois de février de cette année, celles de 1850 ont été en retard, elles viendront sans doute sous peu, mais de grâce ayez confiance en la providence et ne soyez jamais détourné de faire une lettre par la perspective qu'il y a possibilité qu'elle s'égaré en route, un pareil système me condamnerait à un fier carême dont le corps et l'âme pourraient se ressentir. Vos lettres sont pour moi la source de la vie, sans elles je ne sais plus s'il y a des catholiques dans le monde et si les œuvres de bienfaisance subsistent, mon âme s'en dessècherait et le corps qui comme vous le savez n'a jamais péché par trop de graisse pourrait sécher sur pied. Mais déjà j'en ai trop dit : Parlons de ce pays, l'embarras est dans le défaut de matières, rien à dire, rien à raconter.

J'ai fait le métier de professeur pendant un an et malheureusement à voir mes élèves, rien de bien honorable pour le magister : sues beaucoup pour récolter peu, c'est le système à peu près de toutes les choses humaines. Au mois de Septembre faisant diversion à ces graves occupations et ayant aussi des affaires à régler je pris mon vol vers la capitale, ville de délices pour un Coréen. Monté sur une vache, à moi appartenant, s'il vous plait, je pris mes ébats en noble gentilhomme et parvint en peu de jours auprès de Sa Grandeur habitant une maison passable, ayant un bon jardin ; mais selon l'usage du pays pas d'allées pour se promener, tout est pèle mêle et sans aucune trace d'art.

Là j'eus un peu plus de distractions, ne me trouvant plus seul, mais surtout je m'en permis une que vous désirez peut-être apprendre en détail. J'ai été voir la sortie de Sa majesté le roi de Corée. Malgré mon visage hétérodoxe etc. j'ai, pu examiner tout en détail, été attendre sur le bord de la grande route et ai contemplé le cortège de près. D'abord il faut vous dire que les rois de ces pays ne sortent pas quand ils veulent, tout cela est prévu et arrangé par avance, de plus ils doivent avoir un cortège exigé par la coutume et c'est toujours en grand. Dès la veille on place des espèces de camp-volant dans les environs du palais lesquels doivent garder la résidence royale pendant son absence et faire une police plus sévère que de coutume, des tentes sont dressées à cet effet et les militaires s'y rendent avec leurs capitaines dans l'après-midi. Le lendemain sa majesté devant partir au point du jour, pendant la nuit ou de grand matin tout se réunit au palais. Nous étions quand le soleil parut à attendre sur le bord de la grande route, le peuple s'y était rendu en foule. J'ignore combien de milliers de gens était là à attendre pour contempler la marche et le roi.

Bientôt nous vîmes arriver d'abord des convois qui semblent contenir des provisions, petit à petit quelques grands personnages accompagnés comme toujours d'un nombreux cortège d'esclaves et serviteurs... peu de temps après arriva un escadron de militaires rangés cinq par cinq sur des files assez distantes les unes des autres puis d'autres corps de troupes à pied ou à cheval de distance en distance. Vinrent ensuite quelques grands maréchaux avec la foule confuse qui les accompagne. Tout devient de plus en plus solennel ce qui représente les grands corps de l'Etat doit se trouver là. Enfin on aperçoit de loin celui que tous les yeux cherchent. En avant et en arrière sont des corps très nombreux de musiciens à cheval passablement accoutrés, autour de sa Majesté les Eunuques et autres gardiens du palais, peut-

être quelques grands. Sa majesté est un jeune homme dont la figure ne semble pas désagréable sauf à la voir de plus près. Monté sur un cheval blanc et couvert sur le côté d'un parasol rouge qui mettait sa personne à l'abri des rayons du soleil levant. Le cortège passe, l'acte n'est pas fini, il y a à la suite une troupe à peu près semblable à celle qui précédait et dit-on plus nombreuse mais j'avais vu l'important, la faim et le froid me firent regagner un gîte pour me reconforter.

Le but de Sa majesté était une visite au tombeau du roi défunt à environ quatre lieues de la ville, des chaises élégantes précédaient pour au besoin le porter, et une spéciale pour lui faire escalader la montagne où se trouve le tombeau. Cette procession s'étendait sur plus d'une lieue de grande route. Arrivé au but le roi devait rendre ses devoirs superstitieux à son prédécesseur prendre son repas ainsi que toute la bande et revenir le même jour par la même route et pour le cas où la nuit le surprendrait on avait préparé des deux côtés de la route des torches monstres très rapprochées et plus grosses que le corps d'un homme. C'est la cérémonie la plus pompeuse et la plus belle qu'il y ait dans ce pays-ci et chaque fois il y a foule au-delà de ce qu'on peut imaginer. Vraiment il y aurait des matériaux pour faire quelque chose de bien, mais malheureusement il n'y a pas d'ordre, les troupes elles-mêmes sont sans alignement et sans gravité, on jase même beaucoup. Les habillements de toutes les troupes sont un peu variés mais bien différents de notre genre Européen. Il y aurait assez de rapports avec les habits de nos comédiens en troupes et des fêtes du Carnaval, grands habits de diverses couleurs jetés du haut en bas, des plumets de toute espèce et surtout des milliers de drapeaux, dont quelques uns sont assez jolis et qui de loin forment un coup d'œil non méprisable. Les grands ont aussi leurs habillements, sortes de robe dans le genre Orientale. Les armes c.à.d. des fusils, des lances et des arcs ont l'air en assez mauvais état et le fer bien rouillé. La musique se composait en grande partie du moins d'après ce que j'ai pu apercevoir d'espèces de flûtes et clarinettes et de trompettes à longs tubes, mais tous ces sons avaient peu d'harmonie, ils soufflent dans les instruments sans ordre ni mesure, ne sortent pas de quelques notes combinées pour empêcher la trop grande cacophonie ce qui ne produit pas de sensations agréables. J'ignore à combien de mille il faut porter l'ensemble du cortège mais ce n'est pas peu. Au résumé malgré bien des défauts et du pèle mêle, c'est une marche qui mérite d'être vue par quiconque vit en Corée et cela peut donner une idée de leur pompe. Vous intéressera-t-il de lire ces détails sans ordre sortant de ma plume comme la respiration de mon gosier. Je n'ai ni le temps ni les moyens d'en faire une belle narration comme feraient nos jeunes littérateurs, je fais au plus vite et sans consulter que mon désir de vous intéresser tant soit peu.

Dans peu de jours je fais ma retraite et regagnerai mon collège que je dois encore diriger cette année. Je pense à toutes nos réunions, je prie beaucoup pour vous, pensez aussi à moi et surtout conservez l'union dans la famille, la confiance et l'amour de nos bons parents ; Soignez toujours l'âme et que les sacrements viennent toujours ranimer la vie spirituelle.

J'ai fini. Adieu, au revoir dans l'éternité, n'y manquons personne.

Tout à vous votre frère tout dévoué.

A. Daveluy

20. Octobre 1851. A ses Parents.

Ville capitale de Corée,

Mes bien chers Parents,

Aurez-vous reçu mes lettres de l'année dernière ? J'ose l'espérer, puisque jusqu'ici le bon Dieu n'a pas permis que mes lettres ne soient perdues. De mon côté j'ai reçu selon l'usage celles de votre main : elles sont arrivées aux environs de la Purification, et j'y ai trouvé deux paquets venant de la famille dont le dernier portait la date de Décembre 49. C'est dire que celles de 1850 ont eu un petit retard, et je les attends par le retour du courrier que nous enverrons bientôt. Je vois par vos lettres et celles d'autres personnes de la famille que vous croyez beaucoup de lettres égarées ; mais au résumé je crois qu'il y a eu peu de paquets qui ne me soient pas parvenir tôt ou tard ; le nombre des égarés n'est pas tel que vous semblez le penser. Ainsi que la pensée du trop grand danger des routes ne vous retienne pas en me privant d'une satisfaction fort vive.

J'ai appris par ces lettres bien des morts arrivées dans la famille. La plus sensible m'a été celle de notre bonne tante Fassen à laquelle j'étais loin de penser. Je ne m'étendrai pas à vous consoler de cette perte commune : les sujets de consolations tirés de la foi vous sont plus connues qu'à moi-même. J'ai fait, pour moi, ce qui pouvait lui être utile, j'ai prié et prie encore souvent pour elle, sans oublier d'autres parents plus éloignés dont on m'annonçait également la mort. Vous me parliez aussi de la protection dont Dieu a entouré notre famille au cholera et dans les guerres civiles. Vraiment nous devons bien le remercier ; et si de tels bienfaits n'excitent pas notre reconnaissance, où est la foi, où est la nature chez nous ? Et puis encore Agathe établie à la satisfaction générale ; c'est un grand fardeau, un grand devoir de moins pour vous, chers Parents, et je ne doute pas du contentement qui s'en sera suivi. Au résumé, Dieu veille sur nous, Marie nous aime et nous protège, abandonnons nous donc entre leurs bras, et faisons en sorte de profiter de tant de bienfaits, de ne pas en abuser.

Grâce à cette même Providence, j'ai passé aussi cette année, sinon sans anicroche, du moins sans rien de grave. Le repos qui me fut imposé en me mettant à la tête d'une petite école, n'a pas été nuisible, la maladie n'est pas revenue en grand et j'ai pu à peu près me livrer à mes fonctions. L'été aussi s'est passé sans rien de grave. Je suis venu visiter Mgr pour quelque temps, et sous peu je repartirai pour mon poste devant encore cette année faire les mêmes fonctions. Que ne m'est-il donné de parler plus facilement et d'être moins dérangé par mille circonstances. C'est ainsi qu'au mois d'Octobre passé j'ai été prendre possession d'une maison bâtie pour le collège, et avant le mois de Mai je fus obligé de la quitter avec tout mon monde pour celle à une vingtaine de lieues de là. Ce sera le refrain de chaque année peut-être. Or jugez combien il doit être agréable de faire des émigrations avec enfants et bagages, dans un pays où il y a si peu de facilité pour les communications. Pour moi je partis le premier monté sur une vache. A peine parti, la pluie commença, nous dûmes tous la recevoir en grand du matin au soir, et les papiers huilés dont on se couvrait ne mettaient pas à l'abri. Heureusement le temps peu frais empêche les maladies, on en fut quitte pour de l'eau et de la fatigue.

L'été que nous venons de passer a été des plus pluvieux. Pendant deux mois consécutifs ce ne furent que pluies plus ou moins fortes ; à peine quatre ou cinq jours en furent-ils exempts, et le troisième mois ne fut pas beaucoup plus favorable ; il y eut des inondations de côté et d'autre et beaucoup de champs dévastés. En outre la mer inonda une vaste contrée et détruisit tout espoir de moisson, les grains d'ailleurs ne recevant pas les rayons du soleil toujours cachés ne se formèrent pas bien, et on parle de famine. De jour en jour les bruits sont plus alarmants, et depuis l'intervalle d'une lettre écrite il y a quelques jours il y a une

augmentation affreuse. Nous payons ces jours-ci (je parle de la capitale) le riz quatre fois le prix d'il y a deux ans, et presque le deux tiers du prix de cet été. J'ignore s'il en est ainsi dans toutes les provinces mais aucune nouvelle rassurante ne se fait entendre. Nous aurons toujours bien de quoi ne pas mourir de faim, mais tant de pauvres chrétiens, tant de payens, que deviendront-ils ? Du reste, on fait espérer un peu de baisse quand tous les grains seront rentrés : savoir si cet espoir se réalisera. Au milieu de cette perspective de famine rien ne peut rassurer : la moindre famine est ici plus qu'ailleurs l'occasion de crimes sans nombre. Priez Dieu qu'il ait pitié de nos pauvres chrétiens et nous fasse profiter des châtements que peut-être il nous réserve.

Je n'ai presque pas fait d'administration cette année et n'ai pas grandes nouvelles religieuses à vous donner. Rien d'intéressant ne s'est passé. – Au mois de Novembre ou Décembre on nous avait fait craindre des recherches sur notre présence, il en avait été un peu question, assure-t-on, au conseil des ministres ; rien ne s'en suivit, la paix nous fut conservée. Monseigneur et le P. Thomas firent l'administration des chrétiens avec les peines et les consolations de chaque année, c'est toujours à peu près la même chose. Comme par le passé quelques centaines de payens (400 et plus) sont venus pour faire partie des nôtres, dans tout cela rien de bien marquant, par-ci par-là des vexations locales, des émigrations forcées ; plusieurs fois aussi on vit des mandarins étouffer des bruits ou des affaires bien mauvaises pour nous : Deo gratias, dans tout cela Dieu trouve toujours sa gloire. Dernièrement on annonçait la conversion d'un homme en place. Chargé de l'administration d'un district il jouissait d'une autorité assez belle et d'un revenu considérable. Ayant rencontré un livre de religion, il trouve la doctrine bonne et veut chercher des éclaircissements plus amples. Mais où trouver des chrétiens ? Dieu permis qu'il en rencontre. S'instruisant plus à fond il veut pratiquer, quitte sa place, déclare à une concubine dont il avait des enfants, qu'il ne pourra plus vivre avec elle. Celle-ci veut apprendre la doctrine, sa mère fait de même ; tous en ce moment se préparent, dit-on, au baptême. La grâce a été bien faite dans cet homme, et c'est bien admirable pour quiconque sait combien ici il est rare et difficile de renoncer à une position comme il avait, plus à une concubine. A Dieu la gloire, il a tout fait seul. Puisse ce néophyte persévérer avec toute sa famille.

Auparavant s'est converti dans les mêmes environs un parent éloigné d'un homme chef du parti le plus hostile à la religion en Corée. Jusqu'ici il persévère ; c'est le premier de ce parti qui ait été baptisé à notre connaissance. Je ne parle pas de tant d'autres qui viennent par circonstances, et nous remplissent de joie ; Dieu ne nous laisse ^{donc} pas entièrement sans consolations, les choses vont leur petit train. Il y a au pouvoir des ennemis et des hommes non ennemis sans être ami de notre sainte religion : savoir ce qu'il en sera est au-dessus de nos forces. Tout est occupé de savoir quelle tournure le gouvernement prendra lorsque le jeune roi administra par lui-même, époque qui ne saurait être éloignée. Les uns continuent de le dire stupide, d'autres très-judicieux ; qu'en savoir ? Attendons et voyons ce que Dieu nous réserve dans sa miséricorde, rien n'arrivera que par son ordre et sa permission. – Cette année encore nous avons eu une grande déception, quand, envoyant des courriers pour recevoir quelques confrères, aucun ne se trouva au lieu marqué. Que leur est-il arrivé ? Pour quelle raison n'y a-t-il eu ni prêtre ni courrier ? Rien ne peut le faire deviner. Vous autres peut-être le savez déjà. Que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Priez-le beaucoup pour notre mission, en particulier pour le collège qui est une chose si fondamentale dans ces pays ; pour la facilité des communications aussi : toutes les réponses de Rome ne nous arrivent qu'après bien des années ; c'est bien pénible et bien incommode. Peu de missions sont aussi isolées que celle-ci. Priez Dieu de toutes parts afin que le jour du salut se lève enfin sur ce pays. Et puis oublieriez-vous de me recommander à Dieu d'une manière toute spéciale. Avec sa grâce je puis me sauver, sans doute ; mais les difficultés sont bien grandes, plus grandes qu'en France. Je vais encore

commencer une retraite. Quels seront les fruits ? Il est bien temps toutefois de changer. La vie, les années se passent ; et qui sait si j'ai de longs mois à passer sur cette terre ? Je ne manque pas à nos rendez-vous. Depuis mon entrée les Messes à jour fixe n'ont manqué que deux ou trois fois et ont été compensées de suite. Que ces rendez-vous spirituels nous unissent de plus en plus et nous enflamment d'amour de Dieu et de zèle pour notre propre salut.

J'ai fini, Mes bien chers Parents, je n'ajoute rien à ce peu de mots. Il vous prouvera que rien chez moi n'a changé, et que restent toujours dans mon cœur les sentiments de respect et de profond dévouement de

Votre très-obéissant fils,

A. Daveluy, Missionnaire Apostolique

Mes respects et amitiés aux parents De Gose, Deshayes, Le borne, aux familles de Brandt, aux ecclésiastiques qui pensent à moi. J'ai souvent présent à la pensée M. le Curé, M. Canaple, Petigny, De Grove, Michel etc.... et puis la bonne Alène St Sébastien, et puis les autres communautés... les familles brasseur et le Sellier, les P.P. du Saint Cœur de Marie de St Acheul. Si je voulais tout énumérer, quelle liste. Beaucoup en ce moment viennent à la pensée, mais tout ne peut pas être écrit. Je n'écris même pas en particulier à tous mes frères et sœurs : le temps et les forces me manquent. Adieu pour cette fois.

Les objets religieux ne peuvent passer ; peut-être des objets autres passeront-ils, v.g. petite lunettes d'approche, microscopes, loupes, prismes, boîtes à musique : veuillez m'en voyer quelques peu ou autres choses semblables ; nos Coréens en sont friands.

21. 17 Octobre 1852. A ses Parents.

Mes bien chers Parents.

Je dois commencer par vous dire que j'ai reçu cette année vers le mois de septembre une grande quantité de lettres de mes parents ou a missionnaire Il y en avait de 1850 51. 52, jusqu'au mois de Mars inclusivement. J'ai appris à cette époque seulement les pertes que nous avons faites successivement de ma bonne Grand' Maman, de mon oncle Joseph, du p^{te} Joseph etc. Je ne m'étendrai point à vous donner les consolations que vous avez reçues de la part de tant d'autres, la foi nous console et malgré la douleur que fait éprouver la séparation, je ne puis m'empêcher d'être tranquille à l'égard de ces chers parents, de telles morts sont dignes d'envie. Il ne nous reste qu'à tâcher de suivre de si beaux exemples et prier pour accélérer s'il en est besoin le moment de leur bonheur parfait. Je n'oublie pas, soyez en sûrs.

L'an passé nous envoyâmes comme de coutume des courriers à la frontière, mais par je ne sais quelle circonstance ils ne rencontrèrent pas les chrétiens chinois, nos lettres ne purent être envoyées, et aucune ne nous parvint de l'étranger. Quelques mois après Mr Maistre un de nos confrères ayant fait une tentative pour entrer, on essaye encore de le recevoir et de faire passer les lettres, vains efforts : J'envoyai une troisième fois pour même tentative dans un autre endroit, sans plus de succès. Enfin enfin Mr Maistre s'introduisit à notre insu apporta beaucoup de lettres, mais cette fois encore les bagages ne purent être débarqués et nos lettres aussi ne purent être envoyées. C'est donc pour la 4^{ème} fois que je vais essayer de vous faire parvenir les lettres de 51 avec celles de 52.

Il faut vous faire en peu de mots l'histoire de cette année misérable et si triste. L'automne et l'hiver passé avaient eu leur train ordinaire seulement avec plus de misères à cause de la famine qui sévissait à peu près partout, le riz fut toujours à un prix presque triple des années communes ; payens et chrétiens tous durent souffrir sans distinction et l'agitation où se trouve le royaume ne contribue pas peu à augmenter le prix des grains. M^{gr} et le p Thomas firent l'administration tandis que je tâchais de consacrer mes soins à quelques élèves comme j'avais déjà commencé l'an passé. Les choses allaient leur petit train, rien de bien marquant ne s'était présenté mais l'administration est * nante dans ce pays, les fatigues y sont extrêmes, le tempérament de fer de Sa Grandeur lui avait fait tout supporter jusqu'alors assez bien. Mais voila que vers le mois de Mars les fatigues et les sollicitudes s'accroissant, Mgr éprouva une violente attaque de je ne sais quelle maladie, en peu d'instant on le croit mort, le P. Thomas plus près que moi fut appelé, les choses paraissaient se remettre quand après quelque temps un nouveau danger me fit monter ex abrupto près de sa Grandeur. Je croyais recevoir son dernier soupir, mais la maladie sans se guérir prit un caractère de lenteur.

Après environ trois mois d'attente les choses n'étant pas trop mauvaises je quittai pour faire apparition au collège. J'arrivai par de grandes chaleurs presque toute les personnes de la maison furent attaquées de la dysenterie. A force de précautions je parvins à l'éviter, mais bientôt la position de Sa Grandeur me rappela encore à la capitale, le danger se présente, il cesse un peu, la maladie ne change pas. Pendant mon séjour à la Capitale j'avais du par les chaleurs suppléer Mgr et administrer les Chrétiens. Cette besogne et la fatigue contractée d'ailleurs, la pénible position où me voyais sans cesse sur le point de perdre Sa Grandeur et mon seul appui dans ce pays m'avait fait bien mal, et pour couronner la dysenterie vient en septembre me régaler de ses dons fortifiants ; elle me dura vingt à vingt cinq jours, pas toutefois très violente. Aujourd'hui elle a cessée, mais laisse quelques traces et surtout le fruit de ces six mois est chez moi une faiblesse comme je n'en avais pas éprouvé. Cependant il n'y a pas de maladie et je pense avec le repos retrouver quelque chose de mieux. Sa Grandeur est toujours dans le même état et je désespère tout à fait de la guérison quoique sa maladie puisse trainer en

longueur. J'ai du faire les lettres de Mgr et je n'ai plus la force d'en faire d'autres. Vous m'excuserez donc auprès des personnes qui pourraient en attendre. SI les forces reviennent avant le départ des courriers j'en ferai quelques une, pour le moment je ne puis vraiment pas. Au milieu de toutes ces misères Dieu m'a accordé une bien grande consolation dans l'arrivée de Mr Maistre. Il devient une absolue nécessité pour l'administration et si Dieu appelle à lui Mgr Ferréol, je n'aurai pas seul le fardeau.

Au milieu de tout cela il y a encore des moments d'agrément et où l'on peut se récréer. Cette année vous m'auriez vu me distraire par le jardinage en cultivant un peu les montagnes où je me trouve ; j'ai avec mon domestique et mes élèves planté force légumes qui se consomment ici comme par enchantement. Je récolte en ce moment un peu de toutes espèces de choses entre autres le millet que je voudrais voir en plus grande quantité pour mettre sur ma table, oui sans rire, du millet et c'est passable. On récolte un peu de tabac pour passer l'année et mille autres choses : ma maison est presque une petite ferme : si vous étiez là avec tous vos enfants vous auriez de quoi jouir un petit instant. A l'extérieur nos chrétiens sont comme par le passé, rien de nouveau à dire : les baptêmes d'adultes vont encore au nombre d'environ trois cents, rien ne peut se faire en grand, nous sommes trop heureux de cette tranquillité momentanée. L'esprit de la population semble se rapprocher de la Religion, peut-être nos successeurs verront-ils de plus beaux jours.

Il y a pour le moment agitation dans le royaume, le roi paraît définitivement peu capable, les grands qui gouvernent le royaume ne connaissent que l'*** sacra fames : les place, la justice tout se vend à l'encan, le peuple murmure et n'a plus aucun attachement au pouvoir ; il parle avec dégoût de cette dynastie et voudrait sa ruine, mais ici les choses ne se font pas facilement. Il y a eu l'an passé au Nord, et ce mois passé dans l'est des essais de révolte – qui ont ou n'ont pas de racines profondes et étendues. On est dans l'attente, beaucoup appellent de leur vœux les révoltés pour changer l'état des choses. Que résultera-t-il de tout cela Dieu seul le sait ; nous pourrions bien goûter ici de la guerre civile et quels en seraient les résultats, personne ne peut le prévoir. D'ailleurs la Sybille Coréenne annonce la fin de la branche actuellement régnante. Confiance en Dieu ; priez pour nous et pour le succès de la foi dans ces parages. Il faudra bien que quelque jour Dieu fasse aussi luire ce flambeau d'une manière plus brillante sur ce pays. Hâtez ce moment par une ferveur plus grande pour la conversion de la Corée.

Au milieu des épreuves que Dieu permet dans la famille, nous devons le remercier de ce qu'il semble ramener à lui tout ce qui semblait s'éloigner. Je vois avec plaisir les petites familles s'augmenter, parce que j'espère en voir sortir de bons chrétiens et par suite de bons citoyens même de la république. Dieu se sert de tout pour sa gloire : pourrait-il se faire que la France gagne par ses révolutions, quel prodige.

J'ai appris avec peine la mort de la Mère St Sébastien, je crois qu'elle était zélée pour nos missions et m'était bien affectionnée, elle n'est pas oubliée ici. Je conserve aussi les mêmes unions de prières avec la communauté. Le bon Mr Dupesson a été enlevé aussi. J'ai prié et prierai pour lui.

Je remercie en particulier Mr Hamicle du bon souvenir qu'il a bien voulu m'envoyer. Je ne l'ai point encore reçu mais cela viendra. Les forces ne me permettent pas de lui écrire en particulier, mais je penserai encore davantage à lui. Les lettres de Mr Petit, Graval, du Cme de Querrieux, de l'abbé de Gove des Ursulines... tout m'est parvenu, qu'ils me pardonnent de ne pas répondre cette fois. Je n'oublie pas toutes les familles, tous les amis, le souvenir de M. Ganaples me touche singulièrement, Dieu veuille le conserver et le protéger dans sa vieillesse.

J'ai fini, Adieu, bien chers parents, croyez toujours au respectueux et sincère attachement de votre très obéissant fils.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

Je vois avec peine dans vos lettres que vous craignez de m'écrire de peur de multiplier les dépenses. Il est vrai qu'il ne serait pas utile de m'écrire tous les mois, mais en le faisant trois ou quatre fois dans l'année, il y aura toujours quelque chose quand les occasions nous arrivent : de plus souvent les ports des lettres ne coutent rien ; mais si vous le faisiez trop rarement il pourrait bien se faire que par des retards inévitables il n'y ait pas même une lettre pour le moment de l'occasion favorable.

Bonjour au vieux Gadré auquel je pense toujours si volontiers.

22. 18 Sept 1853. A ses Parents.

Corée province de Kieng-kiei, Son Kol

Mes bien chers Parents.

Voilà encore revenue l'époque où nous pouvons espérer vous faire parvenir quelques nouvelles, deux fois depuis un an j'ai envoyé des lettres pour le cas où quelque occasion par mer se présenterait, tout a manqué et ces petits mots n'ayant aucun intérêt, je les ai repris. Dieu n'a pas permis encore cette année que quelque confrère nous arrivât. C'est bien dur et toutefois nous n'avons qu'à adorer ses desseins, il a permis que quelques lettres me parvinrent, ce sont les lettres d'Août 1852, le reste des dépêches est attendu cet hiver par le retour des courriers si la Providence veut bien nous faire cette faveur. Chaque année j'apprend avec bien de la peine les pertes de la famille, tous les anciens de la famille disparaissent, tous pour notre consolation ont fait jusqu'ici une mort digne d'envie, mais de si beaux exemples laissés après eux auront-ils l'efficacité de leur voix et de leur présence journalière, je prie Dieu continuellement pour que la nouvelle génération dans nos familles marche sur ces traces vénérées, c'est bien mon plus grand désir, et tout ce qui peut me faire espérer ce résultat a pour moi un intérêt bien vif. Jusqu'alors nous devons bien remercier la bonté divine qui donne journellement des preuves de sa protection sur notre famille, qu'il me serait doux d'apprendre que chacun sans exception apprécie ces faveurs et cherche à les mettre à profit. Lors de mon départ la maison paternelle était pleine, notre bonne Sœur aînée avait seule disparue, quelle différence aujourd'hui que chacun a reçu son placement, heureusement ces départs nécessaires ont bien réussi et tout va bien jusqu'ici, prions toujours Dieu, conjurons la bonne Marie de diriger les pas de chacun ; je les prie surtout, mes chers Parents, qu'ils soient votre guide pour placer chacun de vos enfants dans la voie que Dieu leur a destinée et qui doit être pour eux le chemin du salut. Je sais que vous n'avez pas d'autres pensées, croyez que je fais de mon côté tous mes efforts pour vous secourir.

Si vous avez reçu mes lettres de 52, vous aurez partagé toutes nos inquiétudes causées par la maladie de Mgr Ferréol ; ce bon Evêque a encore passé quelques mois toujours dans des alternatives de mieux et de pire ; sans jamais pourtant nous laisser l'espoir de sa guérison et enfin le 5 février de cette année rendit l'âme à Dieu. Ce coup qui me frappe de si près vous sera bien sensible j'en suis sûr. Notre mission perd en son chef un missionnaire encore dans la force de l'âge, il n'avait que 45 ans, d'une santé robuste ne craignant aucune fatigue et à même par sa connaissance de la langue et des usages de rendre longtemps de grands services à la religion dans ce pays ; et puis sans savoir quand nous pourrions recevoir un nouvel Evêque. Je perds en Monseigneur un soutien si nécessaire et un ami bien sincère. Vous savez comment je l'accompagnai à son entrée dans le pays, comment de grands périls et tant de moments difficiles furent partagés seul avec lui ; pendant sept ans et plus je n'ai eu et n'ai pu avoir d'autre guide, d'autre conseil, d'autre ami, jugez de ma douleur profonde. Me voilà seul, quel vide. Je puis retrouver un bon Evêque, je ne retrouverai pas cet ami. Vous voyez que Dieu se plaît à nous éprouver, puissé-je mettre tout à profit pour le salut de mon âme. Par suite de cet événement nous sommes encore réduits à deux prêtres européens et un indigène. Notre joie en recevant un confrère il y a un an s'est tournée en deuil, plus d'Evêque parmi nous. Priez pour le repos de l'âme de Sa Grandeur, priez pour cette mission devenue veuve, priez pour moi.

Depuis mes dernières lettres aucun autre événement bien grave n'a eu lieu parmi nous. Le gouvernement ne s'occupe pas de la religion pour le moment. Mais en tout cas rien de bon à espérer sous le nouveau roi. Ce jeune prince dont on dit à volonté du bien et du mal fort gaiement. Tous les jours au soleil couchant j'allais au bord du village sous un arbre dont la

position donnait un peu d'air, la plupart des hommes se réunissaient près de moi et nous passions les soirées à la fraîche sur des nattes en histoires et distractions ; De temps en temps avaient lieu les galas. Voulez vous savoir ce que sont les galas de nos Coréens. Quelque fois c'est de la viande qu'ils déchirent à belles dents ; d'autre fois ce sont des melons. Il y a ici une espèce de petits melons : longs et gros comme le bras ou la cuisse, ils ne sont ni chers ni indigestes. Pour environ trois francs de France on en avait dans nos environs deux cents y compris les frais de transport. Or quelque fois je régalaï mes braves gens avec ces petits melons, chacun les gruge délicieusement c'était plaisir de le voir faire disparaître ces deux cents melons à qui mieux mieux, il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne plongeassent leur visage avec avidité dans ces courges et les croquaient admirablement, croyez vous que votre serviteur regardât tout bonnement sans frapper dessus, non pas certes ! Ou bien encore nous nous régalaïons avec du blé de Turquie, les Coréens font cuire à la vapeur les gros épis dans leur entier et puis chacun les mange en jasant, j'ai fait mes premières armes depuis longtemps et je partageai for bien leur collation. Rien n'était plus gai que nos réunions, je les faisais aussi parfois chanter leurs romances champêtres, qui bien qui mal, c'était toujours parfait et la société d'applaudir, les instruments comme flûte, chalumeau & accompagnaïent, j'aurais voulu vous voir partager ces charmantes récréations, elles ont un charme que vous comprendrez difficilement. Nous allions aussi sur le bord du ruisselet où tout est poétique. L'eau serpentante sous le ombrages frais, le gargouillement de son cours, la petite roche qui en forme le bord, les petits poissonneaux qui se jouent dans l'eau limpide, voilà qui est gentil et surtout rafraichissant ; l'un prend un bain de pied, l'autre fait sa promenade dans les eaux, un troisième fait la guerre aux poissons et fait ma provision pour le lendemain, puis n'y a-t-il pas quelque culbute, il fait si chaud que la culbute a bien ses charmes aussi. Vraiment comment vous compter mes jolis délassements eussiez-vous cru qu'il y avait pour moi de ces charmantes récréations, transportées en France, on payerait pour les partager.

Mais il faut vous dire aussi un petit mot de nos chrétiens. Ici comme partout il y a du fervent et du tiède, mais en somme les pratiques de la religion sont observées, les vieux chrétiens se soutiennent et les nouveaux raniment l'assoupissement de quelques uns. Nous avons eu encore des nouveaux frères, quelques centaines se sont réunis sous la bannière du Christ ; qu'il fait bon les rencontrer. Ils manifestent au dehors la nouvelle vie qu'ils ont reçue, leurs paroles, leur air, leur conduite tout est bien édifiant et quelque fois me fait bien honte. La religion qu'ils ne connaissent pas leur a apporté des consolations dont ils ne pouvaient se faire une idée, ce sont des hommes nouveaux et ce monde est pour eux tout autre qu'il n'était autrefois. Que ne pouvons-nous ouvrir les yeux et faire participant du même bonheur tant d'autres braves gens qui s'ils entendaient en détail les vérités de la religion, se rendraient de suite, mais ils ne la connaissent pas et nous ne pouvons leur faire connaître. Quelle peine ! et nul remède. Nous n'avons d'autre espoir que les prières de ceux qui veulent bien penser aux pauvres infidèles plongés encore dans les ténèbres. Vraiment tout cœur animé de la charité chrétienne ne doit-il pas s'efforcer de faire partager à tout l'univers des bienfaits dont il jouit abondamment et gratuitement. Qu'avons-nous fait de plus que ces peuples-ci pour être traités de Dieu d'une manière privilégiée et ne serait-ce pas une ingratitude de refuser au moins l'obole de la prière pour leur conversion.

L'automne dernier Mgr me confia de nouveau une partie de l'administration. Avec quelque repos j'ai pu à peu près remplir la tâche que Sa Grandeur m'avait imposée. Pour éviter trop de fatigue je me suis fait presque toujours porter dans une espèce de petit palanquin, la dureté des routes et l'escarpement des montagnes n'a pu me nuire. La mort de Sa Grandeur dont je fus si profondément affligé a contribué dit-on, à renouveler des maladies que j'ai encore éprouvées mais les efforts de l'art et les soins d'un bon vieux empirique qui suit mon état avec tant de dévouement et d'amitié me font espérer que cela n'aura pas de suite. Il me promet

encore de beaux jours et Dieu aidant je compte les lui consacrer comme par le passé. Ne soyez donc pas dans l'inquiétude à mon sujet. Sous peu je vais me remettre encore à l'administration, elle sera assez douce et tout présage peu de fatigues. Nos bons élèves que j'ai remis cet été en d'autres mains pour pouvoir m'occuper de livres vont encore être un peu abandonnés ; que Dieu nous protège et nous augmente ses secours. Si du moins une belle occasion nous permettait de les envoyer en lieu sûr pour faire de bonnes études, de là dépend en partie le succès de nos missions, priez en particulier pour cette affaire que j'ai d'autant plus à cœurs que jusqu'alors ils ont pour ainsi dire été confiés uniquement à mes soins. Sans avoir beaucoup de talent ils nous seraient bien utiles.

Vous savez déjà qu'aucun objet ne nous a pu parvenir, Dieu en soit béni ! il permet longues années de sacrifices, mais un jour tout viendra, je n'en doute pas, la joie sera double, triple, décuple, nos chrétiens vivent d'espoir et nous aussi. C'est ainsi que le monde attend dix et vingt ans une place ou une récompense. La réception de petits objets a tous ces charmes pour nous, Dieu enfin la permettra, je n'en doute pas, je ne vous fais cette fois aucune demande, il y a assez d'objets à mon adresse à la procure.

Je finis, mes bien chers Parents ; cette lettre vous portera l'assurance de mes respects, de mon attachement inviolable, elle vous prouvera, j'espère que nous n'avons pas à regretter une détermination, que Dieu a dirigée, je suis encore où il me veut, j'en ai la confiance. remerciez le de ses faveurs et priez le de m'en accorder de nouvelles plus abondantes. Je pense toujours aux divers membres de la famille, puis aux communautés auxquelles je suis uni de prières en particulier les Carmélites, Sacré Cœurs, St Acheul, Bon Pasteur etc. . . . Je n'oublie pas non plus tous ceux qui me portent intérêt, Mr le Curé, Mr Canaple, De Brandt etc . . . J'ai reçu plusieurs fois des lettres de Mr Petit, l'an dernier entr'autres j'ai répondu à sa lettre, je ne pourrai probablement pas le faire cette année, mais veuillez lui présenter l'assurance de mon respect et souvenir. Le bon Mr Capelle aussi : notre vieux Gadré et toutes vos bonnes me sont souvent présentes à l'esprit, qu'ils prient bien pour moi.

Adieu mes bien chers Parents, l'année prochaine Dieu permettra encore que je vous adresse quelques mots, confiance en Jésus à Marie

Votre obéissant fils

On dit, je crois, que le P. Guidé est à Amiens, s'il en est ainsi veuillez lui présenter mes hommages et me recommander à ses prières. Peut-être y a-t-il encore d'autres bons Pères de ma connaissance, ils voudront bien ne pas m'oublier devant Dieu.

Le jour de mon départ j'ai prié Gustave en cas de décès de son père de vouloir bien être mon procureur, ma procuracy est sans doute entre ses mains, il est bon que vous le sachiez.

Présentez s'il vous plaît mes respectueux hommages à Mr Padé dont je conserve un souvenir de reconnaissance, puis à Mr Michel à St Fulfran. L'abbé Cacheleux et Mangot me sont souvent présents à la mémoire. ainsi que M.M. Rivage père et fils.

P.S. 7 Novembre. Ne soyez pas trop inquiet sur notre compte, on m'assure aujourd'hui que le gouverneur ne pousse pas plus loin l'affaire des chrétiens, on doit en être quitte pour de l'argent.

Si les méditations de l'abbé de Brandt sont bien, veuillez m'en envoyer un exemplaire à l'usage des gens du monde.

Je crois avoir laissé à la maison les livres ci-dessous indiqués, s'ils n'y sont pas veuillez-vous les procurer et les faire passer à mon adresse à M. Barran. Connaissance de Dieu et de soi-même par Bossuet, 1^{vol} ; Exposition de la doctrine catholique 1^{vol} par le même ; existence de Dieu et immortalité de l'âme par Fénelon 1 vol ; le mentor chrétien 1^{vol} in 18 par le Gris du val, je crois ; Spiritualité et immortalité de l'âme par Laluzerne 2^{vol}, je crois :

instructions familières par Guillet 2^{vol} in 12 édit. d'outhmin. Chalandre, Je désire qu'ils soient reliés simplement mais solidement.

23. 22 septembre 1853. A son frère Isidore Daveluy

Mon bien cher frère,

Quand je pense à toi je me figure toujours le petit Isidore tel que je l'ai vu autrefois, mais c'est bien à tort puisqu'aujourd'hui tu es un grand jeune homme dans les hautes classes et déjà capable de très sérieuses réflexions. Les deux ou trois lettres que j'ai reçues de toi m'ont fait un plaisir que je ne puis bien exprimer. J'y voyais et tes progrès et le développement des tes facultés, c'était un bonheur, taches de me le procurer souvent. Le bon Dieu permet que tu sois éprouvé par la maladie, c'est un état bien pénible par lequel il m'a fallu passer aussi dans ces parages, taches de te conserver la santé, c'est nécessaire partout, et si Dieu permet des souffrances, offre le lui bien et profite en pour obtenir des mérites. Tu es probablement à la maison au moment où j'écris ces lignes, tu te réjouis peut-être en réunion de toute la famille, pour moi je me trouve pour le moment dans un petit village tout entouré de montagnes et où n'habitent pas de payens. J'y suis bien tranquille et puis même prendre l'air et me récréer. Tu serais bien étonné si tu me revoyais, à coup sûr je ne me reconnaitrais pas, avec mes cheveux retroussés, ma petite barbe, mes larges et amples habits blancs ; As-tu l'envie de venir me faire une petite visite, tu verrais mes bons chrétiens gais et heureux, parce que pour le moment il n'y a pas trop d'histoires. Je t'engage à prier de temps en temps pour eux et pour moi ; si nous ne pouvons nous rencontrer au moins conservons les sentiments qui doivent lier les frères et quoique la différence d'âge soit bien grande je puis t'assurer que de mon côté je t'ai donné et te conserve toute mon affection, c'est un vrai bonheur pour moi d'apprendre tout ce qui te concerne.

Bientôt toi aussi seras au moment de faire choix d'un état de vie, prends bien conseil alors de tes parents et des personnes graves et tu n'auras pas de regrets à avoir par la suite, surtout pries bien à ce sujet le bon Dieu et la bonne Marie.

C'est entre leurs mains que je te remets pour qu'ils te conservent et nous fassent réunir un jour dans le Ciel.

Adieu, Mon bon Ami, crois à l'amitié franche et sincère de ton frère.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

24. Fin Octobre 1853. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma chère Sœur

J'ai reçu encore cette année de tes nouvelles et c'est toujours avec le plaisir que tu sais, tout ce que tu me dis des bonnes œuvres qui s'élèvent en France et dans notre ville en particulier me fait du bien et me remplit de consolations. Que Dieu est bon et qu'il est doux de voir la gloire de Dieu briller dans tout l'univers. Son saint nom remplira toutes les nations et même la Corée, car un jour nous l'espérons nous en avons la confiance les Coréens recevront cette grâce et ils ouvriront les yeux à la lumière. Tu verras par mes lettres nos épreuves, et la perte si douloureuse, si terrible de notre Vicaire Apostolique Je ne répéterai pas ce que j'en ai dit ailleurs, prie pour le repos de son âme prie aussi pour que Dieu me soutienne dans cette épreuve, et qu'il m'en fasse profiter.

Pendant que j'écrivais mes lettres nous étions fort tranquilles mais voilà que de trois ou quatre côtés arrivent des nouvelles de vexations de chrétiens. D'une part les chrétiens ont été dénoncés aux satellites par un jeune homme qui feignant de vouloir être chrétien vivait chez eux. Les satellites vinrent à l'improviste un jour de Dimanche et saisirent plusieurs livres de religion. Ils voulaient beaucoup d'argent et pendant qu'ils composaient, plusieurs de nos néophytes furent pris et mis en prison. Le premier mandarin auquel ils furent conduits les traita bien et avec peu d'argent on aurait pu sans doute arranger les affaires mais le gouverneur de province ayant appelé l'affaire à son tribunal ne les traita pas si bien et trois chrétiens restent dans les fers sans que l'on puisse savoir où tout se terminera.

On cherche encore à prendre quelques autres chrétiens dénoncés. D'une autre part un mauvais sujet, parent des chrétiens et connu par sa rage dénonçait cinquante deux chrétiens. Le mandarin encore ne voulant pas exciter de persécution saisit le mauvais diable et lui défendit sous peine de mort de dénoncer qui que ce soit, mais déjà l'affaire avait percé au dehors et la soif pécuniaire des satellites fit éclater une grande histoire que le mandarin ne peut étouffer sans que le gouverneur de province en eut vent. Sur ces entrefaites un livre de religion fut saisi et beaucoup de chrétiens dont je ne connais pas le nombre furent emprisonnés. Ici encore il faut attendre la fin. – Une troisième affaire a été suscitée par les satellites qui saisirent un livre de prières et après avoir beaucoup vexé le pays l'affaire alla au Mandarin. Des payens amis des chrétiens écrivirent de suite quelques lettres de recommandation et nous pensons que cette affaire se terminera par la punition des satellites pour avoir vexé le peuple sans ordre. Enfin une quatrième et cinquième affaire sont encore pendantes sans que le mandarin en ait connaissance et nous ignorons ce qu'il en résultera. Voilà bien des misères pour commencer notre hyver. Dieu veuille nous protéger. Je tacherai avant d'envoyer les lettres de vous donner le dénouement. Mais malgré les souffrances et les pertes éprouvées par les chrétiens dans beaucoup d'endroits il faut remarquer que de toute parts les mandarins saisis de l'affaire se sont montré assez bien pour les chrétiens et cherchaient à étouffer les commencements. C'est une preuve que beaucoup ne nous veulent pas de mal et ils n'agissent que quand il est trop dangereux pour eux de ne pas le faire. Le gouverneur de province lui-même quoique moins bon ne semble pas jusqu'ici devoir pousser l'affaire en grand et nous espérons éviter la persécution proprement dite.

Que te dirai-je encore qui puisse vous intéresser : ma vie est toujours la même, rien de nouveau ne se passe autour de moi et je suis dans la partie où se trouvent le moins de nouveaux chrétiens. Tout est comme par le passé avec quelques fatigues et quelques consolations. Nos pauvres néophytes sont assez misérables depuis deux ans parce que la récolte ne réussit pas très bien, nous ne sommes pas en famine proprement dite mais dans une gêne générale. Je ne parle pas de moi qui ai toujours plus que je ne puis manger mais du peuple. Cette misère

empêche même une certaine quantité de familles de passer dans nos rangs, pries bien Dieu de faire lever tous les obstacles. J'ai baptisé assez peu d'adultes pour ma part mais d'autres missionnaires ont été plus heureux et j'apprends ces jours-ci qu'il y a eu cette année environ quatre cents cinquante baptêmes d'adultes dans la mission et si Dieu permet que nos efforts pour la propagation soient couronnés de succès nous avons lieu d'espérer que l'année suivante ne sera pas mauvaise'. Toute fois une des bonnes veines où nous récoltons chaque année abondamment est dit-on en famine affreuse et par suite pour de conversions possibles.

Voilà chère Sœur dix ans révolus depuis notre séparation qui aurait pensé que je pusse vivre si longtemps surtout quand je fus envoyé dans la Corée. Chacun semblait s'attendre à voir la fin de mois en mois et d'années en années. Les desseins de Dieu ont été différents : je vis encore. Espérons que c'est pour le bien de mon âme, toutefois plus j'avance moins je recueille pour le Ciel, faites donc violence au bon Dieu afin que du moins je ne perde pas mon âme. Ne vois pas dans ces paroles un désespoir de ma part, Dieu est toujours si bon pour moi, notre bonne Mère veille toujours sur moi, mais il faudrait répondre à tant de grâces, demandes le pour moi. Soyons de plus en plus unis. J'apprends avec bonheur que l'union de tous nos frères et sœurs augmente plutôt que de diminuer, rappelons-nous que l'union fait la force et soyons unis. Tous m'écrivent avec franchise et amitié, c'est pour moi une grande consolation. Dans trois jours je dois sans doute recevoir des dépêches, que ce sera bon !

Adieu bonne Sœur sois toujours avant tout à Dieu puis à la famille pour Dieu ; tout ira bien j'en ai la confiance. Quêtes des prières pour les pauvres Coréens, c'est le principal. Tout à toi ton frère.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

Je n'oublie devant Dieu aucune des communautés ou bonnes âmes qui veulent prier pour nous.

25. 25 janvier 1854. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Cette lettre vous parviendra-t-elle ? Je veux la faire passer par les navires Chinois avec quelques enfants que nous essayons encore d'envoyer pour faire leurs études, mais je crains bien encore que nous ne réussissions pas.

Il y a peu de jours que je reçus vos lettres de Mars 1853, par la même occasion mes lettres écrites en automne ont franchi la barrière et se trouvent au Leaotong, puissent-elles vous arriver heureusement.

J'ai vu par vos lettres que toute notre famille est en assez bon état. J'en remercie le bon Dieu et le prie qu'il en conserve et sanctifie tous les membres. Benoit me fait part aussi de la mort de mon oncle à laquelle je m'attendais bien un peu. Je ne lui réponds pas par cette voie trop chanceuse, veuillez faire en attendant à tous ces chers cousins mes compliments de condoléance et leur témoigner toute la part que je prends à leur perte, cet été je compte leur écrire.

Ici nous vivons à peu près comme par le passé, les vexations d'un gouverneur de province dont je parlais dans une dernière ont eu leur fin, il a fallu que les chrétiens donnassent environ 4000f^s. Les uns disent qu'il ne voulait que de l'argent, les autres disent qu'une lettre arrivée de très haut l'a arrêté dans ses projets. Ce dernier sentiment paraît avoir quelques preuves en sa faveur, quoiqu'il en soit remerciez Dieu, mais ces deux ou trois mois passés dans l'attente d'une grand affaire a bien fait tort à la mission. Les Chrétiens ont été consternés, abattus dans beaucoup d'endroits, les uns ont quitté, les conversions arrêtées en plusieurs localités ; oh qu'il faut peu de choses pour causer un grand mal.

J'ai fait cet automne deux mois d'administration, et me trouvant fatigué je me repose un peu pour recommencer sans doute bientôt, priez toujours pour nos chrétiens et pour moi ; c'est là notre rendez-vous, notre refuge.

Si je croyais que ces deux mots vous parvinssent, je les allongerais, mais c'est lettre perdue. Mes respects, amitiés à toute la famille et aux connaissances, dans l'été je dois vous écrire comme de coutume.

Adieu bien chers Parents recevez l'assurance de mon profond respect et sincère attachement.

Votre fils

A. Daveluy missionnaire apostolique

Si vous connaissez un bon ouvrage un peu étendu sur les devoirs respectifs des parents et ^{sur} ceux des enfants, je vous prie de me l'envoyer. Probablement cela se trouverait plutôt dans de vieux livres, car pour des livres comme celui d'*timé Martin ou ***** je n'en veux pas.

26. Octobre 1854. A ses Frères et Sœurs.

Mes bien chers frères et Sœurs,

Je voudrais bien écrire beaucoup et vous adresser trente six lettres remplies des plus jolies historiottes, mais cette fois il n'y a pas mèche ; et pourquoi direz-vous ? c'est que je n'en ai pas le temps ; et le fin mot c'est que j'ai voulu cet été pour satisfaire à des demandes réitérées faire un petit travail sur ce pays, et pour tout dire ce petit travail, qui, si on le voyait paraîtrait l'œuvre d'une journée a été pour moi un ouvrage colossale, non terminé et que je n'envoie pas. Mon ignorance des langues, de la littérature etc... puis la maladie d'un de nos confrères, puis les chaleurs, puis un peu de fatigue, puis la perruque qui pousse, les facultés qui déjeunissent, puis enfin tout le reste a fait que la montagne en travail enfante une souris, mais quel que soit le fruit le travail d'enfant est le même, or donc voilà pourquoi je suis en retard, arriéré et je me dépêche de déposer quelques lignes sur le papier pour pouvoir mettre le pied dans l'étrier au jour fixé c'est-à-dire sous très peu de jours ; et puis une fois en campagne adieu les lettres, les correspondances et tout ce fatras de contes, on marche son chemin, on fait la besogne le moins mal possible, la nuit arrive toujours trop tôt, et le lever du soleil de même, il n'y a plus mèche. Ainsi donc par conséquent pardon, mille fois pardon, je ne vous envoie pas séparément de détails, les versements ne sont pas cette fois à l'ordre du jour, à qui la faute ? à personne et ne nous troublons pas. Disons donc d'abord et bien vite que j'ai reçu des lettres de vous tous soit en Janvier puis ensuite en Mars, c'est-à-dire à deux époques ; c'est la première fois depuis dix ans, et bon signe pour l'avenir, si l'usage pouvait s'en établir, assurément personne de nous n'aurait l'idée de s'en plaindre.

Vos lettres m'ont fait tout le plaisir que vous pouvez deviner. Je bénis mille fois Dieu et la bonne Marie de toutes les grâces dont ils vous comblent et des faveurs qu'ils répandent toujours sur notre famille, j'espère que chacun saura y répondre fidèlement et en mériter la continuation pour une plus grande exactitude à ses devoirs et des efforts continus à combler toutes les lacunes qu'il pourrait encore y avoir, rappelons-nous sans cesse que notre but est avant tout d'arriver au séjour où nous pourrions être réunis. Il y a différents états et différentes places dans la maison du Seigneur, mais si chacun fait ses efforts pour bien remplir sa charge, tout concourt indirectement à la gloire de Dieu, au bien du prochain, au salut de l'âme, tout concourt dis-je à nous rapprocher, à nous réunir, à nous faire rencontrer un jour et certes après le bonheur de jouir de Dieu, je crois que c'est le plus grand bonheur que nous ambitionnions tous. Pour moi qui vous ai quittés, penseriez-vous que je ne désire pas souverainement une réunion totale, fixe, solide. Non certes, cette pensée n'a même pas pu entrer dans vos esprits ; il n'y a jamais eu, il ne pourra jamais y avoir l'ombre de l'indifférence dans mon cœur, je veux et à tout prix que nous soyons tous un jour dans la même maison et ce nouveau toit paternel où se trouveront sans doute aussi les pères et mères aura bien d'autres délices que celles dont j'ai encore si souvent le souvenir présent à l'esprit. Ainsi donc prions tous les uns pour les autres, travaillons à arriver au but, surmontons les obstacles qui s'y opposent, soyons tout entiers à nos devoirs de chrétiens, sans négliger cependant ce que le présent demande de nous. J'ai tout dit.

(Hier j'apprenais une bonne nouvelle je vous la transmets telle quelle. Un homme d'un certain rang cherchait depuis dix ans le nœud des choses de ce monde. Voulant se rendre compte de son existence et se procurer le bonheur, il se remua de tous bords. Il va voir les bonzes pour étudier leur doctrine, il se livre à l'astrologie, il consulte les sorciers, les diseurs de bonne aventure etc... onze ans se passent et tout reste vide pour lui. L'idée lui prend de consulter aussi les chrétiens : il va donc trouver l'un d'eux qui craignant de se compromettre le reçoit assez mal ; deux ou trois jours après il revient à la charge et est reçu de même. Ce manège

continua assez longtemps, quand enfin le chrétien semblant reconnaître chez le singulier personnage un peu de bonne foi et de désir du vrai, lui communiqua la doctrine, ajoutant : Je vous ai déclaré le fondement de toutes choses, allez réfléchir mûrement et à loisir, si vous trouvez ce fondement solide, revenez me voir, sinon, de grâce, ne m'importunez plus. Il part et contre sa coutume il passe vingt jours sans revenir. On croyait tout tombé dans l'eau quand enfin se représentant de nouveau, il dit : j'ai tout médité, réfléchi, j'ai tout discuté et vraiment hors de là il n'y a pas de vraie doctrine. Quoique le roi défende sous peine de mort d'être chrétien je ne puis m'empêcher de l'être. On lui communique les livres, les prières, il apprend tout et se confirme dans la foi. Il fait plus il évangélise toute sa maison y compris père et mère. Son père mais surtout son épouse font résistance, il compose pour eux à sa façon une réfutation des doctrines païennes et apologie de la religion et en deux ou trois mois il emporte la place, tous les siens sont conquis à la religion au nombre de douze. Il y a peu de jours il reçut le baptême avec toutes les dispositions désirables et promit au passage du père dans ses environs de faire recevoir le baptême à sept ou huit de sa maison, les autres ne pouvant apprendre la doctrine suffisamment pour être baptisés cette fois. Oh que la grâce l'a bien conduit, combien sa constance et sa patience éprouvées pendant plusieurs mois ont été couronnées de succès. Gloire à Dieu, grâces à Marie.)

Qu'en dites-vous ? Le bras de Dieu est-il raccourci, nous en avons toujours quelques uns de ce genre, et de tels hommes peuvent nous devenir fort utiles pour enrôler quelques autres païens. Priez pour cette famille, qu'elle persévère et nous amène de nombreux prosélytes. Du reste cette année ne passera pas pour une année féconde, probablement la petite tourmente éprouvée l'automne passé a frappé au cœur et fait reculer une partie de ceux qui peut-être seraient devenus des nôtres. Ainsi toujours des empêchements, toujours des obstacles et pas encore de tranquillité parfaite. On ne peut l'espérer sans un vrai miracle que Dieu ne fera peut-être pas de si tôt. Qui sait ses desseins de justice ou de miséricorde. J'allais finir sans même dire un mot des nombreux effets reçus cette fois. Enfin ils sont arrivés du moins en partie. Depuis les aubes et garnitures d'autels demandées depuis dix ans jusqu'aux médailles, scapulaires etc... J'ai reçu beaucoup d'objets et peu ont été gravement détériorés par tant de courses sur mer. Les reliquaires sont aussi arrivés à bon port et une belle chasuble que j'avais demandée à Mr Barran. Nos chrétiens sont aux Anges de tout cela, on se précipite sur tout et déjà sans être sorti de chez moi presque tout a disparu. Quand je vais être à l'administration ce seront des demandes de toutes parts et je serai assiégé par tous ces braves gens, heureusement il me reste quelque peu d'objets que je ferai durer le plus possible. Les images de patrons sont venues en bien petit nombre ou plutôt presque pas, c'est la grande désolation ; car ici rien n'est apprécié comme une image ou médaille de patron. Par malheur encore la plupart des médailles sont les mêmes et d'un modèle ont on avait déjà passablement. Quoiqu'il en soit, ce fut et c'est encore grande joie, grande fête, et bien consolant pour nous.

Adieu pour cette fois, priez pour un frère qui pense toujours à vous et a bien besoin du secours de Dieu et des faveurs de Marie.

Tout à vous

A. Daveluy missionnaire Apostolique

27. Novembre 1854. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Je voudrais vous adresser une belle et longue lettre et voilà que pendant un mois des circonstances imprévues m'ont empêché de me mettre à la besogne et le temps s'écoulant toujours je me trouve à l'improviste dans le cours de l'administration ; or qu'attendre de moi au milieu du brouhaha de l'administration et des affaires sans cesse renaissantes. Je ne dirai que quelques mots et encore sans suite, sans liaison, ce sera seulement une preuve de souvenir.

J'espère que vous aurez reçu mes lettres d'Octobre -53 et celles de Janvier, nous avons eu deux occasions l'an passé, la première fois depuis dix ans, j'espère de la Bonté Divine que ces deux lettres vous seront parvenues. La seconde a été emportée par le navire chinois qui nous a amené un confrère. Les choses ont bien réussi, trois élèves ont pu être expédiés à l'étranger et mille objets nous sont parvenus. Je dis mille objets car depuis notre entrée rien n'étant venu jusqu'à nous, le bagage a dû être assez considérable, vins de Messe, livres nécessaires, ornements d'autel, objets de piété, presque tout est arrivé à bon port, quel beau jour ! Quelles actions de grâces ! Toute la Corée Chrétienne bondit et s'agite, tout était en émoi et bénissait Dieu. Un confrère si longtemps désiré était parmi nous, tout semblait nous annoncer des jours heureux. Mais la Providence qui se plaît toujours à nous éprouver, permit que notre joie fut troublée aussitôt après son arrivée, ce jeune confrère fut pris d'une maladie violente qui au bout de dix à quinze jours s'apaisa.

Il vint près de moi pour respirer le bon air des montagnes et jouir de la liberté. Malheureusement le mal existait encore et après et après environ six semaines reprit plus fortement. Au bout de huit jours difficiles à peindre, il expirait entre mes bras. Vous dire ma position, ma douleur, celle des chrétiens, enfin le deuil général, ne serait pas possible. Il faut dire son Amen et prier Dieu de mettre le baume sur les plaies. Nous voilà donc encore réduit à notre nombre de l'année passé et plut à Dieu que me confrères ne ressentissent pas la diminution de forces que j'ai moi-même éprouvée, mais l'homme est homme et chaque année pèse sur le dos. Chacun malheureusement l'éprouve et se trouve moins dispos que par le passé. Toutefois puisque Dieu nous impose ces privations et ne permet pas que le soulagement se présente, nous devons présenter les épaules et accepter le fardeau. Donc à la besogne et j'ai commencé mes courses depuis six jours avec le désir de faire de la bonne besogne.

Que vous dire de notre pays. Voyez mes lettres précédentes et veuillez en tirer une nouvelle copie, vous aurez l'histoire de l'année présente. Quelques vexations locales, rien de bien grave ; Des ennemis assez nombreux, mais les administrateurs actuels qui semblent vouloir couler doux et faire semblant d'ignorer que nous sommes dans ~~le~~^{leur} pays et travaillons à convertir le peuple. Nous y travaillons, dis-je, mais le succès n'est pas autre que par le passé. Peu nous écoutent et très peu ont la force de se déclarer pour Jésus Christ. Retenus par la peur, par le désir des plaisirs, des honneurs, par les liens du péché, la moisson est ce qu'elle était par le passé. On dit que c'est sur le même pied. Quelques centaines ont pu être baptisés. Il y a deux jours je reçus la visite d'un bonze très distingué par sa science religieuse et ses vertus. Il était au milieu des honneurs de sa secte ; quand je ne sais trop comment il eut vent de la religion chrétienne, il en vit les livres, en étudia la doctrine et quitta le froc de bonze pour se faire disciple de la croix. Nous espérons beaucoup de lui pourvu qu'il persévère, il peut nous amener bien des enfants, je l'ai beaucoup exhorté à étudier profondément la Religion et à la répandre avec les précautions voulues, déjà il a communiqué la doctrine à plusieurs de ses connaissances qui sont à l'étudier pour le moment avant de se décider, mais le succès dépend de Dieu qui peut répandre ses grâces avec abondance, surtout si les bonnes âmes le prient souvent pour cela. Plusieurs autres personnes graves sont venues dans nos rangs, nous espérons un peu de

propagande par leur moyen, mais que de difficultés de toutes parts. La propagande directe auprès des payens inconnus est très épineuse et ne semble pas promettre tout le succès que j'avais osé en espérer, toutefois elle n'est pas sans fruits et s'ils se font attendre, ils n'en seront pas moins bons. Quelques uns nous sont acquis, la plupart ne se décident pas si facilement et il faut du temps pour que les choses viennent à point. Nous essayons de notre part de tous les moyens qui paraissent praticables, le reste est entre les mains de Dieu. Vraiment il paraît que si le gouvernement n'était pas si opposé, bien des âmes se sauveraient et les obstacles seront la cause de leur ruine ; que dire alors de tant de chrétiens d'Europe qui ont sous la main tant de moyens de salut et si peu d'obstacles réels ; quel sera leur jugement s'ils ne profitent de tout cela. Nos pauvres chrétiens ont bien aussi tous les obstacles de la vieille Europe et les affaires et la pauvreté et les critiques et le mépris ; les vrais fidèles persévèrent et font leur salut.

J'ai reçu tous les objets demandés ou à peu près, seulement-ils sont un peu différents. Ainsi il y a assez peu de gravures de saints et saintes. J'ai trouvé aussi les statues de Marie très communes et les statues en niche par trop laides. Les Coréens n'en font aucun cas. Si vous avez l'occasion d'envoyer quelques objets veuillez ne pas mettre de statues. Je désire surtout des images de la Vierge avec l'enfant Jésus, de St Jean, de St Pierre, St Paul, St Joseph, St Thomas, St André, St François, etc, de Ste Barbe surtout, Ste Agathe, Cécile, Lucie, Anastasie etc.

Veuillez bien choisir cinq ou six gravures grandes et bien coloriées dont les portraits soient grands pour orner mon autel, puis quelques une de moyenne grandeur, mais bien faites. Autrefois les maisons Letaille Debost et Basset en faisaient de soignées ; si vous pouviez les choisir par vous-même ou quelqu'un de la famille je pense que le détail serait plus précis. Du reste, je n'attends pas de grands envois, s'il y avait quelques grandes belles médailles, elles seraient bien reçues. J'ai reçu cette fois beaucoup de médailles de St Pierre, Paul et des portraits de Jésus et Marie, il y en a suffisamment pour le présent, j'en préfère d'autres s'il y a lieu. J'avais désiré une petite lunette d'approche pour porter dans les routes, je la voudrais bonne et à peu près de la forme de la petite lunette blanche que ma mère a depuis longtemps, c'est commode. J'ajoute que quelques crucifix de différentes formes et grandeur seraient bien reçus.

Que dire encore ? Les années se passent, tout change. On dit que vous avez quelques beaux jours de liberté religieuse et qu'il y a beaucoup de conversions, toutes ces nouvelles me font un sensible plaisir, puissé-je voir ici ces mêmes changements et vous en faire part. Dieu seul sait ce qu'il se sera : pour nous prions, combattons et vivons dans l'attente de la récompense promise aux fidèles serviteurs. Rappelez-moi s'il vous plait au souvenir des bonnes communautés qui veulent bien penser à moi et puis de toutes les personnes qui prient pour moi, je ne parle pas de la famille, elle est sans doute au premier rang et je suis fidèle à presque tous vos rendez-vous.

L'oubli a quelque fois sa part mais elle n'est pas grande.

J'ai fini bien chers Parents ce petit mot sera de nouveau un gage de mon respectueux et inviolable attachement.

Votre fils

A. Daveluy Missionnaire apostolique

28. 17 Février 1855. A ses Parents.

Mes biens chers parents,

J'ai reçu il y a peu de temps vos lettres datées des fêtes de Pasques, celle de Mr Petit. Celles de Paris et Arras se sont trouvées en retard viendront plus tard sans-doute. Espérant avoir une occasion dans quelques jours, je veux donner signe de vie, mais au milieu de l'administration je ne dirais que quelques mots. Je remercie tous les jours la Providence de toutes les grâces qu'elle répand sur notre famille, oui tout se dispose bien et nous nous réunirons un jour. Chaque courrier m'apporte la nouvelle du départ de quelque membre de la famille ; mais qu'il est consolant de penser que tous s'endorment dans les bras du Seigneur, toutefois je ne manque pas de célébrer le saint sacrifice pour chacun, payant ainsi ma dette de reconnaissance pour les bons souvenirs devant Dieu que chacun veut bien me conserver.

Je suis presque à la fin de ma visite qui dure depuis plus de quatre mois. Je l'ai faite sans grande secousse, c'est dire que je me soutiens et que Dieu permet qu'il reste quelque prêtre près de nos chrétiens, je vais sous peu de jours prendre le repos qui m'est nécessaire et puis tâcher de remplir mes autres devoirs et le reste de ma tâche.

La partie que je visite est toujours la plus aride et la plus stérile en nouveaux chrétiens. Toutefois j'en ai rencontré un certain nombre et je suis heureux d'apprendre d'autre part qu'il y a du mouvement dans certaines contrées, nous ne serons pas au dessous des autres années et certaines conversions sont marquées au coin de grâce spéciale.

Demandez surtout que Dieu nous envoie quelques chrétiens capables c'est mon vœu de chaque jour et il semble ce vœu commence à se réaliser, il y a dans quelques nouveaux chrétiens tout ce qu'il faut pour rendre service à la mission et hier encore j'appris qu'il y avait ébranlement dans quelques familles qui nous seconderaient à merveille, mais le grand pas n'est pas encore fait, il faut prier beaucoup. Qu'il est consolant de penser que Dieu nous écoute et nous seconde. En France vous tâchez de travailler à le faire servir et aimer, en Corée je tâche de faire le même, c'est ainsi que chacun remplit sa mission. Ici un homme capable peut seconder l'œuvre de Dieu mieux qu'un missionnaire, il peut faire un bien immense chez les chrétiens et les payens, où est cet homme ? où sont ces hommes ? J'ose les croire déjà désignés par les conseils de Dieu, prions qu'il hâte le moment de leur conversion, de leur manifestation.

Pour le moment nous sommes presque en paix, il y a encore quelques chrétiens en prison depuis un mois ou deux, mais les affaires semblent pas trop se brouiller, et tous nos confrères n'ont pas eu trop de grandes craintes. Dieu tient tout entre ses mains, quid timide eritis modicæ fide ! La confiance en Dieu voilà où il faut nous appuyer et puis tâcher de remplir notre tâche le moins mal possible.

Attendons les moments de Dieu, la Chine entr'ouverte, le Japon qui s'entrouvre, et puis le tour de la Corée ne viendra-t-il pas aussi ? Tôt ou tard, avant ou après, de notre vivant ou après notre mort, un jour il y aura du fracas en Corée, et ce tapage sera celui des payens cherchant à s'instruire et à recevoir les sacrements. Oui je crois qu'un jour ce tapage aura lieu, et toutefois j'ignore si je serai témoin du fait, espérons.

Les choses semblent s'établir sur le pied de nous faire avoir deux occasions par an, l'une à Noël et l'autre après la St Joseph, si vous voulez en profiter, veuillez m'écrire quelques lignes au moins trois fois l'an, sans cela il y aura des occasions perdues. Je pense ne pouvoir rien recevoir cette fois à la St Joseph, vos lettres de la fin de l'année n'auront pas eu le temps de parvenir.

Veuillez bien m'envoyer les cartes des 5 parties du monde, puis celle de la Chine, Corée et Japon. Ces cartes devront être en ***** format, les plus récentes et les plus exactes : la faire coller sur toile et envoyer pliée. J'ai fait quelques demandes par mes lettres

de l'automne, je n'y ajoute rien.

Adieu bien chers parents, recevez pour vous toute la famille et les connaissances,
l'assurance du respect et de l'attachement de votre fils

A. Daveluy_missionnaire apostolique

29. 2 Novembre 1855. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Voilà encore une année sur sa fin et l'époque où je dois vous donner quelques nouvelles ; mais comment faire au milieu de mille occupations auxquelles mes forces peuvent à peine suffire. Je voudrais écrire beaucoup et vraiment d'une part rien de bien curieux à raconter, de l'autre le temps est bien rare ici. Je dois donc me borner à peu de choses, remettant de plus nombreuses dépêches au printemps si Dieu le permet. Vous avez eu l'an passé deux fois de mes nouvelles, puisque vos lettres ont trouvé deux ouvertures, mais vous avez probablement qu'une seule fois les dépêches du dehors sont pu nous parvenir. Je reçus par le nord quelques lettres de vous, écrites à deux époques différentes et j'ai bien remercié la providence, qui veille si tendrement sur notre famille, des dépêches plus récentes auraient pu me parvenir si la voie de mer avait réussi, mais par je ne sais quelle circonstance, ou personne ne fut envoyé de Chine, ou la rencontre n'a pu se faire, de sorte que lettres bagages et confrères tout manqua. Seulement la rencontre d'une barque chrétienne permis de faire passer nos lettres. Vous devez juger combien ce contre temps dut nous être pénible, car nous sommes toujours en trop petit nombre, et attendons du renfort avec une grande impatience. Quand tout semble disposé pour la réussite, Dieu permet toujours quelques empêchements et les choses ne s'améliorent pas. Il semble que si quelques Confrères pouvaient nous aider il y aurait moyen de faire un peu plus et d'étendre le cercle de nos efforts, toujours attente déçue et le peu d'ouvriers qui sont ici ne peuvent suffire à faire les choses convenablement ; Les distances sont trop grandes pour pouvoir diriger et pousser les affaires d'une manière efficace. Du reste comme par le passé nos efforts ne sont pas entièrement inutiles. Les chrétiens sont à peu près visités, et quelques payens sont évangélisés.

Priez toujours pour notre œuvre ou plutôt pour l'œuvre de Dieu puisque nos travaux n'ont d'autre fin que le règne de Jésus-Christ et Sa gloire, par le salut des âmes. Pendant cette année voulez vous savoir ce que j'ai fait, pas grand-chose et toute fois je suis très occupé. Selon ma coutume j'ai fait un peu d'administration, et dans l'espace de quelques mois visité je ne sais combien de petites chrétientés dispersées de coté et d'autre soit dans la montagne soit dans le voisinage des payens tout cela bien lentement, mais par la grâce de Dieu aucune affaire grave ne se présenta et je pus supporter ce travail aussi bien que je pouvais l'espérer. Mais comme il faut des épreuves dans la vie, je fus obligé pendant un mois et plus de cesser le travail et de me soigner. C'est que je ne suis pas un hercule et que moins solide que les rochers de l'océan je bronche par moments et demande les secours de l'art ; toute fois je n'ai pas eu besoin de demander les secours de la religion ou en d'autres termes je n'ai pas été très gravement attaqué. Ce temps passé je voulus utiliser mon été, et pour le bien de nos chrétiens je dus me faire traducteur, ou du moins aider les traducteurs.

Un ouvrage assez considérable que je voulais expédier en moins d'un mois, m'en pris deux bien complets et de là désordre et désappointement dans mes affaires. Le temps que je devais consacrer ailleurs fut pris et naturellement la presse augmenta. Je voulus encore collationner et rectifier des notes pour un dictionnaire et pour cela je dus par six jours de suite aller m'installer au bout du monde, chez un vieux docteur distingué et qui a passé par beaucoup de dignités. C'est là que je passais les chaleurs. L'air y est bon, le séjour agréable sur les bords d'un fleuve ou quelque fois on fit la guerre aux poissons. Mais les commodités de la vie sont aussi rares dans ce pays lointain que chez les sauvages d'Amérique. C'est dans ce pays ci une partie à part. La volaille s'en ressentit, ne pouvant me procurer de la chair de bœuf, il fallut faire main basse sur tous les poulets qui s'élevaient en masse dans le village, et cela *** grâces aux bons soins de mes hôtes et au charmant caractère de mon vieux docteur l'été se passa fort

bien en discussions Philologiques, moins sèches que le mauvais riz de ces contrées et pour compenser la maigreur de notre table. Je faisais parfois des brioches mi-Européennes que mon docteur avalait fort gracieusement. Là donc se forma la base d'une polyglotte Coreano-Sinico-Latino-française. Voilà qui sonne bien, si elle était réalisée, mais le temps encore, toujours le temps me faisant faute elle est à peine ébauchée, et devra se terminer dans je ne sais combien d'années. Tous les jours encore dans des intervalles de loisir, j'y mis la main sans savoir si jamais la fin se présentera. Aussi mes Coréens n'ayant pas le mot indéfini dans leur langue, disent que c'est un travail infini. Je suis de leur avis et avec mon peu de force, je n'eus peut-être pas du le commencer si le désir de mettre à profit quelques années de séjour dans ce pays ne me l'eut fait croire utile à moi et peut-être à d'autres.

Voilà donc comment toujours en route le temps se passe et les travaux s'amoncellent, il fallut quitter ce séjour lointain et déjà le temps de l'administration était venu ; L'un est parti, l'autre va se mettre en marche ; je me rapprochai donc du centre de la mission et voulant faire des lettres il n'y a plus de temps, déjà j'ai visité quelques chrétiens et il faudrait continuer. D'une part des lettres à faire, de l'autre le besoin de repos, enfin la nécessité de secourir les chrétiens, comment tout accorder, ce n'est pas facile, mais je l'essaye en remettant au printemps par la voie de mer un certain nombre de lettres et j'espère que nos parents auxquels j'eusse du les adresser aujourd'hui me le pardonneront du reste l'époque de réception sera presque la même.

Que vous dire encore qui puisse vous intéresser ? Nous sommes pour le moment parfaitement tranquilles de la part du gouvernement, et il ne semble pas vouloir nous inquiéter. Ce n'est pas la liberté mais c'est la paix, probablement paix raisonnée de sa part, c.à.d. qu'il veut éviter les affaires ; du reste sous tout autre point, c'est pitoyable. L'administration n'est plus qu'un brigandage et le peuple est bien malheureux. Toujours on dit que cette dynastie touche à sa fin, qui le sait ? mais ce n'est pas hors de vraisemblance. Du reste le roi dont la capacité ne peut guère être connue, aime son peuple et ne veut rien que pour son bien, mais il est mal secondé, ou peut-être il ne peut agir à son gré. De là bien des misères chez le peuple, heureusement que la fertilité de cette année soulage toutes les classes et coupe court à bien des maux. Nos chrétiens aussi seront un peu plus à l'aise que par le passé, il paraît que l'abondance est générale par tout le royaume, c'est un bienfait de Dieu, et parmi tant de millions d'hommes, qui pense à l'en remercier ? Tachons, mes chers parents, nous à qui Dieu a donné la lumière, de ne pas être du nombre des ingrats et de le remercier tous les jours de sa bienveillante providence. Tous vos enfants ont grandi beaucoup, sont placés, plusieurs le seront sous peu et dans tout n'est-il pas vrai que Dieu nous a gardés et comblés de grâces ; que du moins les prières de tous soient unanimes, et que pas un de nous ne fasse classe à part. Si je puis recevoir vos lettres à la fin de cette année sans doute j'apprendrai encore que tel ou tel ont de nouvelle position. Je désire bien en avoir des nouvelles et surtout savoir comment tous peuvent dans leur partie remplir tous les devoirs qui nous sont imposés, je demande sans cesse à Dieu et j'espère de sa bonté qu'il ne retirera pas sa main bienveillante de dessus notre famille et que la religion sera toujours la première base de toutes nos démarches.

Je n'ai pour cette fois aucune demande grave à faire, s'il y a lieu à m'envoyer quelques images et médailles elles seront toujours bien reçues, de jolies petites croix, de plusieurs espèces sont très désirées inutile de faire en grand détails car c'est toujours comme par le passé. L'envoi que je reçus il y a deux ans a satisfait bien des désirs, mais qu'il en reste encore à remplir, et puis le Coréen tient tant à des objets de piété, je crains seulement qu'il ne passe le principal de l'accessoire, et donnerait tout ce qu'il a pour une image qui lui convient, semblable en cela aux enfants qui ont des désirs si violents de ces objets. Mais est-ce donc un mal ? Je pense que c'est fort bon pour eux, et je le vois avec plaisir. J'ai gardé quelques belles gravures pour mon autel, or plus de cent fois ils m'ont dit clairement : si ce n'était le septième précepte

dussions nous être bastonnés, vos images ne seraient pas longtemps chez vous. Voilà leur simplicité. Mais j'ai beau faire, leur avidité ne sera jamais entièrement satisfaite. Que diraient-ils, s'ils entrevoyaient une de nos églises ornée pour un jour de fête, s'ils avaient la liberté, je crois qu'ils se donneraient facilement à augmenter la pompe et la solennité du culte, cela est dans leur caractère.

Savez-vous que ce printemps j'ai été un jour et deux nuits récréé par les cris et les menaces des payens. Ma présence chez les chrétiens fut dévoilée par une chrétienne peut-être plus sotte que mauvaise, quoiqu'elle pratique assez froidement. Les payens vinrent la nuit faire le vacarme autour de la maison, puis tinrent conseil et résolurent de me saisir au sortir de chez les chrétiens, afin disaient-ils de me donner une leçon. Ma faute est que je donne les sacrements à plusieurs de leurs parents et cette fois là même, le principal membre de toute la famille et de tout le village venait de se rendre et pratiquait. Cela méritait bien punition et on voulait seulement me trainer ignominieusement autour du village pour m'oter la pensée de revenir jamais près d'eux. Les routes étaient gardées et nous craignons quelque mauvaise histoire. Mais Dieu permit qu'à force de composition on parvint à obtenir le passage libre sans autre misère. Je sortis avec mes suivants et quoique deux ou trois nous contemplassent, personne ne fit rien. Par la suite, j'ignore comment la visite de ce pays aura lieu. Vous voyez que Dieu veille sur nous, et que s'il y a des mauvais pas, il est toujours le maître des cours. Du reste je pense que quoiqu'il arrive, un étranger ne serait pas si maltraité que par le passé, et toute pensée de martyr a dû s'effacer entièrement de nos esprits, quoiqu'il en soit ou peut mourir très vite sans coup de sabre et demandez à Dieu pour moi d'être toujours préparé.

Pas d'autre histoire à vous raconter. Je n'en sais aucune et le temps presse.

Veillez pour cette fois, vous charger de tous mes respects et compliments pour tous les membres de la famille et aussi pour toutes les autres personnes qui veulent bien penser à moi. Dans trois mois si Dieu le permet j'enverrai mon courrier annuel. En attendant soyez tranquille sur mon compte, la providence ne permettra rien qui ne soit pour mon bien spirituel. Demandez-lui pour moi la patience, la confiance et toutes les vertus d'un missionnaire.

Agréez l'assurance du profond respect et de l'inviolable attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très obéissant fils.

A. Daveluy missionnaire apostolique

Veillez bien m'envoyer deux cadres dorés pas bien grands, ni très petits, et aussi une dizaine de jolies images coloriées du genre nouveau.

30. fin Janvier 1856. A ses Parents

22 degrés centigrades au matin 5 à midi

Mes bien chers Parents

J'ai reçu il y a peu de temps vos lettres de 7bre 1854 et d'Avril 55 ; Les bienfaits que Dieu a répandu sur notre famille m'ont comblé de joie et ne sachant comment par moi-même lui rendre grâces, ma première démarche fut dès le lendemain de célébrer une messe d'action de grâces, quel bonheur de voir que ce Dieu de bonté conduit tout à bien, et s'il y a encore à désirer de plusieurs côtés soyons confiant que Dieu saura bien encore combler nos désirs et satisfaire à nos soupirs. D'autre part je vois que la route des sacrifices est encore ouverte, et que ses desseins sont d'augmenter votre couronne par la patience, si mon cœur d'un côté se trouve ému de tout ce qui se passe je me rejette aussitôt vers Dieu en lui disant : Pater noster qui es in coelis, je reprends confiance qu'il vous gardera toujours et vous entourera de ses soins paternels. Le passé est garant de l'avenir et quelques soient ses desseins, ils sont pleins de bonté, de bénignité, de miséricorde, nous ne serons pas confondus. Le pauvre Alphonse a donc manqué sa carrière, c'est fâcheux pour lui, d'autant plus que l'âge avance, je ne sais si je dois me réjouir de le voir à l'Ecole Centrale, car dans mon ignorance elle ne me paraît pas un chemin bien clair, mais plutôt le centre des culs-de-sac. Quoiqu'il en soit, faute de mieux il faut bien en passer par là et espérer que le corps et l'âme pourront y trouver leur entretien. Dieu veuille que tous mes frères et sœurs s'établissent convenablement et mon grand désir serait qu'ils se rapprochent de la famille, cette dispersion trop grande me tient bien à cœur, je la voudrais considérer comme momentanée mais si l'on y prend garde, elle pourrait bien devenir permanente, ce qui me causerait bien de la peine.

Vous avez eu coup sur coup des solemnités incomparables, que n'ai-je pu y assister : le triomphe de notre Mère Immaculée n'aurait pu surtout ne pas m'exciter, oh si j'osais espérer comme vous une ère de tranquillité pour l'église, ce serait trop beau, je prie à cette fin, les desseins de Dieu le permettront-ils ? mais de toute parts je ne vois que volcans. Il est vrai qu'il faut un peu de relâche pour permettre à la foi de faire plus librement ses conquêtes, mais sous cet horizon menaçant ne devons nous pas plutôt nous préparer à la tempête. Quoiqu'il en soit : Espérance.

Dans notre petit royaume les choses sont plus calmes que dans le levant. Dieu permet la paix et tout nous porte à croire qu'elle ne sera pas troublée, gravement du moins. Pour le moment tout serait bien si Dieu dans sa miséricorde permettait l'entrée de notre Evêque avec quelque renfort. Ce printemps nous essayerons mais qui sait le dénouement, c'est le plus grand bienfait que nous puissions désirer et là aussi que se portent toutes nos prières. Les conversions sont sur le pied du passé, encore cette fois cinq cents et plus, mais pas de probabilité de voir sitôt les choses marcher grand train. Je viens encore de rencontrer deux vieux retardataires qui ont du être baptisés il y a 40 ou 50 ans et n'avaient jamais reparus, c'est consolant. Voulez-vous un trait de ferveur d'un de nos jeunes chrétiens. Il était fort bien placé chez un honnête payen et vivait tranquillement. Un jour il entend parler de la religion à sa mère, son parti est pris sur le champ. Pendant quelque temps il cherche à s'instruire, mais ne pouvant avoir de livres dans cette maison payenne, il prend un moyen singulier, il écrit sur son bras une phrase ou deux, puis quand il les a apprises les efface et va en écrire de nouvelles. En peu de temps il s'instruit des principales vérités et voulant pratiquer sans tarder fait ses adieux à son maître. Celui-ci stupéfait lui fait force reproches, pourquoi me quitter, moi qui te traite si bien qui ai confiance en toi, qui veux te procurer de l'avancement etc.. – tout cela est vrai, répond le néophyte, mais je dois vous quitter. Le maître courroucé le fait saisir, suspendre et battre

violemment, il supporte tout sans décontenance et finit par se retirer ; il vient chez sa mère et depuis vit difficilement en faisant toute sortes de métiers, mais il est baptisé et vit en bon chrétien. Son frère aîné commence aussi à s'instruire, que la grâce est forte quand elle entre dans une âme, gloire à Dieu le vainqueur des vainqueurs.

Je me repose pour le moment, il faut aller doucement pour se conserver, sous peu j'espère me remettre à la besogne, priez Dieu qu'il me soutienne et m'accorde ses faveurs pour l'âme plus que pour le corps car c'est le principal.

Je n'oublie pas toutes les personnes qui veulent bien penser à moi, veuillez bien leur présenter mes respects à l'occasion. Je mets en première ligne Mr le curé de St Leu et MM. Canaple, Petit et tant d'autres du clergé que je ne puis tous écrire. L'abbé de Brandt n'aura de lettre qu'à l'automne. rappelez-moi aussi au souvenir des bonnes communautés de la ville, je suis en pleine union de prières avec la conférence de St Vincent qui a toujours eu mes affections. Mille compliments à toutes les personnes de la famille, je pense à tous, le bon Gadré y a bien sa part et pas comme étranger.

P.S. Mr Albrand est nommé comme procureur en remplaçant de feu Mr Barran, vous pourrez vous adresser à lui pour nos correspondances.

31. Fin Janvier 1856. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien chère Sœur

Vos lettres viennent de m'arriver, je ne change rien à celles que j'ai déjà écrites, mais comme tu le concevras facilement mon cœur est dilaté et n'a d'autres pensées que l'action de grâce. Pour ce qui te concerne tu penses que je ne sois pas satisfait, la chose n'est pas ainsi, je ne désire pour toi que l'accomplissement plein et entier de la volonté de Dieu assuré qu'il accordera à chacun les grâces nécessaires pour les sacrifices et que c'est le vrai moyen de se sauver. Il est vrai qu'autrefois je t'ai dit ma pensée sur ton compte mais c'était en ami et non comme directeur ou juge. Ma pensée a toujours été que les lieux font peu de chose, il peut y avoir et certainement il y a eu des âmes aussi parfaites, aussi spirituelles dans le monde que dans les communautés et il suffit à chacun de suivre la voie tracée par la providence pour arriver au degré quelque sublime qu'il puisse être où sa main veut conduire chacun en particulier. Ainsi le choix des lieux est peu, le choix de Dieu, tout est là.

On ne me reprochera pas je pense de ne pas aimer les communautés, de craindre les grands sacrifices ou les grandes émotions, j'ai dit les choses telles qu'elles sont. Et encore aujourd'hui ces mots sont loin d'être à dessein de te détourner de la voie où tu marches, consultes, pries, fait ce qu'il faut pour connaître ce que Dieu demandes ou désire de toi, tout le reste n'est poussière et fumée. Mais si tes désirs si longs et si éprouvés n'étaient pas remplis par quelque raison que ce soit, alors j'espère que ce peu de paroles te rendraient et la joie et la paix que nous pouvons et devons chercher là seulement où Dieu nous veut, et puis jamais de trop grands déplaisir, jamais de désespoir, jamais de penser qui puisse faire imaginer que pour un habit ou un autre nous aurons moins belle couronne. La volonté divine si sainte, si douce, si aimable voilà à n'en pas douter notre plus bel habit, la couronne du chrétien ici bas, sa couronne dans l'éternité. fiat voluntas hors de là pas d'Eglise.

En voilà trop, tu seras donc en quelque lieu que ce soit à Dieu et pour Dieu, tranquille et contente. Ici aussi nous tachons d'avoir toujours devant les yeux ces vérités saintes et c'est ce qui fait notre force, notre consolation. Ce Dieu mille fois trop bon nous envoie épreuves et récompenses. Les plus grandes épreuves sont dans l'isolement et dans l'impossibilité d'avoir du renfort, ou de conserver ceux qui entrent. Elles sont dans bien des misères des chrétiens que l'on retrouve partout ou est l'homme, elles sont dans le peu de gens qui fléchissent le genou devant celui que le Ciel, la terre et l'enfer devraient adorer continuellement ; oui il y a des peines et des épreuves ; Mais il y a aussi des consolations. Celles que Dieu envoie à chacun en particulier, la ferveur et les fruits de salut que notre présence opère en beaucoup, la sainte volonté de Dieu qui ne permet pas que nous avancions plus vite fiat voluntas et on a beau dire elle s'exécute tous les jours. Dieu soit béni.

Sais-tu que l'année passée nos nouveaux chrétiens ont été comme par le passé cinq cents et plus d'adultes. C'est bien peu. Oui c'est bien peu, mais c'est beaucoup, c'est très beaucoup ; c'est ce que tous les hommes réunis n'auraient pu faire sans la grâce de Dieu ; 500 adorateurs du vrai Dieu réunis au bercaïl aux yeux de la foi c'est fameux et avec cela comment ne serions nous pas consolés. Je suis pressé, je finis mais quoiqu'il en soit priez, priez tous pour que le nombre augmente, un seul en sus. C'est un miracle de la grace en sus et un degré de gloire pour notre Dieu.

Adieu chère Sœur, je pense toujours à toi, penses toujours à mon âme qui si elle était moins tachée servirait mieux à la gloire de Dieu, prends à tache de m'améliorer.

Tout à toi.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

32. Janvier 1856. A son frère Isidore Daveluy.

Mon bien cher frère,

Ta lettre de l'année dernière m'a fait un plaisir extrême non pas tant que les choses qui y sont contenues que pour la simplicité et la confiance avec lesquels tu me communique tes pensées. Vraiment il me semblait être près de toi, causer avec toi, ce que ton âge avant mon départ ne nous avait guères permis de faire. Que je suis heureux de penser que la distance ne fait rien et que tu veux bien me rendre le confident de toutes tes pensées. Je remercie bien le bon Dieu de toutes les graces qu'il te fait et de la détermination où tu es de le bien servir, c'est sans contredit la meilleure nouvelle que tu puisses me donner, continues à mettre à profit tous les bienfaits que Dieu t'accorde et surtout pense à l'avance qu'il y aura dans la jeunesse et toute la vie des moments pénibles et difficiles contre lesquels il faut se prémunir. Quelque soit le parti que tu embrasses en grandissant, pourvu que ce soit l'ordre de Dieu et avec l'intention de remplir tous tes devoirs, tout ira bien. Réfléchis murement, prends conseil, pries beaucoup et il est impossible que ton sort ne soit pas fixé avantageusement pour ton salut. Je te suis dans le cours de tes études, je te suis au sortir du collège qui probablement est déjà exécuté. Je pense beaucoup à toi devant Dieu, pries le aussi beaucoup pour moi. Tu sais que je suis chaque jour sur le champ de bataille, ici tout est à combattre ; il y a guerre ad intra et ad extra, il y a des misères et des dangers de toutes sortes pour l'ame comme pour le corps, tout est feu, tout est terrible, demandes à Dieu qu'il soutienne mon âme et mon corps si c'est pour sa gloire. Qui sait quand le grand jour viendra pour nous. Mais jusqu'à cette époque priez Dieu que je combatte fidèlement comme St Paul bonum certamen certavi et si l'heure est arrivée ne nous en contristons pas trop, puisque c'est la fin de tous. Courage mon bon ami, écris moi quelques petits mots, ce sera toujours délicieux pour celui qui est et sera toujours ton bien affectionné frère.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique des Missions Etrangères

Si tu as encore l'occasion de voir les jeunes Balin et Gamounat dis leur de me rappeler au souvenir de toute leur famille et de bien prier pour moi. C'est la meilleure œuvre que puisse faire un chrétien.

33. Novembre 1856. A ses Frères et Sœurs

Mes bien chers frères et Sœurs

Quoique je vous ai écrit à chacun au printemps, j'avais l'intention bien positive de faire encore cette fois une lettre à chacun en particulier, mais aujourd'hui j'en vois l'impossibilité, les courriers vont partir et j'ai beau me presser les lettres ne se font pas par enchantement, comme je le désirerais. Mais qu'est-ce donc qui met des bâtons dans la roue dites-vous ? Ce sont des chrétiens qui me prennent le temps d'abord, puis des payens qui viennent pour préparer les voies à leur conversion comme encore aujourd'hui l'un d'eux m'a tenu plus de deux heures, ce qui me force de vous écrire la nuit, et ainsi de fil en aiguille le temps se passe ; mais tout cela était dans les prévisions et ne m'eut pas privé du plaisir de causer largement avec vous.

Le grand empêchement vient d'une expédition qui m'a pris un mois et juste le mois consacré par la tradition à nos correspondances. Or voulez vous savoir à quoi j'ai passé mon temps, vraiment à des riens, mais qu'y faire. Eh bien, le voici : vers l'Assomption un navire étranger aborde à la côte de Corée, les bruits s'en répandent et après information nous crûmes que c'étaient des français. De suite sa Grandeur m'écrivit d'essayer de communiquer et je me mets en route sur mon bœuf (car j'en avais un, et la pauvre bête, a été ensuite vendue pour subvenir aux frais divers et elle m'a quitté.) Dans cet équipage, je fis trois journées de chemin et me trouvais sur les bords de la mer. Alors nouveaux tracas ; ils sont ici dit l'un, ils sont là dit l'autre. J'envoie par ci, j'envoie par là ; au midi, à l'ouest, au nord **** ** **** rien. Ainsi le temps se passe, et porté sans effets à cette extrémité du pays je ne fis rien que m'ennuyer. Le fait est que nos gens avaient disparu. Mais avant que je ne fusse arrivé, ils étaient venu dans le golfe qui conduit à la rivière de la Capitale, avaient envoyé des chaloupes sonder les routes partout, et l'une d'elles alla juste se placer devant une de nos grandes chrétientés. Un peu plus tôt et mon but était atteint, cette fois come toujours les retards inévitables firent manquer le coup. Cependant ma frégate, mon pilote et mon matelot étaient prêts et je pris la résolution de traverser ce golfe pour le visiter et de là me rendre auprès de sa grandeur pour lui faire part de mon insuccès. Tout allait bien, mais en passant la mer, Neptune pour recevoir un tribut de nous envoya une tempête, qui nous fit rentrer jusqu'au creux des rochers etc, mais grâce à la providence ne peut nous avaler, j'en fus quitte pour sauter sur les flots en sept jours je parvins à un port, ou deux jours eurent dû me faire arriver. Tout bien calculé, un mois s'était écoulé, sans parler des frais, faux frais etc. Les vivres s'étaient épuisés, le bois s'était consommé, on se préparait à jeuner et fumer sans tabac. Dieu ne le permit pas. Toujours il a soin de nous, que de fois je pensais à vous à qui je devais écrire à cette époque, mais que faire sans plume ni papier, que faire dans une tournée impromptu comme celle là.

Pendant ce temps une tournée plus intéressante se tramait. Il y a environ vingt ou trente ans, une famille chrétienne avait été envoyée en exil à cinq ou six journées de la Capitale, dans un lieu où la religion est toute inconnue. Les parents moururent et les enfants n'avaient plus rien que le désir de pratiquer. Toute relation était interrompue avec les chrétiens, quand il y a peu d'années des parents éloignés voulurent avoir des nouvelles. On fait le voyage, on parle de pratique, on annonce la présence des prêtres dans le royaume et chacun de se réveiller. Petit on se prépare aux sacrements, on communique la bonne nouvelle à des alliés ou amis, enfin on se trouve prêt et c'est pendant que je courrais sur mer, que Mgr avait envoyé notre prêtre indigène visiter cette chrétienté retirée. Des consolations l'attendaient, ces bons néophytes ne se possédaient plus, eux qui n'osaient pas espérer la visite d'un prêtre. Tout se passa avec édification, une trentaine d'adultes reçurent le baptême et forment ainsi dès à présent le noyau d'une nouvelle chrétienté, dans un pays lointain vers lequel nos pensées ne pouvaient se porter

du moins pour le moment. Nous espérons bien qu'elle prendra de l'accroissement, et que le nombre n'en restera pas là. Une de ces néophytes, la femme d'un prétorien haut placé, eut dès l'abord des vexations à subir. Son mari ne pouvant la faire renoncer à la religion prit le parti de la conduire au mandarin : Elle ne s'en effraya pas ; elle est trainée par les cheveux dans la rue jusqu'à la porte de la préfecture, elle tien bon et est décidée à confesser Jésus-Christ devant le tribunal, quand enfin le mari voyant ses efforts inutiles, n'eut pas le courage de la conduire au mandarin et la renvoya, depuis ce temps elle est à peu près tranquille, et c'est peu de temps après cette glorieuse confession qu'elle reçut le baptême, mais son âme devait être déjà bien belle devant Dieu. La grâce du Sacrement portera ses fruits, n'en doutons pas, et remercions Dieu d'avoir donné ces beaux exemples dans cette nouvelle chrétienté !

Vous voyez que l'Eglise est partout féconde et que les consolations ne nous sont pas refusées. Chaque année au milieu de bien des misères des faits de ce genre nous soutiennent et nous fortifient. Ah, priez donc que la voie nous soit ouverte d'avantage et que tant d'âmes puissent se réunir au troupeau de Jésus-Christ.

Encore un mot ; près de ma nouvelle demeure est un payen qui n'avait pas voulu nous vendre sa maison, forcément nous passâmes l'été en voisinage avec lui, mais tout bien considéré il avait l'air d'un brave homme. En partant pour la mer, je donnais des ordres pour qu'on en finit avec lui pendant mon absence, il faut le prendre dans le filet ou lui faire vendre sa petite maison. Les chrétiens obéirent, et il y a cinq jours on vint m'annoncer qu'on lui a parlé de religion, et a très bien reçu la prédication et veut être des nôtres. Nous nous garderons bien désormais de le faire partir. Voilà comme nos rangs se recrutent, ici des graines semées depuis longtemps germent et multiplient, là ce qui semble le hasard nous en amène quelques uns. Admirables ressorts de la providence. Si je n'avais pas acheté cette petite maison en pays payen, ce voisin n'eut peut-être jamais été chrétien, et s'il avait d'abord vendu sa maison comme il en avait fait le marché, personne n'eut plus été le trouver pour l'instruire de la religion.

Grâces immortelles à Dieu, Sauveur de tous les hommes. Et puis voyez les singularités, nous avons des connaissances payennes qui ne pratiquent pas, étant trop engagés dans le siècle, Eh bien ! elles aussi prêchent quelque fois, et ces jours derniers elle nous amènent un de leurs amis qu'elles ont déterminé à pratiquer. Est-ce de la farce, ou bien qu'en disons-nous ? Attendons un peu et nous verrons, mais ne pourrait-il pas se faire que deux de nos chrétiens envoyés en exil cet été fondent la bas de petites chrétientés où on nous appellerait dans deux ou trois ans. Pour moi j'y pense beaucoup et même je l'espère, il faut bien que le diable tombe dans la fosse qu'il a creusée. Priez pour cette intention, elle en vaut bien d'autres. Ah ! ça mais ! dites donc il est par trop tard, la nuit avance et mes yeux murmurent de la corvée qui leur est imposée, toutefois j'oubliais : Près d'une de nos chrétientés étaient quatre maisons payennes. Le traître dont je parle dans ma lettre à nos parents, vint pour vexer nos chrétiens, et un soir tout le village en émoi fuyait sur les montagnes. Les payens voisins s'en aperçoivent et suivent les chrétiens pour savoir le sujet de leur fuite et de leur veille sur la montagne. Nos chrétiens n'ayant rien à répondre, déclarent qu'ils pratiquent la religion et fuient la persécution. On interroge sur nos croyances, les réponses satisfont et quelques temps après un chrétien éloquent passant là réunit ces quatre maisons de payens, hommes et femmes et les convertit tous sans exception.

Il n'y a que trois ou quatre mois et malgré les travaux de la moisson plusieurs ont déjà appris suffisamment pour recevoir le baptême, tous ont appris plus ou moins. Franchement n'est ce pas le traître qui nous a amené lui-même ces quatre familles composées d'environ vingt personnes. Sans sa venue dans le village, personne n'eût osé les prêcher et leur dire nos secrets. Comme le diable a du être coi. Et puis encore pour suite de ces vexations, une famille de ce village vient d'émigrer dans un lieu de payens, où se trouve une famille connaissant la religion, sans la pratiquer. Son arrivée donne des forces ; on a commencé à pratiquer sans parler de ce

que nous gagnerons petit à petit chez les voisins. A qui la faute ce n'est pas à moi assurément. Monsieur le traître pourra bien dire son mea culpa. Pourtant j'ai fini, il faut vous dire adieu, mais avant je vous rappellerai tout ce que ~~je~~ nous disions autrefois sur notre union ferme, constante et intime, que personne ne l'oublie et que cette union soit formée et cimentée sous le toit paternel, c'est là notre grand capital, et pour y parvenir que chacun vise à s'établir le plus près possible de notre centre, le corps et l'âme, tout y gagnera. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, mais je l'ai tant à cœur que je ne puis ne pas le répéter. Ainsi portez là vos vues et avec des efforts on y parvient. N'oubliez jamais les devoirs religieux sans lesquels non seulement vous n'aurez pas l'âme tranquille, mais aussi pas de vrai bonheur, sans parler du danger de ne pas vous trouver tous au grand rendez-vous solennellement pris aux pieds des autels, je vous en conjure donc renouvellement complet, s'il y a froideur de quelque côté que dès aujourd'hui on se réchauffe, mais tout de bon, pour ne plus retomber dans le malheureux état. Adieu mes bien bons amis, la vie est courte, le temps passe vite ne l'oublions pas et profitons du moment qui nous est accordé ! Je pense à vous tous sans cesse, ne m'oubliez pas non plus devant Dieu tout ira bien je l'espère.

Comptez sur mon affection sincère et inviolable.

Votre frère

A. Daveluy Missionnaire apostolique de la Société des Missions étrangères.

34. Novembre 1856. A ses Parents.

Capitale de la Corée

Mes bien chers parents

J'ai reçu quelques une de vos lettres le Jeudi après Pâques par une main bien chère à mon cœur, le croiriez-vous ? Nos vœux ont été comblés, sa Grandeur Mgr Berneux notre nouveau Vicaire Apostolique arrivait ce jour là pendant que je faisais ma prière du matin. L'entrée se fit sans accident, deux confrères amenés par sa Grandeur le suivaient, tout le bagage petit à petit fut reçu, quelles actions de grâces ne devons-nous pas au Seigneur. Vous dire ma joie, mon bonheur, la joie de tous nos chrétiens ne serait pas chose facile. Notre Evêque parmi nous n'est-ce pas la tête réunie au corps, des confrères pour aider à l'œuvre de Dieu, n'est-ce pas l'objet de tous nos vœux, de toutes nos prières. Mon émotion fut telle que la fatigue de l'administration dont je revenais pour recevoir sa Grandeur, disparut tout à coup comme par enchantement et pendant un mois que je restais près d'elle je me portai mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps. Et puis je dois le dire encore en actions de grâces, la connaissance de notre nouvel Evêque augmente encore ma joie, c'est un bon ami pour ses missionnaires, c'est pour le troupeau un très-excellent pasteur. Dieu nous l'a choisi lui-même et tout cadre parfaitement avec les besoins de la mission, les affaires vont avoir un nouvel élan et je puis tout espérer pour le bien. Qu'il y a de paix et de calme dans le cœur quand je vois le doigt de Dieu dirigeant si bien toutes choses, oui je revis en pensant à cette admirable Providence. Malheureusement Sa Grandeur qui l'an passé fut attaquée d'une maladie dont elle n'espérait pas se relever, s'en ressentit encore cet été et des inquiétudes assez sérieuses se mêlaient à la joie commune. Mais au commencement de l'automne cette maladie se guérit et pour le moment nous n'avons plus cette cause de douleurs. Dieu qui nous l'a amené saura bien du reste le conserver à la Mission et vos vœux se joindront aux nôtres pour l'obtenir.

Comme rien n'est parfait sous le soleil et que cette vie est une vie de combats, il fallait bien que quelques épreuves nous rappelassent ces vérités. Depuis quelques temps on parlait des manœuvres d'un nouveau Judas, sans pouvoir connaître le fond des choses. Toutefois on était sur les gardes et plusieurs faits semblaient devoir amener des affaires graves. Le P. Thomas prêtre indigène faisait la visite dans ces parages peu tranquilles lorsqu'un jour vers la nuit, ayant réuni certain nombre de catéchumènes dont la mère et la femme du traître faisaient partie et se disposant à les baptiser, des factieux envoyés par lui se précipitèrent sur le village chrétien et se mettaient en devoir de saisir le prêtre, heureusement nos chrétiens qui s'attendaient toujours à quelque coup étaient en force. On se bat et le champ de bataille resta à nos néophytes, le père put s'échapper et quitta ces lieux trop dangereux. Le traître honteux et furieux d'avoir manqué sa proie voulut aller faire une dénonciation en règle droit au gouvernement. Mais là encore Dieu a ses agents. Le ministre qui pour le moment fait ici tout ce qu'il veut, reçut le traître, le traita de fou et le chassa sans vouloir l'écouter. Quelques uns prétendent même qu'il fut battu, ce que je ne puis savoir formellement. Déconcerté il alla frapper à d'autres portes mais sans plus de succès. Enfin désespéré il retourna chez lui – que dire d'une providence si attentive, n'est-ce pas un miracle, ne sommes nous pas forts, contre toute attente. A cette même époque le gouvernement, au grand scandale et malgré les réclamations des ennemis de la religion, réhabilita une famille chrétienne qui a eu la plus grand part à l'introduction du christianisme en Corée. Il est vrai que dans la réhabilitation on traite la religion de mauvaise secte et qu'il est dit que l'ancien chrétien coupable avait détesté ses erreurs, mais enfin c'est un fait de tolérance. Il est vrai encore que le but direct du gouvernement est de se servir comme

médecin du petit fils de l'ancien chrétien décapité. Mais cette tolérance est très favorable pour nous, et quoique la religion soit encore déclarée prohibée ne semble-t-on pas se rapprocher ? on sait très-bien que les descendants sont chrétiens et qu'ils étaient servants des prêtres en 1839 et toutefois on les a réintégrés et le scandale qu'en prennent nos ennemis prouve lui seul que le fait est grave et dénote l'esprit de ce ministre, si il reste au pouvoir nous comptons sur la tranquillité.

Après ces faits en vinrent de moins heureux. Deux chrétiens dénoncés par les payens furent saisis et après un assez long procès envoyés en exil. Dans une autre province cinq chrétiens furent emprisonnés et depuis cinq mois leur affaire ne se décide pas et laisse encore passablement d'inquiétude, d'autant plus qu'ils sont de la province où habite le fameux traître. Le gouverneur de la province s'occupe seul de leur sort et ne paraît pas aussi bien intentionné que le grand ministre du gouvernement. Quoiqu'il en soit nous nous flattons que les choses ne prendront pas trop mauvaise route et que du moins la tempête ne s'étendra pas à la généralité des chrétiens. Tout cela n'est pas conjecture, mais fondée d'une part sur la protection visible dont Dieu nous entoure, et de l'autre sur les intentions pacifiques du gouvernement pour le moment, mais du reste je ne suis pas prophète pour savoir l'avenir. L'administration se commence donc comme ne temps de paix et nous ne croirons à la guerre que quand elle sera claire ; ce qui n'est pas du tout pour le moment. Veuillez, mes chers parents, être tranquilles comme tous le sont ici, il n'y aura rien de grave. Et cependant toutes nos petites affaires vont leur train, les nouveaux chrétiens dépassent encore quatre cents, on dit partout que le temps de la liberté approche et ne serait-ce pas ici comme ailleurs : vox populi, vox Dei. La suite nous de fera voir.

Dans tout cela que fais-je ? car vous attendez ce chapitre. Je fais ce que je faisais autrefois, plus ou moins – moins d'administration et plus de travaux sédentaires. J'ai fait l'hiver passé deux expéditions chez les chrétiens, chacune assez longue, le reste du temps j'ai travaillé en repos pour la mission et ce régime me paraissant plus favorable, notre Vicaire Apostolique ménage encore à travailler hors de l'administration, d'autant plus qu'il y a des missionnaires plus que par le passé et que les travaux de cabinet ne sont pas moins urgents que les autres. Il est donc probable que je vais suivre cette voie. D'un côté comme de l'autre c'est une coopération dans notre œuvre, et sans s'en douter, les travaux à domicile ont quelque fois une portée plus longue que ceux du dehors. Je suis content de tout, et tout ce que Sa Grandeur trouvera bon, sera j'espère de mon goût. Du reste sauf les forces qui ne sont pas entièrement remises, je ne sens plus les atteintes de maladie des années précédentes et je suis assez dispos au travail. Tout ira donc bien ; le général est à son poste, nous avons des régiments en campagne, puis un camp de réserve pour préparer les travaux des campagnes suivantes, c'est une chose bien complète.

Remerciez Dieu de tout cela, notre œuvre marche, elle se consolide, nos collègues peu à peu aussi prennent de l'extension, pas en grand, mais autant que nous pourrions l'espérer dans les circonstances difficiles où nous sommes. On ne fait pas tout en un jour, mais Dieu aidant les établissements seront solides et serviront à sa gloire.

La S^{te} Enfance se propage par ici, nous élevons pour le moment plus de cinquante enfants avec les fonds qui ont été envoyés, et s'ils nous sont augmentés nous pourrions étendre d'avantage cette œuvre. La propagation de la foi a aussi ses associés, voyez comme petit à petit nous faisons semblant d'avoir les coudées franches.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit de la famille, la raison en est en partie que je n'ai pas ici vos lettres. J'ai été jeté ici par ricochet, à deux journées de mon domicile et je passe quelques jours délicieux près de sa Grandeur à faire une lettre et à préparer l'expédition pour la frontière qui se fera sous peu de jours. Mais mes lettres du printemps par la voie de mer vous auront rappelé que je suis toute la famille dans sa nouvelle position, je me réjouis de tout ce que Dieu

permet et toutefois je me permets de former des vœux pour que la dispersion soit moins grande et que tous se fixent pas trop loin du toit paternel, car enfin c'est là notre berceau et il est à désirer que chacun y revienne souvent, tout le reste est excentrique et n'aboutit à rien, sauf cas extraordinaire. Moi aussi je me rapproche le plus souvent possible du toit paternel, je suis souvent, très-souvent près de vous et Dieu je l'espère écoutera les vœux que je fais pour que toute notre famille soit et reste unie très intimement. Je vous suis dans toutes les bonnes œuvres auxquelles vous pourrez concourir, qu'il est beau de penser que chacun avance de son côté l'œuvre de Dieu et que nos différents travaux sont pour le même maître, sont vus et acceptés par le même maître, qu'ils seront récompensés par le même maître et dans un seul lieu de réunion ou nous ne tarderons pas à nous retrouver. Que ces pensées nous consolent tous, qu'elles nous excitent à bien faire, qu'elles nous unissent de plus en plus.

Veillez présenter mes respects au vénérable Mr Canaple, à Mr le Curé de St Leu, à M^{re}M^{re}Petit, Graval, Degave, le curé de Querrieux et autres qui veulent bien penser à moi. L'abbé de Brandt n'aura pas de lettre cette fois, mais je suis uni à lui. Je pense à l'abbé Cocheleux tout à ses bonnes œuvres. Mr Brasseur m'est souvent présent. Toutes les communautés où nous avons des rendez-vous ne sont pas oubliées. La communion des saints, c'est ma pensée habituelle.

Adieu bien chers parents, adieu pour cette fois, j'écrirai toutes les fois que je pourrai avoir des occasions, mais je doute qu'il y en ait cette année au printemps par la mer. C'est tout de même le temps passe vite et nous attendrons patiemment les moments de Dieu.

Votre très-respectueux et obéissant fils

A. Daveluy, missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères.

Dans le premier envoi veuillez me faire passer deux ou trois peignes fins, plus ou moins serrés.

35. Novembre 1856. A sa soeur Pauline Daveluy.

Ma très chère Sœur.

Faut-il laisser partir les courriers sans un petit mot à ma religieuse commère ou commère religieuse, comme vous aimerez mieux. Le temps presse bien fort il est vrai, mais ne serait ce qu'une ligne il faut l'écrire. Votre bonne lettre **** de cette année m'a réconforté comme toujours dans l'union de bonnes œuvres et sacrifices qui date surtout d'Autun. Je vois avec un singulier plaisir que vous êtes toujours à même de travailler à la gloire de Dieu, et même d'aider les bonnes œuvres de la ville. C'est une véritable consolation car il faut bien commencer par l'extérieur, pour régler ensuite l'intérieur qui est plus difficile : mais Dieu j'ose l'espérer a des vues de miséricorde et permettra peu à peu le retour à la vie de la foi, à la vie intérieure qui avait presque disparu de notre France. Heureux ceux qui peuvent favoriser et aider ce mouvement religieux dont les progrès auront sans doute encore marché depuis la réception de vos dernières.

Ici nous n'avons pas trop à faire de distinction entre intérieur et extérieur. Car nous voyons nos pauvres si peu et tellement en passant qu'il est difficile de les instruire un peu à fond et que l'on est trop heureux quand on peut en obtenir la pratique des préceptes. Toutefois Dieu peut y avoir aussi ses âmes d'élite dans un nombre que nous ne connaissons pas et surtout probablement dans la classe la plus basse et la plus pauvre, car ici plus qu'ailleurs se trouvent les élus.

Vous apprendrez par cette malle que Mgr Berneux est parmi nous, son entrée accompagné de deux missionnaires nous a rempli de joie, et fait bien tant au corps qu'à l'âme. Ces grandes émotions sont de celles que l'on rencontre peu de fois pendant la vie : je suis des plus heureux de la posséder et le bon Evêque a tout ce qu'il faut pour m'être utile, sans parler de toutes les qualités qui devront en faire un des évêques les plus remarquables de notre société. Déjà il est au courant de tout et nos affaires n'en iront que mieux, nous espérons très bien de la suite, Dieu aidant, car il y a toujours dans ce pays tant de misères, nous nous croyons en paix et toutefois le vacarme se fait de temps en temps comme vous pourrez le voir par ma lettre à nos bons parents. La prison, l'exil, la fustigation tout est à l'ordre du jour, mais malgré cela la paix. Dieu semble nous protéger visiblement et nous ne voulons pas rester en arrière. Aussi sans trop faire attention à toutes ces misères locales, l'administration est commencée comme en grande paix, sauf à changer de plan si la providence nous envoie des épreuves plus graves.

Adieu chère Sœur ceci n'est pas une lettre mais un bon jour à travers la grille de la porte, c'est assez toutefois pour me rappeler à vos prières et à celles de toute votre communauté que je n'oublie pas devant Dieu.

Adieu tout à vous en Jésus et Marie.

Votre frère

A. Daveluy Missionnaire apostolique de la Société des Missions étrangères.

36. Novembre 1856. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien chère Sœur,

La décision du cabinet ayant été pour une lettre commune à tous mes frères et sœurs, faute de fonds en temps, tu n'aurais pas dû en recevoir cette fois, mais quelques quart d'heure se présentant, une nouvelle décision sur papier timbrée accorde dispense pour les deux habitants des cloîtres. Or puisque je puis te dire bonjour, je veux d'abord savoir comment tu te trouves de ton nouveau régime, le corps et l'âme sont-ils en état satisfaisant, en un mot Dieu semble-t-il bénir tes bonnes intentions dans cette démarche et confirmer sa volonté sur toi. Ces pensées qui me viennent de temps en temps, sans me troubler pourtant, me portent aussi fréquemment à prier pour toi, puisque c'est tout ce que je puis faire, et d'ailleurs tu ne le trouveras pas mauvais. Penses tu encore un peu au missionnaire ambulante depuis que tu es séparée du monde, ne l'as-tu pas mis au nombre de ces pensées qui vous distraient, j'espère que non, car à vrai dire rien de plus inoffensif que moi, qui ne vient troubler ta retraite qu'une fois l'an, et encore pour me soumettre à tous les règlements de communauté. Je ne te montre jamais mon visage, vois comme je suis exact et par conséquent je mérite bien une petite indulgence de ta part. Or tu sauras que pour me modeler sur mes aînés je sors beaucoup moins depuis un an, et que cet hiver encore je dois être à peu près cloîtré, ainsi ne désespère pas de ma conversion. Et puis toutefois pour ne pas trop t'intriguer, j'ajouterai les raisons de ma conduite.

Ayant reçu notre nouvel Evêque et deux confrères, Sa Grandeur désire que je m'occupe d'une manière sédentaire à des travaux urgents et comme je n'ai qu'à y gagner pour la santé, la chose est à peu près décidée. Du reste étant plus nombreux que par le passé, l'administration n'en souffrira pas et tout se fera mieux même que par le passé. Pour moi je suis tout résolu aux dispositions du Vicaire Apostolique et je vois du reste qu'il y a moyen de se rendre utile dans toutes les positions. Aussi suis-je très content. Et puis sais-tu que notre Evêque est tout à fait l'homme qu'il nous fallait, quel bonheur que Dieu nous l'ait envoyé lui-même, tout ira parfaitement et nous n'avons que des actions de grâces à rendre à la Providence. Remercies le aussi pour nous ; notre mission ira très bien j'en ai la confiance et d'ailleurs Dieu nous donne des preuves si visibles de sa protection qu'il faudrait être bien ingrat pour ne pas nous abandonner entre ses mains. Pour toutes les nouvelles si toutefois elles sont reçues dans votre communauté je te renvoie à mes deux lettres aux parents et frères et sœurs, tu verras là pas grand-chose, mais à peu près ce qu'il y a à dire pour le moment.

Pries bien pour moi chère Sœur, les années avancent et je n'ai pas de provisions pour le grand voyage toujours occupé des autres, je pense trop peu à moi, aides moi dans ta retraite à compenser ce que je n'ai pas fait jusqu'ici afin que je n'aye pas travaillé en vain.

Adieu, je pense souvent à toi, je n'oublie pas la sainte communauté dont tu espère faire partie, demandes pour moi un petit retour à tous ses membres et personne n'y perdra rien.

Tout à toi pour la vie en J. et M.

A. Daveluy missionnaire apostolique en Corée.

37. Octobre 1857. A son frère Isidore Daveluy.

Mon cher Isidore,

Ta petite lettre de 1856 m'est arrivée à bon port et m'a fait tout le plaisir que tu peux supposer, je t'en remercie. Mais je suis très embarrassé pour te suivre quelque part, on ne sait pas où tu es. Serais-tu à Issy dont j'ai conservé un souvenir si charmant et si rempli de baume de piété. Oh si je te savais là tout me ferait passer mes jours près de toi ; chaque lieu a pour moi des souvenirs et en grand nombre ; si tu y es, je te croirai de plus en plus l'enfant gâté de la Ste Vierge, car elle règne et répand ses faveurs là, comme nulle part ailleurs. Et dans ce cas tu auras bien soin de ne pas m'oublier vis-à-vis d'elle, et d'en obtenir des grâces en rapport avec l'immense besoin dont je vois chaque jour augmenter la dose ; surtout ne m'oublies pas. Quelque part que tu sois je me flatte que tu cherches avant tout le salut de ton âme et j'en remercie Dieu ? Je le prie beaucoup pour qu'il te fasse connaître ses desseins sur toi, et si tu t'abandonnes à lui il ne manquera pas de te faire entendre sa voie d'une manière ou d'une autre. Je ne te répéterai pas le peu que j'ai pu dire dans ma lettre à nos parents, tu en auras facilement connaissance, que ces deux mots te suffisent pour preuve de l'attachement sincère et inviolable que je te conserve. Je ne t'oublie pas devant Dieu, fais de même pour ton affectionné frère

A. Daveluy coadjuteur.

38. Octobre 1857. A sa sœur Thérèse Daveluy.

Ma bien chère Sœur,

Comme par le passé, j'ai eu l'avantage, le bonheur, la satisfaction de recevoir votre bonne missive, elle était datée d'avril, et fut reçue en Janvier, voyez comme elle a couru, ou plutôt elle a suivi la route ordinaire qui s'ouvre pour nous une fois l'an ; c'est vous dire que nous ne sommes pas encore dans le progrès, malgré toutes les espérances que plusieurs personnes voudraient nous faire concevoir. Vanité des vanités, revenons au principe en disant ou chantant : Spero in unum Deum. par là nous ne serons pas déçus dans notre attente. Vouloir se fier et espérer sur un bras de chair, c'est trop peu apostolique ; laissons cela aux stériles hérétiques, et fidèles aux traditions de nos pères, venus sans aucun secours humain, disons mieux contre toutes les prévisions de la prudence humaine, restons à notre poste appuyés seulement sur Dieu. Dieu seul. voilà où se portent nos pensées, et que pourrions nous de mieux, ne nous a-t-il pas bien soutenu jusqu'à ce jour, le drapeau a été planté dans le sang et maintenant il se déploie et s'arbore petit à petit et de plus en plus. Vous croyez voir la dessous quelque grand événement, détrompez-vous, nous sommes comme par le passé, mais cela même n'est il pas déjà très beau et digne de nos actions de grâces. La paix a été générale, peu de tentatives de trouble, et aucune couronnée du succès, c'est que Dieu tient dans ses mains le cœur des gouvernants.

De là les travaux ont pu se continuer, les catéchumènes ont pu être baptisés, et toute la chrétienté administrée. pour ma part j'en ai fait devinez combien, je vous le donne en douze ; Et bien j'ai fait un grand rien. O mon Dieu ! vous avez donc été bien malade, allez vous dire. Pas du tout, j'ai eu dans toute mon année deux ou trois égratignures et rien de plus. Le fin mot c'est qu'au lieu de faire l'administration on m'a donné d'autres travaux à faire, travaux sédentaires qui m'ont fait passer presque tout le temps dans ma chambre et ne m'ont pas déplu du tout. Voilà un travail bien consolant, mais pour lequel les documents ne sont pas assez nombreux pour le moment. Je cherche, je compile et j'espère que la collection se fera ; soit dit en passant cette histoire est pour nous et non pour vous. J'ai toujours plus de travail que je ne puis en faire et n'ai pas le temps de m'ennuyer. Priez Dieu qu'il me soutienne et me conforte de sa grâce, je sens plus que jamais la lourdeur et la difficulté de ma position. Il faut tout le secours de Dieu et l'aide de Marie pour ne pas être accablé. Mais enfin Dieu qui m'a envoyé, qui a commencé son ouvrage le mènera lui-même à sa fin, c'est toujours les deux mots : Omnia possum. . . nihil potestis. S'ils étaient bien ancrés dans mon cœur. Je me recommande aux prières de votre Communauté que je n'oublie et de toutes les bonnes âmes qui ont à cœur la gloire de Dieu, je vous conjure de prier plus que jamais.

Adieu très chère Sœur, votre tout dévoué frère

+ A. Daveluy coadjuteur

J'ai reçu la lettre de ma petite nièce Thérèse, elle m'a fait bien plaisir, embrassez pour moi cette chère enfant pur la remercier, dites lui de bien aimer la Ste Vierge et de prier un peu pour son oncle au bout du monde.

39. Octobre 1857. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Par notre courrier ordinaire j'ai reçu vos bonnes lettres d'Avril et toujours avec le même plaisir. J'ai été bien sensible à tous les détails que vous avez bien voulu m'y donner soit sur la famille soit sur toutes les affaires religieuses, dans notre petit coin rien ne parvient et tout est neuf, cela fait du bien et distrait tant soit peu de toutes les affaires. Sans cesse renaissantes ; j'y trouve aussi de quoi m'édifier, m'encourager, remercier Dieu, tout tourne au bien du corps et de l'âme. J'ai vu par ces dernières que la Providence permet dans notre famille bien des épreuves et les affaires de la maison d'Agathe n'en sont pas une petite. Il devient d'autant plus clair que Dieu ne veut pas permettre pour nous une aisance qui sans doute tournerait à notre détriment et le meilleur parti est de nous résigner et d'attendre avec confiance tout ce que sa main nous réserve. L'établissement de Xavier est venu ensuite pour donner quelque consolation et pour moi je ne regrette que l'éloignement. J'espère aussi qu'il aura trouver depuis cette époque une femme selon le cœur de Dieu pour le soutenir et le fortifier. Il nous reste encore les derniers dont le parti semblait à peu près pris, en tout remercions Dieu car vraiment il a bien des marques de protection.

Il vous tarde d'avoir aussi des détails sur notre position et je ne ferai pas faute à votre attente, mais vraiment que dire de nous, c'est toujours la même chose, rien de nouveau rien de marquant. Grâce à la paix dont nous jouissons, nous vivons presque comme en France, sauf quelques précautions. Ce sont des baptêmes, des confirmations, tout ce qui a lieu partout et que j'ai déjà répété cent fois. De rien comment faire une lettre qui puisse vous intéresser, d'autant plus que ma vieille imagination ne sait plus broder. Quoiqu'il en soit deux petits mots sur les chrétiens. Quand je vous écrivis il y a un an nous avions encore je crois cinq chrétiens en prison, et sans nous donner beaucoup d'inquiétudes, nous désirions voir la fin. Peu de temps après probablement d'après des ordres secrets venus de haut, les cinq chrétiens revenaient chez eux, les uns même sans avoir fléchi un seul instant ; le désir d'attraper quelque argent avait fait tardé le mandarin à les relacher, mais enfin ils revinrent tous et même sans rançon. Bonne affaire avons-nous dit, voila tout comme un nouveau plan, ils rentrent chez eux au vu et au su de tous et se disant encore chrétiens, serait-ce un commencement de tolérance. Peu après le fameux traître fit encor quelques courses, même dans les prétoires, mais il parait qu'on ne l'écoute pas beaucoup, car il rentra bientôt chez lui et on le dit fort tranquille depuis.

Encouragés par cette protection de Dieu, l'administration se fit sur toutes les parties et chacun des missionnaires eut à se louer des dispositions générales qu'il rencontra. Bon nombre de payens vinrent aussi demander le baptême, et ces vexations semblent ne contribuer qu'à la manifestation de la religion. Elle est de plus en plus connue et la vérité ne demande que cela. Vis-à-vis sa lumière, petit à petit les calomnies dont on s'est plu à flétrir le christianisme dans ces contrées tombent d'elles-mêmes pour ne jamais se relever. Ce pauvre peuple si simple verra bientôt j'espère si l'imposture est de notre part ou de celle d'autrui et dès ce jour nous le compterons en masse dans nos rangs. Ce même hiver un jeune homme venait avec sa mère, de connaître la religion et commençait à apprendre les prières et le catéchisme. Bientôt il tombe malade et réduit à l'extrémité il est baptisé par le catéchiste d'un pays voisin et meurt. Cette nuit-là dit-on un arc en ciel aurait paru reposant sur la maison du défunt. Plusieurs payens se rendant à la maison mortuaire disent l'avoir vu très-distinctement et des renseignements pris sur les lieux par un de nos confrères confirment bien tous ces bruits. Quelque soit la cause de cet événement extraordinaire, plusieurs des payens voisins en conclurent que le défunt était allé dans un lieu de bonheur et que la religion qu'il suivait, devait par suite être bonne : plusieurs furent de suite rendus et au commencement de cet été trois ou quatre familles de ces

endroits avaient commencé à pratiquer, cela nous donne une quinzaine de nouveaux chrétiens ; que Dieu a de ressources ! le fait n'a pas un très grand éclat parce que le village à peu de maisons, mais n'aurait-il pas d'autres suites, n'est-ce pas assez pour remercier Dieu de cette manifestation qu'il semble avoir fait.

Dans bien des endroits quelques chrétiens par leur courage et leur fermeté ont arrêtés des vexations qui ont ensuite tournées au bien de la religion. Un homme des provinces du Nord où nous n'avons pas de communications étant descendu pour faire le métier de marchand ambulant, rencontra des chrétiens, appris d'eux la doctrine et passa quelques mois au milieu d'eux et ne repartit qu'après avoir reçu le bienfait du baptême. Il est allé prêcher sa famille et essayer de faire là quelques prosélytes et ne doit émigrer que s'il a trop de persécutions à soutenir. Serai-ce une porte que Dieu veut nous ouvrir dans ces contrées lointaines, j'attends son retour après la moisson avec une vive impatience, qu'en sera-t-il ? Et mon cher voisin payen que l'on a averti l'hiver passé, malgré son âge un peu avancé et le brouhaha de sa maison mi-auberge, il a appris tout son catéchisme et je dois le baptiser sous deux ou trois jours. Voilà comme il a tourné, et sa foi ne paraît bien bonne. Se trouvant près d'un cousin qui venait toujours chez lui pour faire des superstitions selon l'usage il fut obligé pour se mettre à l'abri de tout^{de} lui faire la confidence. L'autre ne dit rien et promit le silence. Mais un soir qu'il était venu pour un anniversaire, il dit : Puisque nous n'avons pas de sacrifice à faire, contez-moi donc ce que c'est que votre nouvelle religion ; on lui dit en détail et le voilà stupéfait. Jamais, dit-il, je ne me serais douté de cela, on en dit tant de mal : plusieurs fois il revint à la charge, puis se mit en rapport avec les autres du village et maintenant il trépigne de ne pouvoir être baptisé de suite, faute d'instruction. Il y a quatre jours sa femme vint voir les femmes de ma maison pour voir aussi quelques livres et depuis sont retour elle dit qu'il faut absolument être chrétien et se disposer à pratiquer. De fil en aiguille n'y aura-t-il pas encore quelque chose par la suite. Je l'ignore mais on peut l'espérer car presque jamais une famille ne se convertit sans en attirer quelques autres.

Le 29 Mars avant le jour, alors que nous étions réunis quatre à la maison de Mgr à la capitale, le domestique frappe à la porte, pour nous éveiller. Que veux-tu ? un père vient d'arriver – D'où vient-il ? de la mer. Quoi ! d'où vient-il ? de la mer – A ce mot bien compris, nous sommes en sursaut, on met un vêtement, ouvre la porte et par le fait c'est bien un nouveau confrère. Comment est-il venu, c'est là que le doigt de Dieu s'est montré. N'ayant pas de rendez-vous cette année à la mer, ou plutôt ne nous étant pas bien compris avec le procureur, aucune barque n'avait été envoyée. Ce cher confrère rencontra par hasard une barque frétée par un payen pour aller faire le commerce de contrebande et montée par des matelots chrétiens. On n'hésite pas malgré la présence du payen on reçoit le prêtre à bord et on nous l'amène heureusement. N'y a-t-il pas là quelque chose de providentiel. Dieu seul nous l'amène sans que personne s'en doute et s'en mêle : Où en sommes-nous donc ? en Corée ? Cette Corée jadis impénétrable semble avoir les portes toute grandes ouvertes. Remercions le Seigneur, mais aussi quel présage pour l'avenir. Je vous le laisse à calculer.

Avant de finir il faut encore vous dire un mot de ma position personnelle. Depuis un an Sa G^{de} M^{gr} le Vicaire Apostolique sentant le besoin de certains travaux pour le bien de la Mission, me chargea de les faire ; ce sont des travaux de langue, livres, histoire, voilà donc la part qui m'est échue et qui m'a déjà tenu toute cette année sans presque sortir. Je n'ai guère eu de rapports avec les chrétiens, toujours au cabinet et retiré. Ce genre de vie me convient bien sous tous les rapports, je suis fort content et me porte mieux que par le passé, il ne me reste que de la faiblesse, mais qu'est-ce que cela ? Je suis heureux de pouvoir me rendre utile par là, alors je n'ai plus les forces de la jeunesse pour courir comme auparavant, tout est encore pour la gloire de Dieu et le bien de cette mission. Depuis ce printemps je suis chargé en outre de compiler et recueillir tous les documents relatifs à l'introduction^{de la religion} dans ce pays et à nos

nombreux martyrs ; cette partie de mon travail a un intérêt spécial, mais malheureusement la continuité des persécutions ne permettra pas de trouver les choses au complet. Il y a peu d'écrits et plusieurs ne se retrouvent pas.

Il me reste à vous parler d'un événement qui vous sera je n'en doute pas plus pénible qu'agréable comme il me l'a été à moi-même, et certes aux yeux de la foi comment pourrait-on s'en réjouir. J'ai toujours été persuadé être fait pour être conduit et non pour conduire. Depuis longues années j'étais heureux sous l'obéissance de mon Evêque et jamais je n'ai désiré sortir de cet état, il y a plus je le craignais réellement et ai fait tout ce que j'ai pu pour passer ainsi toute ma vie. Quels sont donc les desseins de Dieu ? un concours de circonstances et la crainte de manquer à mon devoir et d'attirer sur cette Mission d'autres maux a forcé mon consentement dans une ligne toute nouvelle. Quand il semble clair que Dieu le demande, il y a bien du danger à résister. Enfin vous me le pardonnerez, vous prendrez même en pitié devant Dieu ma position, le fait est accompli. Le 25 Mars dernier jour de l'Annonciation j'ai dû encore une fois me laisser imposer les mains et j'ai été sacré Evêque coadjuteur de la Corée sous le titre d'Evêque d'Acônes désigné par le souverain Pontife. J'en ai dit assez pour vous exciter à redoubler vos prières en ma faveur, c'est lourd, bien lourd, mais puisque je ne l'ai fait que par nécessité, j'ai droit d'attendre un secours proportionné du très-haut et de la Ste Vierge dont j'ai choisi la fête pour jour de ma consécration, ne saurait m'abandonner. Je n'ai plus le courage d'en dire davantage.

Agréez seulement l'assurance du dévouement et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être plus encore que par le passé votre très-obéissant fils.

+ A. Daveluy – Evêque d'Acônes, Coadjuteur de la Corée.

Je désire que vous m'envoyiez l'explication du catéchisme par Mr Petit, grand. *** et encore une autre publiée depuis longtemps par je ne sais quel curé du diocèse.

40. Septembre 1858. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Le courrier ne nous a pas fait faux bond et quoique bien des lettres ne nous soient pas parvenues, celles de la famille ont eu l'avantage de m'arriver. Trois lettres de votre part, y compris celle de Juin 1857 m'ont été accordées cette et je remercie bien le bon Dieu de ce bienfait. J'étais loin de penser que Dieu aurait appelé à lui si vitre notre chère Thérèse et malgré ses malaises continuels je pensais qu'elle se soutiendrait puisque le Seigneur a voulu lui accorder de suite la couronne, je ne veux pas trop m'en affliger, mais plutôt en réfléchissant à sa vie et à sa sainte mort, j'ose bien me flatter que nous avons une protectrice de plus en haut et qu'elle nous aidera à aller la rejoindre. Comme tous les détails de ses derniers moments m'ont édifié ! Que de grâces particulières elle put recevoir ; c'est bien là la récompense de sa vertu et un signe bien consolant de sa prédestination. Tout en priant pour elle, je ne puis ne pas recommander moi et ma mission à son intercession et j'y trouve ma consolation.

Toutes les autres nouvelles de la famille m'ont fait bien plaisir, un seul désir me reste, c'est d'apprendre que mon filleul se réchauffe tout de bon et ne nous laisse pas dans l'inquiétude. Votre solitude aussi m'est bien pénible à penser, toutefois je me flatte toujours que vous êtes heureux de voir vos derniers enfants dans un chemin moins glissant que beaucoup d'autres, et que vous trouvez-là votre repos et consolation. D'ailleurs nos deux nouvelles religieuses étant si près, la séparation est un peu moins pénible ; toutes ces pensées trompent mes inquiétudes et je ne puis croire que Dieu ne vous accorde pas des faveurs très-spéciales dans vos jours avancés pour vous préparer plus encore au grand voyage qui doit effectuer la grande réunion. C'est là que nous devons nous retrouver et sous peu. Les peines et les épreuves sont pour nous purifier et assurer nos droits à la récompense ; tâchons de les supporter toujours dans ces mêmes vues qui sont celles de notre Père céleste. Que d'années écoulées déjà depuis mon départ, et il me semble que c'était hier. Je n'ai plus probablement un nombre égal d'années à passer en Mission, notre réunion n'est donc pas éloignée, pourvu que je n'aie pas y manquer. Je tremble à cette pensée. Tous les jours la responsabilité augmente, et je ne sais pas tirer parti de tant d'occasions de mérite, qu'arrivera-t-il à la fin !!! Veuillez bien prier Dieu, conjurer Marie notre bonne Mère à tous, de m'entourer plus que jamais de leur protection et de ne pas permettre que je marche inutilement dans la voie qui m'a été donnée, c'est une voie bien près à la suite de Jésus dans sa vie publique, mais qui me conduirait bien loin de lui, si la foi ou le courage manquait. Priez donc pour que je mette dès à présent même, à profit toutes les faveurs du ciel et que j'approuve ce que c'est que l'amour des souffrances, hors de là la vie apostolique me perdrait.

Encore une année écoulée, et elle ne se passe sans quelques événements assez graves. Quand je descendais de la capitale au mois de novembre dernier, un de nos Chrétiens venait d'être emprisonné par un mouchard plénipotentiaire qui faisait sa visite. Incarcéré à 20 lys de chez moi mais dans une autre province, il ne fut pas très-maltraité et le mouchard n'avait pas l'air de traiter la chose d'affaire grave. Mais le juge criminel dans la prison duquel il se trouvait sembla vouloir exciter quelque orage et fit au Chrétien les questions les plus délicates sur notre présence et nos tournées – heureusement le bon vieux âgé de 73 ans se tira passablement d'affaires dans ses réponses, et sans avoir le courage de bien confesser sa foi, il sut éviter l'apostasie et les dispositions favorables du mouchard le firent relâcher après environ deux mois, sans autre suite. Avant qu'il ne fut relâché, la cupidité des payens qui voulaient tirer de l'argent des Chrétiens, fit naître un autre procès vis-à-vis le grand mouchard de la province que j'habite. Le village compromis se trouve à 20 lys encore de chez moi, et nous y avons de relations fréquentes. L'accusateur connaissait toutes nos affaires et pouvait mettre toute la

chrétienté en feu.

Le mouchard lui aussi sembla vouloir éviter les grandes affaires et interrogea le Chrétien prisonnier avec des paroles très mesurées. Le Chrétien perdit la carte et ne comprit pas les intentions de son juge qui étaient cependant manifestes. Il répondit assez maladroitement et laissa même échapper quelques paroles de dépit qui blessèrent le Juge. Dès lors il le fait mettre à la question et en obtient d'une part l'aveu qu'il a des livres de religion et de l'autre l'apostasie. Le prisonnier est envoyé au chef-lieu militaire de la province. De nouveau mis à la question et toujours suivi par l'accusateur prisonnier lui aussi, il lui fait quelques révélations et les satellites sont envoyés au village Chrétien pour se saisir des livres dénoncés. Les satellites du chef-lieu sont renommés de tout temps par leur férocité et leur haine pour la religion, le bruit de leur apparition fit trembler tous les environs, mais ils avaient reçu des ordres bien serrés pour ne faire aucune scène et se montrèrent fort doux.

Ne trouvant pas les livres dénoncés, ils sommèrent le père du prisonnier de les livrer et le menacèrent tout en disant qu'ils avaient ordre seulement d'apporter ces livres, et aucun ordre de saisir qui que ce soit. Le vieux père perd la tête et va secrètement chercher quelques livres de religion là où ils étaient cachés ; en les tirant il fait tomber une caisse d'objets religieux venus d'Europe et les satellites accourus par le bruit, mettent la main sur le tout en bondissant de joie. Ils repartent, mais les choses devenaient des plus graves, ces objets européens allaient être le sujet d'un examen et les révélations de toute espèce devaient s'en suivre. En effet après que le juge eut vu ces objets, on mit le Chrétien et son accusateur à la question et bien des faits ont fait croire que le payen accusateur avait tout révélé en grand. Toutefois le juge était sur ses gardes et ne dit mot de rien, seulement il lâche de nouveau ses satellites avec ordre d'aller prendre tels et tels Chrétiens du village compromissionnaire. On ne les avait pas attendu, non seulement ce village était évacué, mais encore trois ou quatre autres non éloignés de là. Les satellites ne trouvèrent donc personne et chose étonnante ils n'allèrent pas chercher dans d'autres villages Chrétiens très-près de là et très connus. Après avoir un peu visité la montagne voisine et attendu une demie journée ils se retirèrent, on ne sait où. Tous les Chrétiens des environs, et ils sont nombreux, étaient sans dessus dessous, c'était la débandade, des courriers m'arrivaient le jour et la nuit et tous me conjurèrent de me retirer pour quelque temps ; on a prétendu, et ces bruits sont confirmés, que ma demeure avait été dénoncée. Enfin je cédai et partis pour me rendre secrètement et à l'insu de tous à dix lys de là, où je restai quinze jour pour voir la tournure des choses.

On ignore ce que médita le mouchard, mais il paraît probable que me considérant comme un gros bonnet, il craignit de me prendre, sans savoir ce qu'en penserait le gouvernement et sa conduite jusqu'à la fin confirme cette conjecture. Quoiqu'il en soit les choses en restèrent là par une espèce de miracle, et le mouchard retourna près de son gouvernement sans décider du sort des prisonniers. Puis enfin les Chrétiens ayant trouvé moyen de faire interposer un ami du gouverneur de la province, celui-ci délivra les prisonniers après quatre mois et l'affaire n'eut plus d'autres suites. Les images, médailles, chapelets, le tout venant d'Europe sont restés entre les mains des autorités, j'ignore ce qu'ils en ont fait ; ils feraient bien de les conserver pour servir au jour de leur baptême, qui aura bien lieu un jour j'espère.

Tout ceci était peu consolant, l'apostasie, les pertes des Chrétiens me blessaient le cœur et Dieu permit que de nouvelles douleurs vinssent se joindre à celles-ci. Le jour où j'avais quitté ma demeure pour fuir le danger, au commencement de la nuit arrive mon domestique avec une lettre déchirante. Les Chrétiens m'écrivaient que notre cher confrère Mr Maistre se trouvait mourant à 25 ou 30 lieues de mon gîte. Ne pouvant m'y rendre qu'à petites journées, j'envoyai cette nuit même un courrier à un confrère qui ce jour là même était parti pour se rapprocher des lieux où était le malade, et bientôt j'appris que notre cher confrère avait quitté

ce monde après avoir reçu les derniers sacrements. Quelle perte pour cette mission, c'était celui des missionnaires que sa santé, ses vertus et connaissances faisaient considérer comme la colonne de notre œuvre. Il mourut en plein exercice de la vie Apostolique et d'une manière si sainte et si admirable que tous nos Chrétiens en furent frappés. Veuillez bien recommander quelque fois son âme à Dieu, quoique je le croie déjà en possession du bonheur. Il fut mon seul compagnon après la mort de Mgr Ferréol, et devait être mon soutien, c'est pour moi un vide déplorable. Adorons les jugements de Dieu ; il ne veut pas permettre que notre nombre augmente beaucoup, chaque entrée est suivie d'une perte, ah ! les jours de grandes bénédictions sont-ils donc encore éloignés !

Par suite de cette perte je dus quitter nos travaux sédentaires et aller tacher de combler le vide. Je me mis en administration et rentrai chez mois après trois mois juste. Dieu permit que je supportasse assez bien cette fatigue et je ne m'en suis pas trouvé mal. De retour au logis il fallu doubler les rations de travail. Il s'agissait, en attendant que l'histoire des martyrs et de la Mission de Corée put se terminer, de faire un choix des vies de nos plus beaux martyrs pour les déposer aux pieds de sa sainteté et demander un jugement de l'Eglise sur ces vénérables confesseurs de la foi. Les écritures sont pour moi maintenant lentes et fatigantes, mais soutenu par l'intercession de nos héros chrétiens je puis réunir les documents et tout est prêt. Ce choix comprend la vie agrégée de plus de 150 martyrs et doit être envoyé cette année. L'histoire de l'Eglise coréenne avance aussi, j'ai recueilli presque tous les documents que l'on puisse espérer avoir, il faut seulement les compléter, ce qui est long à cause des lieux éloignés où se trouvent les personnes à consulter, mais toutefois on en verra la fin si Dieu nous conserve la paix.

Au milieu de bien des vexations locales, nous avons encore à rendre grâces au Seigneur. Cette année a été bonne et surtout nous a permis de prendre quelques positions nouvelles et avantageuses pour la compagne prochaine. Quelques parties de la Mission ont du mouvement, la capitale entre autres éprouve une commotion et les catéchumènes se présentent en grand nombre. L'histoire de mon départ pour le Japon est un mythe, il n'en a jamais été question ; il est vrai que nous avons des pouvoirs pour tenter la chose si l'occasion se présentait, mais elle n'a rien de tant soit peu probable. Seulement nous espérons obtenir cette année un poste Chrétien dans la ville où sont les Japonais au Sud-est du royaume, priez pour que cette affaire réussisse, réussit elle-même, il n'y aurait pas encore d'espoir de se mettre en relation avec les Japonais.

Vous avez appris peut-être par les journaux qu'un Coréen naufragé près de Canton, avait été recueilli par notre procure de Hong-kong, puis baptisé. Il est revenu par la route de terre et a pu rencontrer nos Chrétiens et même un de nos confrères. Or ce brave homme que l'on dit avoir la foi solide et être capable est de Quelpaert, il y est retourné et va tâcher de convertir d'abord sa famille, et doit venir l'année prochaine, nous espérons ouvrir par là à la religion la porte de cette île, prions et attendons que les vues de Dieu se manifestent. Cette Mission toute récente et où tout est à créer nous demandent ces années-ci des travaux assez considérables pour tâcher de tout établir sur un pied stable et y d'assurer ainsi le succès des premiers efforts, heureusement la tranquillité nous a permis déjà de faire quelque chose et tous les jours nous essayons d'ajouter quelques pierres à l'édifice, bientôt une partie de ces fondements sera posée. Nous sommes incapables de pouvoir encore pourvoir à l'instruction de nos chrétiens, ils sont trop dispersés et nous trop peu nombreux pour obtenir des résultats satisfaisants, toutefois il y a là encore de l'amélioration et le mieux semble devoir se faire sentir d'années en années. Que la bonté divine en soit bénie. La moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. Au milieu de grandes misères nous avons de vraies consolations aussi et certaines localités grandissent à vue d'œil.

Les exemples de vertus et de constance ne sont pas rares non plus. Nous avons eu un jeune catéchumène de 15 ans qui malgré les coups fréquents et redoublés de ses parents

continue avec égalité d'âme à se préparer au baptême ; une autre jeune femme qui pour éviter les superstitions chez son mari feint depuis deux ans une maladie qui lui raidit les jambes, bras et lui colle les deux mains contre les épaules. Elle reste jour et nuit dans cette position, subit d'après l'ordre des médecins toutes les souffrances de l'acupuncture et avale toutes les médecines possibles, sa foi et sa constance sont une espèce de miracle, et elle a pu s'échapper un instant ce printemps pour recevoir les sacrements. D'autres qui se séparent de leurs enfants, ou bien quittent celui dont elles étaient concubines et se trouvent sur le pavé, mais c'est pour Dieu, c'est pour le salut de leur âme et tous les sacrifices leur paraissent légers. Un jeune homme de 14 à 15 ans fils d'un mandarin vit depuis deux ans dans une position affreuse pour conserver sa foi et tient bon malgré tout.

Tous ces faits se représentent si souvent que l'on ne les compte plus et sous ce rapport il faut avouer que la capitale donne des exemples admirables et que l'on retrouve peu ailleurs. La foi a pénétré aussi chez quelques familles très-élevées, dans quelques palais aussi depuis peu, et nous attendons les effets du temps et de la pratique constante si elle se soutient. Petit à petit nous aurons des jalons un peu partout et pourrons étendre le cercle de nos travaux que tout cela est beau et fait du bien à l'âme, et vraiment quelque fois on en a besoin. Redoublez donc de zèle en faveur de notre Mission, chers parents, elle a ses peines et ses privations, mais elle n'est pas entièrement ingrate. Dieu a ses desseins sur ce pays et les jours de salut viendront. L'introduction et la conservation du catholicisme en Corée a quelque chose de trop providentiel pour qu'il n'y porte pas ses fruits un jour, lequel peut-être n'est pas très-éloigné.

Depuis que nous sommes entrés ici avec Mgr Ferréol, quel changement et quelle augmentation, le passé soit nous donner confiance pour l'avenir et si les prières des âmes pieuses se joignent aux travaux des missionnaires, il n'y a rien que nous ne puissions espérer. Veuillez donc bien recueillir beaucoup de ces aumônes toutes spirituelles qui ne peuvent gêner personne et portent leurs fruits chez le donateur comme chez le recevant. Je termine ici cette lettre avec la confiance qu'elle sera pour vous un sujet de joie et de consolation, je n'oublie personne de la famille ni des fidèles amis qui veulent bien continuer à s'intéresser à moi ; les rangs s'éclaircissent partout, le vénérable Mr Canaple est parti lui aussi, sans compter tant d'autres. Veuillez offrir mes hommages respectueux à Mr le Curé de St Leu, Mr Petit grand vicaire, Mr Michel, etc. J'ignore si je ferai beaucoup de lettres cette année, j'ai tant de travaux pressés. Bonjour aux domestiques, au vieux Gadrée et à Françoise, je pense à eux de temps en temps. Pour vous chez parents, daignez agréer l'assurance du profond respect et de l'inviolable reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très obéissant fils.

+ Antoine Evêque d'Acône. Coadjuteur

Un large souvenir à toutes les communautés qui veulent bien être en union de prières avec vous ; il faut livrer une attaque générale pour obtenir de Dieu l'avancement de notre Mission. Nous sommes obligés de faire nos lettres à l'avance, elles ne partent qu'au mois de Décembre, mais s'il y avait dans cet intervalle quelque événement très-grave, on le saurait toujours, donc pas de nouvelles, bonne nouvelle.

41. Septembre 1858. A ses Sœurs Religieuses.

Mes bien aimées Sœurs,

Puisque les SS. Cœurs de Jésus et de Marie vous ont réunies d'une manière si étroite, vous ne trouverez pas mauvais que je ne vous sépare pas ici, et d'ailleurs la seule inspection de mon papier fait foi que je ne veux pas être chiche envers vous. Vos bonnes lettres me sont parvenues et m'ont rempli de joie comme toujours, tout va bien, Vive Jésus Vive Marie. J'ai seulement été bien affligé de la perte de notre Chère Thérèse à laquelle j'étais loin de m'attendre, je croyais bien la précéder et c'est elle qui semble vouloir me faire les honneurs du palais quand je serai appelé ici donc encore fiat voluntas et rien à ajouter. Que vous dire encore sinon que je n'ai rien à vous dire, absolument rien. Vous parler de ce qui se passe ici, je l'ai fait dans toutes les autres lettres et ce seraient redites pures. Vous parler de ma santé, vous savez bien que c'est Dieu qui me soutient. Vous dire que je vous aime encore toutes, mais la pensée que vous en doutez ne me vient pas à l'esprit, c'est plus clair que le soleil. Que faire donc ? Sinon signer et fermer ma lettre ; ce serait bien le plus facile et le plus court, mais il me vient dans l'idée de vous envoyer quelques lignes édifiantes extraites de l'histoire de la Corée, je les envoie bien à notre maison mère, mais comme c'est du vieux, elles ne seront pas publiées et peut-être seriez vous bien aise d'en jouir en votre particulier et vous de votre discrétion, je joins ici la vie de Ni Niou hei Martyre en 1801 ; c'est une jeune personne de 18 à 19 ans dont les lettres font mes délices peut-être les partagerez-vous ?

Ni appelée Niou hei dans son enfance, naquit à la capitale ; sa famille descendait d'un fils naturel du roi fondateur de la dynastie actuelle et fut toujours dans les hautes dignités du royaume, jusqu'au moment de sa ruine causée par la persécution de 1801. Son frère cadet la suivit en 1827. Niou hei avait reçu de la nature un cœur ardent et ferme et était douée de toutes les belles qualités du corps et de l'esprit. Ses premières années ne nous sont pas connues. Elle avait à peine treize ans quand le P. Tsiou entra en Corée en 1795, pratiquant dès lors la religion elle soupirait après la réception des sacrements. Son jeune âge et le peu d'instruction des chrétiens de ce temps faisait craindre qu'elle ne peut y être admise, mais pour s'y préparer elle s'enferme seule quatre jours avant l'époque où elle devait rencontrer le Prêtre et le St Esprit qui déjà dirigeait cette âme d'élite l'instruisit suffisamment, si bien que le prêtre la jugeant suffisamment disposée mit le comble à ses vœux en les lui accordant sans ~~des~~ restriction. Une si grande faveur ne la trouva pas ingrate, dès lors elle s'appliqua uniquement au soin d'orner son âme de toutes les vertus et pour se rendre de plus en plus agréable à son divin Epoux, elle forma le dessein de lui consacrer à jamais sa virginité. De grands obstacles s'opposaient à la réalisation de ses vœux. Outre que sa famille tenait un des premiers rangs dans le royaume, ce qui la mettait en évidence, l'état de virginité est une chose inouïe dans ce pays, bien plus, on regarderait comme un attentat toute démarche que feraient des parents pour empêcher un enfant d'obtenir la relation du mariage.

Le P. Tsiou désirait vivement faciliter à cette chère enfant la réalisation de ses désirs. Il connaissait un jeune homme désirant lui aussi vivre dans le célibat et il engagea les parents à unir sous le voile du mariage ces deux cœurs consacrés à Dieu. Charles frère aîné de Niou hei et sa mère veuve donnèrent leur consentement et le mariage fut conclu. Le futur se nommait Jean Niou, jeune homme d'une famille noble et extrêmement riche, mais d'une condition bien inférieure à celle de la famille Ni, en outre il habitait dans une province du midi à 500 lys de la Capitale. A peine les parents de notre jeune Vierge connurent-ils la conclusion du mariage qu'ils se réunirent pour le faire casser et commençant de violentes vexations, ils allèrent jusqu'à faire une circulaire à tous leurs parents et amis pour faire éclat et pousser les choses à bout. La mère veuve et son fils ne cédèrent pas cependant, ils donnèrent pour prétexte que dans leur

position il fallait les laisser se créer la ressource d'un gendre richard ; peu à peu la tempête s'apaisa, le mariage fut célébré et les deux époux se firent mutuellement la promesse de vivre en frère et sœur. La jeune personne se rendit à la maison de son mari, s'y appliqua à tous les devoirs de la piété filiale et vivait dans une parfaite concorde avec tous les membres de cette nombreuse famille. Nos deux jeunes époux se chérissaient d'une amitié d'autant plus franche qu'elle était plus pure, ils vaquaient ensemble à la prière et s'excitaient mutuellement à la pratique de toutes les vertus en sorte qu'ils pouvaient passer pour les modèles des époux chrétiens, en même temps qu'ils jouissaient d'un bonheur peu commun.

L'ennemi de tous bien, jaloux de la pureté de leur cœur ne pouvait tarder à les troubler en cherchant à leur faire enfreindre cette promesse sacrée qui rendait leur âme pleine des délices du Divin Esprit. Les tentations s'élevèrent bientôt et le démon acharné à leur perte excita la nature à se révolter pour se débarrasser du frein qu'elle s'était volontairement imposé. Voici ce que Niou hei en écrivit à sa mère. « C'était à la 12^{ème} lune, une tentation des plus violentes s'étant élevée, je vivais le cœur saisi de crainte, semblable quelqu'un qui marcherait sur une glace brisée, où sur les bords ardu d'un précipice, je m'adressai en haut et priai, conjurai le Seigneur de nous envoyer une grâce de victoire, une dizaine de fois je ne voyais plus de remède et croyais tout perdu, les yeux levés au Ciel j'invoquai les mérites du précieux Sang et par la grâce divine à grand peine, à grand peine nous pûmes éviter, nous sommes encore enfants (c.à.d. vierges). De part et d'autre notre confiance mutuelle est devenue solide comme fer et pierre, nos sentiments d'amour et de fidélité réciproques sont devenus fermes comme un bloc de montagne. Nous renouvelâmes la promesse de vivre en frère et sœur et dès lors n'avons plus été troublés. » Cependant la persécution s'élevait de toutes parts et la famille Niou si connue par son attachement à la religion ne pouvait l'éviter. Dès le printemps de 1801, Jean, le mari de Niou fut saisi et déposé à la prison de Tsien tsiou, capitale de la province de Tsien-la, puis en même temps ou bientôt après Niou hang kem i son beau père fut aussi pris. On peut se figurer la peine que du éprouver Niou hei de cette cruelle séparation et s'attendant tous les jours à être elle-même saisie, elle se préparait et soupirait après le martyre. Elle fut prise en effet vers le 15 de la 9^{ème} lune de cette année et les détails de sa vie nous sont désormais tracés par elle-même dans des lettres à sa famille écrites de sa prison. Nous la laisserons donc parler, abrégant seulement un peu ces lettres.

« Cette année j'avais déjà le cœur et les entrailles liquéfiées, les choses devenaient sans remède, et me voyant encore séparée de mon beau père, tout désir de la vie m'abandonna. Pendant que l'occasion est belle, mourons pour Dieu, me disais-je ; ma résolution est prise de suite, et pensant à la grand de cette action, je m'efforçais de m'y bien préparer. Au moment où j'y pensais le moins, tout à coup une bande de satellites arrive et me saisit. Vraiment tout cède au gré de mes désirs, alors que je m'inquiétais de ne pas rencontrer d'occasion, Grâce à Dieu pour ses bienfaits ! Remplie de joie j'étais toutefois dans le trouble et l'agitation, les satellites me pressent, des gémissements à faire trembler le ciel et la terre se font entendre de toutes parts, il faut quitter ma mère, mes frères et sœurs, mes parents et amis, mes voisins et ma patrie et cela pour toujours. La nature n'étant pas encore morte chez moi, mes yeux se baignent de larmes et toute effarée je fais ces adieux éternels, puis me retournant, un seul désir me restait, celui d'une bonne mort. On me conduisit à la prison, puis une heure après on me fit passer dans une autre où je trouvai deux de mes beaux parents et deux de mes beaux frères. On se regarde de part et d'autre, partout des larmes et pas une parole. Peu à peu la nuit se fait, c'était vers la pleine lune. Elle brillait de tout son éclat sur le ciel pur d'automne, et sa vive lumière se réfléchissait contre la fenêtre de la prison. Le fond du cœur d'un chacun pouvait facilement se voir ; couché ou assis chacun priait tout bas, la prière, le désir d'un chacun, c'était la grâce du martyre. Ce désir ne peut plus se contenir, il déborde, chacun en veut parler et tous les cinq de dire à la fois, comme d'une seule éruption de voix, mourons tous pour Dieu, on se le promet et

chacun forme à part sa résolution solide comme fer et pierre. Cette communication faite et nos vœux étant les mêmes, la confiance et l'amour mutuel se resserrent et toute tristesse se dissipe et s'oublie. A chaque pas la grâce augmente, une joie toute spirituelle s'élève dans nos cœurs, plus aucune pensée d'affaires, plus une inquiétude ne restait. Toutefois mes pensées se reportaient toujours ^{sur} une seule personne, en prison ailleurs (son mari). La raison de mes inquiétudes n'était pas autre, la voici : Etant encore à la maison je lui avais écrit mes désirs, « mourons ensemble et le même jour pour Dieu », l'occasion étant peu favorable, je tardai à envoyer ce billet, puis toute communication ayant été coupée et prohibée, je ne pus lui faire parvenir ; cependant l'objet secret de mes prières, mon espérance, mon désir, c'était de mourir avec lui pour Dieu et le même jour. Qui aurait pu connaître les desseins de Dieu ? Le 7 de la 10^{ème} lune on emmène tout à coup Jean un de mes beaux frères, et nous ne savions à quelle intention. Où va-t-on le conduire ? C'est l'ordre du mandarin, dit-on, il va être conduit à la grande prison près de son frère aimé (le mari de Niou hei). J'étais coupée en deux, on l'emmena. Oui, lui dis-je, que cela deviendra-t-il ? Allez près de lui, ne nous oublions pas. Puis je lui fais mes recommandations : Surtout dites à Jean de ma part : « Mourons tous deux le même jour pour Dieu ». Surtout ne l'oubliez pas. On se sépare, nous restions encore quatre à la prison, n'ayant d'espoir qu'au secours de Dieu. A peine un quart d'heure se passe-t-il que la nouvelle de la mort arrive. La peine et compassion naturelle n'eurent chez moi que le second rang. Le bonheur de Jean me remplit de joie et je m'en félicitais. Mais hélas ! hélas ! Jean (son mari) qu'est-il devenu ? A cette pensée mon cœur semblait transpercé de mille glaives et quelques temps je ne savais où tourner mes pensées. Mais bientôt je me calmai en pensant : Ne serait-ce pas encore un bienfait de Dieu, se pourrait-il qu'il le délaissât ? et je me consolai sans toutefois pouvoir me tranquilliser. Je fais demander à quelque parent, qui répond qu'on le disait bien déterminé. Enfin, de la maison on me fit dire qu'on avait retiré son corps et que sur ses habits il y avait un billet adressé à sa sœur : Courage, consolez-vous, revoyons nous au royaume des cieux. Tout était décidé et mes inquiétudes tombèrent....

Jour et nuit je tremblais qu'il ne vint à renier Dieu et soupirais de mourir avec lui, qui aurait deviné qu'il dût me précéder ? C'est encore une grâce de Dieu, maintenant je n'ai plus rien ici bas qui puisse me préoccuper. Qu'une pensée s'élève c'est de Dieu ; qu'un soupir s'élève c'est vers le Ciel... Le 13 de la 10^{ème} lune je fus condamnée à l'exil à Piek tong et devenais par là esclave de cette préfecture. (les esclaves de préfecture est ce qu'il y a de plus vil et de plus dégradé sous le soleil, elles sont dans la force du terme à la merci de tous les attachés à la préfecture, grands et petits, cette condamnation est plus affreuse que la mort pour une honnête femme). Je me rendis près du mandarin et lui dit : adorant le Dieu du Ciel, selon la loi je dois mourir, donnez-moi donc la mort comme aux autres personnes de ma maison. Il me renvoie brusquement, j'insiste, m'assoit devant lui et lui dit : Payé par le gouvernement comment n'exécutez-vous pas ses ordres ? etc. etc. Mais il ne fait même pas semblant de m'entendre et me fait emmener. Plus de remède, on part, le long de la route je priais plus que jamais. A peine avions-nous fait cent lys que les satellites nous poursuivent, j'étais rappelée. O bienfait incomparable, comment pourrais-je assez remercier le Seigneur, même après ma mort daignez encore le remercier pour moi. Nous avons passé par quatre villages, je pensai au quatre quartier que Jésus traversa en allant au calvaire, ne serait-ce pas, me disais-je, une petite ressemblance que Dieu veut me donner avec le divin Sauveur ; je reçus ces satellites avec une joie indicible et comme si j'eusse rencontré mes propres parents. Dès le 1^{er} interrogatoire je dis vouloir mourir en servant Dieu, on dépêcha au roi et la réponse arrivée je reparai devant le juge, signe ma sentence, reçois selon l'usage une volée de coups, puis on me charge de la cangue et me remets en prison. Mes chairs étaient écorchées et le sang coulait, après un quart d'heure plus aucune souffrance, les bienfaits ne font qu'augmenter et après 4 ou 5 jours, contre toute attente, tout était guéri. Depuis lors plus de vingt jours se sont écoulés et je n'ai pas eu la plus

petite souffrance à endurer. Dire que je suis un être dans la souffrance c'est non seulement abuser des termes, mais directement le contraire de la vérité. Tout le monde parle de moi comme dans les souffrances et moi je dis être dans la paix et le bien être, quel est celui qui chez lui serait aussi tranquille et aussi bien que je suis ici. Depuis plus de 20 jours la réponse du roi est arrivée et toutefois on ne parle de rien, le bruit court même qu'il y a chance de vie, mon espoir est en Dieu seul, pourrait-il bien me rejeter entièrement ? »

Elle s'attache ensuite à consoler sa mère, ses sœurs et belles sœurs : J'ai à vous communiquer des vœux testamentaires, daignez ne pas les rejeter. Quand vous apprendrez la nouvelle de ma mort, j'ose l'espérer dix mille fois, ne vous en peinez pas trop. Moi vile et misérable enfant, moi sœur stupide et sans sentiments, si je puis devenir enfant de Dieu, avoir part avec les justes, devenir l'amie des saints du paradis, jouir de leur bonheur parfait et participer au sacré banquet quelle gloire ne sera-ce pas ? Est-ce donc si facile à obtenir ? qu'une fille ou une sœur devienne l'objet des bonnes grâces du roi, on s'en félicite ; quelles ne doivent donc pas être les félicitations quand un enfant devient l'objet de l'amour du grand roi du ciel et de la terre..... Moi, la plus grande pécheresse de l'univers, dans ce monde ne pouvant plus désormais me laver du titre d'esclave de la préfecture de Piek tong, et qui par mes péchés ai renié mon Dieu et ses bienfaits, si je finis bien et que je vienne à être martyre, en un clin d'œil tous mes titres de pécheresse sont effacés et j'entre dans le sein de dix mille bonheurs, pourriez-vous bien vous en contrister ? S'entendre appeler sœur d'une esclave de préfecture ou bien sœur d'une martyre, lequel des deux vous sourit ?

Ma mère quand vous vous entendrez appeler mère d'une martyre, que penserez vous de ce titre ? »

Elle les exhorte ensuite à une résignation méritoire et à la pratique des vertus pour obtenir une bonne mort. Puis recommande à ses sœurs la piété filiale en ces termes :

Pendant toute ma vie je n'ai rien fait pour mes parents et ne laisse aucune trace de piété filiale, mes sœurs, suppléez à ce que je n'ai pas fait et ne pourrai plus faire, et soignez bien ma mère. La piété filiale qui s'exerce envers le corps est bonne, mais celle qui s'exerce envers le cœur est encore meilleure. Moi aussi vivant auprès de mes beaux parents, j'ai vu que rien ne les satisfait comme de leur être uni de sentiments et d'entrer dans toutes leurs vues. Si étant pauvres vous ne pouvez lui offrir ce que vous désireriez, soyez lui du moins bien unies et consolez la, réveillez souvent son intelligence obscurcie et si pas hasard dans sa conduite il pourrait y avoir de sa part quelque tort, ne vous contentez pas de lui adresser de bonnes paroles, faites le instamment d'un air gai et serein. Si elle est dans la tristesse, cachez soigneusement la votre, faites même, s'il le faut, l'enfant auprès d'elle et par des paroles joviales, forcez la à se remettre.....

Si je parviens au bout de mes désirs, pourrai-je oublier ma mère et mes sœurs ; toute faible et misérable que je suis, si j'obtiens la couronne de gloire et le bonheur éternel, quand vous quitterez ce monde, je viendrai à votre rencontre et vous prenant par la main vous introduirai dans le lieu des éternelles jouissances.

Quel beaux sentiments de piété filiale, plus à Dieu que ces précieux conseils fussent gravés dans le cœur de tous les enfants. Cette lettre admirable se termine par ces mots : « N'ayant moi-même aucune vertu, j'ai bien osé vous y exhorter longuement, ne suis-je pas comme ces bons hommes de bois placés sur le bord des routes, qui enseignent la voie sans pouvoir faire un seul pas. Toutefois il est dit que les paroles d'un mourant sont droites, les miennes à l'heure de ma mort ne seront peut-être pas non plus trop fautives. »

Nous n'avons pas de détails sur la fin de cette illustre martyre, elle fut décapitée le 28 de la 12^{ème} lune de cette même année, unissant à la couronne du martyre celle de la virginité. Elle avait alors de 18 à 19 ans. Sa sainte vie, son admirable mort et ses délicieuses lettres datées de sa prison, l'ont mise en grande vénération dans toute la chrétienté qu'elle instruit et édifie

encore tous les jours par ses lignes précieuses. Je ne puis écrire cette vie sans que les larmes ne me viennent aux yeux, c'est le bijou de nos martyrs, je l'aime à la folie. Pauvre enfant ! Qu'elle doit être haut placée. Son neveu a été mon servant longues années, m'a rendu plus chère encore cette famille ; louez Dieu et priez pour les survivants.

J'ai fini, en voilà trop. J'ai dû me remettre bien des fois à la besogne pour copier ces pages, la sueur m'y a fait pourrir une paire d'habits, ne m'en voulez donc pas si je n'ajoute rien, sinon qu'il faut prier pour moi, mais comme vous n'avez encore jamais fait, mes immenses besoins l'exigent.

Adieu, je n'ajoute pas que je vous aime, comme le faisait l'abbé ...

+ Antoine, Evêque Coadjuteur de la Congrégation des Missions Etrangères

Il est fâcheux de laisser tant de blanc sur ma lettre, je reprends la plume dans un moment de loisir et passe de 1801 à 1839

Anastasie naquit au district de tsiang seng, province de Tsien la, de parents de la classe du peuple. Dès l'enfance intelligente et docile aux instructions de ses pieux parents, à l'âge de sept ans la gravité et la modestie paraissaient sur son extérieur et lui attiraient les louanges d'un chacun. A dix ans elle avait appris tout son catéchisme et les prières du matin et du soir et désirait ardemment recevoir les sacrements. A l'arrivée du prêtre, il fut frappé de son intelligence et des bonnes dispositions où sa piété l'avait mise et lui permit la S^{te} Communion. Ce fut une vraie fête de famille, où la joie indicible de ses bons parents ne le cédait pas aux douces et pieuses émotions qu'éprouva notre petite Ange. A la persécution de 1839 ayant suivi sa mère à la maison de Hong Protais pour s'y cacher, elle y fut prise avec toute cette famille et envoyée au juge criminel de Tsien tsiou, qui lui dit : Est-il vrai que les Européens ont été chez toi ? Déclare aussi où s'est retiré ton père ? Elle répond : Il est vrai que les Pères sont venus chez moi. (A cette époque c'était connu de tous et les Chrétiens ne le cachaient plus) mais j'ignore où ils sont ainsi que mon père. Comment voulez-vous qu'une petite fille comme moi soit au courant de ces affaires là. Le juge : C'est bien, mais maintenant renies Dieu et injurieras le et je te laisserai la vie, sinon je te fais mettre à mort », et il dit ces paroles d'un ton fort sévère.

Anastasie répond : Avant l'âge de sept ans, n'ayant pas la raison, ~~et~~ ne sachant pas lire et ne connaissant rien, je n'ai pu honorer et servir Dieu, mais depuis l'âge de sept ans que je le connais et l'honore, comment voulez vous que je le renie aujourd'hui ? Combien plus ne puis-je l'injurier, devrais-je mourir, je ne le puis. Elle est remise à la prison. Deux jours après, elle est citée de nouveau, on la menace encore mais elle ne se laisse pas ébranler ; elle est de nouveau renvoyée à la prison. Puis quelque jours après traduite encore devant le juge, elle subit une fois de violentes tortures qu'elle supporta admirablement et fut condamnée à mort. **Anastasie** revenue à la prison attendait dans la ferveur le moment de l'exécution ; sa candeur, son intelligence et son innocence en faisait l'idole des satellites et geôliers. Les mandarins eux-mêmes étaient comme à ses pieds. On la conjurait de se rétracter et de sortir saine et sauve. Les témoins oculaires nous ont rapporté ces scènes ravissantes où la douceur, les promesses et les menaces étaient tour à tour mises en jeu pour ébranler la constance de cette enfant et elle savait triompher de tout. L'apostasie ne lui eut pas été nécessaire, un demi mot, un signe équivoque eut suffi, on eut été ravi de la renvoyer. Tous avaient pitié de son jeune âge. Mais notre jeune Chrétienne aidée de la grâce fut au dessus de tout, courageuse et patiente jusqu'à la fin, elle fut étranglée dans la prison vers la dix ou onzième lune 1839 et s'envola vers son chaste époux, parée de la double couronne du martyr et de la virginité. **Anastasie** avait à peine treize ans. Tous ceux qui l'ont vue en sont encore aujourd'hui dans l'admiration. Quelle charmante patronne pour vos chères enfants.

Adieu

42. Septembre 1858. A son frère Isidore Daveluy.

Mon bien cher frère,

Quelle douce impression m'a fait ta lettre datée du Séminaire d'Issy et quels doux souvenirs elle m'a remise en mémoire. Ce n'est pas que mes pensées ne s'y rapportassent pus, comment oublier les plus belles années de ma vie, oui soit dit sans crainte de me tromper ce furent les plus belles, les plus douces, les plus constantes et je ne les retrouve pas, même à 8.000 lieues de mon pays, toutefois depuis que je te sais dans cette maison de Marie, le souvenir a encore plus de charmes et je me plais à y faire des excursions plus fréquentes qui sont pour moi un doux repos au milieu des travaux et un baume contre toutes les misères. De plus tu n'y es pas seul tous ces cousins qui me sont si chers, me deviennent plus précieux encore par la belle vocation que Dieu leur a inspirée et par la pensée qu'ils vont puiser à sa source le lait de la doctrine de Notre Seigneur. Que j'aurais donc de plaisir à aller maintenant passer une petite vacance dans la famille pour me distraire et m'éduquer avec nos jeunes Séminaristes. Oh profitez bien tous de cette faveur et que vos cœurs se dilatent sans cesse pour recevoir en abondance la rosée céleste que Marie veut répandre sur vous. Au Séminaire même sois en garde contre le respect humain mon cher ami, il se trouve là comme ailleurs et s'il n'est pas suivi des désordres qu'il produit dans le monde il a des suites bien pernicieuses et arrête le cours des grâces privilégiées. En tout donc simplicité, franchise, abandon et Marie saura opérer en toi ce que désire son divin fils. J'appris ensuite que Dieu avait permis pour t'éprouver que le cours de tes études fut interrompu, cette nouvelle m'a bien affligé et toutefois ne serait-ce pas une faveur de sa part, ne t'en inquiète pas trop, taches seulement d'être fidèle à tes résolutions dans tous les lieux où te trouveras et j'ose me flatter que peu à peu tes désirs seront remplis.

Tu voudrais sans doute savoir ce qui se passe près de moi, ma lettre à nos bons parents te l'apprendra plus en détail quand tu auras l'occasion de les voir. Qu'il me suffise de te dire que la protection de Dieu sur nous est toujours manifeste. L'hiver passé deux saisies consécutives de chrétiens nous firent entrevoir des jours terribles. Les choses se passaient tout près de moi à 20 lys au nord et à 20 lys à l'ouest. Je décampais même de nuit avec tous mes effets sur la nouvelle d'une dénonciation formelle. Eh le croirait-on il est probable que cette dénonciation a tout arrêté, la prise d'un gros bonnet eut jetté trop dans l'embarra, ce qui est certain c'est que les choses se calmèrent ipso facto et depuis rien ne s'est renouvelé. La grâce opère aussi merveilleusement dans certaines parties de la mission, nous sommes plus surchargés que jamais et dans l'impossibilité de seconder les mouvements qui se font sentir. Tous les travaux urgents ne peuvent même se commencer et parmi nombre de misères nous avons la consolation de voir notre œuvre prendre de l'extension, les baptêmes d'adultes sont en nombre satisfaisant. Les catéchumènes plus nombreux encore et hors de là les payens connaissent de plus en plus la religion et s'en rapprochent. Nos travaux ne sont donc pas perdus et l'espoir de fruits plus abondants encore augmente notre courage, pas un instant pour s'ennuyer, pas de temps pour penser à quoique ce soit, c'est ce qu'il faut. La croix ne se plante que par la croix, donc tout n'est pas rose par ici, priez bien pour moi dont les épaules sont trop chargées, depuis la fatale époque de 1857 c'est terriblement lourd, demandes à Marie de me venir en aide, tu as là Lorette, toutes grâces et St François Xavier, quels doux souvenirs. Présentes bien mes respects à MM^{ts} Pinault et Telles, mes amitiés à M^f Leclerc, recommande moi beaucoup à leurs bonnes prières. Ils sont au port et nous sous le vent, leur charité voudra bien les faire prier pour moi en grand. Mille amitié à tous les chers cousins, et pour toi conserve l'assurance de toutes les affections de ton frère

+ Antoine, Evêque Coadjuteur

43. Fin Janvier 1859. A ses Parents.

Mes bien chers Parents,

Je viens de recevoir le courrier de Chine, il m'apporte les lettres que vous avez bien voulu m'écrire de décembre 1857 et Juin 1858, ainsi que celles de toute la famille, mon oncle Laroche etc... Veuillez bien leur en témoigner tous mes remerciements, il me sera impossible d'y répondre cette fois, ce sera pour l'automne selon l'usage. Nous allons bien essayer d'envoyer une barque, mais outre que l'expédition a beaucoup de chances pour ne pas réussir, il ne reste que quelques jours devant moi, et j'ai beaucoup à écrire et à rédiger pour les affaires de nos martyrs, qui est mon affaire spéciale et que je ne puis absolument retarder. Je dois en outre me rendre de suite près de Mgr. le Vicaire Apostolique pour préparer et expédier les affaires de la mission et je ne puis que vous donner un petit signe de vie. Les lettres de ma bonne tante Céline ont seule fait défaut. J'espère qu'elles viendront par cette occasion si le voyage réussit.

Je ne fais qu'arriver de l'expédition de trois mois que je viens de faire dans des pays plus éloignés que je n'avais fait depuis bien des années. Outre l'administration que j'ai du faire en passant ; mon but principal était de rencontrer et d'interroger par moi-même tous ceux qui doivent me donner des renseignements pour la tâche dont je m'occupe. Il fallut donc joindre aux travaux du ministère, les recherches sur notre histoire, et on peut dire que je n'ai pas passé un jour sans sonder, scruter, interroger et écouter nombre de témoins soit oculaires soit auriculaires. Dieu permit que je me soutinsse pendant tout ce temps et il me semble qu'il m'ait accordé des forces spéciales pour arriver jusqu'à la fin. Je suis très content de ma tournée. J'ai trouvé sous bien des rapports plus que je n'osais espérer. Je vois clairement des choses jusqu'ici obscures comme la sombre nuit, et me trouve à même de combler bien des lacunes et éclaircir bien des faits.

Tout ceci qui n'a pas nuit du reste à l'administration, est bien aussi pour la gloire de Dieu et j'ai la conviction que l'histoire des martyrs de Corée sera une véritable manifestation de la puissance et bonté divine. Plaise à Dieu que ces travaux puissent bientôt se terminer et aider les pieux chrétiens à bénir de plus en plus le nom du Seigneur.

Qu'elle belle vie que la mienne ! Voici deux ans bientôt révolus que je suis toujours au milieu des verges, des forsets, des sabres et autres instruments de supplice. Mes nuits se passent aux prisons, des rêves sanglants me délectent et je me réveille près des échafauds. Tout cela est devenu comme mon pain quotidien, et au milieu de tout cela combien de fois as-tu versé ton sang, diriez-vous ? Mon sang, si toutefois il en reste dans mes veines, n'a pas coulé une seule fois, mon corps n'a pas reçu une seule blessure. Je suis encore intact, n'est-ce pas étonnant ? Ah ! que Dieu me donne part du moins au courage de ces généreux athlètes, et que ces intrépides confesseurs daignent aussi se faire mes protecteurs. Ma tâche est loin d'être remplie, mais peu à peu ceci comme le reste se fera.

Toutes les nouvelles de la famille sont bien consolantes et j'en remercie grandement le bon Dieu : Le mariage de Xavier surtout me comble de joie. Ma nouvelle belle sœur Sophie a été envoyée dans la famille par notre bonne mère et protectrice Marie et tout ce qu'on m'a dit me porte à croire que nos liens de famille seront bien solides avec elle, ~~la~~ toujours ^{là} mon vœu principal. Veuillez bien dès maintenant lui faire parvenir l'assurance de toute ma cordiale amitié, en attendant que je puisse écrire dans ce pays là. J'aurais bien désiré savoir au moins son nom de famille, et de quel pays nous est venue cette aimable Sœur.

Le trop grand éloignement de Louis et Alphonse me tourmente bien un peu, mais qu'y faire ? quand la route est prise on ne se peut guère sortir de l'ornière. Je pense plus spécialement à eux qu'aux autres et désire bien en recevoir des nouvelles tout à fait rassurantes. Prions et

ayons surtout confiance en Marie qui ne cesse de nous donner des marques si évidentes de sa bienveillance, et j'espère qu'eux aussi se montreront fidèles et nous donneront consolations.

Je ne sais comment vous n'avez pas reçu la nouvelle de la réception des différents objets que vous m'avez envoyés. Je me crois cependant bien sur d'avoir accusé réception des cartes géographiques et images qui l'accompagnaient. Seulement les images de patrons étaient trop petites et n'ont ici aucune valeur, chacun désirant des images qui se placent contre la muraille et forment chapelle pour le temps de leurs prières. Cela a tenu sans doute à ce que j'avais demandé quelque grandes images pour mon autel, ajoutant d'envoyer les autres de format ordinaire. A l'avenir vous voudrez bien vous rappeler que les petites images à mettre dans les livres, ne sont pas appréciées ici, quoiqu'elles fussent fort jolies.

Je ne puis concevoir non plus comment la réception de la jolie croix renfermant des reliques de la vraie croix et envoyée par M. Daniel n'a pas été mentionnée ; elle est arrivée à très bon port, et m'est d'autant plus précieuse qu'elle me vient d'un vénérable et Sain Prêtre, grand ami de mon Père. Faut-il donc croire que je n'en ai pas parlé ? Comment cela eut-il pu avoir lieu ? Vu que je conserve toujours les lettres au moins jusqu'à réponse, et les relis au moment de faire mon courrier. Du reste j'ai toujours tant d'affaires en tête et suis si mal servi par ma mémoire depuis ma maladie qu'en pensant à quelque chose même en faisant mes lettres, finalement je n'y pense plus. Pardon pour tant d'autres oublis, mais je suis presque un sang de Perruche.

Je voudrais bien encore demander, mais vraiment il faut attendre si longtemps, et puis comment tout pourrait-il arriver ? Les livres que vous m'avez envoyés ont été pillés par les voleurs Chinois, lorsqu'ils jetèrent à la mer notre cher Confrère M^r Biet¹ ; et il ne m'en est arrivé qu des lambeaux, qu'y avait-il alors dans cette caisse, personne ne le saura jamais, et le plus important m'étant parvenu, j'ignore encore ce qui a fait défaut. Que faire ? Ne sont-ce pas là les agréments du métier ?

Je ne sache pas qu'aucune personne avec lesquelles je corresponds ait fait d'indiscrétion en publiant dans les journaux mes lettres, toutefois je vous prie de nouveau de n'en faire jamais publier ainsi aucune, il est important pour l'œuvre de la propagation de la foi qui est la vie des missionnaires, que toute publication se fasse par les annales seulement, et je pense bien que tous entrèrent volontiers dans ces vues.

Si les lettres que je vous ai adressé en grand nombre par la voie Leaotong vous arrivent heureusement comme je l'espère, vous aurez de nombreux détails, aujourd'hui je dois me borner ici. Un souvenir respectueux ou amical à tous les parents et connaissance, s'il vous plait.

Agréé en finissant l'assurance du profond et respectueux attachement de votre très obéissant fils.

A. Daveluy Evêque Coadjuteur

Malgré le désir que j'ai, que toutes mes relations restent sur le pied où elles étaient par le passé, il me semble que l'emploi du tu de la part de mes frères et sœurs, tous d'ailleurs plus jeunes que moi, sauf Pauline, serait fort contraire aux usages et ferait peu d'honneur à celui qui l'emploierait, supposé que ces lettres tombassent en d'autres mains. Du reste je n'y attache pas d'importance, confiné que je suis dans un trou au bout du monde.

¹ NDLR : il s'agit de Joseph Biet jeté à la mer près de Shanghai, en route pour la Mandchourie.

44. Aout 1859. A sa soeur Pauline Daveluy.

Ma bien chère Sœur,

J'ose à peine en croire mes yeux, est-ce en songe ou une réalité, je crois avoir sous les yeux deux lettres de toi datées de Roye et ne puis y ajouter foi, mais enfin il faut faire comme si c'était vrai et te répondre là où tu es.

Pauvre ville de Roye où je n'ai fait que passer et où tous mes souvenirs sont encore. Pendant à peine deux ans, je m'y étais attaché, une partie de ce peuple semblait comprendre mes sentiments et me porter quelque affection, comment pourrais-je l'oublier. Aussi est-ce avec une bien grande joie que j'ai reconnu dans ta lettre le nom des braves personnes qui veulent bien encore penser à moi et si la kyrielle n'en devait être trop longue, je coucherais ici leur nom comme il est gravé dans mon cœur, mais surtout redis à tous ceux qui ne m'ont pas oublié, que je pense encore bien souvent à eux et que je désire apprendre qu'ils avancent tous en ferveur et en dévotion à la bonne Mère, dont ils ont voulu alors fonder la confrérie et orner l'autel. Je voudrais apprendre que toute la ville a gagné et tu sembles insinuer qu'elle est plus froide encore que lors de mon séjour, ce serait bien fâcheux, et tant de travaux pendant quinze ans seraient-ils perdus ; qu'il faut donc beaucoup prier pour les âmes. Je ne sais si votre pensionnat est dans la maison des Ursulines sur la grande route où j'allais tous les jours. Il me semble avoir entendu dire qu'elles avaient acheté la maison appelée alors la grande pension, de sorte que mes pensées ne sont pas fixées sur votre demeure. De plus je vois par ta lettre que le bon Dieu t'envoie aussi quelques épreuves, cela m'étonne d'autant moins que c'est l'ordre admirable de la Providence, mais je ne doute pas que tu les reçoives de sa main paternelle pour en faire ton profit et répondre ainsi à ses desseins quels qu'ils soient. La croix n'est-elle pas partout et qui pourrait se sauver sans croix.

Ici Dieu nous ménage les grandes croix depuis quelques années, la persécution n'a pas relevé la tête, mais sa bonté permet bien que nous ayons souvent des vexations plus ou moins graves pour nous tenir en haleine, et en outre tout est loin de marcher au gré de nos désirs. Les peines et les déceptions sont à l'ordre du jour, nous tâchons de ne pas les recevoir trop mal puisque là souvent se trouve la voie du salut. Une de nos peines assez vive fut de ne pouvoir rencontrer des confrères qui nous étaient envoyés ce printemps et avec lesquels on avait pris rendez-vous. Tout échoua et nous restons sans renfort, malgré le besoin extrême que nous ressentons, fiat a-t-il fallu dire, et Dieu seul sait quand désormais nous pourrions recevoir quelqu'un. Au milieu de tout cela nous avons des consolations, cet hiver nous avons plusieurs fois évité la persécution d'une manière toute providentielle. Plusieurs mandarins ont refusé de recevoir les accusations contre les Chrétiens, d'autres les ont couverts et protégés contre leurs ennemis pendant les procès, et ont fermé l'oreille aux paroles compromettantes, enfin le P. Thomas lui-même fut entouré de satellites, deux de ses suivants pris, battus et relâchés ; sans un ordre bienveillant de Dieu il n'eut pu sortir de là, les satellites savaient qui il est et voulaient ouvrir des bagages, tout enfin se termina sans affaires, quelle faveur de Dieu ! Tout cela fut excité par la trahison d'une mauvaise catéchumène, par suite de ses dénonciations, une quinzaine de Chrétiens furent pris et conduits au tribunal, ils en sont tous sortis après plus ou moins de détention, mais j'ignore comment les choses se sont passées.

D'autre part les catéchumènes nous arrivent aussi comme les années précédentes et le nombre des adultes baptisés ne semble pas diminuer sur le passé. C'est un petit ordinaire bien consolant dans la position difficile où nous sommes, et les coups extraordinaires ne sont pas probables. Priez bien pour nous et demandez des prières aux âmes désireuses de la gloire de Dieu, tout ira bien.

Je ne manquerai pas, sois en sur, de m'unir de mon côté à vous tous. Tu me parles de

la Ste Enfance, elle est établie parmi nous, mais ne parait pas devoir y prendre de grands développements. Il n'y a pas ici d'enfants exposés comme en Chine, ou du moins les cas en sont très rares. Pendant les épidémies, petite vérole etc. un usage superstitieux empêchant de laisser entrer personne dans la maison, on ne peut sauver ces pauvre petits enfants que rarement. Au résumé nous resterons sous ce rapport bien en dessous de nos confrères de Chine, je ne vois pas qu'il y ait lieu à rien faire sur une grande échelle, quand nous faisons baptiser mille enfants en un an, nous sommes trop contents.

Adieu bonne Sœur, courage dans ta carrière, obtiens pour moi la constance, la grandeur d'âme et l'amour des souffrances, puis tout ira bien. Tout à toi en Jésus et Marie.

+ A. Daveluy, Evêque Coadjuteur

Je penserai à tes deux noms Claire et Lucie pour nos enfants de la Ste Enfance, mais il est si rare qu'ils soient baptisés par les prêtres, qu'il faut attendre l'occasion pour que je le fasse moi-même.

45. fin Aout 1859. A son frere Isidore Daveluy.

Mon bien aimé frère,

Ayant fait toute ma correspondance avec la famille sans suivre aucun ordre d'âge, etc. : il se trouve que tu viens le dernier, est-ce un peu hasard ou ne serait-ce pas que ^{tu es} par le fait le Benjamin, je te le laisse à décider. J'ai reçu en janvier ta chère lettre datée d'Issy en Juin après avoir reçu la tonsure, tu te figureras le plaisir que j'ai eu à la lire et relire en pensant à ton bonheur qui est devenu le mien. Tout m'y a rappelé des temps si heureux, hélas si loin de moi aujourd'hui, et ce séjour délicieux me semblait par moment rapproché de moi, et me communiquer encore des douces influences. Du reste pourquoi voudrais-je regretter ? Après que le Seigneur nous a allaités pendant quelques années pour nous faire connaître son amour immense, ne serait-il pas honteux de vouloir toujours jouir et de ne pas essayer à notre tour quelque chose pour lui témoigner aussi notre amour. Tout est capable de nous faire trembler dans la position où il a plu au Seigneur de nous appeler, mais au milieu des plus grandes misères on a la joie et la consolation de penser qu'il n'abandonnera pas ceux qui ont voulu travailler à sa gloire, et s'il y a peut-être un peu trop de présomption, n'est-ce pas plutôt ignorance que malice et ne saura-t-il pas avoir pitié de notre faiblesse.

Continues mon bon ami à faire de solides provisions, pendant que tu es dans la maison bénie du Seigneur et puis t'abandonnant à tes desseins secrets ne t'inquiètes pas de l'avenir, qui en temps opportun te sera découvert. Du reste je me garderais bien de chercher à l'influencer aucunement sur un parti ou un autre, c'est à Dieu seul de parler par ses voix ordinaires, et dès lors que tu les suis simplement, je suis tout satisfait. Je désire vivement que de bons et nombreux ouvriers aillent au secours des peuples abandonnés, il me semble toutefois que je ne recevrais pas tranquillement quiconque aurait été entraîné par moi, et dût la besogne être encore doublée, attendre ceux que Dieu a choisis lui seul, me paraît la vraie source de la paix, comme le seul moyen d'avancer l'œuvre divine.

Pour te dire maintenant un petit mot de ce qui m'entoure, tu saurais que nous continuons en paix à essayer de défricher ce petit coin de terre, et les bénédictions célestes ont continué à couler sans bruit et sans éclat sur notre pauvre mission. Toujours sur le pied où tu nous a suivi les années précédentes, l'administration a encore réussi partout, mais au milieu de bien des fatigues et de grands dangers pour plusieurs de nos confrères. Le démon se débat plus que jamais, furieux de ce que le gouvernement ne veuille pas s'occuper de nous et arrêter les progrès réels de la foi, il a suscité en beaucoup d'endroits des mauvais sujets qui tracassent les Chrétiens et dont plusieurs intentèrent des procès pour pouvoir se livrer au pillage. S'il réussit à nous faire bien du mal, il a réussi aussi à faire connaître plus en grand que les gouvernants ne veulent pas de persécution, car les choses n'eurent nulle part de bien graves conséquences, et plusieurs mandarins ont refusé net de poursuivre les chrétiens. A nous donc la victoire. Cependant le roi ou plutôt les ministres relâchèrent la plupart de nos vieux prisonniers ou exilés, est-ce pour nous encourager, ou bien ont-ils quelque but secret, je l'ignore, mais tout le monde applaudit à cet acte de clémence. Des payens nous arrivent aussi de toutes parts non pas en masse, mais en nombre, et le tout réuni nous a encore donné la petite cueillette d'environ cinq cents baptêmes d'adultes, dont nous essayerons de nous glorifier modestement devant Dieu, car devant les hommes on trouvera ce chiffre assez maigre, mais qu'importe ? Ce sont et ce seront j'espère autant de bons adorateurs de Dieu et ils feront notre consolation.

Pour moi quoique épuisé depuis bien des années je n'ai pas eu de maladie et ai pu me livrer à peu près aux divers ministères qui m'ont été confiés. En route ou chez moi, je n'ai guères perdu un instant et sans faire grand-chose je me suis rendu quelque peu utile. Pries Dieu de me faire plus penser à mon âme et de me disposer à tout ce qu'il demandera de moi, pries

aussi pour notre Corée où il y a beaucoup à faire.

Présentes mes hommages respectueux à tous les vénérés Directeurs que j'ai connus, leur bon souvenir mentionné dans ta lettre m'a comblé de joie, et me fait espérer qu'ils voudront bien me continuer le secours de leurs prières.

A dieu bon ami ferveur et dévouement, c'est ce que te souhaite ton affectionné frère.

+Ant. Daveluy Evêque Coadjuteur

46. Fin septembre 1859. A ses Parents.

Mes bien chers Parents

Je vous avais écrit une petite lettre au mois de février pour essayer de la faire passer par l'occasion des confrères que nous nous flattions recevoir ce printemps, malheureusement elle m'est revenue et je la joins ici telle quelle sans la décacheter, pour ne pas revenir sur ce qu'elle vous a déjà annoncé. Je crois vous y avoir accusé réception des lettres de 1858 et je bénis grandement le Seigneur de toutes les bénédictions qu'il continue à répandre sur tous les membres de notre famille. Tout ce que vous m'en rapportez me comble de joie et j'ose espérer que les traditions de famille se conserveront et que tout ce petit peuple que nous voyons naître et se multiplier autour de nous deviendra un troupeau d'adorateurs du grand maître et sera dévoué à propager sa gloire, chacun dans sa position. Je les suis tous continuellement en esprit et cette pensée me rapproche singulièrement de tous. Les voilà dispersés qui d'un côté qui de l'autre ; c'est presque comme dans la grande famille chrétienne où il n'y a plus de distinction de peuple ni de nations, et tout éloigné que je suis, je me regarde aussi proche que plusieurs de vos autres enfants, et je resserre d'autant plus les liens d'une union où se trouvent de si grands fruits et une consolation réelle. Les réunions étant devenues désormais si difficiles, elles se remplacent aux pieds des autels et pour mon compte j'avoue qu'elles y ont quelquefois un charme tout extraordinaire. N'est-ce pas là encore un bienfait de Dieu, une caresse de la bonne Marie. On me parle dans les dernières lettres de la grande cérémonie projetée pour le 13 sept. 1863, et mon oncle Laroche en particulier veut bien me presser de la manière la plus aimable d'obtenir permission de m'y rendre. Mon cœur est aussi ému que vous pouvez le deviner, de cette seule pensée et si la réalisation en était possible, les énormes dépenses des routes ne seraient pas capables de m'arrêter. Mais malheureusement rien dans tout cela ne peut cadrer avec l'ordre de la providence, et la position où je me suis mise d'après son inspiration. Il ne faut penser à une chose si en dehors des usages, outre que les travaux si multipliés qui augmentent chaque jour ne pourraient le permettre sans de trop grave détriments. Un miracle seul pourrait amener ce résultat en faisant que l'ordre de Dieu et les événements m'y conduisent nécessairement, mais comment espérer un miracle ? Du reste je n'empêche personne de le demander à Dieu, car mon seul désir est d'être fidèle à mes devoirs et d'accomplir sa volonté sainte.

On pensait partout et nous avions aussi osé espérer que l'heureux succès de deux entrées par la voie de la mer, avait enfin ouvert les portes de l'infranchissable barrière de la Corée ; bien grande fut donc notre déception, quand ce printemps ayant envoyé à la rencontre des missionnaires, à nous annoncés, nous vîmes enfin nos Chrétiens revenir seuls. Déjà peut-être vous avez pu connaître la cause qui fit échouer nos efforts, mais pour nous, réduits à faire à ce sujet mille conjectures toute plus tristes, es unes que es autres, nous ignorons encore le fin mot et ce qu'il y a de plus clair à nos yeux, c'est la consternation générale répandue ici par cette nouvelle, et la triste position où nous nous trouvons par suite. Depuis la mort de notre cher confrère Mr Aumaître, nous sommes vraiment incapables de faire face aux affaires, même les plus pressantes ; nous voyons tous nos jeunes confrères s'épuiser et malgré cela les affaires enrayées de toute parts, au moment même où des renforts n'eussent pas suffi pour seconder les bonnes dispositions et en tirer parti. Tout était disposé pour profiter du secours de deux nouveaux missionnaires et les lancer au plus pressé, les jours et les heures se comptaient, jugez comme nos faces, peut étoffées d'ailleurs, durent s'allonger quand on sut qu'ils n'y étaient pas. Le fiat fut dur à la nature, puisse-t-il au moins avoir été porté sur le livre de vie. J'étais alors venu à la capitale pour arranger tout de concert avec M^{gr} le Vicaire Apostolique. Un moment interdit par cet éclat de foudre, il fallut pourtant se remettre, et la conclusion finale, entonnée

sur le ton des grands solennels, fut qu'il fallait se multiplier et doubler le travail pour pouvoir offrir à l'Eglise les fruits qu'auraient produits de nouveaux ouvriers. La conclusion fut acceptée de toutes parts et jusqu'ici chacun y a tenu.

Un mois plus tard, Dieu permit encore que deux de nos confrères fussent successivement éprouvés par une maladie contagieuse qui les retint à la chambre pendant chacun une vingtaine de jours, ils s'en sont heureusement sortis. Pour moi, on me fit dire qu'ayant par le passé, grassement payé ma part, on me tiendrait quitte pour cette fois, ce qui fut. Mon été se passa donc sans entraves, j'allais m'établir non loin de mon ancien palais, vendu ce printemps, et je commençais les travaux de l'Été que je poussai vigoureusement sans aucune relache. C'était des livres à éditer pour nos Chrétiens et le temps de respirer se trouvait à peine, deux copistes que je harcelais sans cesse n'en pouvaient plus et demandaient grâces, je ne pus l'accorder, et après avoir ainsi passé toutes les chaleurs, ils étaient et moi aussi sur le flanc, mais sans maladie, et le plus pressé était terminé. Tout en m'occupant de cela, deux ou trois autres espèces de travaux devaient encore se pousser, il a bien fallu leur consacrer quelque temps, mais comment faire ? Je suis parvenu toutefois à avancer un peu et celui-ci et celui-là, petit à petit tout se fera. Les affaires se multiplient dans des proportions effrayantes outre que l'administration, augmentée des nouveaux néophytes que chaque année le bon Dieu veut bien nous envoyer exige un temps et des fatigues de plus en plus considérables, trois ou quatre confères de plus seraient des plus nécessaires dès ce moment, et nous ne pouvons compter sur un seul.

Au milieu de tout cela Dieu continue à nous donner des preuves de sa tendresse paternelle. Nous ne sommes pas inquiétés par le gouvernement, bien plus il étouffe les mauvaises histoires qui devraient nous compromettre. Le démon jaloux sans doute des progrès de la foi, suscite de toutes parts des hommes remuants et avides de pillage et nos Chrétiens, ont été molestés dans bien des localités, heureusement les ressources divines sont grandes. Un gouverneur de province et plusieurs mandarins ont refusé d'écouter les plaintes contre les Chrétiens, dans plusieurs autres districts les mandarins ont soutenu les Chrétiens, dans des procès intentés contre eux et finalement aucune affaire grave n'a eu lieu. Notre prêtre indigène le P. Thomas trahi par une mauvaise catéchumène, s'est vu entouré par les satellites, ses servants ont été saisis et fustigés près de lui par suite des calomnies des payens, le mandarin qui a du savoir le fin mot, n'a pas poussé plus loin et le prêtre put continuer sa route. Comme l'esprit a changé depuis quelques années ! et ne devons-nous pas penser que des jours de grâces ne sont pas éloignés. A l'occasion de la naissance d'un prince héritier, on a gracié presque tous les détenus, huit de nos prisonniers ou exilés pour cause de religion, sont alors revenus dans leur famille, et ces jours-ci encore on assure que deux autres ont obtenu encore leur élargissement.

Que veulent dire tant de faveurs accordées cette année, que signifient tous ces faits ? Nous verrons clairement plus tard les desseins de Dieu, en attendant nous marchons sous le drapeau de l'espérance et tous nos cœurs sont dans la joie. Nos tableaux d'administration sont aussi bien consolants, et sont loin de nous laisser penser au repos. D'après les chiffres déjà connus, nous espérons avoir nos six cents baptêmes d'adultes, c'est-à-dire près d'un cent de plus que l'année dernière, et le restant des catéchumènes fait présumer que l'année prochaine ne le cèdera pas. Il y a des mouvements et de la vie, priez Dieu qu'il bénisse nos faibles efforts et arrose ce champ dont le fond ne semble pas ingrat. C'est la prière et la prière seule qui peut produire les effets que nous attendons, redoublez donc s'il vous plait, ainsi que toutes les saintes âmes qui s'intéressent à la gloire de Dieu et à l'extension de son culte. Un de nos grands désirs pour le moment serait que Dieu voulut bien glorifier extérieurement les fervents confesseurs de la foi que nous comptons ici en si grand nombre, cela rendrait plus facile et assurerait le succès des demandes commencées près de la cour de Rome pour leur canonisation ; que cette

intention vous soit souvent présente à l'esprit, il y va de la gloire de l'Eglise universelle, comme de celle de notre Mission. Tous nos travaux sous ce rapport seront nécessairement longs et ne peuvent se faire que peu à peu, mais j'ai confiance que Dieu permettra qu'ils arrivent à bonne fin, la Corée a ses héros Chrétiens, il ne les laissera pas dans l'obscurité. Voyez d'après cela combien il est juste de mettre toutes ses forces pour avancer ici l'œuvre de Dieu, le terrain est moins ingrat que dans beaucoup d'autres pays, et Dieu soutient ainsi le courage de ses ouvriers.

Après avoir fini ma correspondance, qui ne doit toutefois vous être envoyée qu'en Décembre, je vais repartir à quatre journées d'ici pour l'administration, je serai probablement forcé de la faire assez longue pour que chacun puisse suffire à sa tâche, demandez que Dieu me soutienne et regarde nos travaux d'un œil favorable, mais surtout qu'en cherchant à sauver les autres je pense à sanctifier mon âme et à la dépouiller de ses misères, tout est danger, tout est écueil, mais avec le secours d'en haut, je puis tout éviter et fouler aux pieds aspics et basiliques

Veillez bien me rappeler au souvenir de toutes les personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi, plusieurs attendent peut-être de moi des lettres que je ne pourrai pas toutes faire cette année, je réclame leur indulgence, le cœur ne manque pas, mais le temps. Respects et amitiés à toute la famille, bonjour au vieux Gadré. Un souvenir au bon Mr Lesellier, à Mr Brasseur etc. Je pensais écrire à Mr De Brandt, le temps me manquera peut-être, je ne l'oublie pas. Le souvenir de Mr Dela Fosse m'a été des plus sensibles, je me recommande à ses prières, avec promesse de retour. Toutes les communautés d'Amiens voudront bien recevoir mes remerciements pour les prières qu'elles adressent pour nous, nous ne serons pas ingrats. Je me recommande spécialement à celles de la conférence de St Vincent, dont je vois les travaux avec tant de consolation.

Enfin il faut finir, mais non sans prier Dieu de nouveau de vous faire part de toutes ses bénédictions, et en vous priant d'agréer de nouveau l'assurance du profond respect et de l'entier dévouement de votre très-obéissant fils,

+ Antoine. Evêque d'Acônes. Coadjuteur

47. Fin Octobre 1860. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma très chère Sœur.

Deux lettres de votre main chérie me sont parvenue par notre courrier habituel de l'hiver et se sont frayé la route à travers des dangers incalculables, par la raison que nos hommes partis en toute sécurité, ont dû à leur retour trouver tout bouleversé, tout en fuite, tout hérissé d'espions, satellites, agens de police etc. et le danger était tel que Mgr de Capse n'a pas osé laisser attendre ces hommes dans sa maison pendant qu'il ouvrirait le paquet et faisait la part de chaque confrère, il leur dit de repasser vis-à-vis la porte après un quart d'heure pour recevoir les lettres des confrères s'il en était encore temps, car on pensait que la maison serait envahie d'un moment à l'autre. C'est donc notre bonne Mère qui a tout conduit et a permis que vos nouvelles me parvinssent dans mon gîte de refuge, gloire et grâces à Marie.

Tu es toujours à Roye, que de souvenirs ! j'y pensais déjà fréquemment mais depuis que je t'y sais établie et occupée à tacher d'établir le règne de Dieu dans ce champs où il m'avait aussi envoyé pour quelque temps, ma pensée s'y reporte encore bien davantage. Je ne suis pas étonné de tout ce que tu me dis de ce cher pays, il y a beaucoup à faire pour le rendre chaud, mais toutefois il m'a toujours semblé qu'en se remuant avec tact et persévérance, il y aurait moyen de réchauffer tout de bon tant de cœurs qui au fond désirent servir Dieu tout de bon et n'attendent qu'une direction douce, insinuante et à la fois pressante et constante, et par là encore il y aurait ce me semble moyen de ramener aussi bien des gens éloignés sans être mauvais. J'avais espéré que les efforts et les travaux que l'on a fait en faveur de ce peuple auraient eu un succès moins lent, mais qu'est-ce que la pensée de l'homme ? Il faut toujours continuer par le moyen des bonnes œuvres et surtout de la prière qui est l'arme la plus forte et petit à petit les fruits se feront sentir. Je pense souvent avec joie à toutes les personnes que tu me signales comme se rappelant à mon souvenir, dis leur combien je suis sensible à cette marque d'affection et dis leur aussi que je me flatte toujours de les voir se remuer et se donner un peu de peine pour le bien de tous, si personne ne se met en avant, rien ne peut se faire et on ne rencontre que regrets, au lieu qu'un peu d'activité remplit le cœur de joie par la vue de quelque fruits plus ou moins abondants selon la mesure du dévouement.

Quand à la bonne mère du St Cœur de Marie, je crois avoir appris précédemment qu'elle était à Abbeville, et par conséquent non loin du vénérable Mr Michel, est bien là qu'elle se trouve aujourd'hui ? je suis bien sensible à ses démarches pour avoir de mes nouvelles.

Si tu trouves que les choses avancent bien lentement, pense bien chère Sœur à ce qui vient de nous arriver. Tout à coup une bombe est lancée par un méchant grand juge criminel, elle tombe sur la Capitale et toute sa province et en trois jours tous nos Chrétiens de ces parages étaient ou pris ou battus, ou réfugiés dans les montagnes alors couvertes d'une neige abondante, le pillage de tous leurs effets avait eu lieu, que devenir jour et nuit sans nourriture et sans refuge par un froid violent – et Mgr de Capse qui était là au centre pour l'administration obligé de fuir incontinent, d'aller chez des demi-payens, de faire jour et nuit routes et contre routes pendant huit jours. Ce premier coup fait, heureusement que le gouvernement, sans oser cependant blâmer ouvertement le grand Juge, ne voulut pas le soutenir ni se charger de l'affaire. Celui-ci veut composer mais on lui laisse tout sur les bras, et alors ne sachant comment sortir du mauvais pas, il lance partout ses satellites pour prendre les Européens afin que le gouvernement fut bien forcé de se charger de l'affaire.

Alors de toutes parts eurent lieu bien des misères, malgré la défense faite de piller les Chrétiens, et beaucoup de mandarins refusant même aux satellites les perquisitions dans leur district, tout eut été bientôt fini, sans la félonie de deux ou trois traitres qui sans même avoir été battus, avouèrent avoir reçu les Européens, et l'un d'eux indiqua même les traces d'un de

nos confrères qui s'échappa à grand peine. De là les affaires languirent et de nouveaux aveux compliquèrent les choses, malgré cela le gouvernement ne voulut se charger de rien ; les satellites ne se voyant pas soutenus, allaient à contre cœur et finirent pas dire qu'il ne pouvaient plus aller en province, puisqu'on ne leur donnait pas les moyens de saisir ceux qu'on voulait prendre et peu à peu le grand Juge obtint sa démission, pour laisser à son successeur le soin de terminer cette affaire avec plus de facilité et après bien des lenteurs, et hésitations le nouveau grand juge mit le reste des prisonniers en liberté après dix mois de prison, mais au fond la persécution n'a duré que cinq à six mois. Telle fut la suite des faits, cette longue tourmente aurait du nous affermir puisque le gouvernement ne voulut pas se déclarer contre nous, mais nos Chrétiens poussés par la peur et la faiblesse nous crevèrent le cœur de mille manières ; nous avons vu ruiner en un instant une grande partie de nos Chrétientés et tous nos projets ou œuvres réduits presque en cendres.

Au milieu de ces déboires et tribulations de tous genres si du moins il n'y avait pas eu de défections à pleurer, mais hélas ! il n'y en eut pas qu'une seule ; et la conduite d'un grand nombre nous couvre de honte et nous remplit d'amertume. Nos nouvelles chrétientés du Sud'ouest sont celles qui ayant souffert peut-être le plus, se sont montrées les plus courageuses et nous aurons là sans doute quelque beaux traits à recueillir quand tout sera clairement connu ; un peu de joie se mêle donc à notre tristesse. Que dis-tu de tout cela chère Sœur ? faut-il après cela espérer tout consolider en peu de temps, ou bien plutôt ne faut-il pas travailler de toutes nos forces et remettre toute espèce de succès à la volonté de Dieu ; tachons toi et moi de nous mettre cela une bonne fois dans la tête et de marcher ensuite front baissé dans la voie tracée par le Seigneur, sans regarder de côté ni nous inquiéter de rien. Je t'assure que j'ai tant soit peu appris à connaître ma misère pendant ces jours de langueur démesurée où j'avais pour tout livre l'Imitation, je l'ai lue, relue, méditée, rebattue et les jours ne finissaient pas encore. Peut-être y ai-je entrevu quelque une de mes vérités, Dieu veuille que j'en profite pour me réformer et dès lors il serait vrai de dire : heureuse persécution qui m'a ouvert les yeux, heureuse détention qui m'ouvre la voie de la liberté du cœur. Et puis enfin quelques regrets que tu puisses avoir de voir quelques personnes de la famille sans conseil et sans pouvoir les secourir, surtout n'en fais pas d'acte de contrition car il sera risible de dire à Dieu je suis contrite d'avoir suivi votre volonté que vous m'avez fait connaître. Mais il est trop tard, je te quitte, priez pour moi qui n'ai pas besoin de te dire que je prie pour toi comme je t'aime, ton frère.

+ Ant. Evêque d'Acônes Coadjuteur

48. 2 Novembre 1860. A son frère Isidore Daveluy.

Mon bien aimé frère,

Ta lettre datée d'Avril 1859 et de ma petite cellule n° 9 m'est arrivée heureusement et comme tu te le figures aisément m'a comblé de joie, en apprenant ton séjour au Séminaire de St Sulpice, dont les souvenirs me sont toujours si présents et vers lequel je me reporte toutes les fois que je veux réveiller en moi quelque germe de l'esprit ecclésiastique. Ce n'est pas une moindre satisfaction de voir que tu comprends les grâces insignes dont te comble la bonté de Dieu, et s'il en était nécessaire je ne me lasserais pas de te répéter de bien profiter de ces années d'abondance dont ton avenir et le salut de ton âme dépendent en grande partie. Je ne sais pas, il est vrai, à quoi te réserve la Providence et dans quel genre de ministère tu devras passer tes jours, mais je sais bien que partout il y a des difficultés et des épreuves dont on ne sortira pas victorieux, si on n'a pas un fondement solide, inébranlable ; et le missionnaire, malgré l'idée que s'en forme beaucoup de monde, est plus exposé que tout autre sous tous les rapports et ne se sauvera que par des efforts constants et généreux. Quelque soit donc la voie dans laquelle tu dois entrer dans la suite, ayez bien soin d'y faire dès à présent une préparation continuelle et les moyens t'en étant si fréquemment exposés par des bouches plus expertes que la mienne je ne m'étendrai pas sur cet article.

Pour te dire un petit mot de ce qui me concerne tu sauras que Notre Divin Maître a bien voulu nous visiter cette année et nous apporter en don sa sainte croix, sa couronne d'épines et toutes les souffrances qui les accompagnent. Dès la fin de l'an passé deux mois de l'invasion du choléra ont formé avant-garde, vient bientôt après la persécution qui sévit 5 ou 6 mois et ne fut totalement terminée qu'après dix mois, puis l'été dernier recrudescence du choléra qui causa partout une mortalité affreuse, pendant tout ce temps le riz constamment très cher, et les pluies d'été qui ont duré deux mois nous amènent la disette pour l'année qui commence ; Enfin pour couronner les bruits de guerre excitent parmi le peuple une agitation désolante, qui jointe aux souffrances physiques du pauvre peuple met en train tous les mauvais sujets, les pousse à se former en bande qui sèment le tumulte et le brigandage dans beaucoup d'endroits.

Tu vois que nous voilà bien partagés et que si j'avais la force de demander au Seigneur de souffrir ou mourir j'aurais des chances pour croire ma mort retardée pour longtemps : toutefois au milieu de tant de misères, Dieu qui connaît ma faiblesse, a bien voulu me protéger et à parler franchement, je n'ai eu personnellement presque rien à souffrir ; mais ce que l'on voit de ses yeux, ce que l'on entend chaque jour fait bien mal au cœur et éloignerait toute idée de tranquillité et de gaieté si on ne faisait tous les jours des efforts pour conserver ces deux gardiennes de l'âme. Pour ce qui est de la persécution dont tu verras les détails dans quelqu'un de mes autres lettres, la ruine de la moitié de nos chrétientés, l'impossibilité de visiter et conforter les Chrétiens, et par-dessus tout la conduite honteuse d'un grand nombre, font au cœur des plaies bien profondes. Je ne parle pas de tant de projets tombés dans l'eau ipso facto, de tant d'espérances, sur divers points, déchus par ce manège diabolique, nous avons pour ainsi dire les bras coupés et les moyens d'action nous manquent plus que jamais. A tout cela que dire sinon fiat voluntas tua ; depuis près d'un an nous n'avons d'autre pensée que d'implorer à grands cris la miséricorde divine, toutes les supplications possibles sont en jeu pour arrêter tous ces maux, enfin Dieu aura-t-il pitié de nous.

Ne crois pas pourtant que tout soit perdu, il faut s'habituer à toutes ces épreuves qui ont été prévues et nous savons que notre Chef a dit : Confidite ego vici mundum ; qui plus est c'est par sa croix et par son sang qu'il a vaincu, donc nous espérons qu'il tirera le bien du mal, et dans cet espoir, nous avons déjà repris en partie nos travaux, pour réparer les ruines et compenser nos pertes. Dieu est avec nous, tout ira bien. Cette persécution a quelque chose de

trop providentielle pour que les fruits ne se fassent pas sentir. Je sais déjà que pendant l'orage même de nombreux catéchumènes se présentaient pour remplir les places des lâches, ce sera bien plus encore quand tout va être apaisé. Pries bien pour nous et ne t'inquiètes pas sur mon sort, je n'ai aucune chance pour passer par le fer et le feu, et je vivrai tant qu'il plaira au Seigneur, du reste je ne me porte pas mal. A l'occasion veilles me rappeler au souvenir de M.M^r le Supérieur et M^r Carbon, et à Issy de M.M^{rs} Tell et Pinanit. Adieu Cher frère j'ai trop de besogne pour t'en dire davantage mais le cœur pense toujours à toi, pries pour moi comme je le fais pour toi, et crois que je suis ton meilleur ami comme par le passé, ton frère

+ Antoine. Evêque d'Acônes Coadjuteur

49. 11 Novembre 1860. A ses Parents.

Mes très honorés et bien chers parents,

Vive Jésus quand même ! Il est écrit que le Chrétien doit entrer au royaume des cieux par beaucoup de tribulations, vous allez juger si notre divin Maître nous a ouvert une belle route pour essayer d'y parvenir, mais hélas il faudrait savoir mettre à profit les épreuves que sa main paternelle veut bien nous envoyer.

Nous étions à peine remis de la consternation générale causée par une bourrée du choléra qui fit invasion l'automne passé à la capitale pendant que je m'y trouvais près de Mgr de Capse, et qui y exerça des ravages assez considérables pendant un mois, quand vers la fin de Décembre le champ de bataille s'ouvrit d'une manière plus formidable qu'il en avait fait depuis quinze ans. Les premières nouvelles furent des plus alarmantes. Pendant que nous étions tous dispersés pour l'administration, trois courriers furent expédiés coup sur coup de la capitale vers sa Grandeur, on annonçait que le gouvernement avait enfin pris la résolution de persécuter les Chrétiens à outrance et de se rendre maître des étrangers qui circulent dans le royaume. En trois jours la capitale et la province qui l'avoisinent furent couvertes de satellites et mise sans dessus-dessous. On fit invasion sur nombre de points à la fois et quelque milliers de Chrétiens étaient en fuite. Mgr de Capse se trouva en province au centre de la bourrasque, Sa Grandeur n'eut le temps que de me faire passer quelques lignes et fuyant la nuit à travers les montagnes dut se réfugier de gîte en gîte chez des Chrétiens puis chez des payens sans pouvoir trouver un lieu de repos pendant près de huit jours, au milieu des fatigues qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. Ayant reçu l'avertissement de Sa Grandeur, j'expédiai aussitôt des courriers sur tous les bords à nos chers confrères et chacun dut choisir ex abrupto un lieu de refuge, attendant les ordres de la Providence, quelle consternation partout ! Cependant, toute information prise, les choses quoique graves, n'étaient pas au point extrême que l'on avait annoncé.

Voici le fait : Le grand juge criminel poussé par ses satellites qui étaient dans la misère, pris le parti de persécuter les Chrétiens pour partager leurs dépouilles avec les siens, et permit de saisir quelques Chrétiens aisés de la capitale, les uns furent pris de suite et des perquisitions extraordinaires pour trouver ceux qui avaient pu échapper, mirent tout le monde en fuite, les uns abandonnant maison et leurs meubles, les autres emportant quelques effets, d'autres enfin parvenant à confier leurs maisons à quelque dépositaire plus ou moins sûr. Quel triste tableau, et que de souffrance. En même temps un mauvais noble gueux de la province, parent du grand juge, avait aussi obtenu de celui-ci des satellites pour aller s'enrichir des dépouilles des Chrétiens de la province. Ils tombent à l'improviste sur plusieurs centres de nos Chrétientés et du premier coup saisissent une trentaine de chefs de familles qu'ils envoient à la capitale. Aussitôt l'alarme se répand en grand, de toutes parts hommes, femmes et enfants abandonnent leur maison et tout leur avoir, se réfugient sur les montagnes où vont chercher abri chez des payens ou au loin chez des Chrétiens. Ce fut alors un de ces spectacles désolants que la plume ne saurait même ébaucher. Une neige fort épaisse couvrait alors tout le pays et un froid de 12 à 15 degrés sévissait. Que devaient devenir ces milliers de personnes ainsi jour et nuit dans la neige, des cris, des gémissements retentissaient partout et surtout la faim réduisait ces malheureux à un état inexprimable, beaucoup eurent les pieds gelés et perdirent peu après un ou plusieurs doigts, sans parler des maladies qui furent la suite de ces jours de douleur. Cependant les satellites et leurs subalternes faisaient main basse sur tout ce qu'il y avait dans les maisons abandonnées, et d'autre part une vile canaille que les bruits continuels de guerre, joint au délabrement de toutes les administrations, ont mis en quelque sorte sur pied de tous côtés, allaient là où les satellites n'avaient encore pu se rendre, pour participer au butin, et on alla jusqu'à mettre le feu à quelque villages après les avoir pillés. On vit mêmes des gens de

condition prendre part à cet indigne débordement. Il y eut même des tentations pour enlever des jeunes personnes et je ne sais ou tout aurait abouti, heureusement que le premier feu étant tombé on peut éviter beaucoup de ces maux, mais qu'il est amère de penser à tout ce qui se passa alors, comme de voir la trop cruelle position où se trouve encore aujourd'hui un si grand nombre de familles, sans maison, sans riz, sans argent et sans moyen aucun de se procurer des ressources.

Voilà ce qu'on appelle un pays civilisé, qu'en pensez-vous ? Si du moins les autorités locales essayaient d'arrêter ces affreux excès, mais la plupart y ferment les yeux, et quelque unes y prêtent même directement la main. Pauvre royaume ! Pendant que tout ceci se passait, Mgr de Capse ayant appris que l'affaire n'était pas suscitée par le gouvernement et réfléchissant à la bravoure léporiste du Coréen, prit le parti de monter à la capitale pour sauver quelque uns des objets les plus précieux de ma mission s'il en était encore temps, son arrivée ne pouvait être plus opportune, les gardiens de la maison n'y tenaient plus, jour et nuit on ne parlait que de fuir en abandonnant tout et la résolution était prise de sortir le surlendemain, la présence de Sa Grandeur les retint un peu, et toutefois le maître et la maîtresse se sauvèrent peu de jours après. Cette détermination audacieuse et le séjour que Mgr continua à faire, dans sa maison sauva la Mission, car la maison prise avec ses meubles, le gouvernement n'eut pu davantage fermer les yeux sur notre présence.

Une trentaine de prisonniers se trouvaient donc à la capitale, et le grand juge avait du faire part de ses prouesses et de ses prises aux gouvernants. – Ceux-ci parurent fort peu satisfaits des choses et sans oser toutefois blâmer ouvertement le juge, de peur de se compromettre ils lui firent bien entendre leur pensée et l'un d'eux alla même jusqu'à lui demander si lui officier public ignorait que la loi défendit aucun pillage avant condamnation et exécution d'un accusé ; parole qui par la suite nous sauva de tant de malheurs. Le gouvernement refusa de se charger de l'affaire et on dit au juge de la terminer à son gré, ce qui le jeta dans terrible position, n'osant ni tuer les Chrétiens ni les relâcher, car des deux côtés il s'opposait à des suites bien graves. Apprenant tous ces détails et pensant que les choses se termineraient peu à peu sans plus d'éclat, on avait repris l'administration en province. Mais le grand juge toujours laissé à lui-même dans l'embarras et les transes, ne trouvant aucun moyen de sortir du mauvais pas, pris le parti de mettre à la poursuite des étrangers pour forcer le gouvernement par leur saisie, à se charger de l'affaire. Des bandes de satellites furent donc envoyés dans les provinces à notre recherche. Ils avaient défense de piller et torturer les Chrétiens et ordre seulement d'amener les étrangers.

Cette reprise d'hostilité failli faire tomber plusieurs de nous entre les mains du juge, car surpris au dépourvu et dénoncés par quelque traîtres les satellites connaissaient les traces de plusieurs. Mais Dieu a ses moyens de nous préserver et tous échappèrent, deux par une Providence toute particulière. Alors les diverses provinces eurent plus ou moins à souffrir selon que les mandarins y étaient plus ou moins hostiles, quelques-uns prirent la défense des Chrétiens et défendirent les perquisitions dans leur district, d'autres tout en le permettant tenaient les satellites tellement en bride qu'ils ne pouvaient vraiment pas agir ; d'autres enfin profitèrent de l'occasion pour exercer leur rage ou assouvir leur cupidité et c'est là que nos jeunes Chrétientés au Sud-Ouest furent ruinées en grand, pillées, livrées aux flammes et réduites à un état pire que le tableau ci-dessus pour la province et la capitale. Le P. Thomas qui s'y trouvait s'échappa comme par miracle et l'éloignement nous a empêché d'avoir encore des détails exacts sur tout ce qui se passa et sur leur état actuel. Parmi nombre de prisonniers fait dans cette partie florissante, deux furent conduits à la capitale et présentés au juge qui voyant deux Coréens et pas un Européen s'irrita contre les satellites pour avoir amené deux Chrétiens contre ses ordres et pas un Européen.

Les satellites envoyés sur tous les points de recherches naturellement vaines, pour

n'être secondées par personne, revenaient à la capitale, ne recevaient que des reproches et n'avaient pas eu de profit. Le juge voulut les renvoyer encore, mais chacun de donner des prétextes, et tous faisaient mine de ne pas vouloir obéir. Le grand juge était furieux et n'avait de repos ni jour ni nuits. Sa position devenaient de plus en plus critique. Pour sortir du premier mauvais pas, il avait dit que les Européens circulaient dans le royaume, et bouleversé les provinces sans en prendre un seul, ce seul fait pouvait le conduire à une extrémité des plus graves ; l'esprit public se prononçait de plus en plus ouvertement contre sa conduite odieuse, le gouvernement continuait de le laisser seul se débattre, semblant jouir de son embarras, et quoiqu'il fut soutenu sourdement par quelques hommes très puissants, il s'attendait à quelque catastrophe. Enfin il pria qu'on le changea et obtint par grâce de sortir de sa fonction, dont il sortit déshonoré et sans savoir si quelque jour on ne lui demandera pas compte de ses actes. Survint un nouveau grand juge, qui dans l'esprit du gouvernement, tâcha par de longues manœuvres à finir l'affaire sans bruits et après bien des hésitations, il rendit le reste des prisonniers à la liberté, après dix mois ; pensant lesquels cinq ou six avaient été persécution véritable.

Aujourd'hui nous pensons avoir recouvré la paix. Cette persécution, affaire personnelle du juge, a un caractère tout spécial, en ce que le gouvernement refusa constamment, d'y avoir part, et par suite l'esprit public fut aussi presque généralement opposé aux violences et sous ce rapport il semble que la victoire soit restée de notre côté, malgré cela il est certain qu'elle nous a fait un mal incalculable et plus peut-être qu'aucune autre. Les Chrétiens n'ont pas su profiter de la belle position que leur donnait la mentalité du gouvernement, et dans laquelle une conduite un peu ferme et hardie devait nécessairement apporter des résultats de haute-portée, leur timidité passée en nature nous a fait au contraire un tort affreux. Presque la moitié de nos Chrétientés ont été dévastées et ruinées, le courage de beaucoup et surtout des catéchumènes est abattu, les prisonniers sont loin d'avoir eu tous une conduite honorable, en un mot il nous reste à déplorer pertes sur pertes et ruines sur ruines, et vous concevez facilement le deuil, et l'amertume où nous nous trouvons plongés. Cibabis nos pane lacrymarum et potum dabis nobis in men*****... Exurget Deus adjuva nos... ne forte dicant gentibus ubi est Deus eorum ?

Quant à moi j'eus bien peu à souffrir, de souffrances corporelles, j'en fut quitte pour aller de taudis en taudis. Dès les premiers jours je fis mon sacrifice et m'attendais à voir les prisons sous peu de temps. Plus tard l'espérance de la vie me revint et des protections toutes spéciales me firent penser que Dieu avait d'autres desseins. Le hasard m'empêcha de me rendre dans une retraite que j'avais désignée et où j'avais déjà envoyé quelques effets ; eh bien peu de jours après les payens tombèrent subitement sur le village et firent la visite de tous les coins des chambres, j'eusse donc du tomber entre leurs mains - n'ayant plus de demeure j'avais déposé le gros de mes effets chez un Chrétien en pays payen qui pouvait se flatter de ne pas être inquiété, même en temps de persécution. Or il fut dénoncé par un traître Chrétien et les satellites allèrent pour le saisir. Il se trouvait absent ; on tombe sur tout ce qu'il avait et lui enlève 200 fr. que j'avais déposé là. Sa mère par reproches et menaces empêche momentanément les satellites d'entrer dans l'appartement des femmes où étaient mes effets et les satellites courent à la piste du Chrétien qu'ils saisissent. Cependant ce même jour arrive par hasard un Chrétien éloigné, il parvient à enlever mes effets (la charge de deux bœufs) et les transporte ailleurs ; puis bientôt les satellites reviennent après la prise du maître et font main basse sur tout. Quelle providence veilla alors sur mon bagage, qui sans ce concours de circonstances était pris et nous dénonçait hautement et sans remède. Or là se trouvaient réunis tous les originaux chinois et coréens de l'histoire des martyrs, de l'histoire de Corée, etc. mes travaux sur la langue, etc... cette perte eut été irréparable dans toutes la force tu terme. Dieu a-t-il donc quelque dessein sur l'avenir ? Quand les satellites arrivèrent dans le district où je me

trouvais et que je devais d'ailleurs quitter pour d'autres raisons, je filai doucement derrière leurs traces et montai à la capitale. Or j'avais couché à l'auberge et en partis avant le jour. Une heure après mon départ, les satellites mal reçus du mandarin et dégoutés de ce district revenant sur leurs pas, vinrent se loger à l'auberge où j'avais couché et s'y reposèrent tout le jour. Si j'avais suivi le conseil de mes gens qui voulaient me faire sortir tranquillement seulement après le déjeuner, je tombais dans les mains de ces braves gens là. Donc ce que le bon Dieu garde est bien gardé, et pas un cheveu de notre tête ne tombera sans la permission de notre père céleste.

Pour compléter les misères que Dieu veut bien permettre tomber sur ce pays, le choléra se présenta vers la fin de l'été et sévit non seulement à la capitale mais dans toutes les provinces. Il fit pendant deux mois des ravages affreux, ce fut un deuil universel, et vraiment on ne peut calculer le nombre des victimes. Elles tombaient avec ou sans contorsion, avec ou sans douleurs, mais toutes en très peu d'heures. Qu'elle proie pour l'enfer et faut-il se voir réduit à ne pouvoir même parler de Dieu à tant de pauvres payens qui mouraient à tous les instants et autour de nous. Nos Chrétiens furent très-épargnés, de tous côtés, quoique nous ayons dû en perdre un certain nombre.

Le bruit de la guerre des Européens en Chine, produit ici une fermentation générale qui met tout en agitation et fait tort à tous les partis, comme à toutes les conditions. Nous devons nous attendre à des événements sérieux ou plusieurs scènes d'extravagances et de débordements inouïs de la perte du peuple, tout comme des signes avant coureurs de choses plus graves. Ajoutez que vous voici en famine, temps où les mauvais sujets lèvent la tête, il y a déjà des bandes qui font leur tournées et exercent leurs vexations. La sécheresse d'abord prépara les voies, on fit des sacrifices pour la pluie dans tout le royaume. La pluie vient, mais trop tard pour une partie des plantations et une fois commencée elle dura plus de deux mois sans discontinuer et fit périr une grande partie de ce qui était planté. On fit des sacrifices pour le beau temps ; mais que faire contre Dieu qui exerce sa justice. Tout cela avait été précédé par l'apparition d'une magnifique comète, tous les jours au coucher du soleil et dans la direction de l'Ouest, ce qui jette les yeux du peuple sur l'Occident, tout cela retombe sur les Européens.

Levate capita vestra ecce appropinquet redemptore vestra disent les uns ; faut-il le croire, surtout quand on voit cette année si froide, si tiède en Dieu si peu honoré, qui plus est si fortement injurié, je n'ose attendre que sa justice. Nous tachions toutefois de l'apaiser et peut-être aura-t-il enfin pitié de tant de pauvres âmes, je me plais à penser aux anciens Juifs captifs à Babylone, et à dire avec eux, annus septuagesimus est – c'est en effet l'an prochain la 70^{ème} année depuis que Dieu fut confessé pour la 1^{ère} fois sur les échafauds dans ce pays en 1791 par nos nobles martyrs ioun t'siong et Kouen sieng ien, ils ne nous oublient pas sans doute du haut des cieux, mais il faudrait que leur descendants eussent leur ferveur et leurs vertus. Priez bien pour que nous profitons au moins du calice d'amertume qui nous est présenté, c'est pour humilier les pasteurs et les brebis et pour le bien de tous que le Seigneur nous châtie, et j'ose encore espérer qu'il voudra bien tirer le bien du mal. Nous allons redoubler nos efforts et nos travaux avec la confiance que tout se relèvera au physique et au moral, tout n'est pas perdu, mais probablement que cette année nous amènera peu de payens, ils voudront attendre des temps plus favorables. Cependant quelque uns avancent malgré le danger, et j'en connais un certain nombre qui malgré la persécution se sont convertis et se sont préparés ou se préparent au baptême. Nous travaillerons dans le secret, mais Dieu saura bien nous tenir compte de nos efforts, la croix se plantera par les croix. J'avait fait ce printemps une petite lettre pour essayer de la faire passer en allant chercher des confrères par la voie de mer, Dieu a permis encore que nous ne réussissions pas, que sa volonté soit bénie ! Voilà bien des années que nos tentatives sont inutiles ; c'est bien pénible mais que faire sinon de se soumettre gaiement, il nous réserve peut-être du renfort en grand.

J'ai reçu nombre de lettres par notre courrier habituel, mais aucune n'est postérieure

à la réception de vos lettres d'il y a deux ans, y aurait-il eu quelque paquet égaré ? Rien de Xavier, Alphonse et Louis. Par mes dernières je vous ai accusé réception de bien des objets, mais bon nombre ont été perdus et d'ailleurs je les reçois après tant d'années qu'il m'avait paru plus simple de ne pas en faire mention. Je vous remercie bien sincèrement des offres que vous avez bien voulu me faire pour le cas où ma nouvelle position exigerait quelque dépense, pour le moment je n'ai besoin de rien et tant que nous serons dans nos cachètes et sous le poids de la persécution, je pense n'avoir aucune dépense à faire. La représentation des Evêques en Corée est à peu près celle des bergers en France, et encore ne peuvent ils guères porter la houlette, ce n'est pas un mal, c'est un grand bien, de cette dignité ne sortiront que des charges, la nature n'aura donc rien à priser, Deo gratias. Je vous prie de vouloir bien me rappeler au souvenir et aux prières de ceux qui veulent bien encore me porter intérêt et en particulier des communautés que je n'oublie pas. Je suis bien sensible au bon souvenir de Mr Morel grand vic. et de Mr Delplanque, à l'occasion veuillez bien le leur témoigner et me recommander plus que jamais à leurs prières ; un souvenir respectueux à Mr le Curé de St Leu. Je n'oublie ni le bon Gadré ni françoise qui doivent avoir de l'âge maintenant, je ne puis tout énumérer, mais ma pensée se reporte souvent sur tous ceux qui autrefois voulaient bien s'intéresser à moi. Je finis mes bien chers parents, en vous priant de vouloir bien agréer un nouveau témoignage du respect et de l'affection sincère de votre très obéissant fils.

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

J'ai été bien surpris de la détermination de mon père de ne plus me tutoyer, mais ce qui est fait pour Dieu devant avoir sa récompense, je n'ai rien à dire. Je vous prie de me marquer si mes lettres vous arrivent cachetées ou non, étant bien aise de le savoir pour la suite.

50. 24 Janvier 1861. A ses Parents.

Mes très-honorés et bien chers Parents,

Chaque année à cette époque j'ai essayé de vous envoyer quelques lignes, et chaque fois elles me sont revenues de la mer avec une exactitude presque désespérante. Je tente encore la fortune toutefois, dans la pensée que si par hasard ma lettre franchissait le détroit, elle vous causerait une vive satisfaction, mais ne pouvant l'espérer je n'écris à personne autre, outre que le temps à cette époque me fait défaut.

Je commence par vous accuser réception des lettres de 1859 et Avril 1860. J'en ai eu de toute la famille y compris Duisans, Paris, Fosseux et ce n'a pas été pour moi une légère satisfaction. Je remercie ^{ici} tous ces chers Parents et me propose de répondre à l'automne selon l'usage. Je n'attendrai pas cette époque pour vous remercier bien vivement au nom de M^{gr} le vicaire Apostolique ; et au mien des prières que vous avez bien voulu procurer à notre mission sur une vaste échelle, nous avons surtout été bien sensibles à la bienveillance avec laquelle M^{gr} d'Amiens a bien voulu prêter son nom aux demandes de prières faites dans les paroisses, et je me regarde désormais plus engagé encore que par le passé envers Sa Grandeur, c'est au St Sacrifice que j'essayerai de payer cette dette. Veuillez bien s'il vous plait témoigner à l'occasion notre sincère reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu prendre part à ce concert de prières. Quand je pense qu'à l'époque où se fit cette neuvaine cadrait avec celle où le grand juge criminel ruminait sourdement, l'an passé la ruine de notre Mission et la prise des prêtres, ne devons-nous pas penser que Marie invoquée alors dans le diocèse d'Amiens a pris ces prières en considération et a daigné obtenir de son divin fils que la persécution ne put avoir son cours naturel et ne fut qu'une épreuve passagère, comme elle le fut en effet. Je vous ai donné tous ces détails dans les lettres envoyées il y a un mois ou deux.

Vous apprendrez avec joie que jusqu'ici l'hiver se passe sans trop de misères et on ne voit pas que le gouvernement ait la pensée de s'occuper de nous. Le peuple est bien malheureux par un concours de mille circonstances, tous souffrent beaucoup, et toutefois nos Chrétiens ne sont pas mal partagés, et les pays même qui ont le plus souffert de la tourmente on pu jusqu'ici trouver de quoi s'entretenir. Le plus difficile sera au printemps, mais alors encore la main de Dieu serait-elle raccourcie. Donc confiance en Dieu et les choses iront. L'administration de la province de la capitale sera la plus traversée et ne pourra sans doute se faire au complet, mais là encore Dieu ayant ses desseins, ne nous inquiétons pas.

La persécution a procuré à nos Chrétiens un avantage réel dans un point peu apparent, mais au fond de la plus grande importance. Contre toute attente, elle fut cause que nous avons revu, corrigé et augmenté notre catéchisme, et plusieurs vol. de prières, auxquels plusieurs autres vol. ont été ajoutés. Le travail était désiré, depuis longtemps, on en sentait la nécessité urgente, et toutefois nos occupations ne nous permettaient pas de le faire. Eh bien ! grâce à la persécution cinq volumes viennent d'être livrés aux Chrétiens et les deux qui restent sont fort avancés. C'est pour les surveiller que je suis resté jusqu'à ce jour à la capitale, mais il faut absolument que je parte ces jours-ci pour la visite, elle durera quelques mois et avant les chaleurs j'espère terminer nos livres de prières et entonner le Te Deum sur cette précieuse collection terminée. Tous ces livres du reste sont dus presque entièrement aux travaux de notre prêtre-indigène le P. Thomas, pour moi ils ne m'ont demandé que huit à neuf mois de labeurs.

Déjà on se remet un peu de toutes parts de la terreur causée par les événements de l'année, petit à petit tout se remettra sur pied. Mais ce qui occupe plus que jamais c'est la guerre de Chine, il paraît certain que Péking a été prise et la paix arrangée, on se figure que la Corée va être envahie à son tour et tel est le sujet des inquiétudes de tous. J'espère toutefois que cette agitation se calmera peu à peu et que le peuple n'en souffrira pas trop. Quant à nous, nous

n'attendons personne, peut-être que les Anglais ou les Américains viendront, mais serait-ce un bien ? il est permis d'en douter, et la France elle-même surtout avec ses idées révolutionnaires et impies, que son chef semble embrasser et vouloir répandre, que ferait-elle ? Outre qu'elle a toujours une tenue timide et bien peu en rapport avec ce qu'il faut à ces peuples ci. Il paraît que vingt ans d'expérience, de duperies et d'injures avalées à pleines oreilles, n'a pas encore suffi pour lui ôter le bandeau des yeux, c'est bien ignoble et misérable.

J'ai fini ce petit mot, tout presse en ce moment, veuillez bien présenter mes respects et amitiés à tous les membres de la famille et autres personnes chères et agréer pour vous chers Parents l'assurance du respect et attachement inviolable avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-obéissant fils.

+ M^e N. Ant. Evêque d'Acônes Coadjuteur de Corée.

51. Septembre 1861. A son frère Isidore Daveluy.

Capitale de la Corée

Mon bien Cher frère,

Le courrier d'hyver m'a apporté cette fois trois lettres de ta main dont la dernière portait en tête juillet 1860, c'est te dire qu'elle est arrivée assez promptement et tous les détails qu'elles renferment sont pour moi du plus haut intérêt. Te voilà donc à jamais engagé dans la carrière où Dieu t'appelle, le grand pas est fait sans retour et puisque tu ne l'as fait qu'après mûre délibération et par les conseils de ceux qui tiennent près de toi la place de Dieu, je ne crains pas de dire tout haut : Que le saint nom du ~~Dieu~~^{Seigneur} en soit à jamais béni ! Grâces lui soient à jamais rendus ! tu lui est désormais consacré, non par directement pour le servir mais pour le faire servir par tous, hæreditas præclara nimissionnaire Déjà sous diacre, depuis ce temps tu es monté sans doute au Diaconat, oh comme le temps passe et comme les jours de noviciat et de tranquillité vont bientôt être terminés ! En te suivant sur tous ces degrés et au milieu de toutes ces cérémonies je me rappelle de point en point toutes les impressions que je ressentis moi-même à une époque déjà éloignée et ces souvenirs répandent encore sur moi un je ne sais quoi qui ne se définit pas, mais me rapproche de Dieu, jouis de ton bonheur et profite bien de ces temps favorables qui ne se retrouvent plus.

Te dirai-je maintenant un mot de notre position dans ce pays, seul resté en dehors de l'action des Européens, ce qui pourrait bien n'être pas une petite faveur. Depuis la bourrasque dont je vous ai parlé il y a un an, nous avons été en paix, mais dans un malaise produit par les grands événements de Chine et la confusion qui règne parmi les ^{principaux} gouvernants d'ici, une grande partie de l'administration des Chrétiens a pu se faire avec des précautions de toute espèce, et hélas que de maux ont été la suite de cette tourmente ; les effets s'en font encore ressentir partout, sans parler de nombre de villages où les prêtres n'ont pu encore se présenter. Tous les cœurs sont encore plus ou moins agités et par suite moins appliqués à leurs devoirs ; toutefois les choses sont censés rétablis sur leur pied ordinaire et ce qu'il y a d'admirable, c'est que la plupart des catéchumènes ne se sont pas laissés intimider et nous comptons cette année plus de sept cents adultes baptisés pour ainsi dire sur les ruines fumantes de la Chrétienté sortie de l'épreuve, c'est une bien grande grâce que Dieu nous a faite ; l'administration n'était pas terminée que quatre nouveaux confrères nous arrivaient heureusement et venaient mettre le comble à notre joie ; c'était trop beau, l'épreuve devait suivre ; et en effet au mois de Juin une courte maladie nous emportait notre seul prêtre indigène, le P. Tsoi Thomas qui après ses courses lointaines, était en route pour venir nous retrouver. Rien ne peut te donner une idée de cette perte, il faudrait pour la comprendre avoir vu les service qu'il rendait à la Mission et tout le bien qu'il opérait ; c'est sans contredit l'homme le plus difficile à remplacer dans la position où nous sommes. Jugez par là de notre douleur et de nos regrets. C'est ainsi que nous sommes toujours éprouvés et que notre position en s'améliorant tant soit peu d'une part, s'empire de l'autre. Heureusement Dieu est là, il est toujours le Dieu bon et il nous soutiendra, priez Dieu que nous portions tous notre croix gaiement quelque lourde qu'elle devienne.

Je te quitte cher frère car il y a tant à faire et je dois écrire à beaucoup de monde. Recommandes moi bien et cette mission aux prières de M^{rs} les Directeurs de S^t Sulpice pour lesquels je n'oublie pas de prier pour reconnaître les bienfaits que j'ai reçus chez eux. Adieu profite de tes derniers moments au Séminaire. Sanctifies toi et tout le reste ira bien. Ton frère bien affectionné.

+ Ant. Evêque d'Acônes Coadjuteur

52. 10 Octobre 1861. A ses Parents.

Capitale de la Corée

Mes très honorés et bien chers parents,

J'ai pu cette année vous adresser quelques lignes par la voie de mer du printemps et je pense que cette fois elles vous seront parvenues. Vous y aurez vu que j'ai reçu vos lettres de fin 1859 et commencement 1860, mais du reste le peu d'espoir de réussite m'empêcha alors de vous faire passer d'autres détails. Cette occasion ne doit pas se représenter l'année prochaine, et elle n'aura lieu que de loin en loin, c'est-à-dire quand nous aurons des raisons graves de faire les frais de cette expédition très chanceuse, très dispendieuse et exposée à de grands dangers, ainsi il ne faut pas y compter. J'ai vu par vos lettres d'alors que le bon Dieu continue à éprouver certaines parties de la famille, je prend bien part à toutes les peines qui en résultent, mais je conserve la confiance que tout tournera au bien d'un chacun, et sera un moyen de nous faire tous parvenir au grand but que nous désirons, il faut de la patience et de la constance pour traverser cette vie, vallée de larmes, et je prie Dieu de tout mon cœur de départir ces vertus fondamentales à tous ceux qui me sont chers. Elles sont nécessaire partout et en Corée aussi, mais les nombreuses prières de la grande neuvaine nous ont sans doute obtenu de bien grands secours de Marie, puisque nous avons pu sortir heureusement de l'affreuse tempête suscitée en décembre 1859 et nous rétablir à peu près, comme je vous l'annonçais dans ma lettre du printemps et comme celle-ci vous le montrera. Je remercie donc de nouveau tous ceux qui ont bien voulu y prendre part et je le fais aussi au nom de notre Vicaire Apostolique M^{gr} de Capse. Je dois aussi vous accuser réception des 40 f^{ts} que Mr Desjardins Creton a bien voulu envoyer pour le secours de nos chrétiens, veuillez l'en remercier vivement, je prie Dieu qu'il daigne le récompenser de la générosité, en monnaie d'une valeur cent fois plus précieuse, selon sa divine promesse. Je commence donc quelques détails sur notre position.

Après être sorti des grandes vexations, il fallait songer à porter remède à tant de maux et chacun se mit en devoir de faire la visite des Chrétiens pour les réchauffer, et conforter leur foi. On avait à peine commencé qu'arrivèrent ici à la 12^{ème} lune les détails des désastres de l'empire de Chine et les traités imposés à cet empire. Rien ne pourrait vous rendre la terreur et l'effroi dont fut frappé ce royaume, depuis la cour jusqu'au peuple tout était aux abois, en sorte que toutes affaires et travail en furent longtemps suspendus, on ne pensait plus et ne parlait plus que de l'invasion des Européens et de moyens de se conserver la vie ; riches et grands prirent alors en foule le parti de se cacher en province dans des lieux retirés, et les émigrations de la capitale furent innombrables.

Le tableau qui s'offrit alors fut des plus curieux. On vit des mandarins très-élevés prier humblement des parents qu'ils présumaient chrétiens de les recommander à notre protection, ou faire des démarches pour obtenir de nous quelque signe de salut pour les mauvais jours ; tout le peuple ne s'entretenait plus que de la religion, seul moyen désormais de se conserver la vie sauve ; les satellites dans leurs réunions se disculpaient à qui mieux mieux de toutes les coopérations qu'ils avaient eu dans les affaires contre les Chrétiens ; des personnes sans nombre se recommandaient aux Chrétiens de leur connaissance, et les choses en étaient au point que nous discutâmes sérieusement si ce n'était pas le cas de nous montrer publiquement. Les conseils du gouvernement n'étaient pas moins singulier et chaque jour laissait entrevoir des événements d'une telle portée que malgré les affaires pressantes qui m'appelaient en province, M^{gr} de Vicaire Apostolique ne me laissa pas partir, afin de pouvoir prendre au besoin quelque détermination de concert et de faire face à tout événement. Ainsi commença l'année 1861, appelée Sin iou, année bien mémorable dans nos sanglantes annales, puisque l'année 1801

s'appelait aussi Sin iou (vous savez que le cycle chinois est une période de 60 ans, chaque année ayant son nom, les mêmes noms se représentent après 60 ans juste) Ce rapprochement donna lieu à toute espèce de conjecture, les unes terribles, les autres consolantes, mais après quelques mois les esprits se calmèrent un peu, et malgré un grand malaise intérieur qui dure encore aujourd'hui, les choses reprurent à peu près leurs cours ordinaires.

Cependant pour utiliser mon séjour et repos forcé dans la capitale, je continuais mes travaux ordinaires de cabinet et nous attendions des nouvelles de l'expédition envoyée à la mer pour essayer de recevoir quelque confrère ; Qu'il faut solennel et joyeux ce beau jour, où après avoir cheminé presque toute la nuit, quatre nouveaux confrères profitaient des ténèbres pour faire leur entrée à la demeure de M^{gr} de Capse. J'avais le bonheur de m'y trouver et nulle parole ne pourrait vous faire comprendre les impressions qui se ressentent en pareilles circonstances, ce sont des compatriotes, des amis, des aides, des frères, entre autres Mr Ridel qui à son départ avait vu Isidore.... Te Deum.... Magnificat. – Que dire encore ? Nous possédions ces chers confrères, mais leurs effets et ceux de la Mission étaient encore à bord, un malheureux retard, causé par le laisser-aller des gens, faillit tout compromettre.

La barque fut visitée par des espèces de douaniers, tout leur paraissait suspect, et ils la prirent pour un bateau qui revenait de la contrebande avec les barques chinoises. On voulait visiter, et on se débattit beaucoup, l'embargo était presque mis, quand Marie sans doute et nos SS. Anges protecteurs firent composer et terminer l'affaire par quelques sapèques ; et nous pûmes respirer. C'était un bagage immense et des fonds un peu moins insuffisants pour la Mission, car depuis quatre ans nous n'avions pu recevoir aucun objet. Je trouvai là à mon adresse deux envois d'images faits par vous, des peignes et bien d'autres choses que j'avais demandées à notre séminaire. Je vous en remercie bien. Grâce à Dieu tout arriva en assez bon état et bouchera bien des trous ; vous devinez combien chacun de nous devait être satisfait de recevoir quelques objets après tant d'années, notre pauvre Corée étant toujours fermée par mille verrous.

Par cette heureuse arrivée nous étions entassés les uns sur les autres, et il fallait diriger un chacun sur quelque lieu pour apprendre la langue ; ici nouvelle difficulté ; la tempête avait détruit les résidences que nous avions autrefois projetées, peu à peu toutefois le moyen de loger le monde tant bien que mal, et même de satisfaire les désirs de chacun, car personne, en venant en Corée, n'a la pensée d'y être au large ni au milieu du confortable ; je profitai alors de quelques moments pour aller faire une tournée sur les lieux les plus maltraités dans la dernière bourrasque. Tout y avait été dispersé et ruiné ; déjà heureusement les Chrétiens s'étaient à peu près réunis et au milieu des affreuses misères de la pauvreté ils commencèrent à se rétablir. La présence d'un prêtre, qu'ils avaient cru alors ne plus pouvoir posséder de longtemps, fut pour tous un moment incomparable, il y a encore sans doute des plaies profondes au physique et au moral, j'ai lieu pourtant d'espérer que les sacrements, dont tous étaient affamés, leur auront apporté courage, consolation et les aidera à se remettre tout-à-fait. Je n'ai rencontré presque aucune désertion, quelques nouveaux prosélytes s'étaient même déjà présentés et plusieurs furent régénérés dans les eaux du baptême, tout est donc à peu près sur pied.

Il y a cependant nombre de chrétientés qui pour diverses raisons n'ont pu être visitées et attendent avec impatience, le moment en viendra bientôt, mais en général l'administration a pu se faire presque partout, en redoublant les précautions et les fruits en ont été très-abondants. Ne sont-ce pas là des faveurs signalées, et n'est-ce pas l'effet des prières de nos frères d'Europe. Tant de bienfaits réunis nous comblaient de joie, vraiment c'était trop beau et nous ne pensions pas aux grandes épreuves qui partout doivent nous rappeler notre misère. Le coup partit encore du côté où personne ne l'attendait. Le P. Thomas notre seul prêtre indigène était en route pour venir nous rejoindre, revenant de ses courses lointaines. Il avait fait sa longue administration avec son zèle connu et Dieu avait couronné ses travaux d'abondantes bénédictions, nous

l'attendions d'un jour à l'autre, quand survint la nouvelle qu'il était tombé malade en route. Un confrère courut à lui pour le secourir, n'eut que le temps de lui administrer les sacrements et le jour même il rendait son âme à Dieu. Quelle terrible nouvelle et quelle consternation de toutes parts. Sa rare vertu ; son zèle infatigable, ses talents et les facilités qu'il avait pour opérer le bien, font sentir toute la perte que la mission fait en sa personne, c'est pour nous une bien vive douleur, il emporte le regret général et pour le moment rien ne pourra le remplacer. Encore ici, quels sont donc les desseins de Dieu ? Adorons les et soumettons nous, quoique la nature porte cette croix avec bien des répugnances ; rien ne faisait prévoir cet accident, notre tour peut arriver bientôt, le mien plus que tout autre, puisqu'humainement parlant je n'aurais pas dû survivre à tant de fidèles ministres, plus forts que moi, et plus utiles à la vigne du Seigneur. Demandez plus que jamais que je me dispose à ce passage, en sortant enfin de mon état tiède et tout absorbé dans la nature, et veuillez bien penser qu'il est plus difficile de se sauver ici qu'en France, et que l'habit ne fait pas le moine ; non plus que l'état ne rend pas saint. –Surtout priez bien pour moi, car j'ai lieu de trembler et les comptes sont bien embrouillés. Toutefois confiance, et que jamais ce sentiment ne nous abandonne.

Mon été s'est passé sans rien de bien grave, et j'ai pu me livrer comme par le passé à des travaux utiles et urgents, le nombre en augmenta tous les jours et malgré l'arrivée des nouveaux confrères, chacun de nous sera encore bien chargé. Du reste Dieu soit loué, tous les confrères sont ici dans la joie et d'une gaieté franche, simple et admirable ; c'est la multiplicité des travaux qui fait la joie d'un chacun. J'ai eu le plaisir de rencontrer cet automne presque tous nos confrères, nos réunions furent des moments de délices et chacun est reparti pour faire ses préparatifs de tournée, plein de courage, de confiance et d'espérance. Quelle fête pour tous, quand réunissant les feuilles d'administration, nous trouvâmes plus de sept cent cinquante baptêmes d'adultes pour l'année, alors que nous craignons une diminution par suite de la persécution, loin de là nous sommes en augmentation sur le passé. Gloire à Dieu qui a tout fait et tous se promettent de ne pas diminuer pour l'an prochain. Fiat...

Pour prouver que la persécution n'a pas refroidi tous les cœurs, cette année une imprimerie a été ébauchée, et sa surveillance est encore venue ajouter quelques traces à tous mes travaux. Enfin elle est en exécution, et notre catéchisme sera mis en circulation dans quelques jours, en attendant d'autres publications qui vont se succéder, c'est une bonne affaire. Les Chrétien^{tés} du Sud continuent à avoir de l'ébranlement, elles se forment en grand, différents autres points donnant les mêmes espérances, plusieurs conversions dans des lieux tout nouveaux nous font penser que Dieu a ses desseins pour y répandre la foi, comme tout cela console et anime les forces épuisées. Les hautes classes ont bien quelques velléités, mais là le respect humain retient plus et on n'en vient pas à une pratique franche. On craint de perdre son rang, ses dignités, sa fortune. Pauvres gens ! Il y a peu de jours la fille d'un prince, partant avec son beau-père pour aller exercer une charge en province, m'envoya un billet de convention pour tâcher que je lui fasse rencontrer des chrétiens, elle a appris la forme du baptême pour baptiser des jeunes enfants en cas de mort et cherche le moyen de se faire baptiser elle-même à l'article de la mort, mais là aussi il y a manque de courage et on n'ose rompre avec les superstitions ; un jour ce miracle de grâce aura-t-il lieu ? Priez Dieu pour elle et tant d'autres dans la même position.

Je vous recommande aussi une île où nous allons tâcher de faire passer la bonne nouvelle, car il faut nous étendre. Je suis très pressé ayant reçu ces jours-ci ma feuille de route pour une tournée monstre qu'il faut commencer de bonne heure, je dois donc laisser là tous mes autres travaux et dire un petit bonjour au galop à mes frères et sœurs, etc., puis descendre en province pour aller là où les Chrétiens m'attendent. Veuillez me rappeler au souvenir des personnes qui veulent bien s'intéresser à moi, je suis sensible à leur bon souvenir, spécialement M^eM^e Morel, Delplanque, Letigny etc., je ne puis écrire cette fois à ce dernier. Union de prières

avec toutes les communautés, mes respects à M^r le Curé de St Leu, etc.....Bonjour au brave Gadré... Enfin croyez, chers Parents, à l'affection sincère et au respectueux attachement de votre fils dévoué.

+ Antoine. Evêque d'Acônes

53. Octobre 1861. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien Chère Pauline,

Quoique tu ais reçu un nom de religion, je ne vois pas grand péché à t'appeler encore par ton nom de baptême, puisque tes vœux n'ont ni l'intention ni le pouvoir d'effacer le sacré caractère, c'est donc sous ce nom si digne d'être aimé d'un chacun, puisqu'il nous rappelle à la fois et notre plus grande dignité et nos plus grands devoirs que je commence avec toi une petite causerie annuelle qui sera plus courte que je voudrais et n'aura aucune suite à cause des mille et une affaires qui me préoccupent et me mettent la tête toute en l'air. Par la revue de la famille que tu me fais il paraît bien qu'il reste beaucoup à désirer sous tous les rapports et Dieu semble nous éprouver sous beaucoup de points, tout cela m'est bien sensible, et sans savoir ce qui nous est réservé je ne puis que prier sa bonté de veiller sur tous, de se charger de tous, et quelque soient les difficultés de ce monde, de permettre au moins que nous nous trouvions tous réunis là haut. Après cela que faire encore ? Trop éloigné pour pouvoir chercher quelque remède humainement parlant, il reste à jeter tous nos soucis dans le sein de son aimable providence et sans me tracasser inutilement attendre en paix la réalisation de ses adorables desseins. Vous êtes vous-mêmes trop dispersés aujourd'hui pour pouvoir espérer des réunions fréquentes et suivies, le principal est de vous conserver à tout prix dans une grande union et de ne pas perdre entièrement l'esprit de famille qui est l'héritage le plus précieux sur lequel nous puissions faire quelque fond. Ayons donc toujours une union intime entre frères et sœurs, hors de là nous n'avons rien à attendre, les faits le prouvent, et tachons par là de conserver non de la religiosité à la mode du jour, mais le véritable esprit chrétien, partage des élus ; et par là nous pourrions espérer de nous soutenir au milieu des tempêtes qui bouleversent tout et ne sont qu'à leur commencement. Heureusement nous savons que la croix est le partage des amis de Dieu, ne nous décourageons pas, encore un pas et le repos arrivera.

Il y a eu ces années-ci de fier tapage dans les pays qui nous environnent et malgré la force des armes, notre isolement me fait ignorer s'il en sortira quelque heureux effet. Ici nous n'avons vu personne, faut-il le regretter, j'en doute, car pour nous aider il faudrait agir chrétiennement, ce qui n'a guères lieu. Nous sommes comme par le passé sous la protection de Dieu seul, et nous n'avons pas à nous en plaindre. Les grandes dévastations de l'an passé sont une véritable épreuve et ont laissé de terribles impressions qui nous donnent encore bien de la peine, mais le tout est parti de la main de miséricordieuse de Dieu, il frappe pour guérir, laissons le donc faire, et tout ira bien. Il fallait sans doute séparer l'ivraie du froment et réveiller toute la chrétienté, attendons les fruits. Cependant qu'est-il arrivé ? Les Chrétiens en fuite et sans gîte ont cherché à se caser de nouveau quelque part, dans leurs courses plusieurs les interrogeaient sur la cause de leur détresse, et forcés de répondre, la grâce s'est servie de l'occasion pour convertir quelques âmes ; une fois établis dans de nouveaux lieux, leur foi est bientôt connue des voisins et dans grand nombre de localités, une foule de prosélytes se sont formés et ainsi nous avons plus de catéchumènes que par le passé ; et nombre de chrétientés établies dans des régions où le nom Chrétien était à peine connu, ce sont autant de postes avantageux qui nous donnent l'espoir d'avancer encore. N'est-ce pas là comme la persécution de Jérusalem lors de la mort de St Etienne, qui dispersant les chrétiens répandit la foi dans grand nombre de contrées, la nature se rebute de ces terribles épreuves, mais la grâce y a son profit et la religion y fait ses conquêtes. Donc confiance aveugle, Dieu dirige tout pour sa gloire. Nous craignons diminution dans le nombre de baptêmes ; hommes de peu de foi, pourquoi craignons nous ? Dieu en a amené plus que par le passé, cette année plus de sept cent cinquante adultes ont reçu la régénération ; et bien d'autres se préparent.

Pries donc bien pour nous, car tous ces enfants doivent être engendrés dans la douleur,

et la nature est toujours la même, lache, délicate, amie du repos, etc. – Demandes au Seigneur force et constance pour ses ministres, son secours nous est plus que nécessaire, engages les bonnes âmes à nous secourir, quêtes des prières en masse afin que nous devenions fidèles et fervents, et puissions sanctifier ce peuple. Adieu chère Sœur et puisque tu es à Roye, rappelles moi au souvenir de ces chers paroissiens que je n’oublie pas, surtout les associés du St Cœur de Marie, de ceux enfin qui veulent bien penser à moi. Crois enfin à mon attachement sincère et éternel, ton frère

+ Ant. Evêque d’Acônes Coadjuteur

54. Octobre 1862. A ses Parents.

Mes très honorés et bien chers Parents,

Il vous tarde sans doute de recevoir de mes nouvelles, d'autant plus que je vous annonçais l'an passé la nécessité où je me trouvais de faire une excursion lointaine, bien au dessus de mes forces, il est vrai, mais semblant entrer dans les vues de la Providence ; quelqu'en ait été le résultat, je suis encore au nombre des vivants et suis à prendre du repos dans un petit village de montagne, où peut-être je parviendrai à fixer ma résidence après quatre ans passés sans demeure permanente, suivant presque les traces du patriarche Abraham ; cependant les choses ne sont pas encore décidées, je fais un essai pendant cet été et si tout va bien, je rassemblerai nos petits effets des quatre bords où ils sont dispersés et ferai semblant de croire pouvoir avoir une maison stable. Venons donc à quelques détails sur les courses passées. La résolution une fois prise, je me rendis à un gîte de la province pour préparer mon départ et tout d'abord perdis un mois et demi pour faire avertir ces chrétiens éloignés et attendre les courriers qui devaient venir me chercher. Enfin, enfin je partis ; c'était au commencement de Décembre. J'avais avec moi mon servent, deux hommes pour porter ma chaise et deux autres pour le petit bagage de la troupe, c'est là mon grand équipage et je devais faire aussi ma tournée calculée de quatre à cinq mois.

S^t François Xavier dont je célébrai la ***** fête avant de partir était chargé de veiller sur nous, mais cette fois je ne pus célébrer ni l'anniversaire de la mort de Thérèse, ni la St Nicolas, qui plus est, retardé d'un jour par la pluie, l'Immaculée conception elle-même, patronne de la Corée, dut se passer froidement sur les routes et dans les auberges, c'était bien fade. En passant pour me rendre dans les Chrétien^{tés} du Sud-Est, je visitai quelques villages à peine réunis autour d'une énorme montagne que j'avais autrefois administrés dans ma jeunesse, tout y était changé, tous nouveaux visages, à peine si deux ou trois maisons étaient restées les mêmes ; un de ces villages avait été trois mois auparavant en proie à une bourrasque, qui heureusement n'ont pas de grandes suites, chacun perdit seulement soit son petit avoir et les choses s'arrangèrent avec le prétoire, sans dévastation complète. De là une journée me conduisit chez des Chrétien^{tés} établis récemment sur le haut d'une montagne, leurs maisons étaient à peine bâties, à plus forte raison n'y avait-il aucun meuble, c'était d'une misère incroyable et une neige d'un demi pied d'épaisseur vint vous y garantir des allées et venues des payens ; tout s'y passa tranquillement, j'y passai deux nuits et continuai ma route. Dès ce moment on s'aperçoit facilement approcher des districts extrêmes du royaume, tous les jours marquent des changements sensibles, les usages, l'accoutrement et aussi le langage différent de plus en plus, au point qu'arrivé un peu plus bas on se croirait presque dans un autre pays. Le peuple en est plus grossier, plus pauvre, plus sauvage et son jargon est parfois difficile à comprendre, c'est à peu près la basse Bretagne. Il y a aussi plus de simplicité et surtout une grande ténacité d'idées.

J'avais donc et trois jours de route me conduisaient dans une Chrétien^{té} qui date de six à sept ans. Elle est située tout au bout d'une étroite vallée qui n'en finit pas. Il faut longer un torrent pendant une lieue et demie ou deux lieues par un petit chemin tracé sur les bords escarpés de la montagne et après avoir ainsi cheminé on arrive sur un petit plateau fort élevé déjà et adossé lui-même à une énorme montagne que nous ne franchîmes pas heureusement. Là vivent quelque uns de nos néophytes, assez retirés et assez tranquilles, mais assez effrayés depuis les grandes vexations d'il y a deux ans, qui du reste ne les atteignirent pas, ils en furent quittes pour la peur. Pendant les quatre jours que je passais là m'arrivèrent des nouvelles du Sud. Un district venait encore d'y être en butte à la persécution et tous les chrétiens chassés du territoire par le mandarin, ce district me restait donc fermé. En même temps et peut-être par

contre-coup, les payens d'un district voisin citaient aussi les Chrétiens devant le mandarin et celui-ci restant assez froid, ce village se fit justice par lui-même en détruisant les maisons de nos néophytes et les chassant, puis enfin dans un troisième district les nobles s'unissaient par une circulaire pour chasser aussi les Chrétiens que l'on connaîtrait, en sorte que toute réunion y devenait impossible.

De telles nouvelles étaient loin d'être gaies, j'avais dès lors peu de chances de pouvoir visiter tout ce pauvre peuple, il fut décidé toutefois que j'irais pour administrer ceux qui pourraient se présenter. Je descends donc à Tai kou capitale de la province, résidence du gouverneur. Il y a trois ans, il y avait là un petit élan de la part des payens et nous avions en quelque années réunis environ 70 ou 80 adultes, les scènes d'horreur d'il y a deux ans, nous firent grand tort. A grand peine put-on conserver les Chrétiens, il y eut même quelque défection et les conversions y sont plus rares, 4 ou 5 baptêmes seulement y eurent lieu cette fois, heureusement nous espérons compenser par la conversion d'un certain nombre de payens dans un village près de la ville, où j'ai célébré deux fois la Messe et trouvé quelque catéchumènes en voie de s'instruire ; Pour la ville même la plupart de nos pratiquants sont des femmes, gênées ou même tracassées par leurs maris payens, beaucoup sont de la classe des prétoriens, ce qui est encore plus difficile. Là je célébrai la fête de Noël, mais bien tristement, le local était si petit et si suspect, que vingt ou trente personnes seules purent se réunir, il est toutefois heureux de penser que nous avons enfin un petit noyau dans cette grande ville célèbre par un certain nombre de martyrs à diverses époques, et j'espère que ces généreux confesseurs de la foi, protégeront ce lieu consacré par leurs souffrances et arrosé de leur sang.

Le démon fit tous ses efforts pour entraver ma route. Pendant mon séjour à Taikou, on faisait le procès de dix charlatans, espèce de magiciens, qui dans leurs sorcelleries employaient le nom de Dieu et quelques symagrées des prières chrétiennes. On les prit d'abord pour des Chrétiens et une vive rumeur se fit sentir : on fut bientôt convaincu de l'erreur, mais le juge en les relâchant laissa entendre qu'il allait se mêler de nos affaires. Les Chrétiens ont des intelligences dans les trois tribunaux de la ville, or de ces trois côtés leurs affidés les prévinrent d'être sur leurs gardes et de cacher leurs livres. Déjà nous étions sur le qui vive, quand pour mettre le comble au trouble général, m'arrive un exprès du Sud, annonçant que les satellites de cinq grands tribunaux venaient d'être lâchés et qu'on les disait à la recherche des Chrétiens, et par suite on me pria de rester caché et de ne pas faire route. Bon à dire, mes amis, mais où se cacher dans ces parages là ? Je pris donc le parti d'écrire aux catéchistes du Sud de s'informer au plutôt du fond des choses et de me faire savoir s'il fallait avancer ou reculer et cependant comme j'étais dans la maison du chrétien le plus connu et le plus exposé de tous, j'avais formé le projet d'aller attendre la réponse dans une autre demeure ; mais pendant la nuit survint une neige tellement abondante qu'il fallut renoncer à aller où je voulais et je me reposai tel quel. J'avais bien besoin de ce repos, car je ne sais pourquoi, dès le commencement de ma route je me trouvais plus fatigué que jamais, et les huit jours que j'eus à y consacrer furent des plus opportuns.

Peu à peu les bruttons devinrent moins mauvais, des courriers arrivèrent pour m'engager à partir et je le fis. La route était affreuse et mes porteurs ne pouvaient avancer, nous dûmes aller très-lentement, et en deux jours je rencontrai une petite Chrétienté tout nouvelle, au milieu d'un grand village tout payen. Un Chrétien chassé de chez lui par la persécution se réfugia là et y convertit deux ou trois familles dont la foi et les mœurs sont d'une simplicité ravissante. Vivant au milieu des payens et sans aucun rapport avec les Chrétiens, ils sont d'une ignorance profonde, mais leur ferveur compense ce défaut, et malgré toutes les difficultés j'espère qu'ils gagneront, il y a encore quelque catéchumènes dont la candeur et la bonhomie m'ont charmé, oh ! que Dieu doit les aimer. Là tout se fait de nuit, l'entrée à l'oratoire, confessions, messe, baptême, tout est réglé pour qu'on ne puisse reposer, mais c'est tout de

même, les consolations donnent des forces. Sorti de là je descendis encore deux jours pour aller joindre une assez forte chrétienté, où devaient encore se réunir les pauvres victimes des persécutions, les choses se passèrent bien et j'eus à admirer le courage de bons vieux et vieilles venant de très loin pour participer au bienfait des sacrements. C'est alors surtout que je commençais à admirer les desseins de la Providence, car partout où se rendirent les Chrétiens dispersés par la persécution, partout ils firent plus ou moins de prosélytes et formèrent un petit noyau de chrétienté et c'est par là que nous voyons ce petit troupeau si éprouvé, augmenter encore de jour en jour. Tous les lieux de réunions ayant été rendus inabordables par suite des vexations, on ne savait où diriger mes pas.

On me fit avancer encore de deux jours et là on devait réunir quelque Chrétiens dispersés, dans un nouvel établissement de montagne, j'y vis en effet nombre de fidèles arrivant de tous les côtés et le jour et la nuit et les choses se passèrent avec assez de vacarme ; mais l'endroit où toutes les espérances se portaient était à 3 ou 4 lieues de là. Ce sont cinq baraques Chrétiennes battues sur le haut d'une vaste montagne où aboutissent différentes routes, cette position favorable fit que j'allais m'y installer pour une vingtaine de jours, attendant là tous ceux qui voudraient venir soit pour la confession soit pour le baptême. J'étais dans ma maison un peu isolée, très petite et ouverte à tous les vents ; les Chrétiens devaient se préparer aux sacrements dans un hangar où ils gelaient, malgré cela tout est censé s'y être bien passé et je vis là 250 à 300 Chrétiens anciens ou nouveaux, qui par leurs allées et venues ne paraissent pas avoir trop excités les soupçons des payens, c'est merveilleux. ah qu'ils sont à plaindre ces pauvres gens ! La plupart venaient de deux jours de route, quelque fois trois, et même plus. Quand donc le Seigneur aura-t-il pitié d'eux ? c'est alors seulement que je puis me faire une idée de l'état de ces Chrétientés naissantes. Le grand mal tient à leur ignorance, et leur ignorance elle-même provient de leur isolement.

Ces braves gens qui tous ont une grande bonne volonté vivent presque tous au milieu des payens et à de grandes distance les uns des autres ; ayant connu la religion par quelque circonstance providentielle, ils se déterminent à la pratiquer, apprennent chez eux le catéchisme et les prières, puis au passage du prêtre ils vont le chercher à des distances plus ou moins grandes, arrivent, reçoivent le baptême ce jour là ou le suivant et repartent nécessairement de suite, comment pourraient-ils savoir grand-chose, ils connaissent tout juste l'absolu nécessaire ; puis quand il s'agit de la confession qui exige plus de travaux et de préparation, je vous laisse à penser comment ils doivent s'en tirer. Hélas qu'ils sont à plaindre ! n'est-ce pas là *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*.

J'aurais voulu rester longtemps dans chaque localité pour remédier à ce défaut, mais les circonstances pour le moment ne le permettent pas, ils y a trop de rumeurs et de dangers, resterait de leur donner des livres, mais où en avoir pour répandre parmi tant de Chrétiens si dispersés ? Ah priez que Dieu vienne au secours de ces âmes affamées. Cette dispersion fait, d'autre part, une de nos consolations, par l'élan qu'elle donne à la propagation de l'Évangile. Dans cette partie lointaine rien ne se peut faire en secret, et voici à peu près comment les choses se passent. Un Chrétien plante sa tente quelque part, en moins de huit jours sa religion est connue, les voisins viennent lui dire : Tu es sans doute Chrétien – Je le suis, répond le fidèle – eh bien vas-t-en, tu ne peux vivre dans notre village. Le Chrétien de se défendre, on se dispute, on s'assemble et le Chrétien explique sa religion pour prouver qu'elle est bonne ; tout étant révélé, on dispute en grand, les uns la trouvent bonne et les autres la rejettent ; si le Chrétien est assez fort, il reste à son poste et se fait des compagnons ; si il est trop faible, il doit partir et les quelque payens que la grâce a touchés, se mettent en rapport avec les Chrétiens pour pouvoir s'instruire, ce qui est naturellement difficile ; et voilà comment les Chrétiens ***** dans trois ou quatre districts au moment de la persécution, sont aujourd'hui répandus sur seize ou dix-sept districts dans ces parages et partout ont des prosélytes.

Les persécutions locales s'y font toujours aussi de la part du peuple lui-même, ce n'est pas le mandarin qui prend l'initiative, ce sont les villages qui vont dénoncer les Chrétiens au mandarin, et c'est dès lors bien plus terrible que partout ailleurs ; tous les caractères sont tenaces et prononcés, il faut être ami ou ennemi, pas d'indifférence, et de là quelle misère pour nos Chrétiens qui ne trouvent plus où s'établir. Toutefois ils ne lachent pas et tiennent tête aux difficultés. Ce qui fait encore espérer que tout ira bien, c'est que dans ces Chrétientés nouvelles, la très grande partie des baptisés sont des hommes, c.à.d. des chefs de famille. Leurs femmes ou enfants se font souvent longtemps exhorter pour se convertir, mais dépendants du chef, petit à petit, presque tout suivra et d'ailleurs il n'est pas mauvais qu'ils ne viennent dans nos rangs qu'après une conviction personnelle, ce sera plus stable que si ils suivaient aveuglément leurs chefs sans savoir pourquoi.

Les lieux pour se réunir manquent de toutes parts, il fallait bien prendre le parti de m'en aller sans avoir pu administrer tous les Chrétiens ; restait à voir le district de Tongnai où se trouvent les Japonais, non pas à la ville même, mais à 30 lys de là dans ce district. Cette Chrétienté qui ne date que de deux ans et est due à la foi vive d'un vieillard dont Dieu sans doute voulut récompenser les vertus, donna passablement d'espérance. J'aurais dû m'y rendre un peu plus tôt, mais des circonstances qui méritent d'être rapportées ont fait retarder leur administration. Dans ce district deux villages payens s'étaient peu de temps auparavant ligués contre les Chrétiens et les avaient dénoncés au mandarin. Celui-ci les reçus froidement et persuadé par les paroles d'une esclave de la préfecture, célèbre par son esprit et sa capacité, il avait refusé d'accepter l'accusation.

Quand je pris jour pour me rendre dans ce pays, le bruit s'en répandit dans toute la ville, on y parlait de mon équipage, de mon costume et de mes suivants ; grand nombre de personnes se promettaient de venir voir nos cérémonies et disaient publiquement, cette fois-ci ce n'est plus un prêtre du pays (le P. Thomas y alla une fois), c'est un étranger et de plus c'est un Evêque, tout ceci m'évite d'être vu, ne manquons pas l'occasion. Quoique les intentions de ces curieux ne fussent pas mauvaises, la rumeur devint si grande que le catéchiste craignant trop d'éclat, n'osa pas s'avancer et m'envoya un exprès la nuit avant mon départ pour me prier de ne pas me présenter. Tout peiné que je fusse, il fallait bien m'en tenir à son dire et je fis route pour une autre Chrétienté, mais voilà que ce soir même arrivent deux exprès pour m'inviter de nouveau à m'y rendre. D'où vient donc ce changement subit ? A peine le premier courrier m'eut-il expédié, que ce bruit lui-même courrait la vielle et on savait que je n'irais pas. Aussitôt un homme payen assez influent par sa position et la petite dignité dont il est revêtu, se rend chez notre catéchiste et après les premières civilités lui dit : J'apprends qu'après avoir tout préparé pour recevoir l'Evêque, vous lui avez envoyé dire de ne pas venir, serait-il vrai ? La chose est ainsi, répond le catéchiste – mais pourquoi donc, répond ce payen ? C'est que les rumeurs sont trop fortes, et que beaucoup de curieux veulent venir, telle et telle bande, telle et telle compagnie, etc. se promettent publiquement de venir voir nos cérémonies. Or devrais-je ne pas rencontrer l'Evêque, je ne puis me décider à le mettre dans une position fâcheuse. – Ah ! dit le payen, vous êtes bien bon de vous inquiéter pour de telles gens, soyez sûr que personne ne viendra porter le trouble chez vous, et si par hasard quelqu'un le faisait, avertissez-moi et je saurai bien le mettre à la raison. Vous étant Chrétien comment pourriez-vous vous décider à manquer au devoir d'une fois l'an, cette occasion passée, il n'y a plus de remède, envoyez donc de suite un exprès à l'Evêque pour le prier de venir. Ces paroles confortèrent le catéchiste et par le fait il m'envoya de suite les deux exprès ci-dessus. Je fus aussi étonné que satisfait de l'histoire, mais étant parvenu dans d'autres parages, je ne pus plus me rendre alors à sa demande et je leur dis seulement qu'après le jour de l'an je fixerais un jour, ce qui fut fait et je m'y rendis, appelé et protégé par un payens comme vous voyez. Je disais que c'est de la force, si je n'y voyais plutôt une permission bienveillante de bonté paternelle de Dieu, qui arrive à ses buts

par des voies toutes extraordinaires.

Le tout est public, beaucoup de payens de la ville savaient ma présence et la célèbre esclave de préfecture s'était chargée de quelques approvisionnements. Elle voulait même venir me tirer sa révérence, mais les Chrétiens lui ayant dit que je me tenais sur un ton sévère et que je ne consentirais sans doute pas à la laisser approcher, elle craignit l'affront et ne se présenta pas. L'oratoire est dans une maison isolée, sous les murs de la ville et en dehors. Tout est préparé dans le salon de réception, et s'il vient des payens on se charge de les empêcher d'entrer. Cet endroit me paraît offrir beaucoup d'espérance, tout y est bien réglé et il y a quelques hommes capables. Les catéchumènes y sont aussi en bon nombre et dans la ferveur, que Dieu les fasse croître et prospérer. Ne pouvant convenablement réunir là les Chrétiens affluents, je me rendis à 20 lys sous les murs d'une citadelle bâtie sur le sommet d'une énorme montagne, on y bâtit en dehors des murs une petite maison dans un lieu tout désert et j'y attendis tous les Chrétiens qui n'avaient pu encore me rencontrer. Il devait y avoir encore réunion à une journée de là, dans la maison du chef des satellites du district voisin, mais ce brave homme s'étant par trop de probité attiré la jalousie et la haine de ses subordonnés satellites, il fut à cette époque calomnié devant le mandarin et au milieu de ces débats on n'osa pas me recevoir ; j'avais donc terminé ce que je pouvais faire dans cette partie Sud-Est et je me mis en route pour passer aux chrétientés de la province du Tsienlà.

Nous comptons sur sept jours de route. Le temps fut assez mauvais ; dès la première journée la pluie nous arrêta, puis fut chassée par un vent affreux du Nord qui pénètre tout mon équipage d'une manière fort peu satisfaisante, et se représenta plusieurs fois. Mes hommes étaient harassés et le dernier jour vers midi un des porteurs déclara ne plus pouvoir avancer, étant pris d'un fort rhumatisme dans la cuisse. Je continuai tout de même et le pauvre homme se faisant violence suivit clopin-clopat jusqu'à chez les Chrétiens où nous arrivâmes le 6^{ème} jour bien avant la nuit. Chacun se croyait sain et sauf, mais les jours suivants chacun s'aperçut qu'il était par trop épuisé et presque malade. Pendant que j'administrerais quelques centaines de Chrétiens de ces environs, je fus moi-même repris d'un accès de mon ancienne maladie et ne pouvais plus rien faire, huit ou dix jours se passant sans amélioration et même en empirant, je dus, au lieu d'aller vers les Chrétiens dispersés dans le sud, me diriger vers le nord pour atteindre des Chrétientés où je pusse me reposer et me faire soigner ; malgré ma répugnance à laisser bon nombre de Chrétiens non visités, je fut forcé de prendre ce parti et remontai à petites journées, selon les forces, et peu à peu arrivai chez un confrère qui rentrait de son administration.

Dès le lendemain, arrive un courrier apportant nouvelle qu'un autre confrère est à la mort à deux petites journées de là. En qualité de Coadjuteur, je ne pouvais confier ce soin à personne et je dus me faire porter immédiatement près de lui, où je restai assez longtemps pour le voir assez bien rétabli, et tout cela me conduisit jusqu'à mi-Avril où enfin je choisis un lieu pour essayer de me soigner et reposer moi-même. C'est ainsi que je quittai les grandes routes et cessai mes courses après un petit tour de 2000 et trois ou quatre cents lys, dans l'espace de près de cinq mois ; autrefois ce n'eut pas été bien difficile, mais aujourd'hui je m'en suis trouvé harassé et assez longtemps hors d'état de rien faire absolument ; le souffle vital n'étant pas encore éteint, ne devons-nous pas remercier le Seigneur ? Quand je me rendis dans les nouvelles chrétientés du Sud-Est, il n'y avait que six mois que le P. Thomas en était sorti, et c'étaient les six mois employés aux travaux de la culture et pendant lesquels il est difficile aux Chrétiens de beaucoup apprendre, je n'ai donc pas trouvé beaucoup de catéchumènes instruits et disposés au baptême, j'en baptisai environ cent vingt et en laissai près de cinq cents bien en train de s'instruire et remplis de zèle, ce sera pour une des moissons suivantes. Priez bien le Seigneur pour ces néophytes qui selon toute apparence doivent se multiplier encore et former dans ces lointains parages une belle chrétienté, qui éprouvée dès son berceau sera j'espère bâtie

sur le roc et donnera de fidèles serviteurs de notre Dieu.

Pendant que j'avais ainsi parcouru le Sud en proie lui-même aux persécutions, nos Chrétiens du centre avaient eu aussi de graves vexations à supporter, ce ne sont pas les chefs du gouvernement qui poussent, mais comme aucun n'oserait prendre sur lui de se déclarer en faveur des Chrétiens, les satellites et autres hordes pillardes comptaient bien qu'ils pouvaient tout oser et qu'ils n'avaient rien à craindre de l'autorité, ils se mirent donc à faire incursion de côté et d'autre chez les Chrétiens, les pillant ou rançonnant et les réduisant à la plus grande misère, un grand nombre de village fut ainsi dévasté et continua sur une grande échelle ce nouveau genre de persécution ; fruit des événements d'il y a deux ans et qui fait tant de mal à notre mission ; trois Chrétiens furent même emprisonnés et ne furent relâchés qu'après sept ou huit mois.

Tous ces événements qui se reproduisent de différents côtés fatiguent nos néophytes plus qu'une persécution en règle de quelques mois, ils sont toujours sur le qui vive et exposés au pillage sans avoir même l'honneur de confesser Jésus-Christ ; c'est de la part des bandits et non de la part de l'autorité, ce qui les dégoûte encore davantage et delà vient un malaise général, auquel il semble n'y avoir aucun remède. C'est d'autant plus pénible, que les affaires de Chine, connues ici de tout le monde, laissaient espérer quelque amélioration et cette déception fait gros cœur de toutes parts. Vous voyez donc que tout est bien loin d'être brillant. Puis nous avons eu ce printemps dans beaucoup d'endroits des insurrections du peuple contre les horribles vexations dont il est la proie, les choses se sont un peu apaisées, mais probablement vont reprendre cet hiver et alors que cela deviendra-t-il ? A la grâce de Dieu. La souffrance est la vie du Chrétien et que je pense aux affaires d'Europe, je me trouve ici dans une position assez soutenable, hélas ! quels événements sommes nous destinés à apprendre ?

Cet automne nous avons eu encore une bourrasque de choléra, qui depuis 4 ans fait chaque année une ou deux apparitions, nos Chrétiens n'ayant pas été ménagé, et en général la mortalité a été grande pendant toute l'année ; tout cela dénote encore la colère de Dieu sans que nous sachions où les effets s'arrêteront. Il faut donc tâcher d'apaiser davantage, c'est le devoir des pasteurs, mais le tout serait de le bien remplir et je ne sens là comme ailleurs bien insuffisant. Veuillez bien m'aider dans cette tâche difficile et importante.

J'ai reçu à l'époque ordinaire les lettres d'Europe et les vôtres en particulier, j'en ai eu de la plupart des membres de la famille. Je remercie le Seigneur de toutes les grâces qu'il répand sur vous, malgré un certain nombre de peines, mais ce qui me touche le plus, c'est le mariage de Louis qui me paraît une grande faveur ; et me laisse sans grandes inquiétudes pour l'avenir de ce cher frère, j'en suis heureux dans la force du terme. Cette lettre vous arrivera peu avant la cérémonie du 13 7^{bre}, j'y serai de cœur et par l'offrande du St Sacrifice. Je souhaite vivement que tous puissent alors se réunir pour remercier Dieu de vous avoir heureusement conservés à notre famille, et à notre amour ; mon désir sincère est que cette fête contribue à resserrer davantage encore l'union de tous les membres de notre famille si dispersée et que chacun en profite pour se retremper dans l'esprit propre de la famille que nous devons tous tendre à ne pas perdre. Tels sont les vœux que j'adresse et adresserai encore à Dieu pour obtenir que nous soyons tous les couronnes et la consolation de nos parents. Vous serez heureux, chers Parents, de voir tous vos enfants réunis alors dans un même cœur et un même esprit, cette pensée à des charmes pour moi et j'ose espérer que Dieu nous accordera des bénédictions toutes spéciales à cette occasion.

Je termine ici cette lettre, veuillez bien me rappeler encore au bon souvenir de toutes les connaissances et communautés religieuses. Je n'oublie personne. Je mentionne en particulier la famille d'Auguste de Borcquigny dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis si longtemps et suis heureux d'apprendre que tout est bien chez eux, et la famille de Benoit auquel je ne pourrais sans doute pas écrire cette année. Bonjour à Françoise.

Agréez enfin la nouvelle assurance des sentiments de respect et d'attachement filial
qui ne m'abandonneront jamais.

Votre fils très obéissant.

+ Antoine Evêque d'Acône. Coadjuteur

Corée, octobre 1862

55. Octobre 1862. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bonne et chère Sœur,

Votre lettre de juin dernier m'est heureusement arrivée pour me soulager le cœur et distraire un peu de tous les tracas qui sont à l'ordre du jour dans notre orageuse carrière. Elle a été plus que la bienvenue et les détails qu'elle renferme ont pour moi un intérêt tout palpitant ; tout m'y parle de la petite ville de Roye qui un jour peut-être verra les fruits de tous les efforts qu'on fait pour la réveiller et la sauver. Vous êtes maintenant me dites vous dans la maison Graval et qui plus est vous avez entrepris de bâtir une chapelle, oh voilà qui est bien ! il faut s'établir solidement et pouvoir donner un peu de pompe aux cérémonies, une chapelle manquait en effet jusqu'à ce jour et je me rappelle combien j'avais le cœur oppressé autrefois d'être obligé d'officier dans ma salle quelque peu décorée, tout cela pourrait passer dans le pays de Corée, mais en France !!

Dieu soit donc béni de vous avoir donné la pensée et les moyens de bâtir un petit sanctuaire en son nom, aujourd'hui il est terminé sans doute et il ne manquera pas de retentir des saints cantiques d'allégresse, pour bénir le nom de Dieu et célébrer les bontés de Marie, mais... vous auriez eu au moins sans doute la consolation d'y voir notre cher Isidore à l'autel ; qu'il doit être heureux ! et que je le suis moi même en pensant à toutes les grâces que le Bon Dieu lui fait, remerciez en beaucoup le Seigneur. Et depuis ce temps comment va votre petite communauté, et vos enfants vous donnent-elles quelque consolation ? Et puis les braves gens de Roye vont-ils vous voir quelquefois. Vous me parlez du Docteur Lescardé, je me le rappelle bien, il m'a donné ses soins dans une petite maladie que j'éprouvai, mais il n'avait pas alors pour défaut de fatiguer les vicaires par les soins qu'il réclamait. Je désire bien vivement apprendre que le cœur s'est réchauffé et qu'il travaille tout de bon à son salut, du reste il a tant de bonnes qualités que le Bon Dieu ne le rejettera pas, j'en ai la confiance. Je pourrais aussi vous parler de bien d'autres, mais pour pouvoir vous parler un peu de ce pays je suis obligé de couper court aux détails, recommandez moi bien aux prières de tout ceux qui s'intéressent à mon salut.

Ici le temps des merveilles ne paraît pas arrivé sans doute parce qu'il y a trop peu de ferveur ; l'homme est partout le même c'est-à-dire que partout il est faible et se laisse entraver par les appâts du monde. Il y a aussi autour de nous aussi grand nombre de payens que le monde retient dans ses filets et qui n'ont pas le courage de s'en débarrasser pour pratiquer notre sainte religion qu'ils reconnaissent vraie et aiment réellement ; et qui plus est, il y a bien des chrétiens qui pour ne pas renoncer entièrement au monde, n'ont pas toute la ferveur qu'on pourrait attendre d'eux, voilà sans doute ce qui arrête les largesses du Seigneur et fait que nous sommes toujours à peu près dans le même état. Depuis l'an dernier nous n'avons pas eu de persécution bien prononcée, mais nous vivons dans un état continuel de persécution, le gouvernement ne s'en mêlant pas, les choses ont moins de gravité, et toutefois ce sont de bien des côtés des vexations, déprédations, emprisonnements etc. ; de la part de quelque mandarins, puis des satellites, personne ne s'en mêlant pour les réprimer, nous sommes dans une position appelée paix, mais malheureusement bien pénible pour nos pauvres Chrétiens dépouillés de tout et qui ne savent où se réfugier.

Dans la province de la capitale plus de dix chrétientés ont été ainsi ruinées, et trois Chrétiens restent dans les fers depuis bien des mois, sans qu'on sache si la fin viendra. Tout cela, et les craintes continuelles où l'on est, fatigue le cœur, l'esprit et le corps, et procure dans toute la chrétienté un malaise difficile à décrire, et dont les suites sont des plus funestes ; on ne veut ni mettre à mort, ni prohiber les vexations ; voudrait mieux faire couler le sang ; car alors il y a de la vie, et les choses prennent une tournure. Au milieu de tant de misères, nous avons

toutefois nos consolations comme par le passé, l'administration se fait et grand nombre de baptêmes ont été conférés, tout marche donc, mais avec trop d'entraves pour que l'on puisse recueillir tout le fruit qui semble à peu près mûr ; priez pour nous et nos néophytes, la Croix pèse sur tout l'univers, mais c'est par la Croix que nous vaincrons, ayons donc confiance ; et j'ose me flatter que nous avancerons beaucoup. J'ai la confiance de réclamer encore l'union de prières avec votre sainte communauté, vous ne me refuserez pas cette charité, j'en suis sûr.

Votre bien affectionné frère

+ Ant. Ev Coadjuteur

Vous apprendrez avec intérêt le zèle d'une petite fille recueillie par la Ste Enfance, elle a cinq ans et demi, va tous les jours apprendre une ou deux questions de catéchisme dans une maison que j'habitais l'an passé, et de retour chez elle, elle instruit sa mère adoptive, même quelque fois le père, qui ont peu de moyens pour aller chercher l'instruction dehors. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est que sa maitresse est elle-même une autre enfant ~~de la Ste Enfance~~ de la Ste Enfance âgée de 8 à 9 ans. Vive Jésus.

56. Octobre 1862. A son frère Isidore Daveluy.

Tibi soli.

Mon bien cher frère,

Ta lettre de Juillet dernier est encore arrivée à temps pour se réunir aux autres et franchir les redoutables barrières de la Corée. Les détails que tu m'y donnes sur les diverses occupations qui ont rempli tes journées pendant le cours de ta dernière année de Séminaire ont eu pour moi un charme tout spécial, je te suis partout et me représente facilement toutes les positions où tu t'es trouvé, car ma mémoire devenue trop ingrate partout ailleurs, a bien conservé tous les détails des lieux où tu étais alors et c'est pour moi une véritable jouissance de m'y reporter encore par la pensée. Dieu soit loué des différentes fonctions qu'il t'a appelé à remplir, tout cela j'ose l'espérer a eu une grande utilité et te servira encore par la suite. Pour la confiance que tu me fais à la fin de ta lettre, j'avoue que c'était bien hors de mes pensées ; non pas que je veuille par là te détourner de suivre la volonté de Dieu, mais cette détermination est si grave que je désire te faire ici quelques réflexions pour t'aider à t'éprouver solidement et ne pas risquer une fausse démarche dont les suites seraient éternellement sans remède. Tu crois peut-être être plus à même de faire ton salut dans cette carrière que dans une autre et les dangers du ministère plus grands que ceux que tu rencontrerais là ?

Je puis te certifier qu'une telle pensée serait une erreur bien grande et je ne crois pas trop m'avancer en disant que cette carrière est au contraire la plus difficile de toutes pour le salut, et sans exception aucune. Les dangers où l'âme se trouve jour et nuit exposée sont tels que personne je crois ne peut se les figurer et que la plume ne suffirait pas pour les rendre ; il faut être plus que saint pour en sortir sain et sauf, et le salut dans cette position est le miracle des miracles de la grâce divine. Je ne vois aucun vice dans lequel il ne soit plus que facile de tomber, aucune vertu qui soit (*humanum dico*) praticable, et au milieu de tout cela aucun moyen pour se relever, non aucun. L'humilité, la douceur, la patience sont mises à des épreuves incalculables, la chasteté a des assauts dont St Louis de Gonzague même eut eu peine à sortir ; le caractère change du tout au tout, etc. etc.

De là tu vas conclure que nous sommes tous des Anges ou des diables, ne tires pas cette conclusion, je veux seulement te faire savoir que tout est incomparablement différent et plus difficile que personne n'a pu se le figurer à l'avance et que par conséquent il faut une épreuve plus que sérieuse pour prendre ce parti. Que nous soyons Anges ou diables, c'est ce que le grand jour dévoilera, j'ajouterai cependant que malgré toutes les craintes que j'éprouve relativement à mon propre salut, je n'ai jamais pu me figurer être contre l'ordre de la Providence, et par suite le regret de ma détermination n'existe pas et quoiqu'il en soit prie pour nous tous avec une assiduité infatigable. Accoutume-toi à ne pas savoir rester un seul instant inoccupé, et à te former des occupations, même pour quelques petits intervalles perdus ; cette habitude ou nécessité de s'occuper est le trésor des trésors dans cette carrière. S'il en est encore temps, et que des raisons tout à fait supérieures ne s'y opposent pas, je te conjure de prendre quelques années du ministère ordinaire, et pour t'éprouver et pour te former.

Il faut se ferrer sur toutes les branches de la science ecclésiastique et par un peu de pratique donner le temps aux connaissances acquises de se fondre avec notre intelligence, trop se presser serait tout gâter ; quelques années d'attente ne sont ni temps perdu, ni à regretter ; au contraire tout y gagne, et le calme des idées, et le repos du cœur, et le trésor de l'expérience et la solidité du corps. J'ai eu deux petites années de ministère, ce n'est pas trop, est-ce même assez. Je n'entre pas dans plus de détails. Tu liras devant Dieu ces quelque avis sortis de la plume de ton meilleur ami, qui sans se flatter peut parler tant soit peu sciemment et puis tu

verras, ce qu'il y a à faire ; agis comme Dieu te conduiras. Je ne veux après tout ce me semble que l'exécution de sa volonté ; réfléchis, pries, prends conseil, et en quelque endroit que tu doives être, tâches d'être tout à Dieu, voilà l'important et mon grand désir.

En finissant te dirai-je un mot de notre position. La besogne est pour nous énorme, les renforts reçus l'an passé nous soulagent à peine, et des entraves qui nous serrent de toutes parts rendent l'administration bien difficile ; les affaires civiles qui se gâtent de plus en plus ne sont pas non plus un petit obstacle au bien, tout est bien vilain ; toutefois nos petites affaires marchent, moins bien que nous le désirons, mais toujours en avançant quelque peu. Que nous arrivera-t-il ? Dieu seul le sait, ce qui n'est pas douteux c'est qu'il y aura à souffrir ; oui mais *in cruce salus, in cruce vita* etc. *Vive Jésus*. Tu verras par ma lettre à nos bons parents, la petite excursion que j'ai faite, je ne puis t'en parler à part, je suis trop harassé et j'ignore même si ma correspondance pourra se faire toute entière. Adieu, où es-tu et que deviens-tu ? J'y pense souvent mais pour prier pour toi, fais le aussi pour moi, et te mettrais-tu en quatre, que ce serait encore trop peu.

Ton bien affectionné frère

+ Ant. Evêque Coadjuteur

57. 18 février 1863. A ses Parents.
(jour de l'an coréen)

Mes très-honorés et bien chers Parents,

Les circonstances l'ayant encore exigé cette année, je dus me charger de nouveau de la longue et lointaine tournée du Sud, et confiant sur le secours de Dieu qui semblait m'envoyer par la voix du Vicaire Apostolique, j'entrepris cette course si au dessus de mes forces physiques et morales et me mis en route l'hiver dernier. Trois mois suffirent pour terminer cette partie du Sud-est et après bien des traverses dont je ne puis donner cette fois le détail, je rentrai chez moi avant-hier seize du mois. C'est là que je trouvai vos lettres dumment arrivées de Chine et contre notre attente devant envoyer immédiatement un bateau à la rencontre des confrères qui vont nous arriver, je ne puis vous adresser que deux lignes ; le courrier part demain matin et tout mon temps pris par les embarras d'une arrivée récente, de nombreuses lettres pressées, du jour de l'an et encore d'un malade que je dus aller administrer la nuit dernière dans un village éloigné d'ici, il ne me reste que le loisir de vous présenter mes hommages respectueux et vous faire savoir que la Corée est à peu près en paix et votre fils en bonne santé malgré cette énorme tournée ardue et fatigante. Vraiment c'est une providence toute particulière et vous remercieriez bien le Seigneur de cette protection visible.

C'est par ces lettres que j'appris le sacrifice que Dieu demande de nous tous par la mort de mon cher frère et filleul. J'étais si heureux de son retour, de son union avec Félicie et je pensais à eux fréquemment avec bonheur ! Qui aurait pu s'attendre au coup qui nous a frappé ? toutefois grâces en soient rendues au Seigneur, il semble avoir pris le chemin de la grande réunion, que pouvons-nous désirer de plus. Les détails que me donne ma bonne mère sur ses derniers moments m'ont vivement intéressé, fortement touché et édifié, ils m'ont même surpris ; quelle grâce privilégiée a donc reçu ce bon frère, et qui de nous ne serait heureux de pouvoir produire de pareils sentiments ? C'est admirable et que nous devons bien en être consolés, il y a de quoi faire honte à ceux dont l'état tout saint n'a pu encore les amener à ce point. Félicie dans son chagrin a dû être bienheureuse, je voulais répondre cette fois à sa bonne lettre et tâcher de lui apporter ma part de consolation, mais vraiment il n'y a pas moyen cette fois, je ne puis même finir cette lettre. J'ai reçu aussi une bonne lettre d'Aimé qui m'annonce aussi la perte cruelle qu'il a faite, ma première pensée fut aussi de lui répondre cette fois, mais il faut y renoncer, veuillez bien en attendant une autre occasion lui faire savoir toute la part que je prends à sa position et l'assurer que je n'oublierai pas d'aider de mes faibles prières celle que nous regrettons.

J'ai eu cette fois assez peu de lettres et de nouvelles, cependant j'en ai de tous mes frères et sœurs. Les lettres de Duisant ont manqué, je les attends fin mars par le bateau qui va partir. Pardon de vous écrire si mal et sans suite ; je suis tout bouleversé par mille affaires, je veux toutefois vous donner signe de vie et en pensant aux circonstances qui me forcent à être si précipité et si bref, j'ose compter sur votre indulgence ; vaut mieux, me dis-je, quelque lignes faites en toute hâte, que rien du tout, veuillez y voir mon désir de ne pas vous laisser sans nouvelles, et n'y cherchez rien de plus

Enfin je termine en me recommandant aux prières de toute la famille, j'en ai plus besoin qu'on ne pense ; priez pour nos Chrétiens qui peu à peu se remettent de leur panique et nous permettent de voir les choses assez bien rétablies et en bonne voie pour beaucoup d'endroits. Plusieurs vastes localités ont été entamées et Dieu aidant, nous avons espoir de nous étendre un peu, mais il faut du monde car les fatigues augmentent sans proportion, mais qu'importe pourvu que Jésus-Christ soit connu et adoré.

Recevez l'assurance de mon profond respect et de mon sincère attachement.

Votre fils

+ Antoine. Evêque d'Acônes Coadjuteur

31 Mai – Cette lettre après avoir été inutilement battre la mer pendant près de deux mois m'a été rapportée, on n'a pu rencontrer le confrère que nous attendions. Sur la nouvelle qu'il va faire encore une tentative ^{en} Juin, nous envoyons de nouveau à sa rencontre, mais trop absorbé par toutes les espèces de travaux ou métiers qui se partagent mes journées, je ne puis essayer de vous faire une lettre en règle, je me borne donc à apostiller cette lettre, remettant à la fin de l'Eté à vous écrire plus longuement selon ma coutume, s'il plait à Dieu de me ***** m'en accorder le temps. Du reste rien de nouveau dans notre positions, les choses vont assez bien, mais les maladies de plusieurs de nos confrères et la mort de l'un d'eux ne contribuent pas à nous mettre plus à l'aise, il y a donc toujours forte besogne et aussi assez de misères pour ne pas nous laisser oublier que nous sommes dans la vallée des larmes, l'important est de savoir tout mettre à profit et je réclame à ce sujet le secours de vos bonnes prières. Veuillez bien aussi penser à nos brebis et tout avancera j'espère pour la gloire de Dieu.

Votre fils bien respectueux.

+ Antoine Evêque Coadjuteur

58. 13 septembre 1863. A ses Parents.

Mes très-honorés et bien chers parents,

C'est aujourd'hui le 13 septembre, cinquantième anniversaire du 13 septembre 1813, jour attendu de nous tous pendant ces dernières années et dans lequel chacun demandait au Seigneur de pouvoir célébrer le renouvellement de votre mariage. Persuadés que nos vœux ont été écoutés de Dieu, en qualité de fils ainé, j'ai célébré la 1^{ère} Messe à votre intention, alors que tout était encore de autour de vous plongé dans le silence de la nuit ; louanges, actions de grâces, prières, tout se succédait dans mon esprit sans interruption, mais surtout les différents versets du Psaume *Beati omnes qui ***ment Dominum, qui ambulat in viis ejus* ne sortaient pas de ma pensée et m'aidaient à louer le Seigneur, à le remercier, à le prier aussi pour mon père et ma mère, comme pour tous les autres membres de la famille que je voyais réunis autour d'eux, et je jouissais de la joie universelle, sans envier rien à personne, puis enfin je m'écriai : Que Dieu est bon ! *Quam bonus Israël Deus !* Toutes ces pensées, bien chers Parents, n'étaient-elles pas les vôtres, oui je n'en doute pas ; ce jour-là sans doute tous vos enfants se seront trouvés réunis, la fête aura été complète et toute chrétienne ; Dieu qui savait que je ne pourrais y être présent corpore, avait dans sa miséricorde choisi mon remplaçant notre cher Abbé aura pu faire cette cérémonie touchante, afin que la seconde bénédiction tombe des mains d'un de ceux qui sont le fruit de la première bénédiction, et que le sacrifice d'action de grâces soit offert par un de ceux dont le cœur sent le besoin et est porté par la nature même à témoigner sa reconnaissance à Dieu pour toutes les faveurs qu'il nous a transmises par les auteurs de nos jours. Grâce à Dieu à jamais pour tant de bienfaits.

Ayant reçu depuis peu de temps la collection des portraits de toute la famille, je fais dans ma Corée des réunions charmantes, malgré la petitesse de ma maison je ne crains pas le nombre et vraiment l'illusion est quelquefois complète, je vous remercie donc de m'avoir procuré cette satisfaction. Je vous ferai part de mes impressions à l'égard de chacun : Papa est bien tel que je l'ai connu, mais dans les moments où les affaires et les embarras l'écrasaient ; Maman a peu changé et paraît moins fatiguée ; Pauline qui se reconnaît à un ton sévère qu'elle n'avait pas autrefois ; l'abbé d'avant la révolution a changé du tout au tout ; Joséphine conserve ses traits au fond, mais passablement changée ; Caroline serait assez bien elle, si on ne l'avait faite si noire ; Xavier et Agathe n'ont pas changé du tout ; mon pauvre filleul était bien encore le même ; Adelaïde, Alphonse et Isidore ne me sont plus reconnaissables ; mon oncle Laroche, bien vieilli mais pas changé. Voilà ce qui me semble, sauf avis plus savant et plus compétent.

J'ai parlé de mon pauvre filleul, j'étais bien loin de m'attendre à cette triste nouvelle et ce coup me fit grande impression, plus encore quand je pense à Félicie, car pour Louis il doit être heureux, il est mort avec tous les signes de prédestination, et par suite je le pleure sans le plaindre. J'ai relu nombre de fois les précieux détails que m'a donnés ma mère dans sa lettre, et toujours ils me paraissent plus édifiants, plus consolants ; Quelle grâce, Dieu lui a faite, je l'en remercie fréquemment et admire les ressources de la bonté divine ; Marie l'a protégée visiblement. Rendons-lui nos actions de grâces, et demandons-lui de nous accorder à tous une telle mort. Le pauvre enfant ne manquera donc pas au rendez-vous ! A propos de tels événements, j'ai reçu une lettre d'Aimé où il me fait part de la perte de sa femme, ses sentiments élevés, sa résignation y sont admirables, je remercie Dieu et j'admire de le voir dans de tels sentiments, c'est une âme forte, qui ne manquera pas de faire son salut, Dieu soit béni !

Je dois vous accuser réception de vos lettres Nov. 1861 et juin 1862, plus des lettres de 1860 qui me sont parvenues cet été. J'ai des lettres de tous mes frères et sœurs, Dieu les a gardées et tout m'est arrivé à bon port. Je vous ai adressé en Mai quelques lignes par la mer, j'espère qu'elles vous seront parvenues, quoiqu'il n'y ait dans cette lettre rien d'important.

Vous y aurez vu que rien de nouveau n'a eu lieu pour nous, nous sommes toujours dans la même position, sans liberté et sans aussi sans persécutions graves, le gouvernement continuant son système de fermer les yeux sur ce qui nous concerne et par suite les affaires graves ont peu de chances pour être suscitées. Il y a toujours des vexations locales soit de la part de certains mandarins plus haineux, soit de la part de satellites plus hardis et plus cupides, soit enfin de la part de parents ou des villages où sont nos Chrétiens, et tout cela nous fait beaucoup de tort sous tous les rapports, quelque fois plus même qu'une petite persécution n'en ferait, ainsi le diable est toujours l'ennemi des hommes et ne se repose pas mais les poursuit sans relâche. Au milieu de tout cela Dieu s'est plu encore à nous envoyer quelques épreuves, malgré la part trop large que chacun a déjà ici habituellement, le surcroît s'est présenté par les maladies de plusieurs de nos confrères. L'un d'eux est réduit à ne plus rendre aucun service et demande toujours à être sérieusement soigné, trois autres furent pris de maladie violente pendant leur administration et restèrent plus d'un mois sans pouvoir rien faire, sans parler des soins qu'il faut leur prodiguer, puis l'un d'eux arrivé seulement depuis deux ans nous fut enlevé à la fleur de l'âge. Ainsi quelques chrétientés restèrent forcément sans être visitées ; de telles maladies affaiblissent singulièrement et laissent souvent longtemps des traces de leur passage, c'est un proverbe pour nous qu'il faut tâcher de ne pas perdre ses forces parce que s'il est absolument possible de les conserver, on ne peut en aucun cas espérer de retrouver ce qui en serait perdu, et l'expérience ne le prouve que trop ; ainsi nos chers confrères se trouveront moins en état que par le passé, et il faut encore se partager la besogne du défunt. Voilà pour nous empêcher de croupir dans l'oisiveté, si quelqu'un pouvait en avoir la tentation. Du reste Dieu qui a toujours soin de ses enfants, permit qu'un confrère nous arrivât à bon port en Juin, c'est pour nous tous une grande joie et si cette année il ne peut nous rendre aucun service, du moins il se prépare et l'an prochain pourra prendre sa part de labeurs et soulager la communauté. Ainsi passe la vie, tout se succède et se renouvelle autour de nous, voilà déjà bien des confrères que je vois disparaître et pour me rappeler encore les grandes vérités, je vais encore aller sous peu confier définitivement à la terre les restes de celui que nous avons perdu.

Pour moi je suis encore sur pied, peu robuste, capable de peu de choses, il est vrai, mais Dieu a ses desseins, et sa bonté attend sans doute que je sois moins mal disposé ; abandonnons-nous entre les mains de sa bonté qui sait ce qui nous convient et ne nous fera pas défaut. En attendant je tâche de me rendre utile en ce que je puis. L'automne passé j'ai encore dû aller faire la visite de nos Chrétiens éloignés et la protection de Dieu m'y accompagna visiblement, tant il est vrai qu'il suffit de se laisser conduire par lui pour avoir droit à ses faveurs. Je pus donc en revenir sain et sauf. Je trouvai nos bons néophytes pleins de ferveur et de zèle. En but à toutes les misères ils ne se laissent pas décourager et avancent d'un pas ferme ; quelques localités même ont besoin d'être modérées dans leur ardeur, pour éviter de briser les vitres ; ainsi par exemple, depuis la publication des cérémonies d'enterrement, toute cette partie sud, se met sur le pied de les faire publiquement sans s'inquiéter des payens, cela a bien réussi dans beaucoup d'endroits et a même procuré des conversions, mais il est d'autres lieux où le peuple plus turbulent en prend occasion d'attaquer les Chrétiens, il y eut à ce sujet différentes scènes peu heureuses et sans le bon esprit de quelques mandarins nous aurions eu de vilaines affaires, Dieu a permis que tout s'arrangea ; il est bien singulier de voir ainsi des convois funèbres défilés en Corée la croix en tête, chacun un cierge à la main et récitant des psaumes à haute voix, sans s'inquiéter de la foule des payens qui accourt pour satisfaire sa curiosité, généralement les payens de ces pays lointains ont trouvés nos cérémonies graves et belles, et ont même dit que les enterrements des Chrétiens se faisaient mieux que les leurs, mais il est à craindre que cela ait de mauvaises suites, qu'y faire ? Il est reconnu que là-bas on ne peut tromper le monde et pratiquer en secret ; dès lors les Chrétiens préfèrent faire les choses ouvertement et en grand, il y aurait peut-être un milieu, mais \ddagger est-il si facile de s'y mettre ? il

faut donc tacher d'arrêter les excès et remettre le reste entre les mains de Dieu ; il en est de même de l'administration, elle ne peut se faire incognito, je prends quelques précautions pour n'avoir rien à me reprocher, mais dans nombre d'endroits c'est absolument public, et Dieu permet que rien ne s'en suive, sinon des conversions, pourquoi donc trop s'inquiéter, alors surtout qu'on ne peut l'empêcher. J'ai poussé cette fois mes pas deux journées plus loin que l'an passé, au-delà d'une grande montagne, qu'on ne traverse guères dans les grandes neiges, or la providence pour me battre la route, fit fondre tout quelques jours avant mon arrivée et je parvins tranquillement jusque près de nos Chrétiens, quelle consolation pour eux et pour moi. Au résumé je les vis presque tous ; malgré leur isolement et plus de deux cents baptêmes conférés pendant ces trois ou quatre mois de courses, furent le dédommagement des fatigues inévitables que l'on y rencontre.

La religion ayant pénétré dans un nouveau district, on vint me prier d'aller y faire une visite, c'était à une forte journée du lieu où je me trouvais, et je devais y rencontrer trois confessions et bon nombre de catéchumènes, je m'y rendis, il y avait en effet près de là plus de 40 catéchumènes, non encore entièrement disposés, et je ne pus en baptiser que sept, mais la ferveur y redoubla et nous espérons y avoir du développement. Quelques mois plus tard les satellites de ce district, attirés par l'appât se saisirent de deux nouveaux baptisés, et les livrant au mandarin ils furent, sur refus d'apostasie, cruellement battus ; la grâce du baptême était là, ils tiennent bon, et le mandarin résolu de pousser l'affaire, on donna avis au gouverneur. Celui-ci se rappelant sans doute la pratique actuelle de gouvernement, mais craignant aussi de se compromettre, on donna ouvertement une réponse pour les forcer d'apostasier par le moyen des supplices et envoya une lettre particulière où il blâmait le mandarin et lui défendait de poursuivre.

Les Chrétiens furent donc traduits de nouveau à la barre du mandarin qui fit tout pour les effrayer et en obtenir l'apostasie, sans toutefois les battre beaucoup ; sur nouveau refus, on les remet en prison ; plusieurs fois la même scène se renouvelle et toujours même constance, ce qui embarrassait fort le mandarin trop avancé vis-à-vis du public et qui avait ordre de ne pas poursuivre. Il dit donc aux satellites de laisser la porte de la prison entr'ouverte et de ne pas surveiller, ce qui fut fait ; nos Chrétiens se gardèrent bien de fuir, ils restèrent à leur place et malgré les instigations des bas valets refusèrent de s'en aller. Le mandarin tout déjoué fut obligé d'envoyer les chefs des satellites leur dire de sa part de se retirer chez eux, mais d'avoir soin de ne plus retomber dans leur faute. Les Chrétiens feignant de croire que c'était un mensonge, répondirent avoir été incarcérés par le mandarin, et que s'il devait les mettre en liberté, il devait le faire par lui-même, que toute autre parole n'était pas digne de foi, puis refusèrent encore de partir. Toute la ville connaissait ces détails et on ne causait que des efforts faits sourdement par le mandarin pour se débarrasser des Chrétiens prisonniers refusant de sortir. Le mandarin était tout honteux d'avoir le dessous et d'être obligé de prier les victimes de lui faire grâce.

Enfin il envoya un écrit bien en règle signé de sa main qui faisait foi de la mise en liberté des prisonniers purement et simplement, et nos Chrétiens consentirent à retourner chez eux, sans apostasie et réellement vainqueurs, nous espérons que cette épisode ne nous fera pas de mal et que ce district marchera ; Priez Dieu pour cette fin et aussi pour nos deux confesseurs de la foi dont les commencements sont si beaux et si consolants. Ils sont d'ailleurs en liberté, mais qui sait s'il n'y aura pas encore des misères de la part des cupides satellites au bout de quelque temps.

Ce ne sont pas les seules consolations que Dieu nous accorde, mais c'est toujours par la croix. Jusqu'ici trois provinces étaient restées étrangères à la religion, or par un concours de circonstances et de conversions, la bonne nouvelle s'y communiqua et nous avons aujourd'hui quelques baptisés dans chacune. L'une d'elle entre autre a pris les choses au sérieux, nombre d'hommes fort instruits ont été admis au baptême et brûlent de rendre leurs parents et amis

participants de leur bonheur. Ils ne se sont pas cachés et parlant publiquement de la religion de Jésus, un grand nombre se décidait à l'embrasser, quand l'ennemi de tout bien jaloux des succès de son triomphateur excita de tous côtés les mandarins, les parents et amis des nouveaux Chrétiens et il y eut grand vacarme dans bien des endroits, on n'osa toutefois pas faire persécution ouverte, les nouveaux Chrétiens ne lâchent pas, les plus poursuivis émigrent et nous sommes dans l'attente pour voir à quoi tout aboutira. Cette échauffourée peut avoir de bien grandes suites, nous ne craignons guère la persécution ouverte, elle n'a rien de probable, mais si les choses se calment nous espérons une assez grande ouverture pour la foi.

Le nombre des néophytes n'étant pas petit, il a fallu penser à les visiter, malgré la gêne et la presse où nous nous trouvons, et Mr le Vicaire Apostolique vient de prendre la détermination de faire lui-même cette tournée pour ne pas laisser sans sacrements ces nouveaux enfants au milieu des épreuves, je pense que Sa Grandeur doit être partie en ce moment. Ce sont des prières qu'il faut et le poste sera bien gardé. Dans les autres parties de la Mission, les choses vont aussi assez bien ; nous avons en outre l'espoir fondé de faire quelques conquêtes auprès de certains gens assez influents à la capitale, et ce serait une nouvelle ouverture. La grâce souffle où elle veut ; le croiriez-vous car moi-même j'ai peine à le croire, on m'a assuré que les trois filles du grand ministre persécuteur de 1839, étaient instruites de la religion et la trouveraient bonne et vraie ; l'une d'elles veuve et dans une position moins difficile veut absolument pratiquer, dit-on, et elle a acheté nos livres de prières. Attendons jusqu'au bout, mais il paraît bien que Dieu ne rejette pas entièrement ce pauvre peuple et qu'il a sur lui des desseins de miséricorde qui se manifesteront dans un temps donné. Du reste si les conversions ne sont pas très nombreuses, il est au moins notoire que la religion est de plus en plus connue et si ce peuple refuse de l'embrasser, il ne pourra s'excuser sur l'ignorance, l'Evangile lui étant présenté, la parole de Dieu aura eu son accomplissement et sa justice sera vengée, en tout donc gloire, honneur et bénédictions à Jésus Sauveur du monde !

Je m'arrête car j'ai tant de choses sur les bras qu'il faut bien aussi s'en occuper. Je ne vous parle pas de la peine que nous ressentons de la position du Souverain Pontife, et aussi du scandale de voir des gens qui se disent catholiques, émettre des principes politiques si ridicules et dévergondés, Pitié ! sur de tels gens ! ne sommes nous pas arrivés à ces jours dont parlait Notre divin Maître quand il disait putas erit fides..... Toutefois son Eglise restera debout et notre Saint Pontife serait-il martyr que rien ne doit nous effrayer. Les Bulgares arrivent dans de telles circonstances, n'est-ce pas capable de conforter notre foi.

On m'a demandé la traduction en Coréen de la bulle de définition de l'Immaculée Conception pour ajouter à la collection en toutes langues que fait sa Grâce M^{gr} du Puy, je suis heureux de penser que notre petite Corée sera représentée dans cette œuvre catholique, je dois l'envoyer cette fois sous les ailes protectrices de Marie Immaculée.

Pauline me demande de céder à leur maison de Roye, une vie de leur fondatrice M^{elle} de Louvencourt, qui se trouve dans ma bibliothèque ; il est possible que ce soit ainsi, mais ayant perdu la mémoire, il ne m'en reste aucune idée. C'est à vous mes chers Parents de voir si elle y est et s'il est à propos de la céder, d'autant plus qu'elle est sans doute jointe à quelque autre ouvrage dans un même volume.

Je crois avoir dit ce que j'avais à dire pour cette fois, il me reste donc à vous prier de me recommander aux personnes qui veulent bien me conserver intérêt, et à nos bonnes communautés en union de prières. Je n'oublie personne. Un souvenir tout particulier à la famille de Benoit. Inutile de vous réitérer l'assurance de mon souvenir devant Dieu, vous connaissez assez mon cœur, et il ne change pas. Votre très-respectueux et obéissant fils.

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Depuis que j'ai écrit cette lettre, Dieu a encore appelé à lui un de nos confrères, Mr Landres, arrivé depuis deux ans, je reviens de là après avoir fait la cérémonie funèbre, priez

pour lui et aussi pour les survivants, mon Dieu ! que nous sommes donc éprouvés et comment pourrons nous faire face à tout ?

Je recevrais volontiers quelque exemplaires des mystères de Notre-Seigneur et de la Ste Vierge, en noir et en couleur, édités chez Basset dans l'année Chrétienne, ces images sont de moyenne grandeur et c'est ce qu'il nous faut, car ici on ne fait aucun cas des petites images. Veuillez y ajouter un beau St Théodore, et aussi ma brosse pour la tête, dure et solide mais pas trop grande.

59. Septembre 1863. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien Chère Sœur,

Je ne sais ni ce que je pourrai vous dire et écrire car j'ai la tête fatiguée et ne puis cependant remettre cette lettre à un autre moment sans risquer de ne pas vous écrire, ce qui certes ne m'irait pas et à vous non plus je le sais bien. Je commence par vous accuser réception d'une vieille lettre de 1860 qui vient de faire comme l'enfant prodigue, puis d'un autre de 1861 ou 1862 car elle est sans date. J'y vois que Dieu appelant ailleurs notre Adélaïde vous a laissée seule dans la ville de Roye pour joindre à vos efforts et travaux le mérite du sacrifice de la séparation ; telle est la vie et Dieu le permet pour que nous nous détachions de tout et fassions son œuvre avec plus de pureté d'intention. Donc que son Saint Nom soit béni ! Vous êtes donc installées dans la maison de M^r Graval où j'ai été si souvent voir le bon Abbé et sa famille, j'irai peut-être encore vous y rendre ma visite, mais ce sera en songe. J'entends toujours parler avec joie de ce pays de Roye, quand donc apprendrai-je qu'il y a beaucoup de ferveur, que le bon Dieu et la St Vierge y sont beaucoup aimés, et aussi que les tièdes se rapprochent en grand nombre de leurs devoirs, ce serait un bien beau jour pour moi ; oh qu'il y a de braves personnes qui pour différer indéfiniment finiront par perdre leur âme, et n'auront alors que de vains regrets.

Ici nous avons aussi bien du monde qui remet sa conversion, ils craignent de perdre leurs biens ou la vie, et reculent ; toutefois beaucoup d'autres marchent sur toutes les considérations et subissent courageusement des vexations qui ne le cèdent pas à une persécution en règle. Tous les pays nouvellement évangélisés, subissent ces années des orages très violents, et ces pays étant en grand nombre, nous avons bien des misères, nos néophytes tiennent bons mais beaucoup sont forcés d'émigrer et les gens mi-convertis en sont fort impressionnés. Oh que le diable est encore puissant, et sans ses vexations quel grand nombre d'âmes nous aurions recueillies ces années-ci ; il y a toutefois un bien réel et nous avons l'espoir de voir des Chrétientés se former dans 3 provinces du nord, cette année on va les visiter, ce qui n'avais pas encore eu lieu, c'est un grand pas mais il y a là des difficultés majeures qu'une grâce extraordinaire peut seule aplanir. Ailleurs aussi les choses vont bien et le Sud que j'ai encore visité m'a donné beaucoup de consolations, avec plus de deux cents baptêmes, mais toujours nous crions la disette d'ouvriers et les affaires sont forcément languissantes. Ce printemps encore nous perdîmes un confrère enlevé à la fleur de l'âge, et deux autres ont passé par de violentes maladies dont les suites nous assomment, qu'y faire ? puisque Dieu le permet ainsi, notre grand temps de repos s'en trouvera sans doute avancé. Un nouveau confrère nous arrivera ensuite en Juin, mais cette année il ne pourra rien faire il faut se tirer d'affaire sans lui. Ce qui sera bien difficile. Priez donc bien pour nous et nous tâcherons de tout faire.

Quelle grâce nous avons reçue dans la famille ? Notre bon Isidore est donc prêtre et rempli du désir de bien faire. A Dieu toute la gloire ! et mon pauvre filleul, je bénis Dieu de tout, c'est triste, mais c'est plus consolant encore ! Et cette année va-t-on faire la cérémonie du 13 7^{bre}. Ici je la ferai le premier et elle aura aussi ses charmes. Mais il faut vous quitter, embrassez pour moi mes deux petites nièces, dites leur que je les aime bien et qu'elles prient pour moi. Vous me parlez de la vie de M^{de} de Louvencourt, je ne sais ce que c'est ; arrangez-vous avec ma mère, car j'ai perdu la mémoire.

Adieu bonne sœur, union de prières comme par le passé, n'est ce pas et Dieu aidant tout ira bien, union de prières aussi avec votre communauté et les autres bonnes âmes, j'y tiens beaucoup.

Tout à vous à jamais, votre très affectueux frère.

+ Antoine, Evêque d'Acônes Coadjuteur

Votre portrait m'est arrivé mais qu'il est noir ? Je vous y retrouve bien, mais on aurait dû vous faire moins noire. J'ai la collection et fais de temps en temps des réunions de famille en Corée.

Le brave docteur Lecardé auquel je pense encore a-t-il la pensée de mettre son âme en règle. Je crains bien qu'il ne soit surpris et puis n'ait des regrets, car je le porte un grand intérêt.

60. Septembre 1863. A son frère M. l'Abbé Isidore Daveluy.

Mon bien cher Abbé,

Deux lettres de vous me sont arrivées cette fois et ont été reçues avec toutes la joie que vous pouvez imaginer, l'une était encore du cher St Sulpice peu de temps avant votre ordination. Elle arriva trop tard pour me donner la nouvelle officielle, mais j'étais en mesure me doutant bien que Noël serait l'époque de votre ordination et par suite ne vous oubliant pas devant Dieu. Rendons grâces au Seigneur pour l'honneur qu'il a daigné vous faire, choix tout gratuit, effet de sa pure bonté, mais surtout il faut tâcher de répondre fidèlement aux intentions du grand maître et de bien remplir la mission qu'il nous confie, Cui multum datum est

Votre seconde lettre de Juin m'apprend et votre destination et les épreuves par lesquelles vous avez passé. En tout je dois bénir le Seigneur, cette maladie ne vous aura pas été inutile, j'en suis sûr, vous aurez su la mettre à profit et surtout les moments passés près de notre cher doyen de Rue vous auront servi d'apprentissage. Je vous sais aussi bien volontiers à la paroisse St Jacques, vous aurez là du travail à souhait, et sans nuire à votre ministère pourrez fréquemment aller distraire nos bon parents, c'est une permission de Dieu et une consolation pour tous. Courage donc mon bien cher ami, suivons fidèlement la voie tracée par la providence et nous n'aurons pas à nous en repentir. Notre cher Louis était à peine casé que Dieu l'appela à lui, c'est triste et c'est consolant, et nous quand et comment mourrons-nous ? Vous pensez peut-être que le sabre a tranché le fil de mes jours, pas du tout, il est même fort à croire que je n'ai pas la grâce du martyr. Je reconnais bien n'en être pas digne et j'avoue ne pas l'avoir souvent demandé ; mais enfin ces temps semblent passés, à moins que quelque réaction ne vienne comme en Chine nous replonger dans le sang ; toute fois nous n'avons pas ici la liberté, on évite les rencontres et la mêlée et par suite nous allons notre petit train. Au milieu toutefois de vexations locales plus ou moins fréquentes. Notre état est donc toujours le même, nos travaux aussi, et nos succès à peu près sur le pied du passé. Pour compléter cette uniformité j'ai encore été visiter nos chrétiens éloignés du Sud Est et ce fut là toute mon administration : le reste du temps fut bien très occupé, mais autre genre d'affaires, et en résumé je n'ai pu être chez moi que pendant les grandes chaleurs. Ainsi se passent le temps et les années sans presque rien faire, mais tout étant dans l'ordre de la Providence, c'est suffisant. Malgré cela je suis surchargé et ne puis faire face à tout. Aussi profitant de votre séjour à Amiens, je ne vous donnerai aucun détail vous pourrez voir ma lettre à nos parents.

Je suis bien sensible au bon souvenir des divers ecclésiastiques dont vous me parlez. Tout cela me reporte à S^t Riquier, et son souvenir a bien des charmes, quoiqu'en disent quelques-uns.

Si vous avez l'occasion de les rencontrer, témoignez leur combien j'y ai été sensible et l'assurance de mon souvenir. J'ignore si je pourrai écrire cette fois au Doyen de Rue, mais en tout cas ce ne sera que remissionnaire

Adieu bon ami faites dignement l'œuvre de Dieu, que les âmes confiées à vos soins puissent bénir le Seigneur de son choix et sauvez-vous en les sauvant, car le prêtre ne peut se sauver tout seul. Non alleviasti onus tuum, mais Dieu est bon et ne craignez pas.

Tout à vous pour la vie, votre frère

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

61. Octobre 1864. A ses Parents.

Mes très honorés Parents,

Je commence cette fois par un petit récit de ce qui s'est passé près de moi dans le cours de cette année, me réservant de parler à la fin de la famille, ainsi sans autre exorde je suis en matières.

Après avoir, comme je crois vous l'avoir marqué l'an passé, rendu les honneurs funèbres à deux de nos confrères que Dieu appella à lui coup sur coup dans l'espace de quatre à cinq mois, je dû presque aussitôt me mettre en route pour l'administration, le temps pressait d'autant plus qu'il fallait remplacer les défunts auprès des Chrétiens et nous sommes en trop petit nombre. Confiant en la Providence qui permet cette surcharge, je commençai par me rendre dans les chrétientés éloignées sur les bords de la mer du Japon, et que j'allais visiter pour la troisième fois. Vous n'ignorez pas combien ces nouvelles localités nous donnent d'espérance et l'abondante récolte qu'elles donnent depuis la mort du si regrettable P. Thomas qui les a pendant nombre d'années fécondées de ses succès laborieux. Je m'y fis donc transporter et nos espérances ne se trouvant pas déçues, je pus leur administrer les sacrements avec beaucoup de consolations.

Ce peuple bon, mais grossier et tout à fait neuf pour la religion, exige des soins et des fatigues que nous ne rencontrons pas ailleurs, il est dispersé sur une vaste étendue qui chaque année s'étend davantage, et d'ailleurs mêlé presque partout avec les payens, il est plus difficile de l'instruire, de le former et de l'administrer, mais sa bonne volonté réelle fait que nous obtenons toujours des progrès marquants. Aussi presque partout on trouve de la satisfaction soit pour les plus anciens qui se confortent, soit pour les nombreux frères qui se recrutent annuellement. La grâce de Dieu y semble plus répandue qu'ailleurs et si le démon ne suscitait des vexations, les progrès seraient encore plus notoires. Ayant déjà fait deux fois cette tournée, je suis connu partout, mon costume, mon accompagnement sont remarqués de tous, les différents lieux de réunion aussi, de sorte qu'on ne peut songer à être caché et cette fois surtout mon administration se fit à tout à fait publique dans la plupart des localités.

Dès mes premiers pas se rencontre un lieu de réunion ou deux maisons de Chrétiens se trouvent au centre d'un grand village payen, toutes les habitations se touchant et chaque fois nos réunions avaient été difficiles et on cherchait à la faire ailleurs sans pouvoir y réussir. Le chrétien qui me reçoit chez lui est comme chef du village et tous les jours quarante ou cinquante subordonnés payens viennent le trouver, cette fois il prit sur lui de faire les choses plus simplement et il déclara dans le village qu'ayant un hôte distingué à recevoir, personne ne devait venir s'adresser à lui pendant tant de jours, tout le monde se douta bien de l'affaire, toutefois personne ne se présenta et nous fûmes très-tranquilles pour les sacrements. Plus loin les payens de village voisins sachant que j'allais arriver, venaient se poster sur le bord de la route pour me considérer à loisir ; dans un district même la chose fut si publique, que pendant les quelques jours que j'y séjournai ; chaque matin les prétoriens annonçaient au mandarin mes déplacements et on causait de nos affaires avec lui, c'est un très-brave homme qui n'avait pas la pensée de nous nuire.

Dans un certain lieu, où une seule maison Chrétienne doit réunir des fidèles des environs, n'ayant aucun lieu pour retirer les Chrétiens hors de la chambre ou se fait l'oratoire, je dis au maître de la maison qu'il devrait demander au voisin payen d'évacuer sa maison et de la prêter aux Chrétiens pour deux jours ; il le fit et le brave payen prêta sa maison, ce qui nous mit un peu à l'aise. Tous ces faits prouvent au moins que si nous étions tolérés par le gouvernement nous n'aurions pas toutes la population à dos, beaucoup nous verraient de bon œil ou du moins indifféremment. Plusieurs fois aussi des payens se présentèrent demandant à

voir nos cérémonies et sur réponse que cela ne se pouvait, ils se retirèrent.

Je rencontrai une catéchumène de soixante et quelques années dont la foi me parut admirable, et je dus dire avec Notre-Seigneur Non inveni tantam fidem in Israël. Seule dans un grand village payen, elle avait entendu parler de la religion et résolut de l'embrasser ; ne pouvant s'instruire que dans un village un peu éloigné de là, elle ne savait encore presque rien, mais s'abstenait des superstitions, ce qui lui attirait la malveillance et les reproches de ses deux fils et belles filles. Sur cela petite vérole envahit le village et grand nombre d'enfants succombent ; enfin ses cinq petits enfant en sont tous attaqués. Le payens font ici mille superstitions pour sauver leurs enfants pendant cette maladie, aussi les fils et belles filles de notre vieille veuve, voulaient en faire comme tout le monde, mais la vieille s'y opposa. Préparaient-ils tables ou nourriture, elle renversait le tout et déclara net qu'elle ne souffrirait rien de cela dans sa maison. Le bruit s'en répand dans tout le village, tous de la traiter de folle et chacun s'attendait et la menaçait de voir périr les cinq petites créatures. Cependant la bonne vieille tenait bon, elle priait et priait admirablement ; ne sachant pas encore les prières Chrétiennes sa foi lui en suggérait et dans sa simplicité elle disait seulement jour et nuit : 'Dieu du ciel voyez ces petites créatures, si elles meurent, tous les payens vont maudire votre nom et dire que votre religion n'est pas bonne, conservez les donc.' Elle répétait sans cesse ce refrain et supportait avec constance les sarcasmes et menaces des payens. Dieu exauça ses vœux, aucun des cinq petits enfants ne mourut, tout le pays en fut stupéfait, on se dit que cette religion n'est peut-être pas si mauvaise, et depuis ce temps ses enfant sans être encore décidés à se faire chrétiens, ne tracassent plus leur mère, et nous espérons avoir là quelques conquêtes. Quelle foi admirable ! et cela avant le baptême, avant d'avoir pu presque rien apprendre.

Près de là un nouveau Chrétien vivant dans l'aisance vint à perdre sa mère. Jusque là il était peu connu pour Chrétien dans la ville qu'il habite ; il évite les superstitions et pour ne pas faire un éclat dangereux il prend jour avec les Chrétiens, pour faire l'enterrement incognito la nuit. On se réunit le soir avec précaution et malgré cela les payens en ont vent et aussitôt une foule de parents et amis sont réunis près du corps de la défunte. Le Chrétien ne pouvait plus se cacher sans commettre les superstitions, il prend son parti, déclare à haute voix qu'il est Chrétien, que sa mère l'était aussi et qu'elle doit être enterrée selon les rites de l'Eglise, que les payens aient donc à se retirer, à moins qu'ils ne désirent assister à l'enterrement avec recueillement et sans troubler les prières. Chacun le promet, on les laisse suivre le cortège funèbre, ils assistent respectueusement à toutes les cérémonies et se retirent édifiés et sans aucun tapage.

Dans une autre ville un fait presque semblable a lieu. La mère d'un nouveau Chrétien vient à mourir, les Chrétiens décident d'enlever le corps pendant la nuit pour faire l'enterrement en secret, mais au moment où plusieurs se réunissaient, les payens parent et amis l'apprennent et se ruent à coups de bâton sur les quelques fidèles entrés dans la maison, où plusieurs furent même blessés. On ne savait plus que faire ; quelques jours se passent et les parents payens ne s'occupaient pas de faire l'enterrement ; toute la ville savait ce qui s'était passé, on s'attendait que les payens allaient enterrer la défunte, mais voyant qu'ils ne s'en mettaient pas en peine, l'opinion se déchaina contre eux, disant qu'ayant empêché les Chrétiens de rendre les devoirs funèbres à la défunte, ils auraient dû s'en charger eux-mêmes ; les cris, les huées, les injures tombèrent de toutes parts sur les parents payens, au point que pendant plusieurs jours, ils n'osaient plus se montrer en public. Les Chrétiens profitant de ces circonstances se réunirent de nouveau et firent la cérémonie en règle. Le second fils de la défunte jusqu'alors obstiné payen pris ce jour là la résolution de pratiquer et je l'ai baptisé à mon passage.

Voulez-vous une autre histoire d'enterrement ? un nouveau Chrétien tenant une position honorable dans un lieu très-populeux était parti au loin pour faire commerce, pendant son absence son vieux père tombe malade, les Chrétiens des environs se réunissent pour le

soigner et la maladie l'ayant emporté avant que le fils pût être de retour, on fit de suite les premières cérémonies pour l'ensevelir et déposa le corps convenablement en attendant le retour du fils pour l'enterrement ; les payens furent très-surpris de ces soins charitables, et nombre des personnes qui étaient sans enfants se réunirent en demandant quelle était donc cette religion si charitable et témoignant vouloir l'embraser pour avoir eux aussi de pareils secours à leur dernière heure. Le fils revient, il est sans fortune, mais considérant que tous les yeux étaient portés sur lui dans ce grand pays, il crut devoir pour l'honneur de la religion faire l'enterrement avec pompe. Il invite donc un grand nombre de Chrétiens et au jour fixé, vers le soir le convoi se met en marche. Il était précédé de la croix et suivi d'environ deux cents lanternes allumées et placées au bout de grandes piques. Le spectacle était magnifique, et tous les Chrétiens récitaient leurs prières à haute voix à deux chœurs ; tout le pays sortit pour voir cette pompe, et quelques mauvais sujets ayant été avertis le petit mandarin qui réside dans cette localité il sortit lui-même pour jouir du spectacle et arrêta ceux qui voulaient troubler la cérémonie en disant : laissez les donc honorer leurs parents à leur manière ; tout se passa très bien et sans tumulte. Mais l'enterrement fini, nombre de payens voulaient chasser le Chrétien du pays, il leur résista et tint bon ; une dizaine de fois il y eut des conciliabules contre lui, on voulait le mettre dehors de force, puis en appeler au petit mandarin, puis au grand mandarin, rien ne réussit et il y est encore aujourd'hui avec quelques catéchumènes et l'espoir de former là une petite chrétienté.

Du reste ce n'est pas le seul endroit où la charité réciproque des Chrétiens a excité l'admiration. Non loin de là un noble très marquant dans son pays venait d'embrasser la religion, puis considérant qu'il ne pourrait bien pratiquer dans ce lieu tout composé de sa famille, il songea à émigrer. Les parents eurent beau lui faire les propositions les plus belles pour son aisance et tranquillité, il partit avec sa femme et un jeune fils et alla demander l'hospitalité à un Chrétien. Déjà assez âgé il tomba peu de temps après malade et sa femme aussi, pendant cette longue maladie les Chrétiens lui rendirent les services les plus répugnants avec une charité et une constance admirable. Sur ce arriva pour le visiter un de ses alliés, lui aussi noble distingué dans ces parages et ayant séjourné quelque temps près de lui, il fut hors de lui-même en voyant les soins continus des Chrétiens, un fils disait-il n'en ferait pas autant pour son père : il demande quelle est la religion qui inspire de si beaux sentiments, on lui montre les livres et tout en avouant sa vérité, il s'excuse sur sa position dans le monde pour ne pas la pratiquer, mais demande les prières pour les faire apprendre à sa femme et à sa fille veuve, qui, dit-il n'auront pas les mêmes empêchements que lui, on les lui procure et après la mort des deux malades, de retour chez lui, il se met à prêcher sa femme et sa fille, leur donne les prières et s'en va courir le monde à son ordinaire, car jamais il ne reste à sa maison. La femme et la fille veuve ravies d'avoir trouvé la vraie religion se livraient à l'étude et aux exercices de piété avec une ferveur peu commune et s'excitaient mutuellement à une pratique assidue, quand après quelque temps la mère dit à sa fille : Au milieu du monde il est difficile de bien pratiquer tous les devoirs, pour moi retenue par les liens du mariage, je ne puis quitter ma position, mais toi veuve tu es libre de tes actes, je t'engage à prendre les devants et à te retirer dans une bonzerie, pour faire les choses en règle, et plus tard si je deviens libre j'irai t'y rejoindre, et en attendant je ferai de mon mieux.

On voit là l'ignorance de ces braves gens qui n'avaient jamais vu aucun Chrétiens ni livre, mais seulement entendu le fond de la religion de la bouche de notre payen. La jeune veuve goûte cet avis et faisant ses adieux à sa mère, elle quitte la maison paternelle, se rend à une bonzerie et commence selon l'usage par se faire raser les cheveux, puis tout le jour se tenait retirée et occupée à prier et à méditer, et jamais ne coopérait aux superstitions en l'honneur de Foé qui est honoré dans ces lieux. On s'en aperçut facilement et bientôt on lui demande pourquoi elle n'honorait pas Foé, elle répondit n'avoir eu d'autre intention en venant que

d'obtenir un lieu calme et tranquille de là la communauté des bonzesses bat à froid avec elle et on lui fait entendre qu'elle ferait bien de se retirer ; les vivres aussi lui étant refusés, elle se mit à mendier dans les villages à la manière des bonzesses, et dans ses courses tâchait surtout de rencontrer des Chrétiens pour en recevoir plus facilement l'aumône ; mais le contraire arrivait ; inconnue de tous et revêtue de l'habit de bonzesse, paraissait-elle près d'une maison de Chrétiens qu'elle était fortement repoussée et obligée de se retirer sans rien. Ne tenant plus à sa position, elle se rappelle que son père a appris la religion chez tel noble dans tel village, c'est bien loin et toutefois elle prend la résolution de s'y rendre en mendiant pour essayer de trouver moyen de pratiquer.

Les dangers de la route étaient grands, une jeune personne bien faite, revêtue de l'habit de bonzesse et voyageant seule sur les routes est fort exposée aux insultes des libertins. Elle avait encore fait peu de chemin qu'elle fut rencontrée en effet par quelques jeunes gens de ce genre qui heureux de cette bonne fortune, l'entourent et veulent l'emmener ; la résistance était inutile, heureusement n'étant pas éloignée de son pays, elle déclara sa famille puissante dans ces endroits, et la peur d'une vengeance éclatante fit relâcher la pauvre mendicante. Quel supplice que cette route ; mendier, chercher un abri, exposée aux injures et puis la longueur du chemin quelle position pour cette jeune veuve noble qui jamais n'était sortie de sa maison, ni ne s'était trouvée en face avec un homme inconnu ; son courage et sa constance passe par-dessus tout et après bien des journées et des recherches, elle arrive enfin au village où devait se trouver le noble Chrétien.

Ce village est fort grand, en mendiant de porte en porte elle prend ses informations et entre dans la maison du noble en demandant l'aumône ; son habit de bonzesse la fait repousser, plus elle insiste pour entrer dans l'appartement des femmes, plus on s'y oppose ; elle entrevoit des objets et livres qu'elle pense être de religion et demande à les voir, on la repousse en haussant le ton. Dans ce moment le maître de maison vient à rentrer chez lui, en voyant cette bonzesse disputant avec les femmes de sa maison, il lui signifie de partir au plutôt. Désespérée et en pleurs, elle lui dit : Si vous saviez qui je suis, vous ne me traiteriez pas ainsi, et malgré cela elle refusait de se faire connaître. Enfin les sommations furent si nettes que ne pouvant plus rester sans parler clairement, elle déclara son père, comment elle avait appris de lui la religion, ses diverses aventures et le but de son voyage. Dès lors elle fut reçue en amie et commença vraiment à apprendre la religion, qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement. Tout ceci se passait quatre ou cinq jours avant mon arrivée dans ce pays, mais non préparée elle ne peut recevoir le baptême. Quelle joie enfin pour elle après tant de labeurs, quelle faveur de Dieu ; après une conduite si héroïque ne peut-on pas espérer qu'elle deviendra une fervente chrétienne et persévéra dans sa résolution. Je vous laisse à penser si le récit de cette histoire me cause à moi-même de la joie.

Je me rendis cette fois dans beaucoup de lieux où je n'avais pas encore été ; l'un d'eux surtout était remarquable par ses antécédents, c'est un énorme village où nous avons des Chrétiens depuis un certain nombre d'années, mais les payens acharnés contre la religion, vexaient sans cesse nos néophytes ; voulaient les chasser, ont suscité même plusieurs procès devant le mandarin, de sorte qu'ils vivaient à grand'peine et toujours dans l'alerte. Peu à peu on leur fit connaître la religion et leur montrant tous les livres de doctrine, ils revinrent de leurs préjugés et résolurent de vivre en paix tant Chrétiens que payens, au point qu'il y a quinze mois il fut décrété que celui qui dans le village susciterait encore des tracasseries pour cause de religion serait chassé du pays. Dernièrement un homme livré au jeu, au vin et à tout ce qui s'en suit, vient à se faire Chrétien, son oncle, un des notables du village et des plus acharnés contre nous, voulait d'abord l'en dissuader, mais voyant sa conduite désormais si régulière et sa fidélité constante aux devoirs d'honnête homme, il en tomba dans l'admiration, avoua la vérité de la religion, se repentit d'avoir autrefois chassé quelques Chrétiens et les fit engager à rentrer dans

le village, de sorte qu'aujourd'hui tout ce pays qui par crainte refuse encore de pratiquer, avoue que notre Sainte religion est bonne.

A l'automne passé, un vieillard des notables du pays et le premier qui y avait pratiqué, vint à mourir. Les Chrétiens l'assistèrent jusqu'à la fin publiquement et il leur recommanda de l'enterrer avec les cérémonies de l'Eglise ; trois de ses fils sont encore payens et l'un surtout ardent payen ou plutôt très-timide, voulait faire les superstitions, les Chrétiens s'y opposent en disant que le corps leur appartenait et qu'ils se chargeraient seuls de l'enterrement ; la dispute devenant très-vive, les Chrétiens rassemblèrent une trentaine des notables du pays tous payens et portèrent la cause devant eux. Tout examiné, ils décidèrent que le défunt étant mort Chrétien et ayant témoigné vouloir être enterré selon les rites de l'Eglise, il fallait le faire ainsi. Et comme l'usage du village est que dans les cas d'enterrement chacun prête son concours et vienne en aide à la famille du défunt, ils firent circuler l'ordre que chacun le fit comme pour un payen défunt tout en ayant soin de ne pas troubler l'ordre des cérémonies religieuses, ce qui fut exécuté. Tout le monde vient en aide et accompagna le corps du défunt, mais les Chrétiens dirigeaient la cérémonie et la firent en règle en récitant publiquement les prières d'usage sans que personne les troublât. Les circonstances étant donc favorables et le nombre des pratiquants s'étant d'ailleurs augmenté dans ce pays, on m'invita à y aller et j'acceptai, mon entrée et séjour furent des plus publics ; le lendemain de mon arrivée était jour de fête pour le village, deux mariages s'y célébraient et tous les payens étaient sur pied, allant et venant des maisons de noces ; en passant vis-à-vis de la maison des Chrétiens, un grand nombre s'arrêtait et demandait si les affaires allaient bien, puis sur réponse affirmative se retiraient. Je ne pouvais m'empêcher d'en rire et d'autre part de plaindre ce pauvre peuple qui sait tout, et retenu par des considérations humaines, ne veut pas se mettre en devoir d'honorer son créateur et de faire son salut. hélas ! le monde est partout le même.

Pendant quatre mois de courses à cette extrémité je n'eus aucun accident grave, et circulai assez tranquillement ; une fois une troupe de bandits se réunit dans la rue d'une ville et résolut publiquement de prendre mon bagage au passage, espérant y trouver bonne fortune ; mais Dieu veille sur nous ; dans cette ville habite un ancien prétorien très-puissant et ami des Chrétiens, il apprend leur résolution et de suite fait venir près de lui deux ou trois des plus décidés, les gourmande fortement avec menace de les punir s'ils osent rien faire. Aucun ne bougea et les environs furent visités en paix. Plusieurs pays récemment évangélisés me reçurent et me présentèrent d'assez nombreux néophytes au baptême, bref l'année nous fournit dans ces parages lointains 270 baptêmes d'adultes et donne des espérances pour l'avenir. Je revins donc joyeux et sans presque penser à la fatigue qui toutefois n'était pas petite. Mais pressé par la besogne je dus de suite après mon retour, repartir à un autre district pour suppléer à des confrères défunts. J'y étais depuis assez peu de temps, quand j'appris que le trouble était dans les chrétientés lointaines du Sud-Est que j'avais visitées il y a peu de jours.

Voici l'occasion de ces événements : depuis quelques années il se forma dans ce pays du Sud-Est, une nouvelle secte prenant comme les Chrétiens le nom de serviteur du maître du Ciel, ils disent adorer le Dieu du ciel, n'ont presque aucun culte et se livrent à la magie. Se répandant un peu de côté et d'autre, on les confondait avec les Chrétiens mais bientôt ils eurent le bon esprit de se distinguer et comme on nous appelle doctrine d'Ouest, ils se donnèrent le nom de doctrine d'Est (tong hak). Bientôt devenus assez nombreux, ils firent ombrage au gouvernement qui vers la fin de l'hiver les fit saisir, tua plusieurs chefs et traita sévèrement tous ceux qui tombèrent sous sa main. Les satellites lâchés de toute parts pour cette affaire, en profitèrent pour piller des villages Chrétiens, et certains mauvais sujets d'entre le peuple suivirent leur exemple ; dans certains endroits, les villages réunis en conseil chassèrent aussi les Chrétiens et par suite, sans qu'il y eut d'ordre de la part du gouvernement, ce fut une vraie persécution, ou beaucoup de nos néophytes furent dispersés et réduits à la mendicité. Bien plus,

plusieurs Chrétiens furent pris par les satellites et conduits au mandarin qui n'osant pas les lâcher, furent retenus en prison, ou même battus, mais ces cas là furent rares et peu à peu tous furent relâchés et la plupart au moins, sans apostasie, car je n'ai pas encore tous les détails désirables sur ces faits.

Quoiqu'il en soit les Chrétiens de cette partie eurent beaucoup à souffrir, jusque vers ces derniers mois, la misère est à son comble parmi eux et chassés de leurs villages, je ne sais comment on pourra cette fois se réunir pour l'administration. C'est ainsi que partout le démon se montre acharné, et pour peu qu'il y ait de l'élan sur un bord, quelque affaire désastreuse vient toujours y jeter le trouble, quel crève-cœur pour le missionnaire ! mais adorons les desseins de Dieu et tâchons de ne pas nous laisser abattre, il saura tirer sa gloire de cette bourrasque comme des autres, confiance et prières, je réclame spécialement les vôtres pour ces pauvres dernières victimes.

Je ne parlerai pas du reste de mon administration qui n'ont rien de bien frappant et d'ailleurs je suis pressé ; mais enfin aurons nous la paix ou la guerre, deux mots vous feront connaître notre position actuelle. Le roi est mort à la 12^{ème} lune de l'an passé, n'ayant pas d'enfant, un jeune prince de 12 à 13 ans fut adopté par la reine Tsio, veuve depuis longtemps et elle est régente du royaume. Cette reine est fille et nièce des deux grands persécuteurs de 1839 et nous aime aussi cordialement que son père et son oncle, tous deux défunts. Depuis sa régence elle a renouvelé toutes les sommités du royaume et ces dignitaires sont tous pris dans le parti piek, de tout temps hostile à la religion ; le parti si toujours modéré est de côté pour le moment. Que conclure de tout ceci ? Je l'ignore. A la 3^{ème} lune, il fut question de nous saisir et le conseil l'avait décidé, puis l'ordre fut révoqué. Ceci se passait au moment où je m'étais rendu près de Monseigneur de Capse, et instruit des délibérations nous avons pris nos mesures et étions prêts pour aller au tribunal, puis il parait que le prince père du nouveau roi, s'opposa à ces projets, enfin depuis ce temps, il ne parait pas qu'on ait trop mauvaises intentions et nous espérons être tranquilles, toutefois on ne peut dissimuler que si quelque affaire surgit, elle doit aller assez loin, vu que parmi les grands dignitaires, il n'y en a plus pour ainsi dire, qui doive chercher à éteindre le feu à passer tout doux. En tout, c'est Dieu qui dirige les cœurs et les événements, attendons donc ce qu'il nous réserve, sans inquiétude et pensons qu'il daignera agir pour le bien de sa mission. Aussi nous sommes tous sur notre départ pour administrer comme par le passé, espérant avoir la paix.

Votre très respectueux fils

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

62. 7 Octobre 1864. A son frère M. l'Abbé Isidore Daveluy.

Mon bien cher frère

Votre dernière lettre datée d'Amiens févr. 63 m'a apporté la nouvelle de vos premiers essais de ministère et m'a comblé de joie. Vous voilà donc à l'œuvre et plus à même que jamais de faire honorer Dieu et sauver les Ames, quelle belle vocation quand on la considère à la lumière de la foi, j'en remercie Dieu avec vous et avec toute notre famille, certain que tous se trouvent honorés de vous voir ainsi appelé de Dieu à secourir les âmes. Tout ce que vous me dites dans votre lettre sur les dangers et la dissipation où il est si facile de se laisser entraîner, est bien vrai ; les directeurs expérimentés ont bien raison de prémunir ainsi tous les élèves du sanctuaire et l'expérience me le fait toucher du doigt. Car c'est surtout dans la position où je me trouve dans ces pays isolés que tout est à craindre, toujours sur pied, souvent parmi les payens, toujours donner et jamais recevoir. Aussi je suis très persuadé qu'il est plus difficile de faire son devoir et son salut dans les missions que partout ailleurs. Et si ce n'était la bonté sans borne de notre divin Maître, il y aurait vraiment de quoi frémir. Toujours seul, que devenir si on ne sait pas avoir Dieu pour compagnon et ami ; et quand pourrai-je bien acquérir cette science de ne pas quitter notre maître et de me laisser conduire entièrement par lui, je soupire, et soupire encore Heureusement Dieu est bon et Marie est ma mère. Vous avez plus de secours profitez en bien pour vous soutenir et fortifier afin que même à la longue vous ne tombiez pas dans la tiédeur, source de tant de maux.

L'an passé, surpris par des accidents je ne pus même faire qu'un simulacre de retraite, cette fois j'ai été assez heureux pour la faire assez complète près d'un confrère que vous avez vu à Paris, Mr Ridel, et j'espère que nous en serons tous les deux confortés. Déjà le temps des courses est arrivé ; l'an passé j'ai du travailler plus que jamais pour remplacer les confrères défunts, outre ma longue course au Sud Est heureusement accomplie et remplie de bien des consolations, il m'a fallu virer de bord vers l'Ouest et passer là plusieurs mois pour procurer les sacrements à nos Chrétiens sans prêtre, Dieu permit que mes forces aient suffi à tout, c'est merveilleux ; les forces se multiplient selon les nécessités et on fait plus qu'on aurait cru possible. D'après cela j'ai pu fort peu avancer nos autres travaux, mais c'est l'ordre de Dieu et c'est bien. Le démon est bien fort par ici. Nos Chrétiens sont bons, mais croyez vous qu'il n'y ait pas de misères ? Ce serait bien peu connaître l'homme, et surtout l'homme élevé payen, lisez les épîtres de St Paul et vous comprendrez qu'il y a du mal partout. Ces mêmes épîtres vous montreront ainsi que les actes des Apôtres, les séditions élevées presque partout où était prêché le nom de Jésus ; c'est un tableau de ce qui nous arrive ici dans presque tous les villages de nos nouvelles Chrétiens^{tes}, on attaque les néophytes, on se dispute, on veut les chasser et quelque fois on les chasse. C'est bien pénible et pour eux et pour nous, mais prévenus par les prédictions de notre maître nous espérons ne pas nous laisser décourager et conforter les cœurs faibles de nos Chrétiens. Et que serait-ce si la persécution se relevait, ce qui pourrait bien avoir lieu, adorons en silence, nous ne pouvons pénétrer les desseins de Dieu. Je ne vous donne ici aucun détail, étant tout près de nos parents vous pourrez voir ce que je leur écris, inutile de le répéter ici. Je vous recommande en tout une grande fidélité et simplicité à suivre les ordres de vos Supérieurs ecclésiastiques. C'est le vrai moyen de faire du fruit, livrez-vous à l'étude autant que vos occupations et votre santé le permettront, l'oisiveté est un ennemi terrible. Priez beaucoup pour les âmes qui vous sont confiées, et aussi pour moi qui en vit un besoin urgent.

Adieu, dans vos moments de loisir, allez voir nos bons parents votre ministère n'en souffrira pas, cela est dû à leur grand âge, tachez de consoler et soutenir leur vieillesse. Rappelez-moi au souvenir de tous ceux qui veulent encore penser à moi, je n'oublie pas mes anciens compagnons. Vote Curé de St Jacques est dites-vous Mr Boullenger, mais j'en ai connu

trois ou quatre, lequel est-ce ? Ne serai-ce pas Mr Norbert Boullenger mon ancien voisin de classe et d'étude, rappelez-moi à son souvenir et parlez m'en en détail. J'ai fini, soyons unis par la prière dans les cœurs de Jésus et Marie.

Votre affectionné frère

+ Ant. Evêque Coadjuteur

63. 10 Octobre 1864. A ses Parents.

Mes très chers Parents,

Mes récits ayant rempli la grande feuille, j'ajoute ici quelques mots qui seront comme nos confidences de famille. J'ai reçu en temps ordinaire le paquet de lettres que vous avez bien voulu m'adresser févr. 1863, nous eûmes cette fois beaucoup de lettres égarées ou retardées. Je remercie bien le bon Dieu d'avoir permis que ce courrier au moins m'arrivât. J'y vois la désolation de toute la famille par la perte de ma bonne tante et marraine, comment mes regrets ne la suivraient-elle pas, moi auquel elle a bien voulu témoigner pendant tant d'années tant de bontés et de soins si particuliers ; aussi son départ de ce monde me fit une impression bien forte, elle laisse pour moi aussi un grand vuide, heureusement je sais où elle est et où elle nous attend, je prie pour elle bien souvent, mais toujours dans la pensée que je ferais bien mieux de la prier pour moi. Dieu veut aussi nous éprouver par la maladie de mon père, j'aime à croire comme on le fait espérer que cette maladie ne reviendra pas, toutefois je prie plus que jamais le Seigneur pour lui et je lui demande tout en secourant mon père pour son plus grand bien, de considérer aussi le bien de ses nombreux enfants, nous l'obtiendrons j'en ai la confiance.

Je bénis le Seigneur de la manière dont il sait arranger toutes choses, je vois par les lettres d'un chacun que tous apprécient véritablement les soins que vous avez pris autour de nous pendant tant d'années, et aussi le bienfait de l'éducation religieuse que vous nous avez donné et fait donner, tous sont en bon train, nos vœux sont donc remplis, quelles actions de grâces à rendre ; puis l'union de tous mes frères et sœurs me paraît bien intime et réelle ; ce sera, j'espère, notre trésor et le gage de notre salut, comme votre cœur doit être réjoui ; au milieu même de tant d'épreuves, pour moi c'est avec bonheur que j'apprends ces nouvelles. Pourvu que cette union ne vienne pas un jour à être troublée pour des affaires d'intérêt, c'est un moment que je redoute. Je n'en tends rien aux affaires de ce monde, mais s'il y avait quelque moyen de prévenir toute discussion par quelque arrangement à l'avance j'oserais bien vous prier de prendre ce parti. Vous me pardonnerez cette phrase que l'amour de l'Union de tous a laissé échapper de ma plume, les exemples de tous les jours suffisent pour justifier mes appréhensions qui jamais j'espère ne seront réalisées. Je me porte bien et toutefois il est bien clair que je ne ferai pas vieux os ; ah si je savais que tout est arrangé sur un pied qui au moment de ma mort ne laisse prise à aucune dissension possible, je serais encore plus heureux, mais sans expérience de ces affaires je ne puis rien spécifier. Je remercie bien le Seigneur de ce qui s'est passé parmi les enfants de ma tante Joseph, voilà la famille entièrement sur pied, c'est une faveur de cette bonne tante à son arrivée près de Dieu. Les Fosseux semblent battre un peu à froid et s'éloigner, cependant Aimé me paraît vouloir continuer la correspondance, et ses lettres outre la franche amitié qu'elles témoignent me font un sensible plaisir par l'ensemble des idées calmes et religieuses, j'allais ajouter élevées ; je l'estime et l'aime de plus en plus, il me semble sortir du commun ; je regrette seulement qu'il ait une existence inutile pour tous.

Vous m'apprenez que le bon P. Mollet veut bien encore penser à moi ; quel doux souvenir ! S'il y a quelque occasion veuillez bien lui présenter l'assurance de mon respectueux souvenir. Puis aussi à Mr le Curé de St Leu que je regrette bien savoir pris de maladie sérieuse ; enfin mes amitiés à la famille de Benoit.

Recevez encore une fois Chers Parents l'assurance du sincère attachement et de la respectueuse obéissance de votre fils

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

64. Octobre 1864. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien Chère Sœur,

Encore une année de passée et le moment revient de donner quelques signes de vie aux amis d'outre mer. Votre lettre de févr. 63 m'est parvenue et je vois avec plaisir que malgré les pertes nombreuses que fait coup sur coup la famille, vous savez apprécier les nombreux bienfaits que Dieu répand tous les jours sur elle. Ah surtout ne les oublions pas car ce serait le moyen d'en arrêter la source. Après avoir conservé dans toutes les branches nos parents jusqu'à la vieillesse, ne faut-il pas remercier grandement le bon Dieu, et s'il est pénible de voir cette génération presque éteinte, ne devons pas nous attendre et nous résigner à voir un chacun payer enfin son tribut à la nature, pour prendre sa place en un monde meilleur et plus durable ; et si d'ailleurs quelques épreuves nous surviennent, gardons-nous bien de croire que Dieu ne prend plus soin de nous, laissons nous conduire à sa providence et si pour le moment nous ne voyons pas clair, plus tard tout nous apparaîtra et tous serons convaincus que nous sommes très privilégiés du Seigneur et enfants gâtés de la Ste Vierge ; Que personne de nous n'en doute, qu'aucun ne l'oublie surtout dans les épreuves, les moments pénibles ou les plaintes s'élèvent plus facilement. Je m'unis entièrement à vous pour bénir Dieu de tout ce qui arrive à notre famille, chacun prend la route pour ne pas manquer au rendez-vous, qu'importe que ce soit dans une position plus ou moins brillante, allons au solde. La belle réunion de Bergicourt dont on me parle, n'est-ce pas délicieux ? Comme on est uni, comme on s'aime, n'est-ce pas là le bonheur, j'attends cette fois des nouvelles de la fameuse réunion du 13 septembre, il est vrai que les vuides l'auront rendue moins remarquable, toutefois elle aura dû resserrer les liens de plus en plus, continuons sur ce pied et nous serons heureux. Nous avons obtenu par la prière, continuons par elle et nos espérances ne seront pas déçues.

Vous voilà à Amiens, j'en remercie le bon Dieu et aussi les œuvres de piété auxquelles il permet que vous vous occupiez. C'est une si belle vocation ! Ici aussi nous ne manquons pas de besogne, vous avez su la mort de deux de nos confrères en une seule année, il faut bien les remplacer et c'est pour tous un surcroît de besogne dont les santés se passeraient bien, mais Dieu a ses desseins ; qu'est-ce que la santé ? Elle est ce que Dieu veut et rien de plus ; voilà 15 ans que la mienne est ruinée et sa Providence permet que je rende encore quelques services, le corps est plus lourd, la marche m'est impossible, l'intelligence est perdue, malgré cela je fais ma petite part de travaux et ne suis pas tout à fait à charge à la mission. Les vieilles carcasses sont moins exposées au mauvais air et aux contagions qui enlèvent les jeune gens, cependant mon tour viendra et Dieu veuille que j'y sois préparé, car je recule plutôt que j'avance. L'hiver passé j'ai fait encore une longue course, quelle source de mérites si tout cela était bien enduré pour Dieu, demandez lui pour moi l'amour des souffrances et le désir de la pure volonté de Dieu, ce me serait un trésor et un gage de salut. Qu'il y aurait de bien à faire si on pouvait passer plus de temps près des Chrétiens, mais on est toujours si pressé qu'à peine si on entrevoir ces bons néophytes.

D'un bout du royaume à l'Est, il m'a fallu courir à l'extrême Ouest, et là encore administrer les Chrétiens en courant toujours des affaires pressées nous attendent. De l'ouest j'allais passer un bon bout de temps à la Capitale, et enfin je rentrai dans mon palais Coadjutorial pour passer les chaleurs et avancer les travaux toujours en retard et jamais terminés. Ainsi se passe la vie sans qu'on y pense, les années coulent avec une rapidité effrayante, le travail en est le sel et grâce à Dieu ce sel n'est pas prêt de nous manquer. Maintenant encore je suis en retard, de nombreux travaux attendent, et toutefois je suis sur mon départ, ce sera pour cinq ou six mois au plus, tout calcul est faux pour moi, jamais les choses ne sont comme je les combine, mille circonstances, accidents etc. viennent troubler mes

prévisions, le mieux est de laisser le tout à la grâce.

Moins agitée que moi, priez pour nous deux, recommandez-moi aussi à votre Sainte communauté que je n'oublie pas devant Dieu. Ainsi se soutiennent les œuvres de Dieu. Adieu, vous aurez quelque détails sur ma vie dans ma lettre à nos parents, je ne les répète pas.

Votre très affectionné frère

+ Antoine Evêque Coadjuteur

65. 20 Avril 1865. A ses Parents.

Mes très honorés Parents,

Je prends la plume non pour faire une lettre, le temps ne me le permet pas, mais pour donner signe de vie par le départ du bateau qui va essayer de faire entrer quelques confrères qui nous sont envoyés par mer. J'ai terminé ce matin une administration de six mois et devais partir aujourd'hui pour la Capitale, la pluie m'a retenu, et au milieu d'autres embarras, je vous adresse ce bonjour insignifiant sans savoir que dire ou écrire, car je suis abruti de fatigue ; l'administration est comme une tempête où les flots vous battent de tout bords et sans relâche, tous les jours je prends ma tête à deux mains pour tâcher de retenir la raison qui semblerait vouloir s'en échapper et à peine si on peut respirer. Trois jours doivent me conduire à la Capitale et il faut y faire les préparatifs du bateau, sans parler de quelques lettres d'affaires pressantes, tout cela doit être fait en quatre ou cinq jours, époque fixée pour le départ, et alors probablement je ferai comme chaque année au retour de l'administration, on prend la position horizontale et pendant quelques jours on ne la quitte pas pour essayer de dissiper l'état d'ivresse où l'on est, peu à peu le bon sens revient et on se remet au travail de nouveau. Ce n'est pas une exagération, mais un simple énoncé des faits, ainsi ne soyez pas surprit de ma brièveté.

J'ai reçu vos lettre de nov. 1865 et Mai 1864, toute la famille y était représentée ; compris Duisans et Maguelines, mais Etampes a fait faux bond. Je remercie tous ceux qui ont ainsi bien voulu me donner marque de bon souvenir, mais je ne réponds à personne. Impossible ! Ce sera pour l'Automne si Dieu le permet. Car j'ai une besogne monstre pour mon été.

Nous sommes en paix, il y a comme toujours des vexations et emprisonnements, mais on y est fait, et tout finit par nous confirmer dans la pensée que le gouvernement ne veut pas sévir contre nous. La province de l'ouest de la Capitale et celle du Nord Ouest, nouvellement évangélisées sont fortement remuées, il y a beaucoup de tapage, mais nous y gagnons et bientôt le pied y sera pris solidement, les choses y vont bien et le nombre des néophytes dépasse nos espérances, c'est une grande bénédiction, priez Dieu pour que l'élan ne diminue pas. Dernièrement des néophytes vinrent à la Capitale et emportèrent d'un seul coup cent catéchismes pour les nouveaux catéchumènes, c'est prodigieux pour ce pays. Dieu aurait-il des desseins de miséricorde sur ces provinces dont le caractère passe pour ferme et opiniâtre, si la religion y prend elle y sera bien pratiquée et durable ; Mais il nous faut des coopérateurs, car on est par trop surchargé, et les corps ne sont pas de fer. Priez pour nous tous, que Dieu conserve la santé des missionnaires et permette l'entrée de nouveaux confrères. Les dernières lettres me donnent de l'inquiétude sur la santé de mon père, je me flatte toujours cependant que Dieu nous le conservera pour le bien de tous ses enfants, et je le prie bien spécialement à cette intention sans oublier tout le reste de la famille.

Je me borne à ces lignes tracées à la hâte, elles ne vous diront pas grand-chose mais seront un gage du respectueux attachement que je vous conserve, et du désir que j'ai de profiter du peu d'occasions qui se présentent.

Votre fils très respectueux.

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

66. 14 Octobre 1865. A sa sœur Pauline Daveluy.

Ma bien chère Pauline,

Votre ancien nom a coulé de ma plume, est-ce' que par hasard il y aurait du mal à le laisser tel quel ? C'est celui qui se présente toujours à ma pensée et il porte avec lui tant de souvenirs que j'ai de la peine à le changer, c'est tout de même, vous êtes religieuse et vous le resterez pour la gloire de Dieu. Je viens de relire les deux lettres que j'ai reçues de vous ce printemps et je ne cesse de bénir le Seigneur qui contre toute attente vous a conduit dans ce lieu de retraite où vous pouvez travailler à sa gloire comme à votre sanctification, je me félicite aussi de savoir que tout prospère dans vos établissements et que le pur esprit de la Ste fondatrice revit dans ses enfants, c'est pour moi un gage du bien que vous pourrez faire dans ce pays qui m'a vu-naître et qui conserve toujours mes affections ; Oh que je désire apprendre que vous attirez beaucoup de cœurs au service de Dieu pour augmenter sa gloire et compenser les flots d'impiété qui débordent de toutes parts, continuez à travailler à travers les épreuves et un jour nous aurons le repos.

J'envie bien souvent la tranquillité de vos couvents et tant de moyens journaliers de sanctification qui s'y présentent et je me demande si au milieu de mon isolement et sans secours aucun il y a moyen de se conserver au milieu des épreuves, c'est vous dire qu'il faut demander à Dieu la patience et l'amour des souffrances, afin de pouvoir consommer l'œuvre de la Croix. Ma vie me semble souvent comparable à la position d'un navire emporté par les vents, sans qu'il soit possible de faire aucune manœuvre, battu et rebattu par un flot continuel et courroucé, lancé d'un bord ou de l'autre les jours et les nuits, se pressent quelque fois avec une impétuosité telle qu'aucune pensée ne trouve sa place, il faut aller de l'avant presque sans savoir ce que l'on fait et au bout d'un ou de plusieurs mois, le réveil se fait sentir, c'est souvent par trop fort, on ne peut songer à soit et la seule consolation c'est que l'on sait être à l'œuvre que Dieu désire voir s'accomplir, cette année je n'ai repris mon esprit qu'après huit ou neuf mois, peut-on avec cela se rassurer sur le salut, et quel moyen d'arrêter le torrent des affaires toujours renaissantes et en retard. C'est vous dire que nous ne sommes pas arrivés au repos.

Heureusement Dieu permet que les nombreuses occupations aient quelques bons effets et la petite mission de Corée ne va pas trop mal ; cette année encore au milieu de bien des petites misères, tous nos Chrétiens ont été visités avec fruits, le glanage parmi les payens a eu son petit succès et le nombre des baptêmes d'adultes dépasse 900, nous en sommes tous surpris et dans la joie, c'est peu et c'est beaucoup. Les pays nouvellement défrichés et fécondés par deux visites bien pénibles de Mgr le Vic. Apostolique sont en bonne voie et commencent à rapporter, les conversions y ont lieu en grand nombre et déjà il y aurait de quoi occuper un prêtre ; mais dans la disette où nous sommes, comment y placer un prêtre ? Il est vrai que la bonté divine vient de nous envoyer quatre missionnaires aujourd'hui occupés à l'étude de la langue, mais avec l'épuisement de plusieurs de nos confrères et les maladies des autres, les nouveaux venus ne font que remplacer les anciens et on se trouve toujours aussi dans la gêne.

Chaque année le nombre des Chrétiens augmente, les distances des nouvelles chrétientés sont grandes et les difficultés d'administration en rapport avec les distances, sans compter les épreuves que chaque nouvelle chrétienté éprouve. Bref nous sommes toujours accablés et toutefois devons en bénir le bon Dieu, c'est vous dire que nous avons besoin de prières, et qu'il faut nous aider à seconder le souffle de Dieu qui remue fortement les populations de deux provinces et si le mouvement continue elles formeront en deux ou trois ans la plus belle partie de notre mission. Mais surtout priez pour que Dieu nous conserve notre Vicaire Apostolique, car il serait irremplaçable sous tous les rapports. Or Sa Grandeur totalement épuisée et tourmenté depuis deux mois d'une mauvaise fièvre dont on ne peut arrêter

les accès, nos inquiétudes deviennent très sérieuses et les médecins ne cachent pas la leur; je crains qu'avant que cette lettre vous arrive, nous ayions des larmes à verser.

Oh de grâces et surtout par pitié pour moi, demandez à Dieu de nous le conserver encore longtemps, c'est un homme qui ne se remplacerait pas. Je n'ai rien dit et cependant il faut finir, eh bien prenons notre partie, Adieu, bien chère Sœur, vous prierez pour nous, comme faisait Ste Thérèse pour les missionnaires de son temps, ce sera là notre union, plus forte et plus solide que celle que la chair et le sang ; il faut aimer la Croix et les souffrances dont il faut prier pour que la nature expire et soit remplacée par la grâce, c'est une grand œuvre, mais la prière obtient tout, à l'œuvre donc ! Je me recommande aux prières de vos SS^{tes} communautés que je tâche de ne pas oublier devant Dieu – toujours unis nous serons forts. Adieu chère Sœur, c'est de tout cœur.

+ Antoine Evêque Coadjuteur

67. 15 Octobre 1865. A sa sœur Adélaïde Daveluy.
Ste Thérèse.

Ma bien chère Sœur,

C'est aujourd'hui fête de famille, comment pourrais-je l'oublier, ce jour où chaque année nous nous réunissons pour fêter les trois générations par nos chants etc... Y a-t-il quelque réunion à Amiens, est-elle nombreuse ? Voilà ce que je me demande et sans avoir de réponse je mets ma part au bouquet et l'offre directement par la main de Marie au bon Dieu qui daignera j'espère exaucer mes faibles prières.

Deux lettres de vous datées de Roye me sont parvenues ce printemps, qu'elles me causent de joie ! Vous travaillez toujours de tout cœur pour avancer le service de Dieu et vos efforts ne sont pas tout à fait sans succès, que cette pensée me réjouit d'autant plus que vous êtes au milieu d'un peuple pour lequel je ne saurais rester indifférent, il n'est pas très chaud ni très dévot mais il n'est pas non plus hors d'état d'être remué et je ne doute pas que des efforts constants soient suivis de quelques succès, ne vous découragez donc pas si les efforts ne sont pas aussi prompts que la nature le désirerait, la grâce agit ordinairement lentement mais elle se répand toujours quand nous n'y mettons pas d'obstacle et que nos intentions sont bien pures ; continuez donc à défricher le champ qui vous est assigné par le père de famille, le temps de la moisson viendra. Recommandez-moi aux prières de votre bonne communauté et aussi des bons habitants qui veulent bien encore penser à moi. Pour en venir à notre petite Corée, nous avons bien à remercier Dieu des bénédictions qu'il daigne répandre sur ce pays, il y a toujours des épreuves et des vexations. C'est inévitable, mais nous avons pu visiter tous nos Chrétiens et sans y avoir vu rien de remarquable, en sommes les choses ne vont pas mal, nous voudrions plus d'élan et de ferveur, mais comment tout obtenir tout à la fois ? L'élan ne se trouve guères pour le moment que dans deux provinces Ouest et Nord Ouest, là il y a un progrès réel, ce sont des pays neufs pour la religion, mais elle y prend bien racine et tous nos néophytes paraissent ne pas craindre les persécutions, ils vont tête levée et font du prosélytisme. Ce printemps sept furent pris par un mauvais mandarin, il demande l'apostasie qui est refusée en termes aussi nets que brefs. On les bat, puis demande s'il ne se rendront pas, tous se relèvent aussitôt en riant et demeurent fermes dans leur confession. Le gros baton est mis en jeu et on les bat violemment – même constance et tous déclarent que de pareils supplices sont peu de choses pour des gens résolus à mourir plutôt que de renier Dieu. Le mandarin vaincu les chasse de en dehors de son district. Alors les Chrétiens donnent le mot à leurs nouveaux frères dans la foi, pas trop éloignés de là, pour se réunir au jour fixé devant le gouverneur de la province et demander rappel de la sentence. 40 ou 50 furent au rendez-vous et partout dans les rues et auberges ils ne cachaient pas le sujet de leur venue, le gouverneur effrayé ne voulut voir que quatre ou cinq des principaux, il les mit en prison sans aucun supplice et trois jours après les relâcha de même ; c'était demi victoire pour les Chrétiens et toute la ville avait un petit émoi qui les mit à même de faire connaître la religion à beaucoup de payens. Mais peu satisfaits de cette demi victoire, ils se réunirent de nouveau pour aller à la capitale faire appel au gouvernement et Mgr de Capse eut beaucoup de peine à les empêcher de faire cette démarche qui aurait dû casser les vitres, il y parvint à la fin. Pour fin finale, ces braves gens obtinrent d'un de nos amis cachés, très haut placé, une lettre pour le mandarin persécuteur et de retour dans leur pays, il ne sont plus vexés et propagent la religion de plus belle. Par suite de cela et la grâce secondant il y a dans toute cette partie Ouest beaucoup de catéchumènes, tout cet été ils vinrent fréquemment par bande de 5 à 10 à la capitale pour demander le baptême, or ils sont tous à 6 ou 8 journées de route de la capitale. Ce sont des hommes fermes et décidés. L'un d'eux orfèvre de profession, étant demandé par le mandarin pour quelques ouvrages, il répondit ne pouvoir maintenant les faire

– Et pourquoi ne peux-tu pas ? C'est que je suis occupé à apprendre mon catéchisme, mon jour de départ est déjà fixé pour aller avec mes compagnons me faire baptiser à la capitale, je n'ai pas le temps de me livrer à d'autres occupations. Les prétoriens voulaient faire saisir et punir ce brave homme, mais le mandarin dit de le laisser tranquille et il reçut le baptême. Dans une autre ville, une maison fut désignée pour faire les réunions des catéchumènes, étudier s'instruire, le fait est public et les réunions nombreuses, n'est-ce pas chose merveilleuse ? Et cela en Corée. Telles sont nos consolations et vous en bénirez le Seigneur avec nous, mais les choses ne sont pas partout sur ce pied et mille épreuves nous entravent sans cesse. Nous continuerons donc de marcher portant la croix, demandez à Dieu que je l'aime un peu, pour mettre moins d'obstacle à ses desseins. Je parle sérieusement, prenez le au sérieux et secourez moi par vos prières. Demandez aussi que Dieu nous conserve notre Vic. Apostolique épuisé à tel point que je crains de le voir succomber cet hyver. Enfin Adieu. Je ne vous oublie pas devant Dieu.

Votre frère affectionné
+ Antoine Evêque Coadjuteur

68. 15 Octobre 1865. A son frere M. l'Abbé Isidore Daveluy.

Mon bien Cher frère,

Deux lettres de votre main me sont parvenues et m'ont apporté la satisfaction de vous savoir passablement occupé pour le service de Celui que vous avez pris pour votre héritage. J'en bénis le Seigneur et le prie de vous accorder les secours si nécessaires pour ne pas manquer à la grandeur de votre vocation ; les premières années sont souvent décisives, quand on a pris un bon pied, on s'en relache difficilement, rappelez-vous donc sans cesse qu'il ne faut pas aller trop vite, mais assurer ses pas et que sous prétexte de zèle il est facile de se faire à soi-même un tort bien considérable, tout doit être mesuré sur les ordres de la Providence qu'une vigilance attentive ne manque pas de démêler et reconnaître.

Je vous ai dit confidemment ce que j'ai cru devoir vous communiquer précédemment, et puisque vous avez reçu mes lettres je n'ai plus rien à ajouter, n'ayant pas la pensée de vous donner des conseils suivis : Les hommes de conseil ne vous manquent pas du reste pour pouvoir dans toutes les circonstances de votre vie vous mettre à même d'agir prudemment et d'éviter les pièges des l'ennemi. Je me contente donc de prier le Seigneur de bénir les efforts que vous faites pour lui gagner des cœurs.

Je n'essayerai pas non plus de vous parler en détail de ma position, placé à la porte de la maison paternelle vous pourrez voir de suite le peu que j'en dis à nos bons parents, ce que j'ajouterais ici ne serait que redites pour vous et j'en ai d'ailleurs moins le temps que jamais. – Depuis onze mois je n'ai pu reprendre haleine et reposer un peu mes esprits absorbés par les différentes affaires incessantes, j'appelle repos ces jours-ci où j'écris quelques lettres mais au fond c'est encore de la fatigue car ma main me prête son concours à grand regret ; je comptais reprendre haleine quelques jours, avant de me remettre dans l'administration et voilà qu'un épuisement absolu de Mgr de Capse me force d'aller près de Sa Grandeur et je crains beaucoup d'avoir les derniers devoirs à remplir auprès d'elle, et dès lors que deviendrai-je ? Cette pensée est un coup de foudre qui m'abat. Ah priez beaucoup pour que Dieu nous le conserve. La Mission en a besoin et nous tous aussi, sa perte aurait des suites incalculables alors surtout que nous prenons de l'extension et avons espoir de pousser assez loin notre influence religieuse, mais il faut pour cela que la mission soit sur des bases solides que Sa Grandeur peut seul bien poser. Rappelez-moi au souvenir de notre bon Curé Mr Boullenger et recommandez-moi à ses prières. Je ne vous oublie pas devant Dieu. Sans manquer aux devoirs de votre charge, tachez d'être toujours assidu à aller porter quelque consolation à l'isolement de nos bons parents, vous le pourrez facilement par manière de récréation et Dieu loin de vous reprocher ces allées fréquentes vous en tiendra compte comme acte de piété filiale, remplacez moi auprès d'eux dans leur vieillesse et je ferai en sorte de vous tenir compte aussi de ce service que vous me rendez.

Adieu, le journal est rue de Leu.

Vote bien affectionné frère

+ Antoine Evêque Coadjuteur

69. 16 Octobre 1865. A ses Parents.

Mes bien chers et très-honorés parents,

Ce printemps me sont arrivées deux lettres de votre main (Nov. 1863- mai 1864) et avec elles les lettres ordinaires de la famille, sauf celle de Xavier que je n'ai pas eu le plaisir de recevoir. Quelques détails sur la cérémonie de la cinquantaine sont venus exciter de nouveau mes actions de grâces pour les faveurs dont le Seigneur comble notre famille. Je vois avec bonheur que chacun veut faire son devoir et se préparer au grand rendez-vous ; l'union me paraît aussi bien entière et c'est là la réalisation d'un de mes plus grands vœux par le gage de conservation et de salut que j'aime à y en entrevoir, tous les enfants grandissent et si d'une part ce sont des tracas sérieux, ils semblent prendre une tournure capable de nous donner de la confiance et sécurité, voilà autant de consolations et comment y serais-je insensible ? D'autre part le bon Dieu permet une épreuve bien sensible dans les infirmités de la vieillesse de notre bon père, j'y pense continuellement, prie sans cesse à cet effet et j'ose quelque fois me flatter que Dieu lui accordera quelque soulagement ; pour le bien de ses enfants ; c'est tout ce que je puis faire dans mon éloignement, mais soyez assurés chers parents que sous ce rapport il n'y aura jamais froideur de ma part, je mets ce tribut de prières au nombre de mes principaux devoirs, mais devoirs à l'accomplissement duquel le cœur me pousse sans cesse et ne se lasse jamais. Mes sentiments du reste ne vous sont pas inconnus, j'en ai la conviction, et si j'ai opéré momentanément une séparation si pénible pour le cœur, ça été pour obéir à la voix du Grand Roi si digne de notre dévouement ; qui nous dirige tous, et avec l'assurance qu'il saura bien un jour faire cesser les séparations, reformer la famille sur un nouveau pied plus stable, et permettre une réunion constante dont les joies et les consolations me sont inexprimables. La même foi, la même espérance vous a fait accepter généreusement ces vues miséricordieuses du Seigneur, encore quelques instants d'attente et il n'y aura plus lieu à regret quelconque ; cette pensée nous soutient, vous et moi, et elle nous soutiendra j'espère jusqu'à la fin..... Je continue à être bien sensible au bon souvenir des personnes qui veulent bien encore penser à moi, celui du P. Mollet m'est cher à bien des rapports, le P. Guichy est si je m'en souvient bien un de mes compagnons de Blamont, si vous en avez l'occasion, veuillez bien leur faire part de ma gratitude pour ce bon souvenir et recommander à leur bonnes prières la position si difficile où le bon Dieu m'a placé ! Faites de même s.v.p. pour les autres personnes qui s'intéressent à moi, et très particulièrement à Mr Pilot votre curé actuel, mon ancien professeur à diverses reprises et qui voulait bien m'affectionner beaucoup, lui aussi fut prophète à une certaine époque, mais s'il m'avait dit qu'il faudrait aller jusqu'au dernier degré, j'aurais bien mieux fait sans doute de ne pas suivre ses inspirations prophétiques, car la charge est trop lourde. De France passons en Corée, pour satisfaire votre juste désir de savoir quelque chose de ce qui m'entoure. En deux mots soit dit, notre année se passa sans rien de bien grave et marquant, administration assez complète, vexations ordinaires sans grand éclat, fatigues de tous les missionnaires, maladies de trois d'entr'eux, mais surtout la maladie actuelle de Mgr le Vicaire Apostolique totalement épuisé par ses travaux trop multipliés et que je crains bien nous voir enlever avant l'hiver. Voilà le bulletin : Baptême d'adultes depuis la dernière administration, 907 – Gratias Deo – Episode de quatre confrères arrivés près de nous et aujourd'hui occupés à l'étude de la langue, Deo Gratias.

- S'il faut maintenant dire quelque chose de votre fils, il n'a eu cette fois rien de bien particulier. N'ayant pas été chargé cette fois des chrétientés du Sud-est, je suis censé avoir eu du soulagement. J'ai donc été dans la plaine du Naipo, autrefois pépinière de la chrétienté et aujourd'hui renfermant environ 4.000 Chrétiens dont un grand nombre vivent au milieu des payens. Ce pays plein de souvenirs n'est guères qu'un vaste marais, pays bas conquis sur la

mer, plein de mares et canaux, coupé dans tous les sens par les bassins naturels où se répand la mer lors de son flux. Pays très-humide et où l'eau de source est très rare, on y boit presque toujours de l'eau de mare, sale et souvent infecte ; malgré cela cette eau ne passe pas pour nuisible, il suffit de s'accoutumer au goût ; tout le terrain est partagé en rizières et les maisons bâties sur les parties moins basses entre ces rizières sont fréquemment environnées d'eau, maisons et villages forment souvent l'effet d'îles et îlots.

C'est là que j'ai passé la plus grande partie des six mois de mon administration, et il y a de la besogne je vous assure. J'avais presque terminé l'administration de ces parages, quand m'arriva tout à coup la nouvelle d'un incendie chez moi, ce qui me consola c'est que le feu ne prit pas chez moi, mais chez le voisin, du reste le feu fut si rapide qu'en quelques minutes il ne restait plus que des cendres, quatre maisons avaient disparues, deux petites caisses seules furent sauvées, mais ce qui est plus déplorable, ma domestique indisposée n'eut pas le temps de se retirer et périt dans les flammes, mon domestique fut un mois à se remettre des blessures du feu. Tout le mobilier fut consumé et par une providence spéciale on retira après coup des cendres deux ouvrages précieux qui m'avaient demandé bien du temps, l'un sont des serments recueillis pour pousser l'affaire de nos martyrs, l'autre pour l'instruction des Chrétiens, et tous deux n'avaient pas de double ; brûlés seulement des quatre côtés, on peut avec du travail essayer de les récompléter et c'est ce que j'ai déjà fait pour l'un d'eux en quelques semaines de travail. Je voulais faire de même pour l'autre, mais n'ai pu en trouver le temps. D'après cela et malgré des pertes assez regrettables, je me console de cet accident, Dieu l'a permis –

Ne pouvant plus retourner dans ce lieu, je me trouvai sans demeure et après avoir été arranger quelques affaires près de sa Grandeur, je redescendais pour essayer de trouver pour l'été un gîte dans mes marais, quand au milieu de ma route j'apprends que les 4 confrères attendus de la mer, au lieu d'être conduits à la capitale selon les conventions, venaient d'être débarqués dans mon district. Je partis à l'instant et les rencontrai les uns sur les autres dans une petite maison sur le bord de la mer, avec tous les bagages de la mission et les leurs. Ne pouvant remuer dans cet endroit, nous partîmes sur trois petits bateaux emportant tout le bagage, et parvenus à un grand village, petit à petit en un mois de temps je pus expédier le tout à bon port. L'été avançait je repris mes travaux les plus pressés, tout désemparé je continuai jusqu'à ces jour-ci où les lettres pour l'Europe m'ont forcé d'interrompre. Je vais assez bien sauf que les forces, la mémoire et le bon sens m'ont quitté – cela me forcera bientôt de ne plus m'occuper de travaux, je le ferais trop de travers.

En attendant remercions Dieu de la protection qu'il nous accorde et du renfort qu'il nous a envoyé. Ce serait sous peu un grand soulagement, si les forces de chacun se conservaient, mais ce printemps deux confrères pris de la peste courante, n'en sont sortis qu'en y laissant bien des forces, et cet automne une dysenterie met aussi sur le flanc un autre confrère, ajoutons l'épuisement total du Vicaire Apostolique D'après cela les 4 nouveaux fussent-ils en état d'agir, qu'il y aurait peu de soulagement, mais si on considère l'extension que nous prenons, à peine si nous restons au pair. La grâce de Dieu souffle dans les provinces Ouest et nord-ouest, où la religion n'était pas connue il y a 4 ou 5 ans. Quelques petits progrès ont engagé Mgr de Capse à y faire deux visites au milieu de beaucoup de dangers, ses labeurs et ses prières ont porté leur fruit : ces provinces sont aujourd'hui fortement remuées, ce printemps Sa Grandeur y donna 130 baptêmes, et pendant le cours de l'été de nombreux catéchumènes vinrent fréquemment par troupes de 5 à 10, à la capitale pour se faire baptiser, sans craindre les 5, 6, 8 jours de distance qui les séparait du pasteur, ils emportaient chaque fois beaucoup de livres et aujourd'hui il y a plus de conversions que jamais. Ils ne se cachent pas, tout est public, c'est disent-ils le seul moyen de résister aux vexations ; maltraités au printemps par un mandarin, ils se réunirent 40 à 50 et allèrent demander justice ostensiblement au gouverneur de la province ; celui-ci effrayé des suites n'en admit que 4 ou 5 à l'audience, les fit mettre en prison et trois

jours après relâchés sans aucun supplice, ils se réunirent de nouveau pour aller demander justice au gouvernement et M^{gr} de Capse put à grand'peine les arrêter dans cette démarche imprudente, mais grâce à une lettre de recommandation d'un homme très-haut placé, ils sont tranquilles chez eux et font des prosélytes. Il y a chez eux de la vie, mais c'est caractère, plutôt qu'exaltation et nous espérons beaucoup de leur dispositions franches, le bon Dieu a-t-il de grands desseins de miséricorde sur cette partie, c'est ce que la suite nous montrera. En attendant c'est bien consolant pour nous, sauf la peine de ne pas être assez en nombre pour seconder ces bonnes dispositions.

Dans une ville et sous les yeux du mandarin on a désigné une maison pour se réunir et étudier, tout s'y fait publiquement, mais cela pourra-t-il durer sur ce pied – cet hiver si on peut visiter cette partie, il y aura sans doute du tapage, car il est impossible d'y aller en secret. Dieu pourvoira à tout. Vous voyez donc qu'au milieu des peines et des contradictions la croix se plante petit à petit. Le prince, père du jeune roi, qui a seul l'autorité absolue pour le moment, ne s'occupe jusqu'ici ni de nous ni des Chrétiens, mais combien cela durera-t-il. Il est d'ailleurs d'un caractère vif, cruel, ne ménageant pas le peuple, si jamais il attaque les Chrétiens il le fera en grand, mais nous pensons qu'il ne le fera pas, Dieu nous garde, nous protège et il me vient souvent en pensée que Dieu réserve peut-être à ce petit royaume d'obtenir peu à peu la liberté religieuse sans le concours des Européens, ce qui serait bien mieux et bien plus avantageux pour la propagation de l'Évangile, c'est un rêve, mais Dieu ne le convertira-t-il pas en réalité dans un espace de temps plus ou moins long, ne désespérons pas, mais je n'ose espérer le voir de mes yeux. Cet hiver sera dur à passer, la sécheresse suivie d'inondations, puis de grands coups de vent à l'automne ont ruiné les moissons et la disette sera grande, déjà grand nombre de pauvres gens n'ont rien à manger, sans pouvoir même trouver de travail, on craint beaucoup l'hiver et surtout le printemps, d'ailleurs l'expérience prouve que les temps de disette sont des temps de vexations pour les Chrétiens, nos pauvres néophytes étant hors la loi, les mauvais sujets et ceux que la faim rallie autour d'eux, craignent moins de s'attaquer à eux qu'au reste du peuple. Nous aurons donc probablement de mauvais moments, mais Dieu a ses ressources pour tout et qui sait si au contraire il ne sortira pas de tout cela quelques avantages pour la gloire de Dieu.

Veillez prier beaucoup pour nous et tout ira bien. Je recommande aussi notre Mission et en particulier la santé de Mgr le Vic. Apost ; à toutes les bonnes âmes et communautés qui s'intéressent à nous et à la gloire de Dieu, notre position offre un vaste champ à l'ardeur de leur zèle et un petit effort peut procurer de grands fruits, sans même parler de la liberté qui serait un miracle éclatant. Mais quelques grâces de choix, obtenues par les prières et les bonnes œuvres des fidèles peuvent facilement ouvrir une grande voie à l'Évangile dans les provinces dont j'ai parlé plus haut, quelle plus belle croisade pourrait-on se proposer. J'aurai bien des choses encore à vous communiquer, mais le temps ! hélas. Je suis obligé de partir pour me rendre près de sa Grandeur malade et ce contre-temps n'allègera pas mes charges déjà trop nombreuses, trop heureux si je puis le voir rendu à la santé. Je ne vous oublierai pas dans mes prières, non plus les jours de réunion, c'est là notre arsenal de famille, ah que tous y soient fidèles et puisent les grâces de persévérance. Je vous quitte avec une nouvelle assurance du profond respect et de l'attachement inviolable avec lesquels je serai toujours votre fils dévoué.

+ Antoine Evêque Coadjuteur

J'ai oublié de vous dire qu'en mai j'ai envoyé par la mer quelques lignes, vous sont-elles parvenues ?

Bonjour à la bonne Françoise, qu'elle prie pour moi, je pense encore à elle. J'ai reçu la bonne lettre de Mr Potigny. Je ne sais si je pourrai lui répondre cette fois, pour le cas où je ne pourrais le faire, veuillez bien le remercier de sa lettre et me rappeler à son souvenir et à celui d'Eugénie

Lettres à sa tante

Marie "Céline" Daveluy (1790-1863) (Madame Joseph Dubois)

IRFA Archive 5C-MAR/072 (Volume 6)

Transcrites par Didier t'Serstevens

1. 14 Juin 1843

Roye

Ma chère Tante

Vendredi 16 Juin est le jour fixé pour le grand voyage et cependant je ne vais pas me rendre à Paris, que s'est-il donc passé ? peut-être le savez vous déjà, l'Abbé De Brandt m'a abandonné il y a quelques jours me disant ne pouvoir s'absenter à cette époque après avoir promis très formellement. Me voilà donc seul...J'ai hésité à partir de même, mais personne ne me l'a conseillé, on m'a fait comprendre que seul le voyage n'aurait aucun agrément, serait sans impression et émotions religieuses et puis mes parents m'eussent vu à regret partir seul pour un si long voyage. Bref, je ne pars plus. J'ai remercié le prêtre qui était sur le point de venir me remplacer pour six semaines, j'ai tout arrêté et me voilà à Roye au lieu d'être à Rome – quel désappointement – c'est le jour du sacrifice, il ne faut pas se laisser abattre pour cela.

Je ne sais quand j'irai vous voir, peut-être sera-ce bientôt. Les affaires de la paroisse nécessitent un voyage, j'espère le faire et alors je vous verrai quelques instants : mais l'époque n'en est ni fixée ni déterminable pour le moment. Peut-être sera-ce au moment où on s'y attendra le moins... Et puis je ne sais ce qui aura lieu pour les vacances, je comptais les prendre de suite – mes projets sont arrêtés, je ne sais comment tout cela s'arrangera. Il paraît que ma mère compte passer le mois de septembre à Bergicourt, serez-vous à Paris, Magny, Duisans ? je l'ignore : vos fils auront-ils un congé plus ou moins long ? même incertitude ; tout cela se saura si je vais vous voir – croyez bien que si je le puis je n'en manquerai pas l'occasion. Hier M^{de} Baudalet et M^{de} Delivoy sont passées par Roye, je ne m'y attendais aucunement, aussi n'a-t-on pas pu me rencontrer et la voiture après avoir stationné quelques minutes sur la place est repartie ; ma domestique a pu donner de mes nouvelles car elle a été dire que j'étais en course et qu'elle ne pouvait me trouver.

Adieu Ma chère tante veuillez prier Dieu de me consoler, j'étais trop content ; il a fallu que le sacrifice fût demandé et j'espère que tout ira à la Gloire de Dieu.

Mille choses bien affectueuses à mon Oncle et à tous ceux qui vous entourent. En attendant que je vous le redise de vive voix, croyez au respectueux et bien sincère attachement de votre neveu et filleul.

A. Daveluy Pr.

2. 11 février 1844

Brest

Mon bien cher Oncle et ma chère tante,

Je ne veux pas vous laisser dans l'incertitude sur la manière dont s'est passé notre petit voyage – très bien- très gaiement. Dieu nous venait en aide, très agréablement à raison de notre position libre dans le coupé, sans souffrir du froid et sans faire la culbute à travers les terribles côtes qu'il faut passer. Dieu nous a envoyé son bon Ange pour nous garder et il le fera encore.

Je me rappellerai toujours les derniers moments que je passai à Paris, je n'oublierai pas que vous étiez là tous représentant pour ainsi ... ma famille et me témoignant jusqu'à la fin cet attachement si vif dont j'ai eu des preuves si fréquentes depuis tant d'années. Ils sont doux au cœur affligé ces souvenirs que l'on trouve mêlés de douleur et puis de joie, quand on pense qu'ils sont le témoignage d'une affection si sincère – oui il a été bien consolant d'embrasser toute votre famille au dernier moment. J'ai retrouvé là tous mes cousins amis d'enfance aussi chers que des frères et nous nous sommes, au pied des autels d'abord, puis ailleurs encore, donné le rendez vous où personne je l'espère ne manquera. Aucun membre de ma famille n'y était, il est vrai, mais ils étaient unis à ceux que les circonstances avaient pu y réunir et dans mon souvenir c'est une chose qui unira davantage encore les trois familles ; le six février jour de séparation devient un

NDLR : ici manque une page.

dès ici-bas ses fidèles serviteurs, qu'il prodigue les consolations à celui qui lui sacrifie quelque chose. Oui il me rend heureux dans des circonstances où les hommes comprennent à peine notre sacrifice. Que ceci nous encourage tous au service de Dieu. Il est bon, très bon, je dirai presque trop bon tandis qu'on a au service des hommes tant de peine, de déceptions.

Adieu. Je voulais vous donner quelques détails sur mon voyage. Ne le pouvant pas, je vous envoie une lettre à mes parents que je fais à la hâte aussi. Vous pourrez en prendre connaissance et la leur envoyer.

Adieu Mon bien cher oncle, et ma chère tante, adieu à toute la famille qui est à Paris, priez pour nous, jamais vous ne serez oublié de votre tout dévoué neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

3. 11 juillet 1844

De Ceylan

Vous avez eu assez souvent de mes nouvelles par mes bons parents, Ma chère tante. Aujourd'hui j'ai eu la bonne pensée de vous adresser quelques lignes. Vous avez, je n'en doute pas, souvent porté vos pensées vers les lieux où vous me pensiez rencontrer, j'étais bien uni dans ces moments au bon souvenir que vous aviez de moi et c'était pour moi d'autant plus fréquent que sur mer il n'y a pas grand sujet de distraction habituelle. Et puis quand déjà depuis assez longtemps on est fort tranquille, fort à l'aise, une mer un peu grosse, un roulis importun vient tout à coup troubler plus ou moins la tête ou l'estomac et dès lors incapable de faire des études, il faut planer, regarder la mer, passer le temps, or dans ces moments les premières pensées se portent sur le passé ; sur la France, sur les lieux où s'écoulaient mes jours et où j'ai laissé des parents si affectionnés – vous devez par là juger ce qu'ont pu être les quatre ou cinq mois écoulés depuis le départ de France une succession de jours tantôt très bons, tantôt moins agréables mais jamais de mal un peu tenace, jamais d'ennui véritable. Du reste depuis la sortie du golfe de Gascogne un temps magnifique nous a toujours accompagnés et par suite je n'ai pas eu de grandes souffrances à supporter, loin de là. Si on est quelquefois un peu ennuyé ou fatigué d'une société peu agréable, le bon Dieu veut bien nous accorder la santé florissante pour nous disposer aux travaux des missions. Une des choses qui coûtent le plus au missionnaire pendant ces longs trajets c'est l'inaction à laquelle il est condamné.

On serait si heureux de travailler pour le bon Dieu, il y a tant de consolation à parler du bon Dieu, à le faire connaître, à travailler pour sa gloire ; souvent un moment du ministère dédommage de mille peines. Ici, rien de semblable - Toutefois loin de murmurer nous devons bien remercier la Providence qui nous a ménagé à Bourbon un peu de ministère et beaucoup de consolations. J'en donne les détails à ma famille. D'ailleurs maintenant nos traversées ne sont plus longues dix huit jours ont suffi pour venir de Bourbon à Ceylan, d'ici à Pondichéry vingt quatre heures, et le reste se fera par quinzaines et cela non sans consolation car à chaque relâche du navire nous rencontrerons des confrères de notre Société, ce qui nous sera bien agréable- Aussi, depuis Bourbon je considère le voyage comme presque terminé, nous n'aurons plus à faire que deux mille et quelques cents lieues, nous touchons à cette terre d'Asie l'objet de nos désirs, nous la considérons, je me considère là comme sur mon terrain et tout cela fait bien passer les heures et les jours – Quand vous recevrez cette lettre peut être serons nous au repos, ou en tout cas il ne sera pas éloigné ; vous direz peut-être que ce repos ne doit pas durer beaucoup ; pour être de bon compte, je l'avoue, mais on ne compte pas le travail quand on est dans une mission, il y a tant de roses sous les épines qu'on ne balance pas à les cueillir. Du reste les détails que la suite pourra vous apprendre, vous feront sans doute connaître que souvent on en craint beaucoup plus qu'il n'y en a ; on se figure que nous sommes toujours mal et très mal et cela n'arrive peut être pas une fois la semaine, on pourrait dire une fois le mois. Aussi non seulement ne nous plaignez pas, mais ne vous inquiétez pas à l'avance. Si par hasard il arrive quelque chose d'un peu plus distrayant que de coutume, vous l'apprendrez bientôt et ce sera seulement un motif de plus pour adresser quelques prières en ma faveur au bon Dieu et à la Ste vierge. Je suis bien certain de votre concours en tout état de cause, vous en adressez toujours quelques unes pour moi et celles que vous offrez pour la conversion des infidèles retombent encore un peu sur nous – Voilà ma chère tante ce que la distance ne pourra jamais arrêter, j'y pense souvent et vous ne l'oubliez pas. C'est une bien grande consolation au milieu des mers et des peuples infidèles de penser au généreux et fervent concours de toutes les bonnes âmes. il ne manquera pas du côté de votre famille, il n'est pas jusqu'à vos petits enfants qui

auront appris à offrir une prière pour la propagation de la foi. Et vos fils qu'une longue amitié a unis à celui qui se trouve aujourd'hui au bout du monde, ne penseront pas à lui sans vouloir aussi adresser quelque prière au moins à la bonne Marie pour un bien bon ami dont le cœur, ils le savent bien, ne changera pas ; les souvenirs du cœur ne s'effacent pas, ils se conservent bien présents à ma mémoire, toutefois je suis content, je suis heureux. Le temps passe vite avec le secours de Dieu, on se fait à tout, on ne s'effraye pas pour des riens et dès lors il y a partout quelque joie et moins de peine que l'on pourrait penser. Veuillez en offrant un souvenir amical aux personnes de votre entourage qui veulent bien s'intéresser à moi, réclamer de leur part une petite prière, je ne parle pas là des parents cela va sans dire ; mais des familles Duperrou Courtain, Rivage, etc. ... Si je voulais allonger la liste ce serait facile, faites le pour moi, s'il vous plait.

Adieu, Bien chère tante, le souvenir que j'étends à tant de personnes, ne nuit pas, croyez le bien, à celui si spécial que je dois à votre famille en particulier. Je n'y ferai pas faute, comptez sur moi et la prière saura compenser ce que tous mes efforts ne sauraient d'ailleurs acquitter. Veuillez croire, en en donnant l'assurance à mon oncle et à mes cousins, que la moindre part ne sera pas pour vous

Votre neveu et filleul

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

4. Décembre 1844

Macao

J'aime à croire Ma chère tante que vous aurez reçu une petite lettre à votre adresse confiée au terrible élément dans je ne sais quelle partie du monde. Toujours est-il qu'elle fut envoyée, remise aux soins obligeants de notre bonne mère et reine Marie et dès lors si elle n'est pas arrivée, elle arrivera ; c'est mon désir. La vôtre du mois de juin, que je n'ai pu lire sans émotion et sans me rappeler mille moments que la réunion seule du paradis nous fera retrouver, m'est parvenue après une navigation sans doute heureuse. Qu'elles sont bonnes les lettres des personnes qui vous sont chères quand on est au bout du monde. Je les lis, je les relis, mon cœur les repasse et puis je trouve consolation, bonheur. J'y vois des détails sur tous ceux que j'aime et que j'ai laissés pour un peu de temps. Vous m'avez toujours ainsi que mon oncle témoigné tant d'attachement, de bonté, vous savez bien que mon cœur n'y est pas resté insensible et la distance resserre tous ces liens loin de les rompre ; si vous ne le savez pas je puis vous l'assurer. J'en suis presque étonné ; il semble qu'éloigné de ses plus chers amis on doit y penser un peu moins, pas du tout : le cœur vous y reporte sans cesse ; la prière ne se fait bien que dans leur union, leur souvenir n'est jamais distraction : les aimant en Dieu et pour Dieu on lui parle de ceux que l'on aime et toute la vie se trouve comme enveloppée de ce doux souvenir qui a pour tous des avantages aux yeux de la foi. Jamais la pensée de la France ne m'engage à y retourner, j'y étais heureux, trop heureux peut-être et Dieu permet que ce souvenir soit une consolation et pas une tentation. Ainsi vous pouvez bien le croire, pas de changement pour le cœur. Vous pouvez le dire à tous vos enfants, à ceux que je pourrais appeler mes frères de la jeunesse. S'ils me croyaient, s'ils me disaient leur ami, ils peuvent le dire encore et j'ose croire qu'ils n'ont jamais eu la pensée d'en douter. L'amitié rompt les distances, et le voyage lointain, en faisant battre le cœur par les flots et les vagues agitées, le rend semblable au roc de l'océan qui reste à jamais inébranlable et ne varie pas. Oh ! Oh ! voilà presque de la rhétorique ! Qu'en pensent nos jeunes littérateurs ? Un peu plus et je semais des fleurs que peut-être ne dédaignerait pas notre jeune amateur de la belle nature – qu'il vienne dans ce pays et je lui montrerai d'arides montagnes que mon pied foule fréquemment. Au milieu de ces bosses de l'univers il verrait des gorges toutes riantes, fertilisées par les labeurs du Chinois et arrosées par le limpide ruisseau qui s'échappe au pied de la montagne et fait entendre son gazouillement rêveur dans ces lieux solitaires. Le promeneur bondit, il s'élance sur le coteau, il gravit la montagne, tout à coup il touche au sommet et là il voit tout : du beau, du joli, de l'aride, des terres quasi-volcanisées. Voilà les environ de Macao – un peu de tous les genres mais rien qui puisse faire tomber en syncope. Du reste ce dernier effet est peu désirable. Pour avoir tout ce coup d'œil, il faut franchir la fameuse porte chinoise placée non loin de la ville Portugaise et jadis infranchissable – quelques êtres trouvent encore qu'il y a quelques dangers ; c'est faux archi-faux. Nous y allons tous les jours de congé, nous visitons ville, villages, rizières, montagnes, pagodes, et même les redoutables forts que l'autorité elle-même nous montre en détail après nous avoir offert la tasse de thé et la cigarette, pour nous faire admirer la facilité incroyable avec laquelle on peut passer à côté de la forteresse sans être exposé à ses coups. Oui on est bien tranquille. Huit jours après cette expédition au fort voisin de la ville, le mandarin commandant cette forteresse nous rencontre et il nous engage à aller le voir de temps en temps, les poignées de main sont échangées, qu'elle franche amitié – on dit malicieusement que la véritable entente cordiale est entre la France et la Chine.

Vous vous attendez à entendre des merveilles, dans une lettre d'un missionnaire apostolique. Eh bien j'ai dit mes prouesses. Je suis Gros-Jean comme devant. J'ai conservé

l'habitude du lever du matin, des repas et du coucher – et sans avoir changé ni de peau ni de caractère, ni d'occupation je suis encore moi. A Macao comme au Séminaire de la rue du Bac, toujours moi et malheureusement je ne change pas, même en ce qu'il faudrait réformer. Priez Dieu qu'il m'accorde ses grâces afin que plus fidèle à sa voix et plus docile à tout ce qu'il demande de moi je puisse au moins annoncer quelque bon changement, pour mon avancement et dans l'intérêt de tous.

Je vais encore essayer, pour cela je deviens anachorète, une retraite va commencer pour moi tout seul – Oh il va du coup devenir bien saint. - Hélas j'en ai bien fait dans ma vie, plaise à Dieu au moins que je fasse celle-ci bien.

Adieu ma chère tante demandez que j'attende patiemment le jour du départ, jour de joie et de bonheur. En attendant toutefois je ne crève pas de chagrin, je fais du bon sang, on peut s'égayer partout, même avec les absents ; j'en profite ; si plus tard tout n'est pas risible, alors comme alors. En attendant pourquoi se casser la tête, si vous voulez bien m'écrire donnez moi des nouvelles religieuses à force, elles donnent la vie. Mille choses à tous, à mon oncle, à mes cousins, cousines, proches, éloignées ; à la famille Baudalet, Laborde etc. aux amis. Il reste encore un coin de cieux, vite je vous le donne vous n'avez pas la plus mauvaise place.

Votre neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

Je relis cette lettre et, j'en suis tout honteux, je n'y trouve rien. Pas de nouvelles religieuses, mais j'ai donné dans celle adressée à ma famille le peu que j'ai pu connaître dans **** petit coin et dans l'isolement où je vis, je n'ai pas eu la pensée de les répéter. J'ai pris la plume pour causer quelques instants et puis écrivant pour ainsi dire à la hâte, j'ai écrit ce qui venait ; j'ai bien peur de ne jamais changer. Enfin veuillez bien recevoir cette lettre telle qu'elle. Avec le temps peut-être il y aura du mieux. Elle vous prouvera du moins que je pense à vous et pour le reste vous prendrez ce que vous pourrez à Amiens. Et puis, faute grave dont je m'aperçois à l'instant, le nouvel an va commencer et aucun vœu de ma part. Pour réparer j'en voudrais en charger un bâtiment, tous meilleurs les uns que les autres. A défaut de navire je les mets sur le papier et croyez que cette petite ligne contient pour vous tous les meilleurs vœux que l'on puisse faire.

Tout à vous

A. D.

5. 27 août 1845

Mont-sié près Chang-hai

Un petit mot Ma bien chère Tante avant de quitter la Chine, je sais qu'il sera bien reçu – Vous voulez bien prendre tant de part à ce qui me concerne que vous participerez à mon bonheur. Vous en connaissez la cause. Je pars pour la Corée ; vraiment j'en suis confus, le bon Dieu me gâte, la bonne Vierge Marie est trop bonne. J'avais bien ce désir, c'était pour moi une espérance que la S^{te} Vierge entretenait tout doucement dans mon cœur, toutes les circonstances semblaient s'y opposer et toutefois, sans rien manifester à qui que ce soit j'entendais au fond du cœur la douce voix de Marie. Elle semblait me dire que mes désirs seraient exaucés. Maintenant la bonne mère achèvera son œuvre, j'en ai la confiance. Que je suis heureux ! Je pars avec Mgr le Vicaire Apostolique et un Diacre coréen ordonné par Mgr ces jours passés portera le nombre des prêtres qui vont tenter l'entrée de ce pays de si difficile accès. Nous allons par mer et nous entrerons certainement. Combien de temps y resterons nous ? Dieu seul le sait. Mais cela importe peu, si nous pouvons rester, il y a une moisson admirable à recueillir. Le sang des martyrs a germé – Si Dieu permet que l'on nous arrête, j'espère expier beaucoup par quelques souffrances et obtenir de la miséricorde de Dieu une petite place en haut, et de mon petit coin je n'oublierai pas vous et les vôtres. Mais je m'abuse, je raisonne sur des possibilités peu probables, c'est le temps de travailler et non celui de jouir. Aussi priez pour moi. Si chaque jour tous les membres de votre famille disaient un petit mot pour moi à la S^{te} Vierge, vous feriez un acte de charité bien placé.

Et puis n'oubliez pas nos bons chrétiens. Oh ! si je savais la langue dans quelques semaines je les soulagerais, mais il faut apprendre la langue avant de se mettre à la besogne. Nous partons à bord du Raphaël – C'est le nom donné par nos Coréens à leur barque, Mgr l'a confirmé – c'est de leur part une heureuse idée. Ce Saint Ange les a protégés et le fera encore – mais surtout nous arborons l'étendard de Marie, étoile et maîtresse de la mer et dès lors que pourrions nous craindre !

Rien de nouveau à vous marquer sinon ma joie dans ce pays, en entendant les chrétiens chinois chanter leurs prières. Ici près de Chang-hai la liberté est pour eux entière. Notre Diacre coréen a dit sa première Messe au petit Séminaire à huit ou 9 lieues d'ici et nous entendîmes le chant du *veni creator* exécuté assez bien par ces jeunes Chinois. Toutefois cela ne valait pas les chants de Paris. Dans les villages où il y a assez de chrétiens et quand ils ne sont pas trop pauvres on fait bâtir une espèce de maison de Dieu ainsi composée. Il y a une chapelle renfermée dans les bâtiments, un certain nombre de chambres tout autour pour recevoir les Pères. Et une habitation séparée pour des vierges chrétiennes qui soignent la chapelle et la maison. J'en ai vu ainsi plusieurs très convenables et assez vastes. Dans l'une se trouvaient vingt vierges car en Chine beaucoup de jeunes personnes consacrent à Dieu leur virginité et restent soit chez leurs parents soit pour le service des Eglises. Pour l'ordination de notre coréen, tout était plein, plus que plein, ce fut un beau jour pour les chrétiens et pour nous.

Adieu chère tante j'écris à bâtons rompus, excusez-moi, je le fais simplement mais de tout cœur. Merci à mon oncle de son fréquent souvenir, amitiés bien franches à tous les chers cousins et mille choses à tous ceux qui s'intéressent à moi surtout force prières. Enfin j'ai fini. Tout à vous pour la vie.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

6. octobre 1847

Ma bien chère tante,

Si quelques lignes de votre filleul ne sont pas reçues par vous sans intérêt, jugez qu'elle dut être ma joie, quand au milieu d'un gros paquet de lettres je reconnus plusieurs feuilles de votre main. Ici pour nous l'Europe est comme ensevelie, la famille comme anéantie, et si par hasard quelque chose de ces lointains pays nous parvient, c'est un moment de joie, de bonheur que la plume ne saurait décrire. Dans l'état où nous sommes, nous n'avons d'occasion possible qu'une fois l'an ; l'année dernière nos lettres ne s'étant pas trouvées à temps aux frontières, nous avons reçu à la fois vingt mois. Pour mon compte environ soixante et dix lettres qui m'ont procuré et me procurent encore de vives impressions. Qu'il m'est doux de penser que vous et les vôtres me conservent encore l'amitié que plusieurs années de rapports avaient rendue si forte. Il est donc vrai que la religion a une force et un empire surhumains. Toutes les distances possibles nous séparent et toutefois souvent nous sommes réunis, ma pensée se reporte bien fréquemment près de vous ; au milieu des misères et des tracas un retour vers le passé me console et me conforte ; surtout au pied des autels j'aime à m'unir à toute votre famille qui m'est si chère et quelle joie quand un nouveau témoignage par écrit vient me dire que là bas les cœurs sont encore les mêmes. C'est un océan, ce sont des terres qui nous séparent, mais n'importe l'union existe, chère tante, quelle douce pensée. Que de fois surtout mes vœux se sont tournés vers vos peines et vos tracas. Je n'ai pas oublié pour les vôtres, non plus que pour les miens, que l'établissement est une chose difficile et là surtout j'ai voulu témoigner à vos fils l'amitié que j'ai conservée si sincère. Nombre de fois j'ai prié pour cette grande affaire, peut-être terminée aujourd'hui, du moins pour Gustave, mais je ne m'arrêterai pas. Dieu promet tout, mais à la persévérance. Du reste je bénis Dieu, tous les détails que vous me donnez me consolent et j'en ai la confiance tous, sans être devenus comme moi calotins, seront de bons chrétiens, n'est-ce pas mes amis ? Ici plus d'amis possibles, je conserve tous ceux que j'avais en France, eux ne m'abandonnent pas ; et puis cette douce pensée que la Sainte Vierge est aimée par vous, par les vôtres ; parlez lui donc souvent pour moi. J'allais dire que la Ste Vierge est le côté aimant de la religion, si la pensée du mystère de la Croix ne me l'eût fait placer aussitôt au second rang. Toutefois on a beau dire c'est la maman du Paradis.

Et puis que vous dire ? qu'en Corée comme en France, plus qu'en France il faut combattre pour se sauver: témoin votre pauvre neveu, témoins tous nos chrétiens dont la foi est vive, je crois, et toutefois les œuvres souvent peu riches devant Dieu. Rien de nouveau du reste ; depuis un an nous sommes tranquilles autant qu'on peut l'être sur un volcan, tâchant de courir et d'administrer tant que les lévriers ne seront pas à nos trousses et vraiment s'il n'y a pas de traîtres parmi nos brebis peut-être pourrions-nous encore rester cachés quelques années. De nouveaux frères il y en a, mais pas un grand nombre. Que de payens attendent pour se convertir l'ère de la liberté, les uns nous le disent, les autres ne nous connaissant pas le répètent à nos chrétiens. Dieu veuille qu'il ne soit pas alors trop tard pour eux. C'est comme en France on dit : demain je me confesserai, aujourd'hui c'est trop difficile et demain on est à quatre pieds sous terre. Quand donc viendra cette liberté ? viendra-t-elle de notre vivant ? Dieu seul le sait. Priez tous pour cette fin. En attendant nous ferons dans l'ombre l'œuvre de Dieu ; s'il nous donne forces et santé, nous aurons nos petites consolations, nos petits mérites. Dieu veuille qu'ils effacent et nos gros défauts et nos grosses misères. Ah surtout en priant pour la Corée, n'oubliez pas les missionnaires. J'ai eu il y a deux mois le plaisir d'une réunion avec Mgr, cela a lieu environ une fois l'an, Dieu permit que ces moments si désirés fussent éprouvés, nous restâmes ensemble environ un mois et puis maintenant il faut attendre l'été prochain. Il y a donc moins de visites d'amis ici qu'en France !.

Adieu ma chère tante, mille choses à mon oncle, ma tante Baudelot, famille de Livoy, cousins Lapinelais, Alfred, que je remercie vivement, si j'avais le temps je ferais une lettre pour lui dire ; de plus les Laborde, Courtin, Duperron, etc que tous prient pour moi s'ils m'aiment, et d'autres encore, communautés etc. etc. etc.

Tout à vous chère tante

Votre neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

7. Septembre 1848.

Ma chère tante,

Je suis à faire mon courrier d'Europe, il se compose d'un amas de lettres plus ou moins sottises plus ou moins absurdes, où je n'ai pu rien mettre d'intéressant malgré mon désir, et quoiqu'il en soit je suis fatigué d'écrire et toujours des fadaïses.

J'ai bien peur aussi de vous assommer par quelque lourde épître mais quoiqu'il en soit je vous prouverai que vous n'êtes pas oubliée.

J'ai beau chercher, rien d'un peu propre ne se présente j'ai détaillé quelques babioles à mes frères et sœurs et puis c'est toujours la même chose. Figurez-vous un vicaire desservant deux ou trois paroisses et allant successivement de l'une à l'autre, vous aurez à peu près ma vie, à la différence que je dessers environ cent paroisses, que la route soit au nord ou au sud, peu importe ; qu'elle soit en plaine ou en montagne c'est toujours une route, la seule différence est que mes souliers de paille ne valent peut-être pas les jolis souliers français et que dans la route je dépense un peu plus de sueur que les vicaires de France - mon costume est toujours le même, le grand chapeau de paille et la grande lévite de toile grise, c'est-là mon fort et je ne le quitte qu'à l'extrémité. Quand je dois passer par des pays où ce costume est trop suspect, force est de revêtir l'habit de gentilhomme et de mettre ma face au grand jour; c'est ce qui m'arrive assez peu, et dans les mauvais pas je fais route de nuit, absolument comme les voleurs.

J'ai fait jusqu'à présent deux fois et demi la visite de tous mes chrétiens, je connais toutes les montagnes des environs, chaque pierre m'est connue et par contre-coup je suis assez connu des voisins. On demande toujours quel est donc le singulier personnage qui va ainsi de montagne en montagne et que personne ne voit, c'est un problème que les plus malins devinent à moitié, quelquefois même nous sommes accostés par des gens un peu huppés qui selon la coutume demandent la généalogie. Il faut bon gré mal gré décliner quelques titres, je suis tour à tout père, oncle, frère ou cousin de ceux qui m'accompagnent, ma résidence change aussi selon les pays en un mot le talent est de bien conter l'histoire. Pendant ce temps je me cache de mon mieux la figure et en qualité d'homme en deuil n'ayant plus rien à faire en ce monde que de pleurer, je puis sans parler ne pas exciter trop les soupçons, mais toutefois ces circonstances-là sont un peu difficiles. Jusqu'ici ces rencontres n'ont pas encore de mauvaises suites, quelquefois le cœur bat un peu, d'autres fois je ris sous cape, espérant que Dieu me protégera.

Vous croyez que nous rencontrons partout des saints et malheureusement ce pays est comme la France où chacun pêche et où les élus ne sont pas le grand nombre. Si nous avons de bons chrétiens, il y en a aussi qui ne valent pas grand'chose, l'homme est homme partout. Nous sommes ici comme ailleurs pour conforter les faibles, relever les tombés, panser les blessés et même ressusciter les morts. Heureusement la foi est assez forte pour donner efficace à nos remèdes, et l'incrédulité n'existe pas. Priez seulement que la vie soit plus conforme aux principes de la foi et vous aurez rendu service à beaucoup.

J'ai reçu votre lettre de Mars -47, elle a passé seule par je ne sais quelle route de contrebande, car les lettres de ma famille ne sont que de Janvier. J'ai lu le petit mot de Théophile avec bonheur et je prie Dieu de bien arranger les affaires de vos deux enfants. Peut-être au moment où j'écris l'un et l'autre sont-ils établis. Du reste je n'ai pas attendu ce moment pour me souvenir d'eux devant Dieu, c'est le pain de chaque jour que je demande pour eux.

Adieu ma chère tante priez bien pour moi, que Dieu me donne un peu de foi pratique et de générosité à son service. Rappelez-moi s'il vous plait au souvenir de mon Oncle, de tous mes cousins, cousines et amis. Je les comprends ici in globo mais dans le cœur ils sont bien particulièrement écrits.

Votre tout dévoué neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

8. 21 septembre 1849

Ma bien chère Tante,

Cette date, si je ne me trompe, est celle du jour où, réuni à ma famille dans la petite maison de Bergicourt, il fallut se dire adieu et se donner le grand rendez-vous de l'Éternité, c'était il y a six ans si je ne me trompe et ensuite il ne me fut plus permis de voir que ma marraine, autrement dit, seconde mère. C'est dire que tous ces souvenirs ne sont pas encore effacés de mon cœur. Ils disparaissent bien parfois. Et quand on se trouve absorbé par le ministère et les courses ces impressions disparaissent bien pour un temps, la France, la famille, tout cela ne vient qu'au temps de la prière et de la S^{te} Messe. Mais aussi faut-il dire qu'à ce moment ils ne manquent jamais de venir, c'est le premier article du memento. Dire que vous et votre famille en faites partie, c'est inutile, cela va sans dire. Vous supposez toujours que je suis mort et cependant je vis, ne me mettez pas sitôt au nombre des Bienheureux d'autant plus qu'il est bien difficile de parvenir à ce but. Nos années se passent je ne sais comment, l'âge avance, le terme approche et on est étonné de se trouver toujours de moins en moins préparé. Nos années s'écoulent ici comme en France, je veux dire rapidement et les événements se succèdent.

Il n'y a pas une année où des alertes ou choses semblables ne nous mettent sur le qui-vive et toutefois jusqu'à présent rien de très grave, nous pourrions selon toute apparence tenir encore un peu. Un grand événement a eu lieu cette année, c'est la mort du roi, ce jeune roi débauché et sans expérience dont j'ai parlé dans mes lettres des années précédentes. Il est mort comme il le méritait, rongé par ses débauches et n'a laissé, Dieu merci, aucun regret dans le cœur de ses sujets. Il est difficile de calculer maintenant les suites de ce changement ni de prévoir ce que nous y gagnerons. Nous ne pouvions rien perdre, le nouveau roi ne peut être pire, le royaume doit y gagner. Mais pour nous, Dieu seul sait s'il y aura avantage. Nous attendons la suite priant le Seigneur de rendre favorable à sa cause le jeune roi âgé de dix-huit ou neuf ans ; ce sera tout un changement de ministère, peut-être de système, rien de clair. Ainsi vos prières aussi se dirigeront de ce côté, que Dieu touche seulement le cœur du prince et les sujets suivront sans effort. Au milieu de tout cela nous avons filé notre nœud assez paisiblement, roulant à l'ordinaire la bosse sur les montagnes et donnant les sacrements aux hommes de bonne volonté.

Pendant ce temps que se passe-t-il chez vous ? Comment vont les affaires au spirituel et au temporel ? Vos aimables lettres me le disent chaque année et vraiment la lettre du mois de mars a toujours le bonheur de se faufiler et de me parvenir à la fin de l'année.

Je remercie Dieu d'avoir accordé un heureux mariage à Gustave, mais comment faire connaissance avec cette chère nouvelle cousine, voilà toute une génération que je ne pourrai connaître. Du moins les cœurs ne seront pas froids et la connaissance spirituelle aura bien lieu, j'espère.

Vous aurez des détails par des lettres plus étendues je ne répète pas dix fois les mêmes choses. Veuillez seulement assurer toute la famille résidant à Paris y compris les cousins et cousines les plus éloignés de mon affectueux souvenir. Je quête des prières à tous, pour moi et mes brebis. Mon oncle voudra bien partager avec vous l'assurance de mon respectueux et inviolable attachement.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

9. Septembre 1850

Ma bien chère Tante,

J'ai reçu l'hyver passé votre aimable lettre, y joint un mot de mon oncle; ce fut avec plus de joie que jamais, tant à cause des circonstances (je revenais de l'autre monde) que des évènements importants dont elle m'apportait la nouvelle. Dieu soit loué à jamais, il n'abandonne pas ceux qui mettent sa confiance en lui, nous en avons eu mille preuves, et le moindre doute pourrait-il nous rester à ce sujet. Au milieu des dangers que vous avez courus il a fallu une protection bien spéciale pour qu'aucun proche n'ait péri – et aujourd'hui où en êtes vous ? la tranquillité est-elle un peu rétablie ? C'est ce que j'ignore et ce qui me rend bien inquiet. Pauvre France ! si j'y étais encore peut-être serais-je moins tranquille que dans ce pays barbare- que vous est-il réservé ? Au milieu de tout cela je bénis Dieu de voir la religion se soutenir, et ne pas perdre. Quel sera son sort en France ? Où en est le souverain Pontife ? Tout cela me tient vivement au cœur et ne me laisse pas tranquille. Dans la famille les choses ne vont pas mal, votre postérité s'accroît et grandit ; quel bonheur d'apprendre que la vertu grandit avec tous et que les traditions de famille se conservent. Au milieu des bouleversements on sent plus que jamais le besoin de se rattacher à Dieu de mettre sa conscience en état, en un mot c'est un spécifique unique pour opérer la fréquentation des sacrements et secouer la tiédeur; qu'il ferait bon d'apprendre que toute la France est fervente et sert Dieu fidèlement ! Ce jour viendra-t-il ? y aura-t-il comme quelques-uns veulent le penser une régénération ? Je n'ose l'espérer. Et si par hasard elle avait lieu dans ce pays-ci qu'en diriez-vous ? Nous sommes en attendant dans la même position qu'autrefois, avec l'espoir assez fondé que le gouvernement ne s'occupera pas des chrétiens. C'est déjà beaucoup. Dieu permet cette espèce de tranquillité, il en saura tirer sa gloire. Pour ce qui est de liberté, il ne peut guère en être question. Mais c'est déjà beaucoup qu'on ne persécute pas, il y a tous les jours de nouvelles preuves que beaucoup de mandarins ou gens haut placés font en sorte de ne pas approfondir la question des étrangers. Loin de chercher à connaître positivement si nous sommes ou non dans le pays, ils craignent d'en avoir la certitude et souvent coupent court à tout ce qui peut donner l'éveil. J'ai donc vécu cette année comme les autres sans grands changements et sans évènements majeurs, sauf qu'une maladie mortelle m'a enlevé bien des forces que je recouvrerai difficilement. Tout à la volonté de Dieu. Des conversions il y en a comme par le passé quelques-unes, mais on ne les compte pas par milliers, un certain nombre de payens ont aussi entendu la bonne nouvelle, mais sont retenus par le respect humain ou la crainte de se perdre, eux et leur famille. Ainsi donc pas de grandes nouvelles, rien qui puisse vous faire sauter de joie. Pour nous, nous sommes contents du statu quo, et nous demandons à Dieu de le conserver long temps, faute de mieux. Je pense toujours à toutes les branches de la famille et à ceux qui en sont les amis. Il faut cette année compter en moins cette bonne tante Baudalet qui nous aimait tous et à laquelle aussi chacun était attaché, je lui ai payé selon mes forces un tribut de reconnaissance par l'offrande du St Sacrifice aussitôt que je relevai de maladie. Je ne doute pas que cette perte ne vous ait été bien sensible et à mes oncles. Nous nous consolons en pensant que les premiers arrivés au but prépareront les voies aux autres. Mille compliments et amitiés à qui de droit – inutile de vous répéter combien votre abbé est attaché à son oncle et à sa tante.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

10. 17 octobre 1851

Ma bien chère tante

Il y a trois jours j'avais le rendez-vous pour la famille de Fossex, les trois Thérèse ont ensuite réclamé leur tour et je n'oublie pas que le vôtre est sous peu de jours. Voilà toute la consolation qui nous reste de penser l'un à l'autre, de prier l'un pour l'autre et pour des chrétiens ce n'en est pas une petite. Vous me suivez toujours du cœur, vous vous représentez l'Abbé bien grave, bien austère ; toutefois il n'en est pas ainsi, sauf quelques cheveux blancs qui se sont introduits sur mon chef et un visage passablement vieilli, dit-on, par les fatigues et les maladies, je suis toujours moi et pas trop grave, surtout lorsque rencontrant Monseigneur seul français qui soit aussi sur ce sol, nous nous permettons quelques distractions et n'avons pas scrupule de causettes bien joviales. Il faut bien quelquefois se divertir pour compenser les moments où on se trouve seul. Du reste le Coréen a un caractère gai et aime la plaisanterie, de sorte qu'avec un certain nombre de chrétiens il y a moyen aussi de se relâcher l'esprit à peu près comme on pourrait le faire dans une campagne de France, par exemple à Buisans ou Bergicourt. Vous voyez donc que ce n'est pas tout à fait la mort, il y a moyen de vivre à peu près dans ces pays qui vous paraissent si terrible et déjà six années révolues prouvent que Dieu nous protège, nous et nos chrétiens. Cette fois encore je n'ai rien de nouveau à vous communiquer, rien de grave ou de remarquable dans notre mission. Un peu d'agitation intérieure, quelques grands se dévorant l'un l'autre comme partout, quelques bruits de guerre civile ou intérieure se réduisant à des mensonges bien avérés voilà le résumé court, succinct et presque complet de l'année qui vient de se passer. Comme de coutume aussi on fit une fois courir le bruit que les lévriers étaient lancés à notre poursuite, mais le cœur ne m'en a pas battu plus vite, c'est toujours la même chanson et les mêmes sottises, on finira bientôt par ne plus croire aux persécutions que quand on se verra sous la chaîne ou la cangue. Du reste si vous voulez prendre modèle sur moi je vous dirai que j'ai été pendant dix mois un modèle achevé de vie cachée, c*****sant tout au plus la porte de ma chambre et à peine celle de la maison. A mes trousses de trouvaient quelques bambins depuis 38 jusqu'à 14 ans s'évertuant pour apprendre quelques mots de latin et s'en tirant tous plus ou moins mal grâce à la commodité des lieux, à leur génie supérieur et aussi à celui du professeur.

Je fais en ce moment une petite diversion près de sa Grandeur dans une maison ayant beau jardin et sous peu je dois repartir pour reprendre mon poste. Moyennant ce repos j'ai passé l'année clopin-clopant mais enfin je n'ai pas fait la culbute, c'est bien habile de ma part. D'après cela je n'aurai à vous vanter ni des courses vagabondes ni des prédications brillantes, ni l'administration de nombreux chrétiens, mon ministère s'est réduit à peu de chose, tout entier appliqué aux jeunes Coréens, l'espoir de leurs frères – Pendant ce temps d'autres couraient dans la plaine et la montagne et recueillaient comme par le passé, quelques nouveaux chrétiens mais non par milles.

De tout ce commerce j'ignore si mon âme a recueilli quelque avantage. Pas de mieux sous ce rapport et quand donc aura-t-il lieu ? Il est bien temps de commencer, puisque les cheveux blanchissent. Aidez-moi vous et les vôtres de vos prières. Envoyez-moi une partie de la surabondance des secours qui affluent à vos côtés et peut-être Dieu se laissera toucher et me touchera le cœur pour le rendre ce qu'il doit être.

Et je n'ai rien dit de tous ceux qui vous entourent, que je n'oublie pas et qui veulent bien se souvenir de moi. J'ai appris toutes les nouvelles bonnes et mauvaises et la perte de ma bonne Tante de Fossex et les maladies de plusieurs autres. De longues lignes n'ajouteraient rien à la consolation que vous avez puisée dans la considération de ses bonnes œuvres et de sa vie. J'ai prié, je prie encore tous les jours pour elle comme c'est mon devoir. J'ai eu des

nouvelles aussi de mon cher Oncle, des cousins que j'aime toujours autant, mais qui peut-être prennent modèle sur moi pour retarder et ne devenir tout à fait saints qu'au moment de la mort. Pensons donc tous que le temps passe et qu'on disparaît souvent du monde plus vite qu'on ne le pensait et puis que dire des familles Lapinelais, De Sivoy, de la Borde, de cette pauvre M^{de} Macron pour laquelle je prie souvent, sans oublier qu'il y a union avec plusieurs communautés, plus les familles Courtin et Duperron et Lacoingt et puis tant d'autres dont le nom se présente mais qu'il est trop long d'écrire. Veuillez bien dire à tous que je les prie de penser plus spécialement à mon âme, je fais mes efforts pour leur être utile mais si d'abord j'étais entièrement converti mes efforts seraient peut-être couronnés de plus de succès. Un bon jour encore à la famille Platel et puis c'est fini pour cette fois.

Adieu ma bonne tante pensez à moi et nous nous retrouverons un jour quelque part.

Tout à vous

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

Octobre 1852. Mes forces ne me permettent pas de vous écrire de nouveau. J'ai mieux aimé adresser quelques lignes à vos enfants...

Je n'ai rien à vous dire de particulier sur la perte de mon Oncle. Sa vie nous a édifiés, sa mort peut nous consoler, en tout c'est la foi qui peut seule venir à notre secours. J'ai payé et je payerai encore à mon Oncle au Saint Sacrifice le tribut de reconnaissance que je lui dois, comptez sur moi sur ce point. Vous me demandez quelques prières pour la bonne mort, je vous offre l'union d'un pater et ave tous les dimanches après la communion. Je l'ai fait depuis nombre d'années avec ma bonne grand'maman puisqu'elle aussi est allée recevoir sa récompense. Je continuerai à votre intention si cela vous agréé. Je n'oublierai pas non plus le bon M. Duperron. Vraiment les rangs s'éclaircissent. Mes amitiés à tous les parents et amis y compris M^{de} Foulon qui veut bien penser à moi devant Dieu.

Je pense souvent à la famille de la Borde et suis heureux d'apprendre son union à la famille de Livoy. A l'occasion mes amitiés aux deux jeunes époux.

11. 16 septembre 1853

Anniversaire du martyre de P. André prêtre coréen

Ma bien chère tante,

Je viens de relire vos dernières lettres et j'y vois combien Dieu vous éprouve depuis deux ou trois ans, j'espère que ce sont des épreuves d'amour et que chacun y trouvera son profit. Mon bon oncle n'a vu que le commencement des peines, n'est-ce pas une grâce de Dieu.

Je pense souvent à lui devant Dieu, il m'était si attaché et cela joint à la prédilection de ma marraine, n'étais-je pas un troisième fils dans la maison, je veux donc agir pour lui comme pour un père. Ma pensée se porte souvent aussi sur Alfred que la providence éprouve si fortement, si j'étais en France je pourrais le rencontrer de temps en temps pour le consoler, le fortifier avec cette chère Céline. Heureusement vous êtes là pour le faire et vous leur témoignerez de ma part combien je suis sensible à leur position, et combien j'essaye d'intéresser Dieu en leur faveur, demandant qu'ils reçoivent les peines comme les faveurs de la main de Dieu avec la pensée que souvent elle sont un grand moyen de nous préparer à l'éternité. Comme tout change dans ce monde ! Si je reparaissais au milieu de vous, que de vides, que de changements ! Vous dirais-je aussi nos changements et mes peines. Après avoir quitté tous les miens la bonté de Dieu m'a demandé il y a quelques mois le plus grand sacrifice peut-être qu'il y eût à faire en ce monde. Vous avez su l'an passé la maladie de Mgr Ferreol notre Vicaire Apost. Après neuf mois de souffrance il a quitté ce monde le 3 février dernier. Quelle perte pour notre Mission si pauvre et si éprouvée ! quel coup pour moi en particulier- Vous vous rappelez que dès Macao associé à sa Grandeur je l'accompagnai dans la fameuse traversée de Corée, la persécution de 46 fut passée dans sa compagnie, sept ans de travaux sous sa direction alors que nous étions seuls dans ces parages, jugez de l'union, de l'amitié intime qui a dû être formée. Il a fallu se séparer, Dieu l'a demandé, que sa volonté soit faite, mais c'est un coup bien lourd à porter. Je le regrette de plus en plus, je sens tous les jours davantage combien j'ai perdu, et dans ces pays-ci qu'y a-t-il pour remplacer : Priez Dieu je vous prie pour le repos de son âme et puis pour moi.

Après cela rien de remarquable parmi nous. Le gouvernement nous a laissés assez tranquilles, il ne s'est pas occupé de nous, nous avons pu faire comme de coutume l'administration des chrétiens, et aussi recueillir certain nombre de nouveaux chrétiens. Leur joie, leur bonheur fait le nôtre et compense les quelques peines et travaux qu'il faut subir chaque année. Mais par quel hasard me croyez-vous entièrement prisonnier, pouvant à peine voir la lumière du soleil, faisant le métier de hibou qui se cache le jour ? Oh ! nous n'en sommes pas là. Il faut il est vrai se tenir caché, se déguiser, on n'a pas toute la liberté possible mais quand on doit prendre un peu de repos, on choisit un lieu tranquille, où les payens ne viennent pas trop souvent, on est alors à peu près libre. Si par précaution on ne fait guère d'excursions sur les montagnes voisines, on peut bien et très librement sortir dans la cour ou dans les lieux voisins de la maison, on se promène un peu, on voit de près ou de loin les moissonneurs, on cause avec l'un et l'autre et il y a bien quelques petites distractions. Si vous m'aviez vu me recréer avec les bons chrétiens du village où j'habite, jaser avec eux, m'amuser sur les bords de l'eau du ruisseau, prendre quelques bains dans un charmant lieu préparé par la nature et achevé par nos mains, vraiment vous auriez joui de notre joie ; c'était presque tous les jours fête de famille ; histoire, chants coréens, régala, tout est mis en jeu et vraiment plein de sel. Avez vous eu de si belles choses dans votre somptueuse capitale, vraie caverne de la sombre politique ? Nous avons eu toutes les vraies récréations du bon vieux temps, musique de chalumeau, flûte etc. ... sans parler de tant d'autres choses. C'est délicieux. Malheureusement les chaleurs ont été trop fortes et la sécheresse de même ; dans les environs on pourra recueillir

de quoi manger, mais dans certaines provinces il n'y a rien du tout dans les champs et l'année sera bien difficile.

Voulez-vous encore un petit mot de moi. Ma santé n'est pas fameuse, mais il y a moyen de vivre ; en se ménageant je pourrai attendre encore longtemps le grand jour à moins que Dieu n'en dispose autrement. Je ne suis pas ami du riz, j'en fais passer quelque peu tous les jours pour me sustenter. Jamais la tentation d'en prendre à l'excès(?) ne se présente c'est fort heureux, tant d'autres se perdent par des excès de bouche. Mais depuis un mois et plus je fais bombance de pommes de terre, c'est vraiment bien bon ; malheureusement le peu que les chrétiens cultivent pour nous (car ailleurs on ne s'en occupe pas) a totalement manqué cette année, c'est une disette affreuse de pommes de terre. Après avoir dévoré le peu qu'il y avait dans ce village j'ai fait mendier dans de grandes chrétientés à huit ou neuf lieues d'ici, tout fut épuisé. Aujourd'hui j'envoie à une quinzaine de lieues chercher des chères pommes de terre et le tout épuisé, force sera de se remettre au riz. Voilà comme je vis, quelquefois gaillard, quelquefois épuisé, un jour tranquille et un jour un peu inquiet, ayant mes alternatives comme tout homme de ce monde. Ainsi il y a encore moyen de ne pas trop s'attacher à la terre, de la regarder comme un lieu d'exil et de pèlerinage, et d'élever ses pensées vers un séjour meilleur, lieu de repos constant. Tâchons d'y penser de part et d'autre pour nous y rencontrer.

Mon souvenir amical à toute la famille, puis aussi aux autres personnes qui pensent à moi tels que M. Courtin, famille Duperron, M^{de} Foulon etc. ...

Adieu très chère tante, priez beaucoup pour moi, j'en ai plus besoin que vous ne pensez, du reste vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

Votre très affectionné neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

12. 1^{er} novembre 1854

Ma bien chère tante

Quoique je sois bien pressé je ne puis me résoudre à laisser partir le courrier sans un petit mot pour vous. Il me serait trop pénible de penser au serrement de cœur où vous vous trouverez en apprenant qu'il n'y a pas une ligne à votre adresse. Je partage souvent par la pensée la peine où vous vous trouvez peut-être encore aujourd'hui, toutefois j'ose espérer que toutes les affaires auront été arrangées et que votre position sera un peu moins cruelle. Que dire au milieu de tout cela sinon que nous devons profiter de tout ici bas pour nous préparer une riche demeure dans l'éternité. Dieu éprouve ceux qu'il aime, et quoique ces épreuves soient bien amères, j'espère qu'il saura les adoucir pour vous et pour toute la famille Platel. Les croix sont partout et sans venir en Corée vous avez su en trouver de bien lourdes ; j'y pense quelque fois quand j'ai des lourdeurs sur le cœur et je me figure que chacun doit avoir les siennes ; les miennes sont peut-être légères en comparaison de bien d'autres qui n'ont pas été au bout du monde. Donc par conséquent il est entendu que nous demanderons à Dieu de les supporter chrétiennement et de nous en faire tirer du fruit.

Mais savez-vous ma chère tante qu'il y a peu de temps notre charmant gouvernement a bien voulu me couper les jambes sans s'en douter ; oui je suis sans jambes c'est-à-dire que depuis bien longtemps je me servais de chaise à porteur comme de bâton de vieillesse et je pouvais par ce moyen faire mes courses plus facilement. Or voilà que par un édit descendu du trône de la Corée on prohibe ces charmants véhicules et je me trouve réduit à former projet sur projet pour aviser au moyen de remplacer mes béquilles. C'est ce que j'appelle une persécution. Vous rirez de pareille persécution mais si elles ne valent pas celles que subit Saint Paul, elle pourra bien pour moi avoir quelque mérite; donc je vais prendre mes jambes à deux mains et me traîner comme je le pourrai dans les lieux que j'aurai à administrer. Souhaitez-moi bon voyage et rappelez-vous que si désormais je viens à tomber ce sera de moins haut que par le passé, par conséquent il n'y a plus aucun danger à craindre. Or pour vous prouver que tout ira bien j'ajoute que mon administration s'est commencée il y a quelques jours et ce fut par une course de vingt lieues, mais je la fis monté sur un beau coursier que tout le monde admirait à mon passage et ce fut un plaisir, maintenant je vais de montagne en montagne dans le voisinage et je revois mes bons chrétiens heureux aussi de me retrouver ; ils sont toujours à peu près ce qu'ils étaient, et toutefois le nombre en augmente tant soit peu chaque année pour la gloire de Dieu et la consolation de ses ouvriers. J'ignore le nombre de baptêmes d'adultes qui ont eu lieu cette année mais c'est encore de quelques centaines et par conséquent nous ne sommes pas encore sans fruit de salut. Il y a ici beaucoup de bien à faire, mais les moyens nous manquent, je ne parle point de moyens pécuniaires car jusqu'ici rien ne nous a manqué, mais les hommes capables sont rares parmi les chrétiens et encore sont-ils liés par les lois impitoyables de ce pays, vous voudrez donc bien venir à notre secours plus que par le passé et arracher à la Providence quelques une de ces grandes grâces qui remuent les nations et secouent les peuples. Nous attendons ce jour pour vous annoncer des merveilles et faire bénir le nom de Dieu en grand. En attendant nous serons toujours unis de prières, nous nous aiderons les uns les autres et nous serons consolés.

Adieu ma bien chère tante, veuillez me rappeler au souvenir de toute votre famille et de celles qui se trouvent non loin de vous. Je pense beaucoup à tous. Qu'ils veuillent bien ne pas m'oublier. Un bonjour tout spécial aux cousins, le cœur y est toujours.

Votre tout dévoué neveu

A Daveluy Missionnaire Apostolique

13. Novembre 1855

Ma chère petite tante

Que devenez-vous depuis un an au milieu des tribulations que le bon Dieu permet vous arriver ? Etes vous encore avec la chère Céline ou avez-vous pu arranger quelque chose, il me tarde de le savoir. Car l'hyver dernier quelques lettres de ma famille me sont bien parvenues mais se fiant sur vous on ne me parle pas de votre famille. Or votre bonne lettre qui certainement est en route sera arrivée trop tard et nos courriers de mer ayant fait carte blanche, rien de vous ne m'est parvenu.

Je me console en pensant que quoiqu'il vous arrive Dieu vous fera la grâce de le supporter généreusement et d'en tirer parti pour le bien spirituel. Et puis encore notre brave Théophile s'établit-il ? Comment vont toutes ces choses-là alors que je me vois vieillir à pas de géant. Tout aura bonne issue je l'espère mais le défaut de nouvelles me laisse un vide dans le cœur. Je ne parle pas de tant d'autres parents ou amis qui sont non loin de vous, cette année le défaut des lettres me laisse dans la plus profonde ignorance, cependant je pense souvent à tous devant Dieu et tout ce que j'en apprends m'intéresse vivement. Pourquoi les correspondances sont-elles si difficiles !

Il parait que sous notre nouvel Empereur les choses se remettent à la satisfaction de tous les gens de bien. Que cette nouvelle me fait plaisir ! La France est toujours la même et peut marcher à la tête des nations, quand donc jouera-t-elle entièrement le beau rôle qui lui appartient. J'apprends aussi que tous les bons chrétiens sont en mouvement et veulent seconder le bien que font les pasteurs. Oh qu'il est bon et consolant de savoir tant de fidèles à l'œuvre pour le service du grand Père de famille, et moi aussi dans mon petit coin je tâche de pousser à la roue. Tous nous sommes unis dans un même but et pour arriver au même séjour.

Priez et agissez beaucoup pour moi, car ici les choses vont bien lentement et en petit, nous sommes des glaneurs et encore pour ma part je ne puis suivre que de très loin les moissonneurs ; toujours très occupé, le travail d'une année est si peu que je n'ose l'écrire. Environ deux mille confessions et quelques baptêmes, puis dans les intervalles quelques travaux de linguistique ou de publications religieuses. Ce serait l'affaire d'un mois pour des gens comme il faut, mais pour moi c'est le travail d'un an bien complet et malgré mes efforts pour courir à bride abattue. Pauvre sire, qu'es-tu devenu ? allez vous dire. Je suis devenu un homme encore plus inutile que par le passé, or jugez de là si je suis digne de faire de vieux os. Toutefois je les conserverai autant que Dieu voudra me supporter ou m'employer à quelque chose et la fin arrivera quand il commandera.

Pas d'histoire à vous conter, je n'en connais pas ; pas de contes ou de blagues je ne sais plus en faire. N'attendez plus rien de moi, je suis blasé sur les travaux et le vieux Antoine n'a plus que le moyen de vous dire bonjour en passant, et bien lentement. Je suis en retard de deux mois sur mes occupations habituelles, sans parler d'autres affaires pour trois ou quatre ans qui font antichambre autour de moi sans pouvoir jamais passer à l'ordre du jour. La faute en est à ma lenteur, à mon peu de moyens pour les expédier comme il serait à désirer. Mais bref là-dessus vous croiriez bientôt que j'ai un portefeuille important près de sa majesté coréenne. Or à vrai dire je n'ai pas encore eu d'audience et je n'ai entrevu qu'une seule fois sa noble face lors d'un voyage que je décrivis par le passé. Ainsi je suis Gros-Jean comme devant et toutes mes affaires n'en sont pas moins mon devoir et mon fardeau.

Des respects d'un côté, des amitiés de l'autre et puis compliments partout à qui se souvient de moi. Je mentionne toutefois Gustave et Théophile qui sont trop près pour ne pas faire unité avec vous.

Adieu chère tante, des prières, des prières, oui des prières, car l'âme est encore plus

faible que le corps. Je ne vous oublie jamais et suis encore

Votre abbé A. Daveluy Missionnaire Apostolique des Missions Etrangères

14. 4 novembre 1856

Ma bien chère Tante,

Attendez-vous des nouvelles de la Corée ou pensez-vous que je sois débarrassé des misères humaines ? Quoiqu'il en soit je me flatte que vous voulez bien de temps en temps penser à moi devant Dieu et m'aider à remplir les desseins qu'il a sur moi. Mes dernières lettres étaient du printemps et le navire qui s'en est chargé aura fait savoir à tous ceux qui s'intéressent à nous que la Providence nous a bien protégés et accordé un bienfait à nul autre pareil. Le Jeudi après Pâques au point du jour, alors que je faisais ma prière du matin, Sa Grandeur M^{gr} Berneux notre vicaire apostolique entra dans sa maison de la capitale où j'étais pour l'attendre. Vous dire ma joie, celle de toute la chrétienté ne serait pas chose facile. Depuis si longtemps nous demandions cette grâce à Dieu. Le cœur est plein, le bonheur semble presque parfait. Ce n'est pas tout, Mgr a pu nous amener deux confrères pour soulager la mission et unir leurs efforts aux nôtres. Tout se fit sans accident et tout le bagage put nous arriver à bon port. Jamais le clergé ne fut si nombreux dans ce pauvre pays. Jamais nous n'eussions pu si bien espérer; de cela seul ne devrions-nous pas conclure que Dieu a des desseins de miséricorde sur ce pays si longtemps éprouvé ? Je ne tarirais pas s'il fallait vous dire tout ce que nous espérons de cette heureuse entrée. Sa Grandeur a de plus tout ce qu'il faut pour le bien de la Mission sans parler des qualités si précieuses qui le rendent notre bon père et notre ami. Tout est pour le mieux, à Dieu actions de grâces. Mais si nous considérons un autre point de vue nous nous rappellerons que nous sommes en Corée. Nous avons passé il est vrai une année assez tranquille, sans grande persécution. Toutefois, de plusieurs côtés, des chrétiens pris et emprisonnés, quelques-uns envoyés en exil, d'autres non délivrés et dont les affaires peuvent avoir des suites: voilà ce que nous rappelle le séjour peu sûr où nous sommes et le peu de fond que l'on peut faire sur l'avenir, si Dieu cessait un instant de nous couvrir de ses ailes. Au milieu de cela nous osons espérer la tranquillité et l'administration est commencée sur le pied ordinaire. Ne dirait-on pas que sur cette terre il faut toujours avoir quelques soucis. En temps de guerre on est plus sur ses gardes, dit-on; nous devons donc remercier Dieu de nous tenir en haleine ; seulement priez-le de permettre que nous profitons tous de ces dispositions de la Providence et qu'en paix ou en guerre nous travaillions toujours à la gloire de Dieu et à notre sanctification. Pendant le cours de cette année, j'ai été assez peu dans l'administration, des travaux sédentaires m'ont occupé davantage, toujours cependant pour le bien et le succès de notre œuvre. L'année se passa à peu près, les forces n'augmentent pas mais aussi rien de grave ne m'a tourmenté. Je mène mon petit train et me rends utile le plus que je puis. Je passe encore en ce moment quelques jours pleins de charmes près de Sa Grandeur, puis vais continuer mes travaux de cabinet pendant l'hiver. J'en ai pour longues années si mes supérieurs le trouvent convenable et avantageux.

Je pense souvent à toute votre famille dispersée un peu de tous côtés, je vous suis dans le peu de joie que vous pouvez avoir au milieu de bien des peines que Dieu permet pour sa gloire. Après tout, combien de temps doit durer l'épreuve de ce monde ; la plus longue vie est bientôt passée et qu'importe comment elle se passe extérieurement pourvu que nous atteignons tous au but. Courage et confiance c'est le refrain de nos contrées et il doit être aussi le vôtre. Chacun a sa part dans le calice des tribulations, le plus heureux n'est-ce pas celui qui en fait son bonheur. Je compte beaucoup sur votre obligeance pour me rappeler au souvenir de tous nos parents. Les familles Livoy et Laborde sont sans doute près de vous. – La famille Lapinelais est sans doute encore à Paris. Veuillez leur présenter mes affectueux compliments. Je n'oublie pas le bon M^r Courtin, plein de jours et de mérites aussi ; les familles, Duperron, Lacoingt, Foulon et les autres qui veulent bien s'intéresser à moi sont souvent à mon memento. L'Union des cœurs vaut mieux que celle des corps: qu'elle est consolante au bout du monde !.

Adieu bien chère Tante, embrassements aux chers Cousins, aux Platel que vous avez peut-être encore chez vous, aux petits enfants s'ils savent que j'existe. Priez pour moi comme je le fais de si bon cœur pour ma chère Marraine.

Votre tout dévoué neveu

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

15. 5 Octobre 1857

Ma bien chère Tante et marraine,

Votre bien chère lettre de mai passé a eu la bonne inspiration de ne pas divaguer en route et m'est arrivée fort heureusement – Sa lecture fut pour moi un moment de jouissance par tous les détails que vous voulez bien m'y donner sur toute la famille mais en même temps elle m'a donné la preuve qu'il n'y a pas besoin de venir en Corée pour avoir ses peines et ses tracas. C'est là l'apanage de ce malheureux monde déchu, mais aussi pensons avec consolation que c'est souvent le partage des amis de Dieu. Il nous éprouve par là, veut nous purifier, nous détacher de ce qui doit nous perdre et combien de fois notre salut n'est-il pas visiblement mis en sûreté par ces circonstances si amères à la nature. Les bonnes nouvelles de tous vos enfants et petits enfants me comblent de joie, quelque amélioration pour le pauvre Alfred, les enfants grandissant en âge et en piété cela me fait bien. Mais quand apprendrai-je que toute la famille s'est réunie en faisant abstraction du passé et ne pensant plus qu'à affermir les liens d'amitié et de charité ? Que Dieu veuille hâter cet heureux moment si désirable sous tous les rapports.

Vous pensez encore à moi bien chère tante, et je suis trop heureux de vous dire que nos pensées sont souvent réunies. Je voudrais pouvoir vous mettre à même de suivre plus en détail mes démarches, mais que vous dire de moi ? rien absolument, toute ma vie est tellement triviale, monotone que rien d'intéressant ne peut s'en rapporter. Nous trouvant soulagés un peu par l'arrivée de confrères on a pensé qu'il fallait s'occuper de travaux très urgents pour le bien de la mission et c'est à moi que M^{gr} a voulu les confier comme moins neuf dans ce pays. J'ai donc passé toute cette année au travail de cabinet. Vous croyez peut-être que cela ne me convient pas. Au contraire, c'est parfait. N'ayant plus mes anciennes forces de la jeunesse, je me trouve mieux du repos, je suis, ne vous en effrayez pas, un jeune vieillard, passablement grison, auquel les grandes courses, le tapage et tout le brouhaha des administrations ne vont plus qu'à moitié et je me trouve fort bien de cette nouvelle position plus paisible. Et puisque l'ordre de mes supérieurs m'y a appelé tout est pour le mieux. Ce n'est pas que je ne doive plus administrer les chrétiens : pour quelque temps je ne l'ai pas fait et voilà tout. Par la suite aussi probablement les travaux sédentaires formeront une partie de ma tâche mais qu'importe, pourvu que l'ordre de Dieu s'accomplisse et que la mission y trouve son fruit. Donc vous me suivrez souvent dans ma chambre – Mon appartement se compose de deux pièces assez élevées et bien éclairées pour le pays. Mon autel, qui forme aussi mon armoire et ma bibliothèque est à mes côtés, un tapis pour m'asseoir sans parler de la natte, une petite caisse qui me sert de table à écrire quand mes genoux ne font pas cet office – voilà ce qu'on appelle une maison passable en province. Dieu veuille qu'elle soit pleine de vertus et que la bonne odeur se répande à l'entour sur tous les payens, mais hélas !! Du reste je suis étranger à ce qui se passe au loin, vous apprendrez seulement que notre voisin et sa femme, payens, ont mordu à l'amorce et le mari déjà instruit va être baptisé ces jours-ci ; puis un de ses cousins à deux ly d'ici ne tient plus contre la grâce et va se mettre à la pratique. Voilà pour ce qui m'entoure. Au loin nous avons, dit-on, le même succès que par le passé, tout ira parce que Dieu est avec nous, et si tout ne branle pas, nous pouvons du moins glaner et autant que la providence le permet c'est tout ce qu'il faut. Je voudrais bien finir sans vous parler d'une malheureuse affaire qui m'accable et me rend souvent triste, mais peut-être on trouverait mal que je n'en dise pas un mot. J'en suis honteux, confus. Je n'ose l'écrire, pardonnez-moi vous et tous ceux qui me connaissent. Je ne suis pas seul coupable – eh bien depuis le jour de l'Annonciation de cette année on me connaît sous un nouveau nom. C'est le souverain Pontife qui l'a désigné, on m'appelle donc l'Evêque d'Acônes coadjuteur de la Corée. Mais laissons tout cela, vous savez bien que je suis et serai toujours votre très dévoué, très affectionné et très respectueux neveu.

A. Daveluy Coadjuteur

Je n'oublie personne, mille amitiés à tous les vôtres, puis à Alfred, Lapinelais, aux familles Livoy, Laborde etc. etc.

16. Septembre 1858

Ma chère petite Tante,

Je ne sais comment ces mots ont coulé de ma plume, est-ce par hasard ? Je vous appelais ainsi autrefois. Je ne puis même me le rappeler, mais c'est tout de même. Vous me passerez cette expression qui ne diminue en rien la grande affection que j'ai pour ma marraine. J'ai reçu, grâce à Dieu, votre lettre de Juin, datée de Duisaux et elle me fut d'autant plus agréable que je vous voyais au milieu de cette branche de vos enfants dont la vie est si solitaire et si retirée. J'ai eu du reste de leurs nouvelles directes par la bienveillance de mon oncle qui chaque année veut bien m'adresser une ou deux lettres. – Je vois par la vôtre que malgré nombre de consolations vous devez encore vivre dans les épreuves. C'est bien dur pour la nature. Ne serait-ce pas toutefois un bienfait de Dieu ? il y a dans ce monde tant de dangers et tant de choses qui entraînent que sans les épreuves vous avons peine à tourner le cœur vers Dieu. Et c'est ce qu'il me semble reconnaître autour de moi, que l'homme est donc peu de chose, ou plutôt qu'il est donc mauvais par lui-même. Je pense toujours beaucoup à la famille Platel qui a sa grande part d'adversité, et acquerra certainement de bien grands mérites devant Dieu. La position de Théophile aussi est bien pénible et me fait mal au cœur. Il en profite, je n'en doute pas, pour pleurer sa jeunesse, et y trouvera son profit. Vraiment quand je pense à toutes les peines que vous devez ressentir, il me semble que ma part de souffrances est bien légère, quoique par moments elle paraisse un peu lourde à ma lâcheté. Au fait, rien ne me manque et le cœur est bien soulagé quand on pense qu'on ne laisse personne après soi ; Prions donc les uns pour les autres et Dieu nous accordera de ne pas être trop éprouvé. – A vrai dire je serais, il me semble, toujours content et satisfait, sans la malheureuse cérémonie de l'an passé, pour celle-là je ne puis la digérer, et elle pèse terriblement le jour et la nuit. Autrefois j'avais à qui recourir, et maintenant je me trouve comme sans appui. C'est tout comme un naufragé qui est porté sur une simple planche au milieu de l'océan, il ne sait où diriger sa course et n'a personne à invoquer. Eh bien ! tel est à peu près mon isolement depuis que d'autres doivent s'adresser à moi dans leurs difficultés. De plus Dieu a permis que notre cher confrère Mr Maistre, le plus solide de tous sous tous les rapports, nous fût enlevé en peu de jours. Tout cela pèse et retombe sur qui vous savez. Mais c'est tout de même, il ne faut pas vous faire croire que Dieu ne nous vient pas en aide, alors que neuf de ses dix doigts sont tournés uniquement sur nous. Il a fait de grandes choses encore en notre faveur, et sans cela où en serions-nous ? Une mauvaise affaire qui tendait à nous faire passer le goût du riz, s'évanouit on ne sait comment, et deux ou trois autres moins graves se passèrent aussi sans mauvaises suites, ne devons-nous pas un cierge au moins, à la bonne Vierge. – Sans avoir d'ébranlement général nous avons la consolation de voir les choses marcher assez bien partout, et quelques localités tout à fait en progrès. Ainsi une nouvelle chrétienté qui en deux ans nous amène plus de vingt catéchumènes, un excellent homme en deux ou trois ans nous a donné trente ou quarante chrétiens et a trouvé moyen par sa force d'âme et sa constance de pratiquer et faire pratiquer ses prosélytes au beau milieu des payens et de ses parents. Ils ont pris la liberté qu'on ne veut pas leur donner et sont bien tranquilles pour le moment. Aussi chaque année leur chrétienté croît et augmente sensiblement. Pendant mon séjour à Séoul chaque jour nous amenait un ou plusieurs catéchumènes, une fois même un de nos catéchistes appelé pour prêcher quelques familles aux environs de la capitale, revint en deux jours avec une petite cueillette de douze personnes sans compter les enfants, et l'espoir d'y ajouter sous peu sept ou huit autres. Nos chrétientés plus éloignées du centre des chrétiens se sont multipliées beaucoup et nous rendent les tournées moins difficiles, partout il y a progrès et il faudrait que nous puissions seconder le mouvement partout où il se fait sentir, notre petit nombre ne nous le permet pas. La besogne presse partout et j'ai dû aussi abandonner

des travaux urgents pour me remettre en campagne et visiter nos pauvres ouailles. Ainsi vous voyez que nous aurions tort de nous plaindre, la grâce travaille ce peuple et les fruits se feront sentir, ne sommes nous pas cause par notre lâcheté des retards qu'ils éprouvent. On est bien forcé de dire un peu son mea culpa. Ah priez Dieu qu'avant tout il sanctifie les pasteurs et dès lors le nombre des brebis augmentera en masse. Cet hyver nous allons tâcher de pousser un bon coup à la roue, tous nos confrères sont des mieux disposés, l'attaque sera rude mais la tour makaloff ou plutôt malakoff, car je sais à peine son nom, tombera-t-elle du coup, la suite le fera savoir, aidez-nous de vos prières et de tous vos sacrifices journaliers, Dieu se laissera toucher. Si tous nos projets se réalisaient les choses seraient en bon train, mais dans ces pays-ci il est si difficile d'attacher un anneau de plus par-ci et par-là, la patience avant tout est nécessaire.

Adieu chère Tante, veuillez bien présenter mes hommages et amitiés aux familles Lapinelais, de Lyvois, Laborde, Tourtin, Foulon, Duperro, j'ignore s'il en reste quelque membre près de vous. Théophile n'aura sans doute pas de lettre cette année, le temps manque et pas le cœur. Bonjour à vos fidèles domestiques. Agréez enfin l'assurance de mon respectueux attachement, il croît de jour en jour, votre filleul et neveu

+ Antoine Evêque coadjuteur

17. Fin août 1859

Ma bien chère Tante,

Je n'ai pas eu le plaisir de trouver dans les dépêches qui nous sont arrivées en Janvier dernier le petit bonjour dont vous avez bien voulu me gratifier jusqu'ici et je pense que c'est la faute du courrier, laquelle il réparera sans doute l'hiver prochain. Ce n'est pas la première fois que quelques-unes de nos lettres se sont trouvées retardées et pourrait-il en être autrement alors qu'elles doivent passer par nombre de navires et de mains.

Du reste cela ne m'a pas empêché comme bien vous savez, de penser à vous et aux vôtres. J'ai été seulement privé de savoir ce qui se passe dans votre famille, chacun de ceux qui m'écrivent se fiant sur votre bonté à me faire connaître vous-même habituellement ce qui concerne votre petit cercle. J'aime à présumer toutefois que rien de bien extraordinaire n'y aura eu lieu, vous êtes sans doute toujours avec notre chère Céline dont la position ne peut guère changer et qui enrichit tous les jours sa couronne par sa patience, tandis que ses enfants donnent, me dit-on, bien de la satisfaction à leurs maîtres. Alfred est aussi sans doute à Paris, Gustave s'absorbe dans son étude et Théophile respire le bon air en province. Voilà comme je me figure cette partie de la famille, et mes pensées les suivent bien souvent dans le désir de leur être utile selon mon pouvoir, et de les aider à passer chrétiennement cette vie si courte et si misérable pour arriver à un séjour meilleur. Ce que je puis est bien peu, mais la bonne volonté n'ayant pas changé, veuillez bien croire que je ne néglige rien de ce dont nous sommes convenus. Vous dire maintenant ce que je deviens n'est pas chose facile, car je ne le sais guère moi-même. N'ayant plus de gîte fixe pour le moment et n'ayant aucune idée de l'endroit où se plantera un jour ma tente, ne suis-je pas censé faire partie du corps des voltigeurs, c'est bien là où j'en suis, allant de côté et d'autre prêter la main là où le besoin se fait plus sentir et dans les intervalles tâchant de pousser d'autres travaux. Mais je suis devenu trop vieux et trop lourd pour me porter partout, il faudra donc changer de corps, ce que la suite réalisera peut-être. A la grâce de Dieu ! J'ai donc été faire quelques courses dont je ne me suis pas trop mal trouvé, et chemin faisant ai recueilli des richesses historiques sur nos vénérables martyrs. Puis petit à petit j'ai tâché d'enchaîner tout ce que je découvre. Et pour tout dire en un mot j'ai été absent seulement six ou sept mois depuis l'automne dernier. Puis les chaleurs approchant j'ai choisi un lieu pour dresser un camp volant et réuni à quelques Chrétiens, je les ai bourrés de travail pendant tout l'été, au point que ni eux ni moi n'y pouvions plus tenir. Heureusement le plus pressé ayant été fait, j'ai relâché la consigne de part et d'autre. Et pendant qu'ils se demandent comment ils ont survécu à la charge, je trouve aussi que je suis fatigué et fait à la hâte ma correspondance pour partir un de ces jours-ci et recommencer différents genres de vie selon qu'ils se présenteront. Voilà comme le temps se passe, c'est l'éclair qui sillonne la nue, et on a à peine le loisir d'entendre les petits orages qui grondent par-ci et par-là. L'hyver passé s'est en effet bien passé, mais sept ou huit affaires suscitées de côté et d'autre nous eussent menés bien loin à une autre époque. Maintenant que l'on ne veut pas s'occuper de nous, tout a coulé doux. Tel mandarin refuse de recevoir les accusations contre les Chrétiens, tel autre fait semblant de ne pas entendre ce qui les compromet davantage, un troisième ordonne de les laisser tranquilles, et enfin tout se termine sans trop de misère. Voilà où nous en sommes pour le moment et ce qui nous donne espoir de tranquillité ; les vexations seront sans doute nombreuses, plus peut-être que par le passé, les grands coups ne semblant pas devoir nous être portés. Priez Dieu qu'il nous protège et augmente notre petit troupeau, tout ne va pas mal et avec de la patience nous espérons continuer nos petits progrès.

Je suis bien sensible au bon souvenir des amis de la famille et ne les oublie pas devant Dieu. Veuillez surtout me rappeler au souvenir de la famille de Livoy, Laborde, Lacoint,

Courtin, Foulon, etc, l'union fait la force, et l'union de prières fait la force des âmes.

Adieu bien chère tante, un jour nous serons réunis tout de bon, croyez en attendant au respectueux attachement de votre neveu et filleul.

+ Ant. Daveluy Evêque coadjuteur